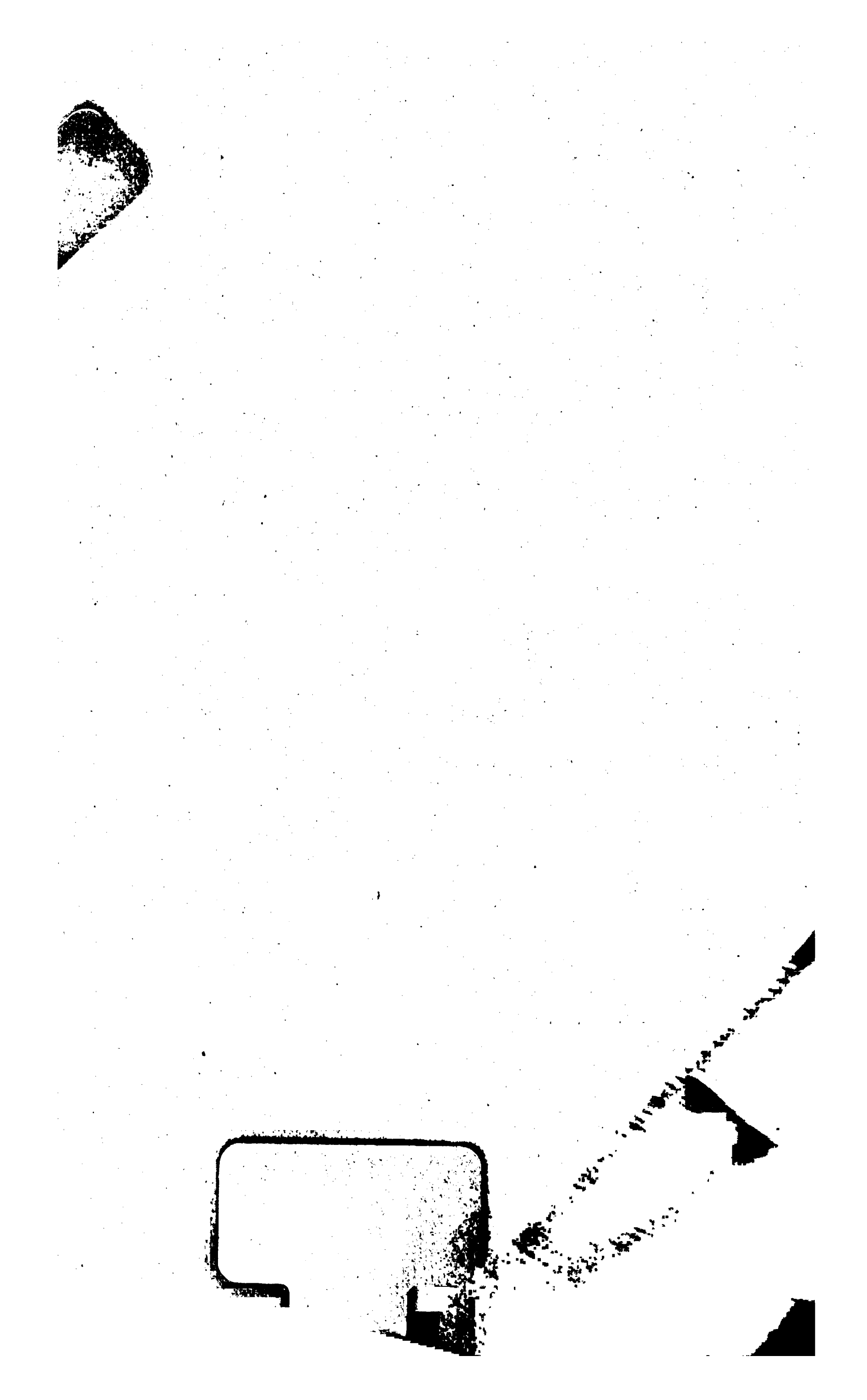
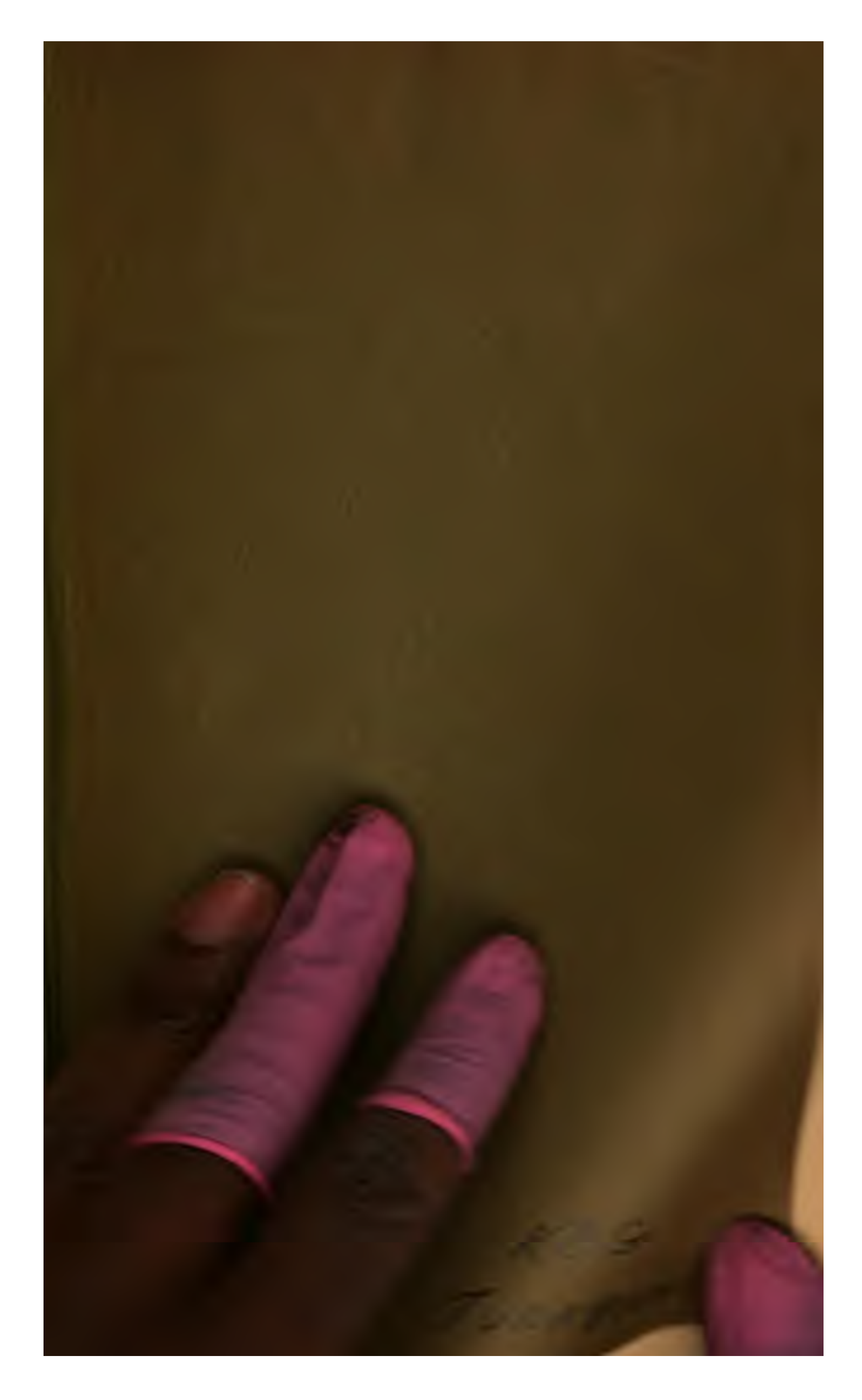




VOYAGES

AUTOUR DU MONDE

ET A LA NOUVELLE-HOLLANDE,

PAR TURNBULL ET GRANT.

Voyages around the world 1800
(I C.)

VOYAGE

FAIT AUTOUR DU MONDE,

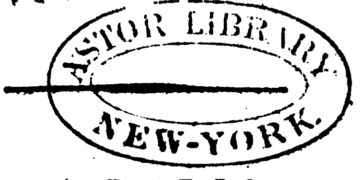
EN 1800, 1801, 1802, 1803 et 1804,

PAR JOHN TURNBULL,

DANS lequel l'auteur a visité les Iles principales de l'*Océan pacifique* et les Établissemens des Anglais dans la *Nouvelle-Galle méridionale*;

SUIVI d'un extrait du Voyage de JAMES GRANT, à la *Nouvelle-Hollande*, exécuté par ordre de S. M. Britannique, dans les années 1800, 1801 et 1802.

TRADUIT de l'anglais par A. J. N. LALLEMANT, l'un des Secrétaires de la Marine, membre de la Société *française* d'Afrique, instituée à Marseille, et traducteur de plusieurs relations de Voyages.



A PARIS,

CHEZ
- XHROUET, imprimeur, rue des Moineaux, nº. 16;
- DÉTERVILLE, libraire, rue Hautefeuille, nº. 8;
- LENORMANT, rue des Prêtres-Saint-Germain-l'Auxerrois, nº. 17;
- PETIT, libraire, Palais du Tribunat, galerie de bois, côté du jardin, nº. 257.

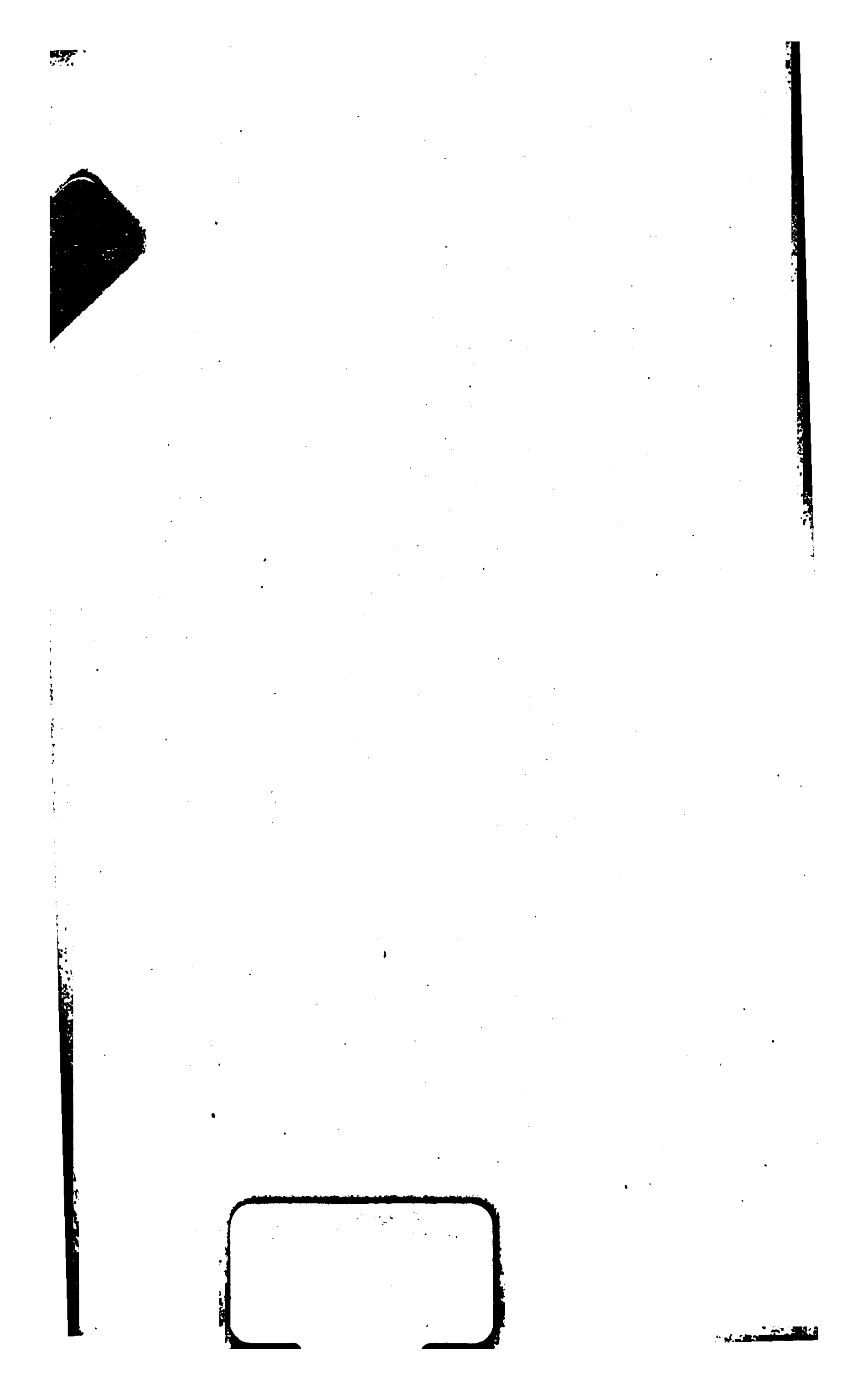
1807.

AVERTISSEMENT

DU TRADUCTEUR.

« Le Voyage de *Turnbull* a été annoncé avec éloge et extrait dans la Bibliothèque britannique. — C'est d'après cette annonce, publiée par un journal difficile dans le choix des ouvrages qu'il fait connoître, et en même temps sur le témoignage favorable des meilleurs journaux anglais, que nous avons entrepris la traduction complète de ce Voyage. — Nous nous sommes permis de faire usage des extraits qu'en a donnés la Bibliothèque britannique; notre version n'eût pu être que très-inférieure à celle des rédacteurs de cet excellent journal.

» Nous avons ajouté au voyage de *Turnbull* la traduction de la partie histo-





Vierge et de tous les saints de leur calendrier. — Pour me délivrer de leurs importunités, je leur jetai quelques petites pièces de monnoie de Portugal; mais j'avois, comme on dit, compté sans mon hôte, car mes premières libéralités ne firent que m'en occasionner de nouvelles, et c'étoit à n'en plus finir. — Pourquoi donc cette mendicité est-elle non-seulement tolérée, mais même consacrée par les lois du pays? et quel effet ne doit-elle pas opérer sur le caractère et les moeurs des habitans!

J'observai dans plusieurs quartiers de la ville un grand nombre de petites échopes qui représentoient assez bien un marché nègre dans les Indes occidentales. — On y voyoit étalé du beurre rance, du poisson et du fromage pouris. — Le spectacle de la malpropreté et de l'indolence y contrastoit singulièrement avec cet air de fierté, naturel aux Espagnols comme aux Portugais.

L'île de *Madère*, comme on sait, est située au sud de l'Angleterre, à la distance d'environ dix-neuf degrés, et elle a de cent vingt à cent trente milles de circonférence. — Son climat est délicieux, et quelles que soient l'apathie et la nonchalance des naturels, la fertilité de son sol supplée à leur industrie. — Ce que j'ai vu

de cette île me feroit désirer que, dans le cas d'une guerre entre les deux nations, les Anglais s'en rendissent maîtres, ainsi que de l'île de *Porto-Santo*, qui en est voisine. — Nous posséderions alors une colonie où nos compatriotes pourroient employer leur industrie à la culture de la vigne, et nos voisins ne tireroient plus vanité de ce que même, parmi nos vastes et nombreux établissemens au-dehors, il n'en est aucun où la vigne soit cultivée avec succès.

Après avoir quitté *Madère*, nous dirigeâmes notre route tant soit peu au sud des *Canaries*. — Arrivés par les vingt-sept degrés de latitude nord, le vaisseau de sa majesté nous laissa, et nous reçûmes de nouvelles instructions du plus ancien capitaine de la flotte. Comme par la marche supérieure de notre bâtiment, nous n'étions pas dans le cas de retarder celle des vaisseaux de la compagnie, nos instructions nous laissoient assez maîtres de nos mouvemens.

Nous tînmes compagnie à cette flotte jusque par les onze degrés de latitude nord. — Nous trouvant alors entièrement sortis des parages des croisières ennemies, et voyant que la marche de nos compagnons nous faisoit perdre beaucoup de temps, nous hissâmes notre pavillon, et saluâmes de neuf coups de canon notre

commodore, en reconnoissance de ses honnêtetés. — Notre salut nous ayant été rendu, nous nous séparâmes mutuellement satisfaits. — L'*Abondance*, vaisseau munitionnaire, qui se rendoit *au Cap de Bonne-Espérance*, prit congé de la flotte en même temps que nous; et comme nous devions toucher au même port, nous profitâmes de sa compagnie.

Mais il arriva dans cette circonstance ce qui arrive dans la plupart de celles où il faut un concours de choses pour la réussite. — L'*Abondance* se trouva être un si mauvais marcheur que nous fûmes bientôt obligés de nous en séparer. — Le second jour de cette séparation, nous rencontrâmes la flotte des Indes orientales qui alloit en Angleterre. Elle consistoit dans vingt-deux bâtimens, escortés par le vaisseau de S. M. le *Madras* de 50 canons. — Le commandant envoya un canot à notre bord, pour s'informer de la situation des affaires en *Europe*, lors de notre départ. — Nous fîmes part de tout ce que nous savions et y ajoutâmes le présent d'un petit paquet de gazettes, dont la valeur ne peut être bien appréciée que par ceux qui se sont trouvés absens plusieurs années de leur pays natal.

A la suite de cette rencontre, les vents de

sud nous contrarièrent tellement que nous nous trouvâmes portés à deux degrés et demi de la côte du Brésil. — Notre passage à travers la zône torride fut singulièrement ennuyeux et notre vaisseau, qui étoit neuf, prenoit eau par tous ses joints.

Ces circonstances nous décidèrent à relâcher à *Saint-Salvador*, afin d'y faire à notre bâtiment les réparations nécessaires, avant de pénétrer dans des latitudes plus élevées.

Notre arrivée dans ce port donna lieu aux habitans de faire diverses conjectures sur notre vaisseau et sur l'objet de son voyage. — Elles portoient principalement sur sa ressemblance presque parfaite avec un *brik-cutter*. — Les uns nous croyoient des espions français, envoyés pour reconnoître la côte et les ports du *Brésil*, et personne ne contribua plus à répandre ces soupçons qu'un Irlandais qui commandoit un paquebot au service du Portugal. — Le plus grand nombre s'imaginoit que notre vaisseau étoit un bâtiment de guerre anglais, masqué en marchand, qui n'avoit eu d'autre objet en venant à *Saint-Salvador*, que d'examiner le nombre et la force des vaisseaux espagnols mouillés dans le port. — Les capitaines de ces vaisseaux qui étoient au nombre

de sept, achevèrent d'accréditer ce conte, en se tenant éloignés de nous, sous prétexte que nous n'avions pas moins de soixante-dix à quatre-vingts hommes cachés dans nos entre-ponts. — Etrange révolution dans l'histoire des nations! ce peuple qui jadis étoit renommé par sa valeur, a perdu aujourd'hui son énergie. — Mais telle sera toujours la destinée des peuples que des changemens survenus dans leur situation politique condamnent à une longue période d'inaction! — Il en est du caractère national comme de celui des individus, il perd toute sa force dans l'oisiveté. — Le courage du guerrier s'éteint dans le repos.

Ces bruits étant parvenus à la connoissance du vice-roi, il nous envoya dire de nous rendre le lendemain matin à son palais. — En même temps un officier, à la tête d'un fort détachement de soldats, prit poste à notre bord, et comme si cette précaution n'eût pas suffi, un bateau de garde fut placé à chacun des côtés du vaisseau, de manière à nous interdire tout mouvement.

On nous accorda cependant, comme une très-grande faveur, la permission de recevoir la visite d'un des officiers du vaisseau de l'Inde, le *Queen;* et ce fut par lui que nous apprîmes le

malheureux sort de ce bâtiment, qui, après avoir pris feu, brûla jusqu'à fleur d'eau, avec perte de toute sa cargaison et de beaucoup d'hommes. — Cet officier avoit été laissé à *Saint-Salvador* pour prendre soin de l'argent que l'on pourroit recouvrer; mais sa présence dans ce port devenant inutile par l'impossibilité de rien sauver, il s'étoit décidé à retourner en *Angleterre* et avoit arrêté son passage sur une prise appartenante à un vaisseau employé à la pêche de la baleine. — Son départ se trouvoit différé, par la crainte qu'avoit le commandant de la prise que les capitaines espagnols, après sa sortie de *Saint-Salvador*, n'usassent de représailles à son égard, comme ils l'en avoient menacé. — Notre apparition dans ce port devenoit donc un événement heureux pour nos compatriotes, car il y avoit bien à parier que les Espagnols n'oseroient pas mettre à exécution leur menace en notre présence.

En prenant des informations sur le vaisseau capturé, le capitaine nous dit qu'ayant rencontré ce bâtiment sur la côte du *Brésil*, et lui ayant donné aussitôt chasse, les Espagnols l'abandonnèrent, après en avoir retiré et embarqué dans la chaloupe 37,000 dollars. — Ils se hâtoient de gagner la côte, lorsque le capitaine

anglais qui avoit prévu l'événement, interrompit la chasse du vaisseau, pour se mettre à la poursuite de la chaloupe. — L'ayant atteinte et forcée de se rendre sans résistance, il en enleva les dollars et revint prendre possession du bâtiment, dans lequel il trouva une cargaison d'assez grande valeur, consistant dans du cuivre et des cuirs. — Il avoit donné ordre de le conduire à *Sainte-Hélène*; mais des avaries survenues à son gouvernail et quelques autres dommages obligèrent de l'amener à *Saint-Salvador*.

Les capitaines espagnols mouillés dans ce port se sentirent, comme on peut bien l'imaginer, intéressés dans l'événement. —Ils avoient, donc, menacé de réunir leurs forces pour reprendre le vaisseau capturé. — Telle étoit, à notre arrivée, leur disposition, lorsque le capitaine de la prise s'empressa de rechercher notre protection. Il nous répéta ce que nous savions déjà par l'officier du vaisseau le *Queen*, qu'il existoit, au mépris des lois de la neutralité, une grande intelligence entre les Portugais et les Espagnols, et que les bâtimens de notre nation ne devoient pas s'attendre à être accueillis ni traités comme les Espagnols dans aucun des ports de la côte du *Brésil*.

Le commandant de la prise profita de notre

assistance, pour sortir du port tranquillement. — A mesure que nos embarcations passoient et repassoient, les Espagnols nous saluoient avec une civilité qui contrastoit singulièrement avec leurs menaces précédentes.

CHAPITRE II.

Visite au vice-roi. — *Description abrégée de* Saint-Salvador. — *Départ.*

Nous nous préparâmes le matin suivant à notre visite de cérémonie au gouverneur. — Dans l'intervalle nous en subîmes une en règle des officiers de la douane, assistés de la garde des bateaux. — Nous fûmes reçus à notre débarquement par un nègre, créole de l'île de *Saint-Thomas*, et capitaine au service du Portugal, qui, après nous avoir offert de nous servir d'interprète, nous conduisit au palais du vice-roi. — Cet homme, ou plutôt cet espion, portoit à l'une de ses boutonnières une médaille, qu'il nous dit lui avoir été donnée par le prince du *Brésil*, et dont il paroissoit être très-vain, s'imaginant, sans doute, que nous attachions une grande importance à cette décoration.

A notre arrivée au *Palais*, car c'est ainsi qu'on nomme la résidence du vice-roi, nous fûmes obligés d'attendre quelque temps avant que son excellence nous honorât d'une audience, soit que l'étiquette portugaise le prescri-

vît ainsi, soit que ce fût un jour de grand lever. — A la fin, nous fûmes introduits dans la salle d'audience; et en la présence du gouverneur. On dit qu'il appartient à la famille royale de Portugal; ce que je puis assurer, c'est qu'il a les traits et les manières d'un vrai Portugais. — Il étoit revêtu d'un uniforme d'officier général, et il nous reçut avec toute la gravité et la hauteur de la cour de *Lisbonne*. — Il nous adressa la parole en bon Anglais et il nous fit des questions qui indiquoient beaucoup de soupçons.

Rien de plus ennuyeux ni de plus minutieux que l'examen qu'on nous fit subir. — Nos papiers, nos journaux, tout fut inspecté à différentes reprises, tant par son excellence que par les officiers qui l'accompagnoient. — Le résultat ne nous permit plus de douter de ce que l'on nous avoit dit de l'injuste préférence accordée à nos ennemis; *car tandis que les Espagnols, mouillés dans le port, chargeoient et déchargeoient aussi tranquillement que s'ils étoient à Cadix même*, son excellence nous prévint que toutes nos réparations devoient être faites en quatre jours et notre navire quitter le port, immédiatement après leur expiration. — Il eût été inutile de faire des représentations; l'ordre étoit absolu.

De nouvelles circonstances achevèrent de me convaincre qu'il existoit entre les Espagnols et les Portugais des relations secrètes, très-préjudiciables aux intérêts de la Grande-Bretagne en temps de guerre, et comme elles ne peuvent subsister qu'en contravention aux lois de la neutralité, je ne doute pas que nos croiseurs ne fussent fondés à détenir beaucoup de vaisseaux du *Brésil*.

Nous reçûmes dans l'après-dîner une visite du nègre interprète, qui venoit nous féliciter sur une victoire remportée, près de la côte, par des vaisseaux anglais sur des vaisseaux français. — Il nous engagea fortement à faire un salut, ainsi que le pratiquent les Portugais en semblables occasions; mais comme cette victoire n'étoit appuyée que sur un bruit public, nous ne crûmes pas devoir suivre le conseil du nègre.

Son rapport, néanmoins, ne tarda pas à être confirmé. Le *Belliqueux* et son convoi avoient pris deux frégates françaises et donné chasse à une troisième. Ces frégates formoient une croisière qui avoit fait beaucoup de mal au commerce portugais.

Dans nos différentes incursions à terre, nous employâmes le peu de liberté qu'on nous lais-

soit, à visiter les objets susceptibles d'attirer l'attention des étrangers.

La ville de *Saint-Salvador* est étendue et peuplée, et elle paroît être divisée naturellement en haute et basse ville. — La ville haute est située sur une éminence, d'où la vue embrasse la baie et le port de *Tous les Saints*, et n'est terminée à l'horizon que par la mer et les nuages. — Le vice roi, les officiers civils et militaires et les principaux marchands résident dans la ville haute, tandis que la ville basse est occupée principalement par les habitans de la classe inférieure, tels que les marchands en détail, les artisans et les ouvriers.

La ville de *Saint-Salvador*, après celle de *Rio-Janeiro*, est la plus commerçante de toute la côte du *Brésil*. — Son commerce avec la mère-patrie, eu égard à l'indolence naturelle des Portugais, est très-actif; et comme les mines de diamant exigent des recrues nombreuses et continuelles de nègres, il se fait à la côte d'Afrique un trafic considérable de cette marchandise humaine. Il faut convenir, il est vrai, que les mines de diamant ne sauroient être exploitées sans ces esclaves; mais quelque précieux que soient les diamans, c'est peut-être aussi les payer trop cher.

Il y avoit sur les chantiers du gouvernement un vaisseau de 64, construit avec du bois du pays, qui est peut-être trop lourd pour cet objet, mais qui l'emporte pour la durée sur le chêne d'Europe. — On me dit que le fer, la poix et le goudron avoient été apportés de *Lisbonne*, la métropole exigeant que tout ce qui est *travaillé* soit tiré de son sein. — Cette obligation sera peu sentie au *Brésil*, tant que le défaut d'ouvriers instruits et de capitaux suffisans ne permettront pas d'y établir des manufactures; mais si l'industrie des Colons venoit à s'accroître, et que l'amélioration de l'agriculture leur fournît une plus grande quantité de matières premières, ce seroit alors qu'ils sauroient apprécier la politique intéressée de la mère-patrie.

Le dimanche, étant un jour de grande fête dans le calendrier portugais, le capitaine et moi, nous saisîmes cette occasion pour visiter les églises de cette nation. — Nous trouvâmes qu'elles répondoient parfaitement à l'esprit de leur religion et à la richesse du pays. Elles étoient magnifiquement ornées et les images de leurs saints richement décorées. — Quoique marins, nous éprouvâmes quelque satisfaction en voyant qu'il existoit un pays dans le monde où la religion étoit généralement pratiquée,

ca

car les églises étoient remplies de personnes de tous les rangs, depuis le plus chétif esclave jusqu'à son excellence le gouverneur lui-même. — La vraie piété présente quelque chose de si touchant et de si naturel au cœur de l'homme, que, quoique protestans, et conséquemment n'ayant aucune prédilection pour le culte romain, nous ne pûmes voir, avec indifférence, la ferveur des assistans, et elle nous donna une meilleure opinion d'eux que tout ce que nous avions remarqué jusque-là.

Ce ne fut pas sans beaucoup de peine que nous parvînmes à nous procurer des siéges dans la principale église. Nos yeux se détournoient involontairement de dessus le prédicateur, pour se fixer sur une statue de la vierge, placée dans l'endroit le plus remarquable de l'église. Elle étoit couverte d'or et de pierreries, et portoit sur son bras droit l'effigie du prince du *Brésil*, richement parée, comme pour donner à entendre, peut-être, que ce prince s'étoit constitué son défenseur. — Le prédicateur étoit l'évêque de la province, qui est la seconde personne dans cette partie du *Brésil*. — A en juger par ce que nous recueillîmes de notre interprète, son sermon étoit très-éloquent. — Il profita de l'élévation de sa place et de la sain-

tété de son ministère pour s'adresser principalement aux grands et leur reprocher leurs vices et leurs impiétés, avec une force d'expression et une liberté qu'un prédicateur d'un rang inférieur n'oseroit probablement pas se permettre.

Après que le service divin fut achevé, on porta en procession, à travers les rues de la ville, la statue de la vierge avec l'effigie du prince. — Les dames la saluoient des fenêtres et des balcons, en lui jetant sur la tête force fleurs et chapelets. — Ce spectacle auroit quelque chose d'imposant, si la superstition ne s'en mêloit pas.

La procession ayant parcouru la ville dans tous les sens, la vierge avec toutes ses richesses fut déposée dans une autre grande église, où elle devoit rester jusqu'à ce qu'une nouvelle fête, ou un besoin de pluie l'en fit sortir. — Notre capitaine s'attira une sévère réprimande pour son peu de recueillement pendant cette procession. De toutes les rues que nous traversâmes, il n'y en avoit pas une qui ne possédât l'image de quelque saint, nichée dans l'endroit le plus apparent, et là, tous les soirs, les habitans de la rue se rassembloient pour invoquer leur patron et chanter en chœur des cantiques à sa louange... ....

Les remarques que nous eûmes occasion de faire à terre, nous convainquirent de l'importance, dont seroit cette colonie pour l'Empire Britannique, dans le cas d'une rupture entre les deux pays. — Il est très-probable qu'un jour le *Brésil* appartiendra aux Français ou à nous, car la nation portugaise est si foible et tellement tombée dans l'opinion de l'Europe, qu'elle ne sauroit rester encore long-temps en possession d'une étendue de territoire, qu'il lui est impossible de faire valoir et de défendre. — Si la France nous devance, comme la chose arrivera sans doute, tout gouvernement militaire étant de sa nature conquérant, cette puissance se trouveroit alors plus que dédommagée de la perte de *Malte* et de l'*Egypte*. — Pour nous, nation commerçante, cette acquisition seroit d'un bien plus grand prix que toutes les conquêtes de la France; et quand elle ne serviroit qu'à nous procurer une paix très-honorable, elle seroit toujours bonne à faire.

La veille de notre départ, un vaisseau espagnol, ayant à bord près de 100,000 dollars et une riche cargaison, entra dans le port. — Nous regrettâmes sincèrement de n'être pas sortis le jour précédent; nous eussions, probablement, sauvé la peine aux Espagnols d'apporter leur

argent à *Saint-Salvador*, pour être de là transféré chez eux en Europe sur des vaisseaux portugais.

Il existoit, bien certainement, à cette époque, une union politique très-intime entre ces deux puissances. — Dérivoit-elle de leur position géographique, qui les fait voisines dans les Deux-Mondes, ou de leur consanguinité, c'est ce que je n'entreprendrai pas de résoudre. Tout ce que je sais, c'est que le fait existoit pour moi à l'époque dont je parle, et peut-être même a-t-il encore lieu dans ce moment.

Les quatre jours qui nous avoient été fixés alloient expirer, et avec eux les égards et les bons procédés dûs à des sujets d'une puissance amie, lorsque le capitaine de port vint à notre bord avec des ordres du vice-roi, qui lui enjoignoient de ne pas retourner à terre, qu'il ne nous eût vus hors du port. — Il n'y avoit point à répliquer, et nous obéîmes, à la vérité, d'assez mauvaise grâce. — Au surplus, notre disgrâce nous étoit commune avec la plupart des vaisseaux anglais à qui il étoit arrivé de mouiller à *Saint-Salvador*.

Ne sachant à quoi attribuer une conduite si peu digne d'une nation civilisée, et envers des individus d'un pays auquel, dans l'état présent

de l'Europe, cette même nation devoit l'existence de son empire, je m'étois occupé, pendant mon séjour à terre, à en rechercher le motif. — Après m'être donné quelque peine, j'appris, à la fin, d'un major au service, mieux instruit que ses camarades, que les liaisons politiques qui subsistoient entre l'Angleterre et le Portugal, avoient souvent occasionné à cette dernière puissance des désagrémens de la part de ses voisins; et que, pour endormir la jalousie des Espagnols, le gouvernement portugais avoit cru devoir user de politique, en ayant l'air de nous traiter, et en nous traitant même réellement avec beaucoup de rigueur.

CHAPITRE III.

Arrivée et séjour au Cap de Bonne-Espérance. — *Passage et arrivée à* Botany-Bay.

Les vents du sud nous ayant retenus quelques jours sur la côte, nous nous amusâmes à chasser et faire amener tous les vaisseaux portugais que nous rencontrions, en représailles du traitement que nous avions éprouvé à *Saint-Salvador*. — La supériorité de nôtre marche ne permit à aucun d'eux de nous échapper, mais notre vengeance se borna à jouir de leur frayeur; car ils nous prenoient pour un vaisseau ennemi. — Lorsque le vent fut devenu favorable, nous continuâmes notre route pour le *Cap de Bonne-Espérance*, où nous attérâmes, après une traversée très-agréable. — Le capitaine de port nous conduisit à notre arrivée, chez l'amiral *sir Roger Curtis*, qui commandoit la station, et de là chez le gouverneur de la ville. — Ils nous reçurent l'un et l'autre avec beaucoup d'affabilité, et nous demandèrent des nouvelles de l'*Europe* et du *Brésil*. — L'amiral nous

dit qu'il avoit envoyé plusieurs de ses bâtimens croiser contre les Espagnols, et qu'il espéroit que quelques-uns reviendroient avec des prises.

La ville du *Cap* a l'air d'être située dans une vallée, parce qu'elle est environnée de montagnes. Les maisons sont presque toutes bâties de pierres, et peintes en blanc ou en jaune. A leur extrême propreté, on les croiroit neuves. — L'intérieur est carrelé avec des pierres plates, apportées exprès de l'Inde. Leur fraîcheur les rend une excellente acquisition dans un climat aussi chaud. — Les habitans sont composés d'individus du nord de l'Europe, et de chaque cercle de l'Allemagne.

Nous étions depuis quinze jours au *Cap*, lorsque, ne voyant point paroître le vaisseau munitionnaire l'*Abondance*, nous commençâmes à craindre pour sa sûreté; mais nous apprîmes enfin que le manque d'eau l'avoit contraint d'entrer dans la baie de *Soldanha*. — Quelle perte de temps nous eussions éprouvée, si nous l'avions accompagné, ainsi que nous l'avions projeté! — Ceci doit servir de leçon aux armateurs qui, sans considérer la différence de la marche, et d'autres circonstances, exigent dans leurs instructions, que leurs vaisseaux naviguent de compagnie; ce qui, fréquem-

ment, augmente les frais du voyage, s'il n'en absorbe même entièrement les bénéfices. — On ne sauroit, en pareil cas, laisser une trop grande latitude de pouvoir au capitaine.

Nous passions notre temps si agréablement au *Cap*, que nous n'eussions pas regretté d'y faire un plus long séjour. — Nous vivions dans la plus parfaite intelligence avec les habitans. — Nous étions accueillis des uns avec cette prévenance et cette politesse que l'on doit à des étrangers, et des autres, avec cette confiance qui n'existe qu'entre des compatriotes. — Ce mélange d'individus de différens pays ne laisse pas que d'offrir dans le principe des contrastes assez piquans à l'observateur; mais, insensiblement, les mœurs, les habitudes, les usages et les manières se fondent les unes dans les autres, soit par l'effet des rapprochemens, soit par celui de l'imitation; et il en résulte un composé à peu près uniforme. — Les habitans du *Cap de Bonne-Espérance* ne sont pas encore arrivés à ce point. Le Hollandais y conserve toujours son chapeau sur la tête dans les assemblées publiques, comme dans les sociétés particulières, et le Français, quelque temps qu'il fasse, ne sort jamais sans son parasol. — Le *Hollandais du Cap*, néanmoins, n'est plus le

même homme que son compatriote de la *Haye*, et on s'apperçoit aussi que le *Français* y a contracté un caractère plus sérieux.

L'esprit général des habitans du *Cap* est dirigé vers l'industrie et le commerce, ces deux grandes sources de la richesse et de la félicité des peuples. Celui du *Cap*, autant que nous avons pu en juger, jouit de l'une et de l'autre. Leur ville présente un débouché assuré pour toutes les productions de l'Europe et de l'Asie.

Les jardins de la compagnie forment la promenade publique. Ils sont disposés avec beaucoup de goût, et la qualité du sol et du climat permet d'y cultiver un nombre considérable de plantes de l'Asie et des tropiques. Aucun jardin du monde ne renferme peut-être une plus riche collection. — La résidence du gouverneur est située au milieu de ces jardins. Ceux des particuliers qui sont très-nombreux, réunissent l'élégance et la salubrité. — C'est-là que les habitans de la ville viennent se délasser de leurs travaux. — Quant à leurs amusemens, ils ressemblent si fort aux nôtres, que je me croyois encore en Angleterre.

Après environ un mois de séjour au *Cap*, nous prîmes congé de nos amis, et nous appareillâmes pour *Botany-Bay*, avec un vent très-

favorable. — La marche de notre petit bâtiment, dont le port n'excédoit pas cent vingt tonneaux, surpassa dans le cours de ce trajet tout ce que nous pouvions en espérer. — Il fut, pendant ce temps, presqu'entièrement sous l'eau; mais il gouvernoit admirablement bien et ne fatiguoit nullement. Il ne s'offrit d'ailleurs rien de remarquable durant ce trajet. — Notre intention étoit de traverser le détroit qui sépare la terre de *Vandiemen* de la *Nouvelle-Hollande*, et appelé le détroit de *Bass*, du nom du chirurgien du vaisseau de sa majesté la *Reliance*, qui l'avoit découvert quelque temps auparavant. — Notre premier attérage, après avoir quitté le *Cap*, fut dans la latitude de trente-huit degrés. — Comme le vent soufflait de l'*est*, nous gouvernâmes sur la côte. — Nous apperçûmes plusieurs colonnes de fumée, provenant de feux allumés sur la terre principale. — Il s'écoula cinq jours avant que nous pussions gagner en louvoyant l'entrée du détroit; mais le vent ayant changé subitement, et voyant qu'il nous seroit trop difficile de doubler les îles situées au nord, nous nous dirigeâmes sur le détroit de *Banks*. Trois jours après, nous jetâmes l'ancre dans le port *Jackson*, notre vaisseau étant le troisième qui eût encore entrepris de passer par ce détroit.

Il y avoit cinq autres vaisseaux mouillés dans le port; savoir, le *Porpoise*, appartenant à la marine royale; la *Lady Nelson*, chargée du relèvement de la côte; le *Royal Amiral*, venu d'Europe; le *Trimmer*, du Bengale, et l'*Harbinger* du *Cap de Bonne-Espérance*. — Ces trois derniers avoient été conduits probablement au port *Jackson* par le même motif que nous. — Nous ne nous attendions pas à y rencontrer ce nombre de vaisseaux, et nous en fûmes très-fâchés, appréhendant de ne pouvoir nous défaire de notre cargaison.

Nos craintes ne se trouvèrent que trop bien fondées, car nous apprîmes que la colonie étoit presque dépourvue d'argent; mais il y avoit encore quelque chose, et nous ne perdîmes pas entièrement courage. — Dans le commerce, comme en toute autre entreprise, il faut savoir tirer parti de la mauvaise fortune, et, lorsqu'on ne peut pas obtenir tout ce que l'on espéroit, il faut du moins ne rien négliger pour obtenir tout ce que l'on peut. — L'expérience m'a appris que, si l'on employoit à chercher un remède à ses maux, la moitié du temps que l'on consume à se désespérer, il y auroit peu de maux qui ne fussent susceptibles d'être surmontés. — Ces réflexions nous conduisirent à prendre une résolution dont

la suite nous prouva la bonté. — Comme la saison pour le voyage du nord-ouest s'avançoit rapidement, il fut convenu entre le capitaine et moi, que je resterois au port *Jackson*, pour tirer le meilleur parti possible de la cargaison, tandis qu'il se rendroit avec le vaisseau à la côte nord-ouest de l'Amérique.

CHAPITRE IV.

Séjour à Sydney. — *Population de cette ville.* — *Caractère général des Colons.* — *Gouvernement civil.* — Barrington. — *Police.* — *Justice.* — *Taxes.*

Ma résidence à *Sydney* me présentoit une occasion trop favorable d'observer cet établissement encore si peu connu, pour la laisser échapper. — De toutes les colonies fondées par les *Européens*, celle-ci est peut-être la seule où leur séjour n'ait apporté aucun changement dans les mœurs et dans les usages des naturels. — Les habitans d'Otaïti, comme il sera dit ci-après, ont adopté nos hameçons, nos haches et plusieurs autres de nos instrumens, qu'ils ont reconnu être supérieurs aux leurs, fabriqués avec des os ou des pierres. — Les naturels des îles *Sandwich* sont, à beaucoup d'égards, encore plus avancés dans la connoissance des produits de nos arts. — Il n'en est pas ainsi des habitans de la *Nouvelle-Hollande*; la civilisation n'a fait encore aucun progrès parmi eux

depuis la découverte de leur pays. — Ce sont les mêmes sauvages que du temps du gouverneur *Philipps.*

La ville de *Sydney*, le chef-lieu de la colonie de la Nouvelle-Galle méridionale et le siége du gouvernement, est divisée en deux parties, par une rivière qui se décharge dans un havre portant le même nom que la ville. — *Sydney* a ainsi un double avantage; l'un d'être pourvu abondamment d'excellente eau; l'autre, de posséder un port qui peut contenir, à l'aise, toute la marine royale de la Grande-Bretagne. — Ces deux précieux avantages devoient naturellement faire donner la préférence à la position de *Sydney* sur celle de *Botany-Bay*, où fut formé le premier établissement.

Il avoit fallu, à l'arrivée des premiers Colons, construire des magasins pour les munitions et les vivres, des maisons pour les déportés et des baraques ou casernes en bois pour la garnison. — Ces bâtimens furent érigés dans différentes parties du pays très-propres à la culture. — On partagea les terres contiguës entre les Colons qui préféroient de se faire planteurs. — Ceux d'une profession sédentaire se réunirent dans des espaces assignés, y construisirent des entrepôts, des boutiques, et devinrent les agens des

échanges entre les naturels du pays et les planteurs. — De tous ces petits établissemens se formèrent des villages qui sont devenus, à leur tour, des villes, dont les principales sont *Sydney*, *Paramatta* et *Hawkesbury*. — *Sydney*, d'après les renseignemens les plus exacts qu'il m'a été possible de me procurer, a maintenant une population de deux mille six cents habitans qu'on peut classer de la manière suivante :

Individus attachés aux établissemens civils et militaires.	450.
Criminels déportés que la couronne emploie aux travaux publics.	400.
Tailleurs, cordonniers, bouchers, boulangers, charpentiers et maçons. . . .	250.
Pêcheurs.	20.
Gens employés dans les bateaux, soit à transporter du bois pour la marine, soit à conduire du grain des magasins d'*Hawkesbury* dans le détroit de *Bass*. ..	350.
Petits merciers ou colporteurs.	40.
Femmes.	600.
Enfans.	450.

La ville a environ un mille de long. — A l'exception des établissemens publics et d'un très-petit nombre de bâtimens particuliers, les mai-

sons n'ont qu'un étage et sont formées de claies enduites de terre, hormis quelques-unes qui sont construites en pierre ou en brique. Le manque absolu de chaux ou d'un autre ciment équivalent, à moins que ce ne soit celui fait avec des coquillages, empêchera toujours qu'on ne donne plus de solidité à ces maisons.

La ville de *Sydney*, quoi qu'il en soit, est, sous tous les rapports, bien située pour devenir, avec le temps, un port très-commerçant. — Elle renferme déjà plus d'un tiers de la population de la Nouvelle-Galle méridionale. — On a exagéré un peu trop l'effet du climat. — Il est remarquable, principalement, chez les enfans nés dans le pays de pères et de mères européens. — Leur taille ni leur conformation ne diffèrent point des nôtres; mais ils ont tous le teint très-beau et les cheveux blancs. — Sur onze cents enfans nés dans la Nouvelle-Galle méridionale, il existe à peine une seule exception à cette distinction, qu'on pourroit appeler nationale. — Leurs yeux sont généralement noirs et très-brillans; ils ont beaucoup de vivacité et une grande mobilité dans le caractère; mais rien n'est comparable à leur babil; il pourroit passer en proverbe.

Les Colons suivent, le plus qu'il leur est possible,

sible, les usages et la manière de vivre de leur pays natal; et ils sont sujets conséquemment aux mêmes maladies que leurs compatriotes du même ordre. — L'intempérance, accrue peut-être par la continuité des travaux qu'exige un nouvel établissement, fait beaucoup de victimes parmi eux. Ils sont sujets à la dyssenterie et à des obstructions au foie, maladies qu'occasionnent communément les nouveaux établissemens.

Près de la moitié de ces habitans, tant hommes que femmes, sont des Irlandais, dont beaucoup ont été déportés pour leur conduite séditieuse. — J'oserois presque assurer qu'en changeant de lieu, ils n'ont pas changé de principes. Je suis persuadé que, si l'ennemi se présentoit avec des forces qui feroient espérer quelque succès, ces déportés, pour ne pas dire tous, se joindroient à lui, et risqueroient leurs propres vies pour faire réussir son entreprise; car ils se considèrent presque tous comme des martyrs souffrant pour une glorieuse cause. — Les vaisseaux français qui ont touché au port de *Sydney*, en explorant les côtes de la Nouvelle-Hollande, et les bâtimens des Isles-de-France et de la Réunion leur ont fait concevoir l'espérance de quelques secours de la part de

ces colonies. — Le peu de valeur dont seroient pour le vainqueur nos établissemens de la Nouvelle-Hollande, fait heureusement leur sûreté. — Mais si la Nouvelle-Galle méridionale n'est rien par elle-même, elle peut avoir, comme *Malte*, une importance relative, qui rendroit sa conservation un objet digne de l'attention du gouvernement.

Si la métropole continue à envoyer dans ce pays des individus de mauvaises mœurs, il seroit très-nécessaire qu'on augmentât l'établissement militaire de la nouvelle colonie ; car, lors de mon séjour, la garnison y étoit sur le pied de paix. — La situation de la colonie requiert par elle-même cette augmentation ; sans cela, les déportés irlandais (je parle d'après une entière conviction) arracheront les rênes du gouvernement des mains du magistrat, et déjà même ils ont manifesté des symptômes de révolte. — L'apparition sans doute de quelques vaisseaux leur en imposeroit ; mais la rebellion auroit eu le temps de faire des progrès parmi les autres déportés, et il deviendroit peut-être impossible de sauver la colonie de sa destruction. En tout, la prudence et l'humanité recommandent de prévenir les crimes, pour n'avoir pas à les punir.

Le gouvernement colonial de la Nouvelle-Galle, ainsi qu'il est établi par un acte du parlement, consiste dans un tribunal civil, un tribunal criminel et une cour de vice-amirauté.—Le tribunal civil correspond aux *plaids communs et au banc du roi en Angleterre*, et il est composé d'un juge-avocat et de deux des principaux habitans choisis par le gouverneur. — Les sommations et les jugemens qui en émanent doivent être revêtus de la signature et du sceau du juge-avocat, et sont mis à exécution par le prévôt-maréchal. — On appelle de ses jugemens par devant le gouverneur, qui siége alors en personne. Si l'objet en litige n'excède pas trois cents livres sterlings, la décision du gouverneur est en dernier ressort. — Si l'objet excède cette somme, l'affaire est renvoyée par-devant le conseil du roi, qui prononce en définitif.

Le tribunal criminel connoît de tous les délits, trahisons, etc., et est composé d'un juge-avocat et de six officiers de terre et de mer, qui sont nommés aussi par le gouverneur. — La procédure est la même qu'en Angleterre, avec cette différence cependant que le prisonnier doit plaider en personne, aucun défenseur ne lui étant accordé. Le tribunal le condamne ou

l'acquitte, et dans les cas où la loi n'a pas déterminé la punition, il en décide. La majorité des voix est requise en matière criminelle, à moins qu'il ne s'agisse de la mort, et alors il faut unanimité. — Si elle ne se rencontre pas, la sentence est différée et soumise à la décision du conseil du roi. Hormis ce cas, tout jugement émané du tribunal criminel est en dernier ressort. — Le condamné peut avoir recours néanmoins à la clémence du gouverneur, à qui ses attributions laissent le pouvoir de suspendre, d'adoucir ou d'infirmer sa peine.

La cour de vice-amirauté est composée d'un juge et de douze membres pris parmi les planteurs, les commerçans et les hommes de mer. — Si les circonstances n'exigent pas ce nombre, il se réduit à quatre, non compris le juge. — Cette cour connoît de tous les délits qui se commettent en pleine mer ou dans les ports de la dépendance du gouvernement de la Nouvelle-Galle méridionale.

La police de la colonie est exercée par les magistrats nommés par le gouverneur. — Chaque district en possède un ou plusieurs, suivant son étendue. Ces magistrats ont sous eux deux *constables*, et ils peuvent requérir un certain

nombre de *watchmen* (hommes du guet), lorsque le cas l'exige.

Le célèbre Georges *Barrington* a rempli pendant plusieurs années les fonctions de grand *constable* à *Paramatta*, et il s'en est toujours acquitté à la satisfaction du gouvernement. — Après avoir perdu entièrement l'usage de ses facultés intellectuelles, il s'étoit retiré avec une petite pension qui lui avoit été accordée pour ses services. — Toute l'habitude de sa personne, à cette époque, offroit un triste exemple de l'abus des talens, et de la force du remords dans une âme pénétrée des égaremens de sa vie passée.

C'est une chose vraiment remarquable que la quantité de procès qui ont lieu dans cette colonie. Leur nombre excède toute proportion avec celui des habitans. — Il n'y en avoit pas moins de trois cents qui devoient se plaider à la session prochaine du tribunal civil, et on estimoit à près de trois cents livres sterlings les épices du prévôt-maréchal. — Ce sont les hommes de loi et les cabaretiers qui accaparent tout l'argent de la colonie. — Un de ces messieurs de plume ne rougit pas de me demander quatre livres sterlings pour une demi-

feuille d'écriture; et, lorsque je me permis de lui adresser quelques représentations, il me dit que je lui avois fait manquer une excellente affaire. — Cet homme étoit un criminel déporté. — Un autre, déporté pareillement, et serrurier de son métier, me demanda cinq schellings pour une très-légère réparation faite à une serrure. — Un Colon, qui étoit présent, lui observa qu'il ne lui avoit jamais pris que la moitié de la somme. — Notre homme répondit que la serrure pour laquelle il demandoit cinq schellings appartenoit à un marin, et que sa règle étoit de faire payer double aux personnes de cette profession. — Je pourrois citer un grand nombre de traits de cette espèce; mais ceux-ci suffiront pour faire connoître le caractère de ces nouveaux Colons. — Les effets de la transportation et du travail, auquel les règlemens de la colonie les assujettissent si sagement, ne se font encore remarquer que parmi un petit nombre. — Beaucoup de ces criminels entretiennent une correspondance régulière avec leurs camarades de la Grande-Bretagne, et, le temps de leur déportation expiré, ils se déterminent à rester dans la colonie ou à retourner en Angleterre, selon que les informations qu'ils en reçoivent leur promettent plus ou moins de succès dans la reprise de leur

premier métier. — J'engage tous ceux que la curiosité pourra conduire à la Nouvelle-Galle méridionale, à se rappeler qu'ils sont dans un pays habité par des malfaiteurs déportés.

Pendant tout le temps de mon séjour dans cette colonie, qui fut de cinq à six mois, il y eut de grandes rixes entre le gouverneur et les officiers de la garnison. — Quelques-uns de ceux-ci furent renvoyés en Angleterre pour y être jugés.

La colonie souffroit alors beaucoup du manque de provisions de toute espèce. — Le vaisseau du roi *le Porpoise* fut envoyé à *Otaïti* pour y acheter des cochons. Dans l'intervalle, des bâtimens américains qui alloient à la *Chine* touchèrent au port *Jackson*. — Ils avoient à bord du bœuf et de la farine, qu'ils vendirent avec un grand bénéfice au gouvernement.

Il m'a été assuré, par des personnes de la colonie très-bien informées, que la disette qu'on y éprouvoit devoit être imputée en partie à la fausse économie du gouvernement. — Le prix de la viande, ainsi qu'il a été fixé par le gouverneur, n'est en aucune proportion avec celui du travail. — Si, par exemple, le prix du cochon étoit porté à huit pences au lieu de six, il n'y a

pas de doute que le commerce n'y trouvât un encouragement pour extraire des porcs des îles de la *Société* et de *Sandwick*, où ils sont en général assez abondans.

Les taxes se sont introduites très-promptement dans la colonie. — La plus grande partie est imposée par le gouverneur, et les autres du consentement général des habitans les plus notables. — Voici les principales :

	liv. st.	schel.
Pour la permission aux vaisseaux d'entrer dans le port. . . .	o	15
de commercer.	o	10
de faire du bois.	o	10
de l'eau.	o	10
Pour certificat d'acquit. . . .	o	5
Pour pilotage.	7	
Pour chaque paquet ou ballot déchargé du vaisseau.	o	o 6 d.
Sur les petits bâtimens de la colonie faisant le cabotage. . . .	o	5

Ces taxes sont perçues par l'officier de port, à qui il est alloué dix pour cent. — Le montant, déduction faite des frais de perception, est appliqué à l'entretien des orphelins de la colonie, pour lesquels il a été formé un établissement. — Ils ont en outre le produit de toutes les

amendes et saisies, ainsi que d'un droit de *cinq livres sterlings* mis sur chaque marchand de vin et de liqueurs fortes. Ces marchands sont au nombre d'environ vingt.

Il existe, de plus, une taxe d'un *schelling* par galon sur toutes les liqueurs fortes, et de six *pences* sur chaque galon de vin importé. — Le produit de cette taxe est appliqué à l'entretien des prisons et des grands chemins.

CHAPITRE V.

Caractère général des naturels de la Nouvelle-Galle méridionale. — *Singulier talent de ce peuple pour contrefaire.* — *Ses qualités personnelles.* — *Ses moyens de subsistance.* — *Punition d'un criminel.* — Bennelong, *un des chefs de la* Nouvelle-Hollande. — *Coutumes singulières.* — *Familles.* — *Mariages.* — *Les* Curradgies *ou sages.*

Si les établissemens de la *Nouvelle-Galle méridionale* sont destinés à parvenir un jour à un certain degré de civilisation, ce sera par des moyens différens de ceux qu'on emploie, car l'exemple des criminels que nous y envoyons, ne paroît guère propre à amener ce résultat.

Les naturels de cette contrée lointaine sont, sans aucune comparaison, le peuple le plus sauvage qui existe sur la surface du globe, et l'on ne s'apperçoit pas encore que le séjour des *Européens* leur ait fait faire quelque progrès vers la civilisation. Ils sont aujourd'hui ce qu'ils étoient lors de notre premier établissement. — Tous

les jours on rencontre dans les rues de *Sydney*, et de *Paramatta*, des hommes et des femmes de leur nation, parfaitement nus. — C'est en vain que plusieurs officiers de la colonie ont fait des efforts pour améliorer leur condition : ils préfèrent de jouir de la liberté à leur manière, et ne veulent entendre à aucun perfectionnement. — Est-ce par là raison qu'ils sont plus stupides que ne le sont les autres sauvages? — Nullement; car si le talent d'observer jusqu'aux moindres nuances extérieures, d'appercevoir tous les ridicules, et de contrefaire le ton, le geste, la démarche des autres, est une preuve d'esprit naturel, les sauvages de la *Nouvelle-Galle méridionale* en ont en effet beaucoup.

Ils imitent exactement tout ce qui est caractéristique chez les Européens qu'ils ont vus jusqu'à présent, depuis le premier gouverneur *Philipps*. Ils conservent ainsi entr'eux une espèce de registre historique de tout ce qu'ont fait les Anglais. — Ils copient le gouverneur *Philipps*, et le colonel *Gross*, avec une perfection inouie; et s'il y a parmi nos compatriotes, soit officiers, soit déportés, quelqu'un qui ait un défaut corporel, un tic, un accent particulier, ils le saisissent à l'instant et le ren-

dent avec une telle vérité, qu'il est impossible de ne pas reconnoitre l'original. — Ils ont encore singulièrement bien appris le langage grossier des prisons de *New-Gate*, que les deportés emploient dans leurs querelles entr'eux, et l'on peut dire que sur le chapitre des injures les élèves valent bien les maîtres.

Mais c'est-là tout ce que ces sauvages ont acquis de la fréquentation des Européens. — Ils ne savent ni ne veulent se vêtir et se loger. — Ils sont tantôt dans une inutile abondance, et tantôt exposés à une véritable famine, fléau inséparable de la vie sauvage. — Leur maigreur habituelle a passé en proverbe parmi les Colons. — Ils se scarifient la peau partout le corps avec des coquillages, et se peignent le visage avec de la chaux et de la gomme rouge. — Ils tressent avec de la mousse leurs cheveux, auxquels ils attachent pour ornement des dents de requin, et ils se suspendent un morceau de bois aux cartilages du nez. — En un mot, c'est la race de sauvage la plus dégoûtante que l'on connoisse.

Ils tirent leur principale nourriture de la mer et des rivières, qui sont le grand réservoir des insulaires de l'Océan pacifique, et, sans cet inépuisable magasin, ces peuples n'existe-

roient plus depuis long-temps. — On doit inférer de là que le voisinage des côtes est plus peuplé que l'intérieur des terres. Lorsqu'une baleine est jetée par la tempête sur le rivage, les sauvages s'y rassemblent en grand nombre. — Ils vivent dans l'abondance, tant que cette proie dure, et ils ne l'abandonnent, en général, que lorsqu'il n'y reste que les arrêtes. — La racine d'une espèce de fougère leur tient lieu de pain. — Après l'avoir grillée, ils l'écrasent entre deux pierres. — Cette racine, mêlée avec du poisson, forme la principale partie de leur nourriture. — Ils ont des huîtres d'une grosseur si prodigieuse, que trois suffisent au repas d'un homme ordinaire. — Les rochers sont couverts d'autres plus petites, qui ne coûtent que la peine de les détacher et de les emporter.

Quelques-uns de ces naturels, frappés de la supériorité manifeste de nos instrumens de pêche, ont fini par les adopter. — Ceux qui habitent dans le voisinage de *Sydney*, sont pourvus de filets, dont on leur a fait présent, ou qu'ils ont échangés contre des huîtres.

Il arrive très-rarement que ces Indigènes consentent à faire un établissement fixe parmi les Colons. — Quelquefois, dans un accès de bonne humeur, ils les aident à tirer la seine ou à

hâler leurs bâteaux; mais quant aux travaux de l'agriculture et des arts mécaniques, ils en sont encore aussi incapables que les animaux des champs.

Ces sauvages ne manquent pas de courage. Ils en font preuve dans leurs combats singuliers, et de peuplade à peuplade. — Leurs armes sont une pique et un bouclier, qui est fait avec l'écorce d'un arbre. — Pour se préparer au combat, ils entonnent une chanson guerrière et vont criant toujours plus fort jusqu'à ce qu'ils hurlent et tombent dans une sorte de delire. — Tous leurs membres se contractent, en même temps que chaque trait de leur visage exprime le dernier degré de la fureur. — La principale cause de leurs querelles est la possession des femmes. — Ces querelles commencent d'abord entre deux individus, et s'étendent bientôt à toute une tribu. — Rien n'est comparable à l'acharnement avec lequel ils se battent. — Ils lancent les uns contre les autres leurs piques avec une force étonnante, et lorsqu'ils en sont atteints, ils arrachent cette arme, sans donner le moindre signe de douleur. Il ne leur arrive jamais, ou du moins que très-rarement, de fuir sur le champ de bataille.

Je rapporterai à ce sujet un événement dont

j'ai été témoin. Quatorze Indigènes, environ, avoient été choisis pour exécuter une sentence portée contre un des leurs, à l'occasion d'un crime. — Ils se rangèrent autour de lui sous la forme d'un croissant, et lui lancèrent presque tous à la fois leurs piques. — Il étoit permis au condamné de parer avec son bouclier. — Il paroit en effet fort adroitement les coups qui lui arrivoient en face; mais il en reçut plusieurs de côté, et même par derrière. — Hors d'état de s'en garantir, il se mit à fuir de toutes ses forces du côté de la ville de *Sydney*, où il tomba mort.

Toutes les fois qu'un Indigène est tué, soit dans un combat singulier, soit en bataille rangée, l'usage du pays veut que celui qui l'a tué, soit exposé à un certain nombre de piques lancées par les parens du défunt. — S'il survit à cette épreuve, la querelle est terminée; mais s'il est tué, ses parens cherchent à le venger de la même manière sur celui qui l'a frappé.

Ces sauvages sont remarquables par leur promptitude à appercevoir les objets qui échappent aux Européens. — Cette qualité les rend de très-bons guides pour les chasseurs anglais, car ils découvrent toujours le gibier avant eux. Ils lancent leurs piques avec une adresse extra-

ordinaire. Je les ai vus tuer un oiseau de la grosseur d'un pigeon, à la distance de quinze toises. — Ils ont aussi l'ouie bien plus fine que nous.

Ils couchent toujours en plein air, ou dans des huttes, qui ne les garantissent que très-imparfaitement du froid. — Lorsqu'il pleut, ils se retirent dans des cavernes, à l'entrée desquelles ils allument du feu, et ils y restent jusqu'à ce que la pluie ait cessé. — On dit qu'ils craignent singulièrement les apparitions. — Leurs canots sont formés de morceaux d'écorce d'arbre liés ensemble; on ne peut concevoir rien de plus misérable. — Ces canots sont ordinairement à demi-pleins d'eau; et il n'y a que l'extrême légèreté de la matière dont ils sont composés qui puissent les empêcher de couler bas. — C'est dans ces chétives embarcations que l'on voit souvent toute une famille occupée à la pêche. — A mesure qu'ils prennent un poisson, ils le font griller, ou plutôt chauffer, sur des charbons, qu'ils tiennent allumés au milieu du bateau.

Comme l'action de voler exige moins de peine et de patience que celle de la pêche, les naturels de la *Nouvelle-Galle méridionale* sont aussi plus adonnés au vol, et nos Colons épars ont souvent à en souffrir. Ces sauvages recherchent les pommes de terre et le maïs, qu'ils préfèrent

rent à leurs vivres ordinaires. — Le gouvernement de la colonie trouve un genre d'avantage à ce que les subsistances demeurent fort rares parmi eux, c'est que les criminels ne pensent pas à déserter. — Cela cependant est arrivé quelquefois; mais la détresse a ramené les déserteurs à la colonie, ou bien ils ont péri victimes de la faim ou de la barbarie des sauvages.

Dans les premiers temps de l'établissement de la colonie, les communications avec les naturels du pays étoient fort difficiles, à cause de la défiance extrême qu'ils avoient des Européens. —Ce ne fut qu'avec beaucoup d'art que le gouverneur parvint à engager quelques-uns d'entr'eux à s'aventurer parmi les Colons. Un de leurs chefs, nommé BENNELONG, jouissant dans le pays de la réputation d'un grand guerrier, fut pris par un singulier expédient. — Il parut avoir envie de la veste d'un matelot. On la lui offrit, et on lui fit passer les bras à l'envers, de façon que le derrière de la veste se trouvoit par-devant. — Il fut alors saisi aisément.

Mais il est plus facile de s'emparer d'un naturel de la *Nouvelle-Galle* que de le civiliser. — Le gouverneur essaya en vain les traitemens les plus doux, *Bennelong* fit plusieurs tentatives

pour recouvrer sa liberté. — Il a accompagné depuis en *Angleterre*, ce gouverneur, qui l'y amenoit comme un échantillon des sauvages de la *Nouvelle-Hollande*. — Il fut accueilli et couru à *Londres*, comme on y court après toutes les nouveautés. — C'étoit à qui le fêteroit et lui feroit des présens. Mais lorsqu'après un long séjour hors de son pays il y fut ramené, il rentra dans la vie de la nature avec un empressement et un plaisir dont on ne peut pas se faire d'idée. — Il jeta avec dédain les habits et les ornemens d'Europe, et redevint un sauvage de la *Nouvelle-Hollande*, dans toute la force du terme. — Les naturels de ces contrées montrent tous la même aversion pour les vêtemens. — Ils sollicitent souvent pour en obtenir, et ne les mettent jamais qu'une fois.

Il faut avouer cependant que le séjour de *Bennelong* en Angleterre n'a pas été sans fruit pour son instruction. — Il est en état de converser sur plusieurs sujets. — Il nomme souvent *lady Sydney* et *lady Dundas*, comme des personnes auxquelles il doit beaucoup de reconnoissance, pour les bienfaits qu'il en a reçus. — Il raconte les incidens de sa vie en Angleterre avec une sorte d'intérêt. — Il paroît que la curiosité dont il étoit l'objet dans ce pays-là, lui

donnoit de l'ennui et du dégoût. — Il aime à rappeler que, dans un repas nombreux donné à son occasion par un riche particulier, il avoit admiré la conduite d'un homme âgé, qui, au milieu de l'empressement général à le considérer, n'avoit paru faire attention à lui que pour lui offrir une prise de tabac et lui passer du vin. Rien de tout ce qu'il vit dans ce repas ne l'avoit autant charmé que la gravité de cet homme, et, à la manière dont il s'exprime, on juge qu'il regarde ce vieillard comme l'être le plus sage qu'il ait rencontré en *Angleterre.*

On peut étudier dans le caractère de *Bennelong* les dispositions de ses compatriotes. — Tous ont les mêmes défauts et les mêmes vices que l'on remarque en lui. — Il a une telle passion pour les liqueurs fortes, que, s'il en avoit toujours à sa disposition, il seroit dans une ivresse continuelle. — Il est d'une violence excessive lorsqu'il est ivre. — Revenu à son état naturel, il paroît se repentir de ses sottises ; mais c'est pour les recommencer aussitôt. — On a épuisé à son égard tous les moyens de correction; et, lorsque nous quittâmes la colonie, on venoit de l'envoyer à *Coventry* parmi les gens incorrigibles.

Un particulier plein d'humanité et de dou-

ceur essaya d'élever dès l'enfance un garçon et une fille pris chez les sauvages, afin d'observer sur eux les effets de la culture et de l'exemple. — Ils furent soignés et instruits avec beaucoup d'attention, et on ne négligea rien pour les former aux habitudes européennes. — A peine eurent-ils atteint l'âge fixé pour le terme de leur éducation, qu'ils s'affranchirent de toute dépendance; et, jetant les habits auxquels on les croyoit accoutumés, ils s'enfuirent dans les bois pour reprendre la vie de leurs amis et de leurs parens. — On peut citer tant d'autres exemples de sauvages de la Nouvelle-Hollande qui ont préféré de souffrir la faim et de s'exposer à toute l'inclémence d'un climat rigoureux plutôt que de s'astreindre aux usages d'Europe, qu'il est permis de regarder ces peuples comme réellement incapables de civilisation. — Ils ont un amour désordonné de la variété, une inquiétude qui les force, en quelque sorte, à changer de place, et une passion d'indépendance qui ne connoît aucun frein. — Les idées de décence n'entrent pas mieux dans leur tête que celles de gêne ou de règle quelconque. — A mes yeux, ce sont les êtres les plus insociables qui existent.

Ces peuples n'ont aucune espèce de gou-

vernement. — Ils ne reconnoissent ni chefs, ni supérieurs. — La seule distinction qu'ils accordent est celle de la force et du courage, et les guerriers qui se font remarquer sous ce rapport n'en recueillent d'autre avantage que de combattre plus souvent pour les querelles d'autrui. — Ils vivent par tribus ou familles, qui sont connues sous le nom du district qu'elles habitent. — Ainsi les familles qui résident à *Botany-Bay* portent toutes le nom de *Wid-Gal;* celles de *Rose-Bay* s'appellent *Carda-Gal;* de *Broken-Bay*, *Camera-Gal*, et la tribu qui avoisine *Paramatta*, se nomme *Wan-Gal.* — *Colbe*, un de leurs guerriers les plus fameux, étoit un *Wid-Gal*, et *Bennelong* est un *Wan-Gal.*

Il est rare que ces sauvages se marient hors de leurs familles; mais jamais ils ne s'allient à un degré plus près que celui de cousins germains. — Leur manière de faire la cour aux femmes est extrêmement bizarre. — Lorsqu'un jeune homme trouve une jeune fille qui lui plaît, il lui déclare qu'il faut le suivre. — Si elle refuse, il la menace; et, si elle persiste, il emploie la violence et les coups. — Dans les commencemens, les Colons imaginoient que ces jeunes filles étoient effectivement forcées, et vouloient les

défendre; mais celles-ci leur apprirent que cette manière de faire la cour étoit un usage établi dans leur pays, et que cet usage leur plaisoit beaucoup. — Il paroît que, malgré cet étrange début, ces femmes sont en général fidèles à leurs maris. Elles en sont aussi fort jalouses, et ce n'est pas toujours sans cause. — Les combats entre ces sauvages, ainsi que nous l'avons déjà observé, ne se livrent guère que pour les femmes, qui forment toute leur propriété.

Les accouchemens sont singulièrement faciles dans ce pays-là : c'est ordinairement le mari qui fait l'office de sage-femme; et, dès le jour même, la femme pourvoit aux détails de son ménage, comme s'il ne s'étoit rien passé. — On met les enfans dans un petit berceau formé d'écorce d'arbre, et ils sont soignés avec une affection qui fait honneur à ces sauvages. — On calcule, d'après la rareté des subsistances, qu'il y a tout au plus un enfant sur trois qui arrive à l'âge de trois ans, ce qui contribue à expliquer la foiblesse de la population de ces contrées.

A peine l'enfant commence-t-il à marcher, qu'on l'instruit à lancer la pique en lui donnant un roseau d'une longueur proportionnée à son âge. — On a soin d'enlever aux petites filles

les deux dernières phalanges du petit doigt de la main droite. — Cette opération se fait par une ligature extrêmement serrée qui occasionne la chute de cette partie. — On jette dans la mer les phalanges tombées, à l'effet de porter bonheur aux femmes pour la pêche.

Lorsque les garçons arrivent à l'âge de puberté, on leur enlève une des dents incisives. — L'opération est faite par les *curradgies* ou sages, qui frappent avec une pierre la dent qu'ils veulent casser. C'est une grande cérémonie qui a lieu tous les trois à quatre ans. — Les jeunes gens de plusieurs districts contigus se rassemblent alors avec leurs amis, et l'opération se termine par une fête. On juge ce que seront un jour ces jeunes gens par la manière dont ils ont soutenu l'opération. Elle les place au rang des hommes faits, et, de ce moment-là, il leur est permis de combattre l'ennemi et de chasser le *kangarou*.

Les enfans imitent dans leurs jeux les épreuves auxquelles les sauvages soumettent les criminels. — J'ai vu douze enfans qui lançoient des piques sans pointes contre un d'entre eux, lequel les évitoit et les renvoyoit avec une adresse remarquable.

Malgré le courage naturel aux Indigènes de

la *Nouvelle-Galle méridionale*, ils ont une extrême terreur des armes à feu, et c'est un grand bonheur pour les Colons isolés, car sans cela ils seroient fort exposés aux violences de ces sauvages.

Les *curradgies* ou les sages du pays sont des vieillards auxquels le peuple a beaucoup de confiance. — Ils font la médecine, et servent de conseils et d'arbitres dans les cas difficiles. — Ils se vantent de connoître l'avenir et d'avoir des communications avec les esprits de leurs amis défunts. — Il y a des familles qui prétendent que ce don de divination est dans leur sang; mais ce n'est que dans un âge très-avancé que ces prophètes obtiennent du crédit parmi ces barbares. — En Angleterre, il faut qu'une femme soit vieille pour être sorcière: à *Botany-Bay*, il faut qu'un *curradgie* approche de la décrépitude pour être devin.

CHAPITRE VI.

Départ du port Jackson. — *Isle de* Norfolk. — *Beauté et fertilité du pays. — Encouragement donné par le gouverneur à l'industrie. — Prix des provisions.*

Il arrivoit journellement au port *Jackson* de nouvelles cargaisons, et les magasins étoient pleins. — Pour surcroît de malheur, il y avoit pénurie absolue d'argent sur la place, et le gouvernement faisoit vendre de ses magasins pour environ 11 à 12,000 livres sterlings de marchandises à 25 pour cent au-dessous du prix d'achat, et payables en grains, faute d'argent. — Comme il résultoit de là une grande stagnation dans les affaires, je me décidai à passer à l'île de *Norfolk*, où je savois qu'il y avoit quelqu'argent.

Je fus parfaitement bien accueilli dans cette île, mais malheureusement je m'y trouvai encore en concurrence avec le gouvernement, qui y avoit envoyé une grosse partie de marchandises à 25 pour cent aussi de perte.

Quoique l'île de *Norfolk* n'ait que quinze à

seize milles de circonférence, il est très-peu de pays qui puissent lui être comparés pour la fertilité. — A parler sans exagération, c'est une serre chaude presque d'une extrémité à l'autre; car, à l'exception des rochers élevés qui s'avancent dans la mer, il seroit difficile de trouver un coin de terre moins fertile qu'un autre. — Rien de plus enchanteur pareillement que l'aspect de cette petite île. Sa surface ne présente à l'œil qu'une verdure continuelle.

La colonie de l'île de *Norfolk* fut établie par le gouverneur *Philipps* peu de temps après celle du port *Jackson*. — Le nombre des criminels déportés commis à sa charge, s'étant trouvé trop grand, il en fit deux divisions, dont il envoya la plus petite et la plus insubordonnée à l'île de *Norfolk*. — On a continué depuis d'y faire passer les plus mauvais sujets d'entre les condamnés, et ceux parmi eux qui ont encouru une seconde fois la peine de la déportation. — On a pensé que le peu d'étendue de l'île devoit rendre cette peine plus redoutable. — C'est le seul point de vue sous lequel la déportation dans cette île puisse être envisagée; car la beauté du pays et la fertilité du sol rendent le séjour de l'île de *Norfolk* infiniment supérieur à celui du port *Jackson*.

On dit que le gouverneur *Philipps* s'est déterminé principalement à former cette nouvelle colonie, d'après la croyance généralement répandue que le *lin* étoit une plante indigène dans l'île de *Norfolk*, ce qui eût été un avantage inappréciable si le fait se fût trouvé vrai. — Le climat de cette île située par les 29 degrés de latitude, est délicieux et sain; on y jouit d'une température presque toujours égale et modérée. — La terre, sans le secours d'aucun engrais, y produit deux récoltes annuellement. La première consiste dans du blé. On le sème en avril ou au commencement de mai, et on le coupe en octobre. Immédiatement après, on donne une nouvelle préparation à la terre, et l'on y plante du maïs qui se recueille aux approches de la semaille des blés. — Beaucoup de Colons ont fait ainsi succéder ces récoltes pendant plusieurs années de suite sans avoir éprouvé aucune diminution dans les produits du sol. Telle est sa fécondité, que le cultivateur est continuellement occupé à en extirper les mauvaises herbes qui, sans cela, causeroient le plus grand préjudice à ses moissons.

Les Colons de l'île de *Norfolk* m'ont paru, en général, beaucoup plus industrieux que ceux du port *Jackson*. Il est possible que les

premiers trouvent dans la fertilité de leur sol un plus grand encouragement au travail; mais ils ont un penchant à l'ivrognerie qui s'oppose à leur prospérité. Ce n'est pas chez eux l'ivresse d'une heure ou d'un jour, mais quelquefois de toute une semaine. Sans ce malheureux vice, beaucoup d'entr'eux jouiroient depuis long-temps d'une très-grande aisance. — Bien loin de là, le plus grand nombre est dans la pauvreté.

Je fus témoin pendant mon séjour dans cette île, de tous les encouragemens donnés par le gouverneur à l'agriculture. — Les faveurs et les récompenses étoient réservées pour les Colons dont les plantations étoient les mieux entretenues. — De grands défrichemens avoient été faits pour le compte du gouvernement. — On avoit enclos plusieurs terrains bas qui, arrosés par des ruisseaux dont on a dirigé le cours, produisent un excellent herbage. — Ils servent de parcs à des troupeaux de cochons que le gouverneur fait élever pour les besoins de la colonie. Ces animaux y engraissent très-vite, étant nourris principalement avec du maïs, et ils se sont assez multipliés pour permettre d'en approvisionner la colonie du port *Jackson*, lorsqu'elle en manque.

La livre de porc se vend communément dans

l'île de *Norfolk* 6 den. (15 centimes) lorsque l'animal est mort, et 4 den. (10 cent.) lorsqu'il est vivant.—Elle ne coûte que la moitié, payable en liqueurs fortes ; car depuis que le gouvernement a eu la sagesse de prohiber toute espèce de distillation dans le pays, les Colons cherchent à se procurer de ces liqueurs à quelque condition que ce soit.

Le blé se vend huit schelings le *boisseau* (environ 9 francs 60 centimes) ; le maïs en grain, quatre schelings (4 fr. 80 cent.) ; la farine de maïs, cinq schelings (6 fr.) ; les pommes de terre, environ six schelings et six pences (7 fr. 80 cent.) ; les oignons, de huit à dix schelings le cent pesant (de 9 fr. 60 cent. à 12 fr.) ; une volaille, dix-huit pences (1 fr. 80 cent.), et une oie, de cinq à six schellings (de 6 à 7 fr. 20 cent.).

La quantité de terre accordée jusqu'ici par la couronne, est d'environ vingt-cinq acres pour le déporté dont le temps est expiré, de trente pour un soldat, et de cinquante pour un officier non bréveté. — Ces concessions ne sont délivrées que sur des attestations de bonne conduite données par les autorités compétentes. — Au nombre des planteurs les plus recommandables, est une partie des gens du *Sirius*, qui, ayant fait naufrage sur l'île de *Norfolk*, préférèrent,

d'après ce qu'ils apprirent de sa fertilité, de s'y établir, que de retourner dans leur pays natal.

L'*aloës* croît naturellement en grande abondance dans beaucoup d'endroits de l'île. — La canne à sucre y est aussi indigène, et on l'emploie à clorre les petites plantations. Le gouvernement, dans la vue d'encourager la culture de cette plante, a promis au premier Colon qui parviendroit à fabriquer cinq cents livres de sucre avec des cannes du pays, le don d'une vache, évaluée dans cette partie du monde à la somme de 30 liv. sterlings. — L'île de *Norfolk* fournit une autre production que nous avons dit ne pas exister au port *Jackson*, c'est de la chaux de la meilleure qualité. Les vaisseaux appartenant à cette dernière colonie, sont dans l'habitude, à leur retour, d'en prendre comme lest.

L'île de *Norfolk* renferme beaucoup d'espèces d'arbres; mais surtout des pins, dont quelques-uns sont d'une grandeur extraordinaire. — Si leur qualité répondoit à leur élévation, ils seroient d'une grande utilité à notre marine; mais le pin des îles de la mer du Sud, et en général de tous les pays trop chauds, est d'une qualité très-différente de celui d'Europe. Le pin de l'île de *Norfolk* est frêle, et ne convient qu'à des ouvrages de menuiserie.

La mer aux environs de l'île, comme auprès de toutes les autres îles de l'Océan pacifique, contribue beaucoup à la subsistance des habitans. — Lorsque le temps leur permet de conduire leurs canots au-delà des ressifs, ils reviennent rarement sans avoir fait une pêche abondante. — C'est aussi l'occupation des soldats de la garnison, quand ils ne sont pas de service. — Il est peu de côtes aussi poissonneuses que celles-ci.

La plupart des bâtimens employés à la pêche de la baleine, préfèrent, lorsqu'ils ont besoin de provisions, l'île de *Norfolk* au port *Jackson*, non-seulement parce que les vivres y sont plus abondans et moins chers, mais parce qu'ils y sont exempts d'une grande partie de ces formalités fiscales, si préjudiciables au commerce. — Les capitaines des navires américains qui se rendent à la côte nord-ouest de l'Amérique, relâchent aussi de préférence à l'île de *Norfolk*, afin de se soustraire aux mêmes entraves.

Ce fut un capitaine de cette nation qui nous apprit que la paix étoit conclue entre la France et l'Angleterre. — Nous apprîmes en même temps les succès glorieux obtenus en Egypte par l'armée anglaise, sous les ordres de l'immortel

Abercrombie. — Ces deux nouvelles furent accueillies avec de grands transports de joie dans cette petite île, la plus éloignée des possessions Britanniques.

CHAPITRE

CHAPITRE VII.

Contre-temps qui s'oppose à l'exécution du voyage au nord-ouest.—*Nouveau plan formé en conséquence.—Etablissement militaire de l'île de* Norfolk. — *Population.* — *Isles de* Philipps *et de* Nepean.—*Inconvéniens de l'île de* Norfolk. — *Projet de l'abandonner.* — *Aventures singulières d'un déserteur.* — *Départ de l'île de* Norfolk.

Aux nouvelles agréables dont j'ai fait mention à la fin du dernier chapitre, en succédèrent d'une nature bien différente, et qui me concernoient plus immédiatement. — Je reçus une lettre du capitaine de notre bâtiment qui m'annonçoit qu'il n'y avoit rien à faire au *nord-ouest*, et qu'en conséquence il étoit retourné au port *Jackson* avec le projet d'entrer dans le détroit de *Bass*, pour tâcher d'y rassembler des peaux, vu que le permis qui nous avoit été délivré par la compagnie des Indes, nous obligeoit d'aller à la Chine.

Le capitaine m'ajoutoit que, pour plus prompte

expédition, il avoit engagé dix hommes qu'il devoit débarquer sur l'île de *King*, située dans ce détroit. Il se proposoit de laisser à leur tête un de ses officiers pendant qu'il se rendroit avec son vaisseau aux îles de la *Société*, pour y renouveler ses provisions, le port *Jackson* ne pouvant lui en fournir d'aucune espèce.

Je me préparai, d'après ces nouvelles, à quitter l'île de *Norfolk*, où je résidois depuis six mois. Si la description que je donne de cette colonie n'est pas aussi étendue qu'on seroit fondé à l'attendre d'un aussi long séjour, il faut l'attribuer aux affaires de commerce dont j'étois chargé, et qui absorboient la plus grande partie de mon temps.

L'établissement militaire, pendant ma résidence dans l'île, consistoit dans un gouverneur, ayant rang de lieutenant-colonel, et un nombre d'officiers assez suffisant pour composer une cour martiale, lorsque le cas le requéroit. — Le corps sous leurs ordres étoit d'environ cent hommes. — Le service se réduisoit à prêter main-forte à la police qui dirige presque tout dans ce pays, et dont on ne sauroit trop louer l'activité; car sans elle, la colonie deviendroit bientôt la proie des malfaiteurs.

Le nombre de ses habitans a été jusqu'ici re-

présenté diversement; mais, d'après mes calculs, je suis porté à croire qu'il se monte à environ mille, y compris les hommes, les femmes et les enfans, tant de la classe des déportés, que de celle des Colons libres. Je comprends aussi dans ce nombre les personnes attachées aux établissemens civils et militaires.

Près de l'île de *Norfolk*, sont deux plus petites îles connues sous le nom de *Philipps* et de *Nepean*. — La première a environ la moitié de l'étendue de l'île de *Norfolk*, et est située à six ou sept milles au sud. — Elle est entièrement inculte, mais elle abonde en herbages. — Afin de la rendre utile et avantageuse au gouvernement, on y avoit transporté des cochons, dans l'espérance qu'avec le temps ils s'y multiplieroient en assez grande quantité. — Ils n'avoient pas encore justifié cette attente; mais le gouvernement, loin de perdre courage, fit un nouvel envoi de truies pendant que je résidois dans l'île de *Norfolk*. On embarqua avec elles des gardiens pour prendre soin des petits, et une provision de maïs pour les nourrir.

Il est à craindre, néanmoins, que les avantages que l'on se flatte de retirer de ces petites îles ne soient contrariés par la difficulté du passage de l'une à l'autre, et de l'île de *Nor-*

folk à toutes les deux. — Cette difficulté se fait sentir la plus grande partie de l'année, et les dangers presque insurmontables qui l'accompagnent, ont déjà coûté la vie à beaucoup de monde. — Pendant les dix mois de ma résidence dans l'île de *Norfolk*, je fus témoin de la perte de plusieurs embarcations.

Suivant toutes les apparences, l'île de *Nepean* faisoit partie autrefois de celle de *Norfolk*, dont elle est à peine éloignée aujourd'hui d'un quart de mille. — Elle en fut détachée probablement par quelqu'une de ces violentes convulsions de la nature qui, s'il faut en croire quelques écrivains, ont produit beaucoup d'îles dans les différentes mers du globe. — On envoie dans la petite île de *Nepean* les plus mauvais sujets d'entre les déportés, dans la crainte qu'ils ne corrompent les moins vicieux de leurs camarades. — On les emploie à *bouillir du sel*, et ils ne sont visités que par quelques bateaux.

La communication entre toutes ces îles est entièrement impraticable dans le mauvais temps, et sans le ressif situé en avant de la ville de *Sydney*, et qui lui sert de rempart, elle ne tarderoit pas à être recouverte par la mer, ainsi que tout le terrain bas qui l'avoisine. — Les

vagues s'élèvent très-souvent sur ce ressif, à la hauteur des maisons, mais les habitans, rassurés par la force de cette barrière naturelle, les contemplent sans effroi.

Cette difficulté de communication a décidé le gouverneur à évacuer totalement l'île de *Philipps*, après en avoir retiré le plus de cochons qu'on a pu rassembler.

Avec tous les avantages que possède l'île de *Norfolk*, elle a des inconvéniens qui diminuent infiniment sa valeur. — Depuis les défrichemens qu'on y a opérés, elle est exposée à un fort vent d'est, accompagné fréquemment d'une espèce de brume, qui occasionne souvent la destruction générale de ses récoltes. — Le ressif en outre, dont elle est environnée, rend ses approches très-difficiles par la violence avec laquelle les vagues viennent s'y briser. — Il est arrivé très-souvent que des bâtimens du port *Jackson* ont été un mois à louvoyer devant cette île avant de pouvoir y aborder. — C'est ce qui a fait dire à un navigateur français, que l'île de *Norfolk* n'étoit habitable que pour des anges ou pour des aigles.

L'île manque aussi d'une bonne rade. Le fond de celle qui existe est un composé de corail qui rend l'ancrage impraticable. Le gouverne-

ment a tenté en vain jusqu'ici d'y remédier. — Il n'a pas été plus heureux dans les travaux entrepris par ses ordres pour faire une ouverture dans la partie du ressif, située devant une baie capable de recevoir des bâtimens de cent tonneaux. D'après toutes ces tentatives infructueuses, les Colons s'attendent à recevoir l'ordre d'abandonner l'île et de se transplanter à la Nouvelle-Zélande ou dans quelque partie de la Nouvelle-Hollande.

Le capitaine ayant débarqué dans le détroit de *Bass* les hommes qu'il avoit le projet d'y établir, et se disposant à faire route pour les îles de la *Société*, m'écrivit d'aller le rejoindre sur *le Margaret*.

Je ne quitterai pas l'île de *Norfolk* sans faire mention de l'histoire singulière d'un déserteur, arrivée dans cette île huit ans auparavant.

Un des criminels avoit été envoyé au camp pour y chercher les provisions ordinaires de sa chambrée. — En revenant, il trouva sur sa route quelques-uns de ses camarades qui jouoient aux cartes. — Sur leur invitation, il se mit à jouer avec eux, et perdit les provisions qu'il emportoit. — C'étoit un homme d'un caractère timide. — Désespéré de son aventure,

et craignant un châtiment exemplaire, il prit la résolution de se sauver dans les bois.

Lorsque sa désertion fut connue, on le fit chercher avec soin, mais sans succès. — Comme on le savoit dépourvu de provisions, on comprit qu'il ne pourroit pas vivre sans venir marauder sur les propriétés des Colons, et l'on se proposa en conséquence de le veiller et de le surprendre quand cela lui arriveroit. — Mais on ne réussit pas mieux à le découvrir : le fugitif se tenoit soigneusement caché dans le fort du bois ou dans les hautes herbes pendant le jour, et ne cherchoit sa subsistance que la nuit. — Comme l'île n'est pas grande, il paroissoit impossible qu'il pût échapper aux recherches. — Il n'y avoit pas moyen de le croire mort, car on trouvoit les traces de ses larcins nocturnes, lesquels se bornoient à ce qui lui étoit strictement nécessaire pour sa subsistance. — Il avoit soin de ne jamais dérober deux fois de suite dans le même endroit; et le lieu où on l'attendoit étoit toujours celui où il ne venoit pas. — Une récompense fut promise à celui qui se saisiroit de sa personne ; et, comme cette récompense étoit en liqueurs fortes, le commandant etoit bien sûr que les Colons ne le ménageroient pas. — Tout fut inutile, et il se passa plusieurs

années sans que ce mystérieux personnage pût être découvert, quoique souvent, ainsi qu'il l'a raconté depuis, il se fût trouvé joint d'assez près par ceux qui le cherchoient pour entendre ce qu'ils disoient. — Le hasard fit enfin ce que tous les efforts des Colons n'avoient pu faire. — Un homme qui alloit à son travail à l'aube du jour, apperçut dans la route, devant lui, quelqu'un qui se glissoit comme une ombre. — Il eut aussitôt l'idée que ce pouvoit être le déserteur tant cherché. — Il ne balança pas à courir après, en criant d'arrêter. — Il l'atteignit; et, animé par l'espoir de la récompense, il réussit à s'en rendre maître.

Dès que la nouvelle de cette capture se répandit dans l'île, les Colons arrivèrent en foule chez le gouverneur pour voir cet homme extraordinaire, qui, pendant plus de cinq ans, avoit bravé toutes les recherches et vécu séparé de toute société humaine. — Ce pauvre homme avoit un aspect effrayant. Sa barbe, qni n'avoit pas été coupée depuis cinq ans, tomboit sur sa poitrine. — Il n'étoit vêtu que de quelques lambeaux qu'il avoit ramassés dans ses courses nocturnes. — Son langage étoit à peine intelligible, et lui-même ne comprenoit pas d'abord ce qu'on lui disoit. — Il étoit convaincu qu'on alloit le

pendre pour toutes ses déprédations ; mais le gouverneur lui accorda son pardon, et il devint ensuite un des membres les plus utiles de la colonie.

Lorsque je racontai cette aventure à notre capitaine, il me dit qu'il avoit été témoin d'un fait assez semblable. — Revenant d'un voyage au *nord - ouest*, il fut obligé de s'arrêter pour renouveler sa provision d'eau dans une de ces nombreuses îles de la *Mer du Sud*, qui, quoique fertiles et sous un beau climat, ne sont fréquentées que par les oiseaux de mer. — L'opération du renouvellement de la provision d'eau dura deux jours, après lesquels la chaloupe fut envoyée dans une autre partie de l'île pour rassembler des noix de cocos et des choux palmistes. — Les matelots, pour simplifier la récolte, prirent le parti d'abattre les arbres. — A peine en avoient-ils fait tomber quelques-uns, qu'un cri affreux, parti du fond des bois, vint les frapper d'étonnement. — Les matelots anglais, fort courageux contre l'ennemi, ne le sont point du tout contre les esprits ; en sorte qu'ils furent saisis de terreur lorsqu'ils virent accourir un être d'un aspect fort extraordinaire, et qui les sommoit en bon anglais d'abandonner leur entreprise. — Ils re-

connurent enfin que celui qu'ils avoient pris pour un esprit étoit un pauvre matelot qui avoit été laissé dans l'île quatre mois auparavant, et qui venoit défendre les arbres dont les fruits servoient à le nourrir. — On lui demanda comment il se faisoit qu'il eût été laissé dans cette île déserte. — Il parut embarrassé ; et on en conclut qu'il y avoit eu de bonnes raisons pour ne pas le ramener en Europe.

Il raconta qu'il avoit vécu de noix de cocos, de poissons et de crabes de terre et de mer. — Il avoit eu le bonheur de tuer un porc sauvage ; mais, faute de sel pour le conserver, il n'avoit pu en faire usage que deux jours. — Il mena les gens de l'équipage à son habitation. C'étoit un véritable chenil formé de trois grosses branches plantées en terre, réunies par le haut, et couvertes d'autres branches et de feuilles de cocotiers. — Ses meubles étoient un vieux coffre, une hache, un couteau et quatre pierres à feu. — Placé ainsi à cent cinquante lieues de l'habitation humaine la plus voisine et à une distance immense de son pays, il paroissoit content de son sort et ne désiroit point de quitter son île. — La proposition lui en fut faite par les matelots : après quelques instans de réflexion, il demanda combien on lui donneroit de gages. — Cette

preuve de son indifférence auroit certainement justifié les matelots, s'ils avoient pris le parti de l'abandonner à son sort. — Cependant il consentit à s'embarquer sans paie, mais toujours en témoignant qu'il croyoit rendre service à l'équipage.

Il fut impossible de tirer de lui un aveu satisfaisant sur la cause de son abandon dans l'île; mais on ne douta pas qu'il ne se fût rendu coupable de quelque crime, et la conduite qu'il tint à bord vint à l'appui de cette conjecture. —Au lieu de la reconnoissance qu'il devoit à ses libérateurs, il ne cherchoit qu'à semer le mécontentement et la révolte parmi l'équipage. — Le capitaine jugea convenable de s'en débarrasser en le déposant au port *Jackson*.

L'île sur laquelle il avoit été trouvé, présente une très-bonne relâche; elle fournit beaucoup de noix de cocos et de choux palmistes, et la mer, aux environs, abonde en poissons.

CHAPITRE VIII.

Arrivée à Otaïti. — *Visite des chefs et des missionnaires.* — *Bon accueil de la part des naturels.* — Pomarre. — *Evénemens survenus pendant le séjour du vaisseau à* Otaïti.

APRÈS avoir fait voile de l'île de *Norfolk* avec une bonne brise, nous gagnâmes la petite île de *Maitia*, située à environ un degré à l'est d'*Otaïti*, dont elle reconnoît la souveraineté.— Nous reçûmes, au coucher du soleil, la visite de trois naturels de l'île, venus dans un canot, et qui nous amusèrent par leurs chants et par leur danse. — C'étoient des hommes d'une taille beaucoup au-dessus de la taille ordinaire des Européens. — Leurs manières simples et amicales nous donnèrent une idée favorable des insulaires de *Maitia*. — Ils nous offrirent des noix de cocos, des fruits de l'arbre à pain et des bananes. — Ils nous pressèrent de rester jusqu'au lendemain, en nous promettant de nous amener d'autres de leurs compatriotes et de nous apporter des cochons, ainsi que tout ce

que leur île pouvoit produire en racines et en fruits. — Ils imaginoient sans doute que nous ne résisterions pas à une offre aussi séduisante, et ils durent être fâchés de nous voir reprendre notre route à l'approche de la nuit; car nous soupçonnâmes qu'ils s'étoient flattés de tirer parti de notre relâche.

Les vaisseaux peuvent s'approvisionner dans cette île à bien meilleur prix qu'à *Otaïti*. — L'île de *Maitia* a environ quatre milles de circonférence seulement, mais son sol est assez élevé, pour permettre de la découvrir de quatorze à quinze lieues en mer. On n'y compte qu'environ cent vingt habitans.

En continuant de faire route la nuit avec une brise modérée, qui est le vent alisé des mers du sud, nous nous trouvâmes à la pointe du jour, sous l'île d'*Otaïti*. — Les habitans qui avoient déjà apperçu notre vaisseau, s'étoient rassemblés en grand nombre sur les ressifs qui s'étendent le long de la côte, et ils nous contemploient passer avec la plus vive curiosité. — L'aspect de l'île nous parut aussi beau que pittoresque. — A dix heures et demie, nous mouillâmes dans la baie de *Matavaï*, où nous trouvâmes le vaisseau de sa majesté, le *Porpoise*, commandé par le lieutenant *Scot*, qu'on avoit

expédié du port *Jackson*, pour venir prendre un chargement de porcs destinés à l'approvisionnement de cette colonie. — Nous vîmes sur la plage les débris du brick le *Norfolk* qui, chargé d'une commission semblable, avoit été jeté par la tempête contre la côte, huit mois avant notre arrivée.

Dès que nous eûmes laissé tomber l'ancre, le capitaine du *Porpoise* vint à notre bord, et nous informa que la guerre désoloit *Otaïti* depuis long-temps à l'occasion de la tyrannie qu'exerçoit la famille de *Pomarre.* — Nous reçûmes aussi, pendant cet entretien, la visite des missionnaires établis dans l'île, du capitaine *House*, qui commandoit le *Norfolk*, et d'un peintre de paysage envoyé de *Botany-Bay* pour prendre des vues d'*Otaïti.* — Ils nous confirmèrent ce que nous venions d'apprendre des ravages de la guerre, et ils nous prévinrent que la rareté des vivres occasionnée par cette guerre nous permettroit difficilement de nous en procurer une quantité suffisante, en supposant que ce fût ce motif qui nous eût conduits à *Otaïti.* — Ils ajoutèrent que ce n'avoit été qu'après beaucoup de difficultés et de grands sacrifices, que le *Porpoise* étoit parvenu à faire ses provisions. — Cet avis, il faut en convenir,

n'étoit guère propre à nous encourager à la poursuite de notre entreprise.

Peu de temps après notre entrée dans la baie, nous vîmes le roi *Otoo* et son épouse *Tetua*, s'approcher du vaisseau dans deux canots différens. — Ils portoient l'un et l'autre le vêtement approprié à la famille royale et aux femmes de la première distinction. Il s'appèle le *teboota*, et consiste en une longue pièce d'étoffe. — Dans le milieu, est une fente par laquelle on passe la tête; l'étoffe retombe devant et derrière, et laisse les deux côtés ouverts pour que les membres puissent agir librement. — La reine avoit en outre une ceinture d'étoffe, et une espèce de bonnet fabriqué avec des feuilles de cocotier. — Elle paroissoit avoir environ vingt-quatre ans. — Ses traits étoient beaux, et elle étoit de la taille moyenne des femmes anglaises. — Elle s'occupoit humblement à rejeter l'eau qui entroit dans son canot. — Elle est cousine germaine de son mari, et sa sœur a épousé *Tere-naveroa*, roi de *Tieraboo*, et frère d'*Otoo*. — Ainsi, du temps des patriarches, les plus proches parens se marioient entr'eux. — La reine fut d'abord assez réservée avec nous, mais elle prit insensiblement des manières plus familières.

Avec son *teaboota*, le roi portoit une autre

pièce d'étoffe étroite, qui lui passoit entre les jambes, et étoit roulée à l'entour. — Les extrémités étoient repliées en dedans pour les tenir assujetties; car les épingles ne sont point encore en usage dans cette partie du monde. — Cette pièce d'étoffe se nomme *marra*, et forme avec le *teaboota* l'habillement *otaïtien* complet. — Le roi, émerveillé de tout ce qu'il voyoit à notre bord, garda long-temps le silence. — Il nous parut, dans cette première visite, d'une stupidité extrême, mais c'étoit sans doute la suite d'une sorte d'ivresse résultante de l'usage immodéré de l'*ava*, plante dont l'effet est à peu près le même que celui de l'*opium* parmi les Turcs. Dans les conversations que nous eûmes ensuite avec lui, il nous parut intelligent et curieux de s'instruire. — Il nous questionna à diverses reprises sur *Pretanee* (la Grande-Bretagne); et sur *Botany-Bay*. Il vouloit savoir dans quelle direction ces pays étoient situés, ainsi que l'*Espagne*, l'*Amérique* et *Owhyhee*, qui paroissoient être les seules contrées étrangères dont il eût entendu parler. — Il nous demanda s'il y avoit en Angleterre beaucoup de belles femmes, beaucoup de *tata poo puey*, ou guerriers, et une grande quantité d'armes à feu et de poudre. — Il ne nous fit jamais de question sur la religion,

gion, ni sur la moindre chose qui pût y avoir rapport.

D'après le cercle resserré des idées chez les *Otaïtiens*, il est impossible de leur faire comprendre ce que sont les arts, les manufactures, les ressources et les jouissances des Européens. — Ils sont convaincus d'ailleurs que leur île est le premier pays du monde, quoiqu'ils attachent un assez grand prix aux instrumens et ustensiles d'Europe, pour chercher souvent à se les approprier aux dépens de leur vie. — Plusieurs circonstances ont contribué à leur persuader que leur pays étoit supérieur à tous les autres ; tels sont, l'empressement de diverses nations à envoyer leurs vaisseaux pour visiter leur île, le voyage du capitaine *Bligh* pour se procurer d'eux l'arbre à pain, et l'établissement des missionnaires parmi eux.

Le roi désirant ardemment que nous lui donnassions de l'*ava*, c'est-à-dire, des liqueurs fortes à goûter, nous lui en présentâmes une petite quantité dans une coquille de noix de coco, qu'on lui fit passer dans son canot. — Il s'écria en buvant la liqueur : « *My ty te tata! My ty te pahie* »! « Très-bonnes gens! très-bon vaisseau »! Puis il nous quitta pour aller faire une visite dans le même but, au *Porpoise*. —

Nous apprîmes depuis que ce roi aimoit passionnément les liqueurs fortes, et qu'il étoit capable de tout au monde pour s'en procurer. — *Pomarre*, son père, n'étoit pas encore de retour d'une expédition guerrière qu'il avoit faite dans une autre partie de l'île. — Nous observerons ici que par les lois d'*Otaïti*, le fils du roi succède, au moment de sa naissance, à la dignité de son père, qui ne règne plus alors qu'en son nom. *Otoo* étoit donc vraiment roi, et *Pomarre* n'étoit que régent ou administrateur pour son fils.

Nous ne tardâmes pas à reconnoître la vérité de ce que nous avoient dit les missionnaires, sur la rareté des subsistances, car quoique notre vaisseau fût entouré continuellement de canots, et le pont couvert de naturels, que les matelots encourageoient secrètement et malgré nos défenses à venir à bord, on ne nous apportoit que très-peu de vivres, et, à l'exception d'un cochon qu'un des missionnaires nous envoya en présent, nous ne pûmes nous en procurer aucun des insulaires, tant la guerre avoit ravagé leur pays.

Edeah, la mère du roi, s'approcha aussi du vaisseau dans un canot. Elle étoit accompagnée de son favori, un chef de l'île d'*Huaheine*, dont la figure et les manières annonçoient la féro-

cité. — Depuis quelques années *Edeah* vivoit séparée de *Pomarre*, son mari ; mais elle n'en étoit pas moins respectée de tous les *Otaïtiens*. —Elle monta sur le vaisseau avec son favori. —Nous les reçûmes avec tous les égards possibles, sachant des missionnaires qu'elle exerçoit encore une grande influence dans l'île, et que son amitié pouvoit nous être utile, comme sa haine nous être préjudiciable. — Nous n'épargnâmes donc rien pour capter sa bienveillance. —Nous la conduisîmes ainsi que son favori dans la chambre du capitaine, où nous leur offrîmes des liqueurs et du tabac. — Nous présentâmes à la reine plusieurs présens, auxquels elle parût attacher peu de valeur ; mais elle témoigna un grand désir de posséder un *pu puey*, c'est-à-dire, un fusil. — Nous ne jugeâmes pas prudent d'accéder trop promptement à sa demande, ne connoissant pas assez bien les dispositions des insulaires qui nous entouroient, ni comment les choses se passoient dans l'île. Nos deux hôtes continuèrent à boire et à fumer en changeant, de temps en temps, de pipe ensemble. — Ils paroissoient si contens de notre réception, qu'ils ne pensoient plus à s'en aller. —Le favori, en prenant congé, me pria de l'accepter pour son *tayo* (son ami intime), je m'en défendis avec

tous les ménagemens possibles, pour éviter de lui inspirer de la défiance.

Le soir, un grand nombre de jeunes filles vinrent dans leurs canots, tourner autour du vaisseau avec le projet de se faire admirer. — Leur teint étoit olivâtre, mais avec des nuances plus ou moins foncées. — Elles étoient coiffées d'un joli petit bonnet de feuilles de coco, coupées en petites bandes. — Les bonnets étoient verts, jaunes, ou couleur de paille. — Elles portoient dans leurs cheveux des fleurs assez semblables à nos lys, et elles étoient parfumées de bois de sandal et d'huile de cocos. — Leur habillement consistoit en deux pièces d'étoffes fabriquées dans le pays, l'une jetée autour de la ceinture, et l'autre formant une draperie qui tomboit depuis les épaules jusqu'à mi-jambe. — Elles avoient les pieds nus, suivant l'usage universel des *Otaïtiens*. — La couleur et la qualité de leurs vêtemens varioient, probablement, au goût des personnes; mais aucune de ces jeunes femmes ne portoit le *tiaboota* ou *teboota*. — Plusieurs d'elles conduisoient elles-mêmes leurs canots avec autant d'aisance et d'adresse que les hommes. — L'expression de leur physionomie étoit douce et gaie, et elles montroient l'envie de plaire. — Les hommes, en général, portoient

le *marra* et le *tiabootu* ; mais leur étoffe étoit moins fine que celle portée par les personnes constituées en dignité, dont nous avions eu la visite à notre arrivée. — Quelques-uns laissoient flotter leurs cheveux noirs sur leurs épaules ; d'autres les avoient rattachés sur le haut de la tête, tandis que les femmes portoient les leurs coupés court derrière. — Tous avoient un air de propreté et de bonheur. . . . . .

Pomarre, ayant appris notre arrivée, se hâta de venir nous souhaiter la bien-venue. Il est probable qu'il comptoit sur de grands présens, parce qu'on avoit répandu que notre cargaison étoit extrêmement riche. — Son canot étoit accompagné d'un autre. — Avant d'approcher du vaisseau, il nous envoya annoncer sa visite, et il ne voulut point monter à bord que l'équipage ne fût prêt à lui rendre les honneurs auxquels il prétendoit. En entrant dans le bâtiment, il me présenta une feuille de plantain qui, chez les *Otaïtiens*, est le symbole de la paix et de l'amitié. Toute sa conduite fut affable et polie, sans être dépourvue de dignité.

Nous avons observé plus haut que, d'après l'usage singulier d'*Otaïti*, *Pomarre*, ci-devant roi, n'étoit plus que régent, la couronne étant dévolue à *Otoo* son fils, au moment de sa naissance.

— Cette coutume par laquelle le fils déshérite son père est une des plus étranges lois fondamentales du gouvernement otaïtien. — Dans un pays plus civilisé, cette loi qui divise le pouvoir, et qui appelle ainsi la guerre civile et tous les crimes de l'ambition, y produiroit sans doute bien des maux; mais, heureusement, *Otaïti* est encore le pays de la simple nature. — Faut-il chercher l'origine de cette loi dans la religion de ces peuples ou dans leur histoire? — C'est un problème qu'il seroit curieux d'examiner et que nous recommandons aux navigateurs qui aborderont après nous dans cette île; car l'existence d'une pareille coutume semble indiquer que les *Otaïtiens* ont vécu dans une situation politique très-différente de celle d'aujourd'hui. Parmi les usages, il en est de naturels, et on les retrouve les mêmes, quant au fond, chez tous les peuples. — Il en existe de composés; et tel est celui dont nous parlons.

Prévenus, comme nous l'étions, de l'influence et de la popularité dont *Pomarre* jouissoit dans le pays, nous nous prêtâmes à tous ses désirs, autant du moins que la prudence nous le permît.

En m'abordant, il m'embrassa à la manière du pays, c'est-à-dire, en touchant mon nez

avec le sien. Après quoi, il me pressa doucement par tout le corps, et m'enveloppa de tant de replis d'une pièce d'étoffe, que j'aurois été à l'épreuve de la balle, et que je pouvois à peine faire un mouvement. C'est ainsi, me dit-il, que l'on s'y prend dans ce pays pour faire un *tayo* (un ami intime). Il échangea en même temps son nom contre le mien. Ces cérémonies achevées, il se mit à examiner tous les objets autour de lui, et exprima son admiration à diverses reprises, en s'écriant : *my ty! my ty!* (très-bon! très-bon!) Il demanda que nous tirassions quelques coups de canon, pour montrer aux naturels la considération que nous avions pour leur régent et leur ci-devant roi; ce que nous fîmes. — Il nous remercia de notre complaisance, et désira que quelques-uns de ses guerriers missent eux-mêmes le feu aux pièces, afin de nous faire voir qu'ils n'étoient point effrayés de ces formidables instrumens de mort.

Pomarre est un homme de six pieds quatre pouces, bien proportionné et taillé en force. — Son fils *Otoo* a six pieds deux pouces, et est également un fort bel homme. — Parmi les gens de la suite du régent, étoit un nain de trente-neuf pouces de haut, et bien pris dans sa taille; il avoit vingt-trois à vingt-quatre ans.

— *Pomarre* paroissoit se ressentir des fatigues de la guerre qui venoit de se terminer. Les missionnaires anglais faisoient ce jour-là une fête pour célébrer la paix; et ils nous envoyèrent un d'entr'eux pour nous inviter à y assister.

Nous reçûmes, le jour suivant, la visite de la plupart des membres de la famille royale. C'étoit le moment de distribuer nos présens, pour achever de capter leur bienveillance. Les armes à feu étoient la seule chose dont ils eussent envie; tout le reste leur paroissoit des objets inutiles. — Nous offrîmes à *Pomarre* une grosse carabine, qui lui plaisoit beaucoup, et nous envoyâmes un fusil à *Otoo*, qui se tenoit dans son canot à quelque distance de nous. — Il se montra fort mécontent de n'avoir pas la carabine, en sa qualité de roi régnant. Après quelques pourparlers, *Pomarre* lui céda son arme, et se contenta du fusil. — Une nouvelle difficulté s'éleva, lorsqu'il fut question de satisfaire *Edeah*, la reine douairière. — Elle rejeta avec dédain les étoffes, les miroirs, les ciseaux et même les hardes, en nous faisant entendre qu'elle se croyoit aussi capable qu'aucun guerrier du pays de manier un fusil. — Les missionnaires nous avoient déjà instruits qu'elle étoit aussi redoutable par son courage personnel, que par

son influence politique, et que son ressentiment étoit beaucoup plus à craindre que celui de *Pomarre*. — Nous nous excusâmes de lui avoir offert ces objets, sur ce que les femmes de notre pays les auroient trouvés de leur goût ; et pour recouvrer ses bonnes grâces, nous lui donnâmes un fusil. Elle nous quitta très-satisfaite. — Autant ces insulaires s'irritent facilement, autant ils s'appaisent promptement. — Nous nous trouvâmes heureux d'avoir ainsi arrangé les choses avec cette *Sémiramis otaïtienne*, car elle tenoit à ses droits, comme pourroit le faire la femme la plus vaine de toute la chrétienté. Ceci acheva de nous prouver que les individus de la famille royale écoutoient plus volontiers leurs intérêts personnels que les affections de la parenté.

La visite de *Pomarre* étant destinée à son *tayo*, il nous annonça qu'il vouloit coucher sur le vaisseau, et que sa maîtresse qui l'accompagnoit, y passeroit aussi la nuit. — Cette femme, ou une autre lui donnoit à manger ; car les usages du pays ne permettent pas que le régent porte sa main à sa bouche pour manger, lorsqu'il se trouve en compagnie avec des étrangers ; *Pomarre* étoit moins difficile sur l'étiquette, quand il étoit à terre. — Pour lui prouver combien j'étois sensible à l'honneur

qu'il m'avoit fait de me choisir pour son *tayo*, je ne le quittai pas de toute la soirée, et cherchai à le prévenir sur tout. — Ses questions furent, comme à l'ordinaire, extrêmement nombreuses. — La plupart étoient insignifiantes et de pure curiosité; mais quelques-unes montroient des vues d'ambition guerrière. — Il me demanda à plusieurs reprises, si quelqu'un d'entre nous savoit faire la poudre à canon. — Il avoit appris par un des révoltés du vaisseau anglais le *Bounty*, que c'étoit une composition, et non pas la graine d'une plante, comme d'autres sauvages le croyoient. — Il s'informa si on trouveroit à *Otaïti* les matériaux qui entroient dans la composition de la poudre. — Il parut curieux de savoir si le roi d'Angleterre étoit de plus grande taille que lui-même; s'il avoit une physionomie gracieuse, si son vêtement étoit élégant; il fit de même plusieurs questions sur la reine et les femmes de la cour; puis il me demanda si l'armurier du vaisseau savoit faire les fusils. — Sa curiosité et celle de sa maîtresse étoient insatiables. — Ils passèrent toute l'après-midi à examiner en détail ce qui s'offroit à leurs regards. — Ils furent singulièrement étonnés de voir deux nègres des Isles, que nous avions avec nous, et qui étoient extrêmement

noirs. — Ils croyoient que cette teinte étoit l'effet de l'art, et ils essayèrent de froter la peau de ces nègres, pour enlever la couleur noire.

Les *Otaïtiens*, en général, aiment passionément la musique. Les impressions qu'ils en éprouvent se manifestent sur chaque trait de leur figure et dans chacun de leurs membres. — Leur gamme ne comporte que quatre notes. Tous les insulaires de la mer du Sud sont dans le même cas. — Leur fréquentation avec les Européens a beaucoup perfectionné leur goût naturel. Ils préfèrent notre musique à la leur, et de tous nos instrumens celui qu'ils aiment le mieux est la cornemuse écossaise, qui a le plus de rapport avec la flûte d'*Otaïti*. — Elle les jette dans une espèce de ravissement. — C'étoit aussi l'instrument favori de *Romarre*. — Il nous le demandoit avec instance, en remuant le coude, et renflant ses narines, pour imiter le jeu dont le *tapitaine Toot*, (capitaine Cook) l'avoit, disoit-il, souvent amusé.

Nous n'avions point de cornemuse à lui faire entendre; mais l'un de nos nègres joua du violon, tandis que l'autre, natif du *Brésil*, dansa le *fandango* avec un espagnol que nous avions à bord. D'autres personnes du vaisseau dansèrent des rondes et des contre-danses pour l'amu-

sement de nos hôtes. — Ils parurent contens de notre réception, et nous le témoignèrent, lorsqu'ils prirent congé de nous le lendemain matin. —Peu de temps après son retour à terre, *Pomarre* nous envoya en reconnoissance, deux cochons, des noix de cocos, des fruits de l'arbre à pain, des bananes, etc. — Il renouvela, de temps en temps, cette politesse, que nous eûmes l'attention de reconnoître par des présens de son goût.

Sans ces échanges, nous aurions pu être embarrassés pour nos subsistances; car, quoique le vaisseau fût continuellement entouré de canots, on ne nous apporta que très-peu de cochons.

Comme le succès de notre voyage dépendoit en grande partie du travail de notre armurier, nous profitâmes du départ de *Pomarre* et de sa suite pour monter notre forge, et l'armurier se mit à travailler pour ces insulaires avec beaucoup d'activité. — Quand notre séjour auroit été prolongé du double, nous n'aurions pas suffi à leurs besoins. — Ils arrivoient continuellement, pour demander, l'un un manche pour une hache, et l'autre une hache pour un manche. — Tous avoient des instrumens ou des outils à réparer. — Mais nous avions beaucoup de travail arriéré pour notre propre compte, et nous avions appris en Europe, comme nos

tayos à *Otaïti*, que charité bien ordonnée commence par soi-même.

Ce n'est point une chose facile que de résister aux manières insinuantes de ces insulaires, surtout quand on est intéressé à maintenir la bonne intelligence avec eux, et que le seul moyen pour y parvenir, est cet échange continuel de petits services. — Les navigateurs qui nous ont précédés, y ont accoutumé les *Otaïtiens*, et c'est en quelque sorte, aujourd'hui, une obligation pour les vaisseaux qui abordent dans cette île, de satisfaire à toutes leurs demandes. Mais si les libéralités excessives peuvent convenir aux navigateurs expédiés par le Gouvernement pour des observations astronomiques ou des découvertes, elles ne nous alloient nullement à nous, qui avions des vues purement commerciales. — Nous fûmes donc obligés de prendre des mesures contre les demandes multipliées d'armes et d'outils que nous faisoient les insulaires, et nous résolûmes de les envoyer tous à notre armurier, en le laissant le maître de faire comme il l'entendroit. — Cet ouvrier qui, de forgeron à *Stockton*, avoit ensuite servi quelques campagnes à l'armée, comme maréchal-ferrant, paroissoit, à tous égards, très-propre à traiter avec ces naturels, et il s'en

acquitta en effet merveilleusement. — Ils l'assaillirent tous à la fois de caresses et de supplications. — Tous vouloient l'avoir pour leur *tayo*, et l'enveloppoient d'étoffes pour le gagner; mais il n'avoit qu'une réponse pour toutes leurs demandes, c'est que son fusil à feu (c'est-à-dire, son soufflet) ne pouvoit pas se mouvoir, jusqu'à ce qu'on lui eût payé un certain droit, qui étoit de rigueur. — Or, comme ce droit étoit un peu élevé, les pratiques se rebutèrent par degrés. — Les insulaires changèrent alors de ton avec l'armurier : ils l'appelèrent *ahow tata* (méchant drôle); expression qu'ils avoient retenue des premiers navigateurs anglais qui les visitèrent. — De temps en temps je me mettois à intercéder pour eux auprès de l'armurier, ainsi que j'en étois convenu avec lui; et je réussis par ce moyen à me conserver leur bienveillance.

Nos matelots furent presque tous les dupes des sollicitations et des flatteries de ces insulaires, dont chacun s'étoit fait un ami ou un *tayo* parmi eux. Ils réussirent à les dépouiller de toutes leurs hardes, en sorte qu'à notre départ de l'île il fallut les vêtir à neuf. — Quand les naturels eurent découvert notre meule à aiguiser, ils l'assiégèrent pour s'en servir eux-mêmes. — Si on les avoit laissés faire, ils l'auroient bientôt détruite; car ils ap-

pliquoient leurs outils sur les côtés, comme sur la surface de la meule, et la faisoient tourner continuellement. — Il fallut y mettre ordre, en défendant que personne y touchât, à moins d'une permission spéciale. Insensiblement avec un peu d'adresse et de fermeté, nous parvînmes à établir entre les insulaires et nous une espèce de système régulier d'échanges. Les principaux de l'île nous envoyoient des fruits de l'arbre à pain, des noix de cocos, du poisson, etc., et en retour, nous les invitions fréquemment à dîner à notre bord.

Le capitaine étoit à terre pour veiller à l'approvisionnement et aux salaisons, et j'avois le commandement du vaisseau. — Nous observâmes que, pour un cochon que le capitaine se procuroit, on nous en apportoit cinq sur le bâtiment : les naturels croyoient obtenir de meilleures conditions, en venant eux-mêmes faire leur marché, et ordinairement c'étoit le contraire.

Un jour que nous donnions à dîner à *Edeah* et à son favori, ils nous exhortoient à n'être pas avares de notre *ava ;* car ils avoient accepté notre invitation, non pour nos mets qui leur étoient indifférens, mais comme le moyen de se procurer de nos liqueurs et de notre tabac,

sachant qu'ils ne pouvoient en obtenir autrement de nous. — Afin donc de ne pas leur paroître des *perres perres* (des avares), qualité qu'ils ont en horreur, nous leur servîmes des liqueurs en abondance. — Lorsqu'elles furent bues, ils en demandèrent davantage; mais le favori, prétendant que la reine en avoit pris plus que sa part, se leva en fureur, et jura qu'il alloit la tuer.

Les effets de l'ivresse furent fort différens sur ces deux personnages. Tandis que le favori devenoit furieux, la reine devenoit plus douce, et paroissoit tomber dans une sorte d'imbécillité. — Elle finit par fondre en larmes. — Au moment où cette scène se passoit, *Pomarre* vint à notre bord, pour faire raccommoder un instrument à la forge. Il entendit les imprécations et les menaces du favori, et, touché de compassion pour cette femme qui avoit été sa reine, il me pria instamment d'intervenir pour la tirer de ce danger, sans laisser connoître qu'il eût aucune part à cette intervention. — Je réussis à calmer la fureur du favori, en lui promettant encore un peu de liqueur forte. — La pauvre *Edeah* répétoit toujours qu'il ne manqueroit pas de prendre sa revanche contre elle. — Nous parvînmes enfin à nous débarrasser de la reine et de son favori. — *Pomarre*

marre me témoigna à plusieurs reprises sa reconnoissance de ma conduite dans cette occasion. — Les visites de cette espèce nous étoient extrêmement à charge sous un certain rapport. — Tandis que nous traitions les grands personnages, le vaisseau étoit rempli d'insulaires, dont la curiosité indiscrète ne respectoit rien. — Il n'y avoit pas un coin du bâtiment à l'abri de leurs recherches, et c'étoit des momens de crise pendant lesquels la police étoit impossible à maintenir.

Il paroît qu'*Edeah* avoit oublié tout ce qui s'étoit passé dans cette scène violente, ou qu'elle en étoit honteuse; car jamais elle n'en dit un mot depuis.

Tous les membres de la famille royale aimoient l'eau-de-vie avec passion; et tous, excepté *Pomarre*, étoient furieux dans l'ivresse. — Celui-ci avoit un frère beaucoup plus jeune que lui, qui étoit dans l'usage de traiter sa femme, même en notre présence, avec un mépris extrême, lorsqu'il étoit ivre; — mais jamais sans en venir aux coups. Hormis ces deux cas, il nous a paru que les femmes étoient autant considérées à *Otaïti* que dans les pays les plus civilisés. — Le frère de *Pomarre* étoit épuisé par l'usage excessif de l'*ava*. — Son intelligence

en avoit souffert; sa peau étoit couverte d'écailles, ses yeux étoient enfoncés dans sa tête; en un mot, il avoit l'air d'être en consomption.

L'*ava* ou *yava* est une racine d'une qualité très-enivrante; on obtient la liqueur par le procédé suivant. On commence d'abord par bien nettoyer la racine, on la fend ensuite par petits morceaux que l'on fait mâcher par des domestiques dont la sobriété est reconnue. Quand ils ont mâché ces petits morceaux un certain temps, ils les crachent dans un plat de bois préparé pour recevoir la liqueur. On mêle ensuite avec le doigt une certaine quantité de lait de noix de coco, puis on filtre le mélange au travers des fibres de noix de coco. On le sert dans une coquille de ces mêmes noix, contenant la valeur d'environ une demi-pinte d'Angleterre. Cette boisson est particulièrement réservée aux individus de la famille royale et aux chefs. Le *yava* est une plante qui a été cultivée avec soin dans les îles. Nous avons trouvé des fragmens de la racine qui pesoient plus de quarante livres. Quelques-uns de nos matelots, malgré ce qu'il y avoit de rebutant dans sa préparation, le buvoient avec autant de plaisir que les

naturels, mais ils ne pouvoient s'en procurer qu'en très-petite quantité par leurs amis intimes.

D'après le goût désordonné de ces insulaires pour les liqueurs fortes, et les effets terribles qu'elles produisent sur eux, on doit croire que l'introduction de l'art de la distillation détruiroit les *Otaïtiens*. Ceux qui y importeroient des eaux-de-vie, à moins d'être protégés par une force militaire, seroient bientôt eux-mêmes victimes de la fureur que l'*ava britannique* (c'est le nom que les naturels donnent à toutes les liqueurs fortes d'Europe) exciteroit parmi ce peuple. Un navigateur Européen avoit apporté dans l'île la plante de la vigne, en leur expliquant les soins de culture qu'elle exigeoit; mais l'impatience des *Otaïtiens* gâta tout: ils ne cessèrent de cueillir le fruit avant qu'il fût mûr, et n'y trouvant point le goût de l'eau-de-vie, ils s'imaginèrent qu'on les avoit trompés, ou que, pour avoir l'esprit de la plante, il falloit la traiter comme ils traitent l'*ava*; ils l'arrachèrent donc jusqu'à la racine; et ne trouvant point ce qu'ils désiroient, ils la foulèrent aux pieds.

Les effets de l'ivresse sont quelquefois horribles chez ces peuples. *Otoo*, leur jeune roi, devenoit si furieux dans ses accès, qu'il ne se

fût pas fait scrupule, je crois, de tuer ses sujets.

L'indisposition contractée par *Pomarre* pendant sa campagne, prenoit chaque jour un caractère qui paroissoit l'alarmer pour sa vie. — Il imagina, comme sa dernière ressource, de nous faire prier par les missionnaires de tirer deux de nos canons, pour appaiser, disoit-il, la colère de son Dieu, de qui provenoit sans doute sa maladie, en punition de ses offenses. Nous y consentîmes volontiers, tant pour faire plaisir à *Pomarre*, que pour obliger les missionnaires, dont il nous paroissoit très-important de maintenir le crédit auprès des naturels du pays, en leur donnant des marques publiques de notre considération. — Ce ne fut pas la seule occasion où les *Otaïtiens* les employèrent pour obtenir de nous des faveurs qu'ils eussent craint de ne pas se procurer par eux-mêmes. Il se passoit peu de jours qu'ils ne nous fissent adresser quelque demande, et elles finirent par se multiplier tellement, que nous nous en trouvâmes également importunés, les missionnaires et nous. — En parlant de ces missionnaires, nous ne saurions assez faire l'éloge de leur conduite pleine d'humanité, de dévouement et de résignation. — A l'exemple des anciens apôtres,

ils ont quitté leur pays, leurs familles, et renoncé aux douceurs de la vie sociale, pour porter, à travers mille dangers, la lumière de l'Evangile, et répandre les premiers germes de la civilisation chez des peuples sauvages.

Je m'attachai, durant le court séjour que nous fîmes à *Otaïti*, à acquérir quelque connoissance de la langue, et je fus aidé dans mes efforts par des naturels que nous avions pris à bord pour renforcer notre équipage. — Ils ne savoient de notre langue que les mots *yes* et *no* (oui et non), qu'ils appliquoient souvent très-mal. Ces naturels, au nombre de six, avoient entendu faire un si grand éloge des îles *Sandwich* par quelques navigateurs, qu'ils désiroient les voir, et ils consentirent volontiers à venir avec nous.

Nous avons déjà dit qu'une guerre désastreuse avoit éclaté depuis peu dans l'île d'*Otaiti*. Suivant le rapport des Européens qui y résidoient, cette guerre avoit été occasionnée par l'oppression exercée par plusieurs membres de la famille royale, et principalement par le fils de *Pomarre*, le jeune roi *Otoo*, qui, dit-on, ne mettoit aucune borne à son ambition. — Sa manière de gouverner avoit fort indisposé les habitans du district d'*Attahooroo*, qui ne le considé-

roient que comme un usurpateur, et cherchoient à secouer son joug. — Tous les mécontens des autres parties de l'île s'étoient réunis à eux. — Les *Attahooriens*, à ce qu'il paroît, avoient encore à venger la mort de leur grand'prêtre. — Très-superstitieux de leur nature, et singulièrement attachés à leurs divinités, ils révèrent les prêtres comme des agens placés entr'elles et eux. — On sait que les *moraïs*, qui servent à la fois de temple et de sépulture, sont en très-grande vénération parmi les *Otaïtiens*. — Les *moraïs* du district d'*Attahooroo* ont la prééminence sur tous les autres, et, par la grande considération qu'on y attache, ils sont devenus des asiles sacrés où se réfugient les criminels de toute espèce. — L'image du dieu *Oro*, une des premières divinités du pays, étoit conservée dans l'un de ces *moraïs*. Les assemblées de l'Etat s'y tenoient; on y offroit les sacrifices humains, et les cérémonies de la religion y étoient pratiquées avec la plus grande solennité. — L'usage du pays exigeoit que le nouveau roi *Otoo* subît dans ce *moraïs* certaines opérations, telle que la circoncision, etc., avant de pouvoir être reconnu publiquement par l'Etat.

Il ne jouissoit, en attendant, que de quelques privilèges particuliers, comme celui de résider

à son gré dans les parties de l'île, assignées à son usage, etc. — L'installation de ce prince à *Opamée* n'étoit réputée que préparatoire à celle qui devoit avoir lieu dans la tribu des *Attahooriens*, l'une des premières de l'île, mais qui refusoit constamment de reconnoître l'autorité d'*Otoo*. — Ce jeune roi, de concert avec *Pomarre* et *Edeah*, avoit tenté, soit par la voie des armes, soit par celle des négociations ou des intrigues secrètes, de se procurer l'idole chérie des *Attahooriens*. Tous ces moyens n'avoient abouti qu'à encourager les habitans de plusieurs autres districts à imiter la résistance des naturels d'*Attahooroo*. — Les choses en étoient là, lorsqu'une grande cérémonie religieuse amena le roi à *Attahooroo*. — Il crut que c'étoit une occasion favorable d'obtenir l'objet de ses désirs, et en conséquence il ordonna aux gens de sa suite de s'emparer de l'idole, ce qu'ils exécutèrent aussitôt, et l'image fut emportée en triomphe. Les *Attahooriens* desespérés coururent aux armes, et se mirent à la poursuite des ravisseurs de leur divinité. — Survint un combat, dans lequel *Otoo* perdit du monde, et le précieux *palladium* fut repris. — La guerre chez les sauvages se termine presque toujours par une seule bataille. Comme ils n'ont

point de villes fortifiées, ni d'armées de réserve à opposer aux progrès de l'ennemi, les vaincus s'enfuient dans leurs canots et vont chercher un réfuge ailleurs. C'est ainsi que la plupart des îles ont pu se peupler. — *Otoo* ayant ses affaires totalement ruinées, voulut prendre aussi le parti de la fuite; mais, d'après les conseils et les instances des missionnaires, *Pomarre* et lui se décidèrent à ne point abandonner leur pays natal.

Les *Attahooriens*, au lieu de poursuivre le parti de *Pomarre*, se contentèrent d'être victorieux et d'avoir satisfait la première des passions des sauvages, celle de la vengeance. — Ils exercèrent des cruautés horribles envers les prisonniers qu'ils firent, et ravagèrent le territoire qui appartenoit en propre à *Pomarre* et à *Otoo*. — Ils eurent la sagesse de ne pas étendre leur incursion jusque dans le district de *Matavai*, sachant qu'ils y trouveroient un ennemi superieur à eux en nombre, et qui abandonneroit sa neutralité pour se défendre.

Les missionnaires avoient converti leur maison à *Matavaï* en une espèce de forteresse. — Ils s'étoient procuré les canons du *Norfolk*, naufragé, comme nous l'avons déjà dit, sur la côte. — Ils avoient placé ces canons dans

l'endroit le plus élevé de leur bâtiment, et s'étoient pourvus de fruits de l'arbre à pain, de noix de cocos et autres provisions, de manière à pouvoir soutenir un très-long siége. — Heureusement pour *Pomarre*, l'équipage du *Norfolk* et les autres Européens résidans dans l'île, au nombre d'environ trente, et tous exercés au maniement des armes à feu, avoient embrassé sa cause. — A l'aide de ce puissant renfort, il prit sa revanche sur les *Attahooriens*; et, après beaucoup de pourparlers, il conclut la paix avec eux. — L'idole, sujet de la guerre, resta néanmoins en la possession des *Attahooriens*, qui furent en même temps maintenus dans leur indépendance.

Cette paix n'étoit au fond qu'une trève dictée par la nécessité. — *Pomarre* et *Otoo* se promettoient bien de la rompre à la première occasion qui leur paroîtroit favorable. — Il s'en présenta une peu de mois après, ainsi que nous le rapporterons en son temps.

CHAPITRE IX.

*Départ d'*Otaïti. — *Arrivée à* Huaheine. — *Visite d'un de nos compatriotes qui nous recommande d'aller à* Ulitea. — *Entrée dans le port d'*Huaheine. — *Visite de la part des chefs. — Réception amicale. — Départ pour* Ulitea.

Nous avions déjà passé un mois à *Otaïti*, occupés à rassembler des cochons, mais sans avoir pu encore nous en procurer un nombre suffisant. — Nous résolûmes donc de quitter cette île et de toucher à celle d'*Huaheine*, pour savoir ce que nous pourrions en espérer de provisions, si, à notre retour des îles *Sandwich*, la même disette régnoit encore à *Otaïti*.

Le lendemain de notre départ, après une traversée de près de trente lieues au nord-ouest, nous arrivâmes à *Huaheine*. — Tandis que nous étions mouillés à l'entrée du port, nous fûmes agréablement surpris de voir approcher un grand canot, portant une flamme et un pavillon rouge. — Nous crûmes que le roi de

l'île, ou que le chef principal venoit nous faire visite; mais quand le canot fut près de nous, nous reconnûmes que le grand personnage n'étoit autre qu'un de nos matelots qui s'étoit échappé, et qui étoit établi dans l'île depuis quelques jours.

Rien n'est si difficile que de prévenir la désertion des matelots dans les îles de la mer Pacifique. — La beauté du climat, surtout à *Otaïti*, l'indolence de la vie qu'on y mène, l'abondance des vivres et la séduction des femmes, sont des mobiles auxquels les matelots ne savent guère résister.

A la manière dont notre transfuge étoit vêtu, il étoit difficile de le distinguer des naturels. — Nos gens ne lui épargnèrent point les plaisanteries, mais il n'y parut point sensible. — Il avoit l'air d'être parfaitement satisfait de sa situation : comme il n'avoit point de propriété dans l'île, il ne craignoit aucun mauvais traitement de la part des habitans. — Il est probable que, lorsqu'il découvrit notre vaisseau, il persuada aux chefs de l'île de le députer vers nous pour obtenir de riches présens. — La manière dont il fut reçu par nos matelots, ne dut pas donner une grande idée de son importance aux insu-

laires qui l'accompagnoient. Nous lui donnâmes quelques bagatelles, pour qu'il ne s'en retournât pas les mains vides. — Quant à nos gens, ils avoient été trop bien mis à contribution par *leurs tayos* à *Otaïti*, pour qu'ils eussent encore quelque chose à donner.

Cet homme nous conseilla de ne pas nous arrêter à *Huaheine*, mais de gagner *Uliteą*. — Comme nous doutions de sa véracité, et que nous nous trouvions à l'entrée du port, nous voulûmes juger de l'île par nous-mêmes. — Nous fûmes très-bien reçus par les chefs, qui nous procurèrent tout ce dont nous avions besoin. — L'un d'eux portoit un vieux chapeau, et avoit le corps enveloppé d'une courte-pointe de fabrique anglaise, au lieu d'un *marra*. — Un autre étoit revêtu d'un vieil habit bleu à grands boutons jaunes, dont les manches étoient si courtes, qu'elles ne passoient guère son coude. — Ces deux hommes étoient les plus considérables de l'île après le régent, et ils s'étoient habillés ainsi pour gagner notre bienveillance. — Lorsque nous eûmes jeté l'ancre, nous mîmes la forge en activité pour continuer nos réparations. — Les visites des insulaires attirés les uns par la curiosité, les autres par le désir de faire réparer leurs outils, nous devinrent bientôt aussi embarrassantes

qu'elles l'avoient été à *Otaïti.* — Notre armurier usa du même secret pour se défaire de ceux qui se présentoient à sa forge.

Nous fûmes honorés de la visite de la régente de l'île. — Elle avoit un embonpoint si prodigieux, qu'on eût beaucoup de peine à la transporter sur le vaisseau. — Elle exerçoit la souveraineté pendant que son petit-fils étoit encore mineur. — Ce jeune roi l'accompagnoit, mais sa minorité ne permit pas qu'il montât avec elle à bord. — Il étoit vêtu d'une pelisse d'étoffe anglaise que notre ancien matelot lui avoit façonnée, et qui étoit cousue avec du fil aussi gros que de la ficelle. — Il ne portoit point d'autre marque distinctive de la royauté. — Deux hommes le soutenoient sur leurs épaules. — Ce jeune prince avoit avec lui deux de ses sœurs, à qui leur âge ne permit pas non plus de venir sur le vaisseau. Elles avoient neuf à dix ans, et le roi étoit plus jeune d'un ou de deux ans. — La régente amena avec elle plusieurs belles femmes, qui parurent enchantées de tous les articles de manufacture anglaise. — Nous leur jouâmes du violon, ce qui les divertit beaucoup, et le soir, lorsqu'elles se retirèrent, elles nous dirent à plusieurs reprises, en nous souhaitant un bon voyage : *Yoon anna te eatooa!* (Dieu vous conserve)!

Le lendemain, les insulaires nous donnèrent le spectacle d'une danse. — Les danseurs et les musiciens placés sur une plate-forme que portoit un canot double, s'approchèrent du vaisseau. — Un grand nombre de petits canots entouroient le premier, et étoient remplis de curieux. — Les femmes étoient vêtues d'une ample jupe d'étoffe fabriquée dans l'île, et qui se soutenoit en forme de cloche; une espèce de vertugadin conservoit cette forme à la jupe, qui étoit bordée de rouge. — Ces femmes portoient autour du corps une grande quantité d'étoffe et deux houppes de plumes noires sur la poitrine. — Elles avoient la tête ceinte d'une espèce de turban orné de fleurs. Un maître des cérémonies présidoit à la danse, et dirigeoit tous les mouvemens qui n'étoient pas toujours des plus délicats. — La musique consistoit dans deux tambours cylindriques, faits de troncs d'arbre creusés et recouverts par-dessus d'une peau de requin bien tendue. — Les musiciens n'employoient point de baguettes; ils jouoient avec les doigts et avec le poing, de manière à graduer la force des sons. Il y avoit aussi des flûtes à trois trous, dont l'un étoit destiné à recevoir le souffle du nez. — La danse consistoit principalement en mouvemens cadencés de la respiration, en torsions des bras et des

doigts, et en grimaces variées; le tout parfaitement exécuté en mesure. Nous remarquâmes que plus les contorsions étoient violentes, plus les applaudissemens étoient bruyans.

Ces pauvres danseuses, accablées et gênées par leurs habits, paroissoient prêtes à expirer de fatigue. — Comme le directeur de la danse continuoit à les encourager, nous demandâmes grâce pour elles. — Nos matelots, que ce spectacle avoit beaucoup amusés, me prièrent de faire des présens à ces femmes. — Nous leur en distribuâmes en effet pour environ la valeur de 3 livres sterlings, ce qui nous établit fort bien dans leur opinion, et valut, je crois, des témoignages de reconnoissance à plusieurs de nos gens.

Quelques insulaires nous donnèrent aussi un spectacle à leur manière. Trois hommes se mirent dans une espèce de grand vase de bois, dont les bords étoient à peine élevés d'un pouce au-dessus de l'eau. — Ils le firent ensuite tourner au moyen de leurs pagales, et d'un mouvement si rapide, qu'ils finirent par tomber dans l'eau. Ils recommencèrent plusieurs fois ce jeu au grand amusement des spectateurs.

Le port est beau, spacieux et sûr; les terres qui l'avoisinent ont l'apparence de la plus grande fertilité. On y voit beaucoup d'arbres à pain,

de cocotiers, et quantité d'autres arbres encore. — L'île d'*Huaheine*, à raison de sa grandeur, paroissoit plus fertile qu'*Otaïti*; mais cette fertilité, ainsi que dans la plupart des îles de la mer du Sud, est confinée au terrain qui avoisine la mer et les rivières. — L'île d'*Huaheine*, néanmoins, vue du vaisseau, n'offroit pas la belle apparence d'*Otaïti*.

Le langage, les moeurs et les usages de ces deux îles me parurent tout à fait semblables; mais à *Huaheine* les hommes sont d'une construction plus forte, et les femmes plus belles. Ce fut là que le capitaine *Cook* mit à terre *Omaï*, que le capitaine *Furneaux* avoit amené en Angleterre en 1774. — On espéroit que les trésors qu'il rapportoit y seroient plus en sûreté qu'à *Otaïti*, où l'adresse et la rapacité des habitans n'auroient pas tardé à le dépouiller de tout ce qu'il possédoit.

CHAPITRE

CHAPITRE X.

Arrivée à Ulitea. — *Visite de la part des chefs.* — Pulpit, *un de nos compatriotes, domicilié dans l'île, réclame notre protection.* — *Plan concerté entre les chefs et plusieurs criminels de* Botany-Bay, *employés à notre bord, pour s'emparer du vaisseau.* — *Hostilités.*

Après avoir pris les renseignemens nécessaires sur l'objet principal de notre voyage, et voyant que nous avions peu à attendre d'un plus long séjour à *Huaheine*, nous prîmes congé des chefs, et appareillâmes pour *Ulitea*, qui est une île beaucoup plus considérable, située à huit lieues à l'ouest. — Nous y trouvâmes l'ancrage dangereux, à cause des bancs de corail, dont les arrêtes tranchantes coupent les câbles les plus forts. Les navigateurs doivent avoir sans cesse présent ce danger, qui est très-commun dans les ancrages de la mer du Sud.

Dès que nous eûmes mouillé, le roi et les chefs de l'île vinrent nous rendre visite, et témoignèrent beaucoup de franchise. — Pendant

notre séjour à *Otaïti* j'avois été frappé de la taille de *Pomarre*, et sur mes instances il avoit consenti à ce que je le mesurasse. — Nous fîmes la même proposition au roi d'*Ulitea*, en lui témoignant, comme à *Pomarre*, que notre curiosité n'avoit pour motif que le désir de faire connoître sa belle stature à nos compatriotes, ce qui parut le flatter singulièrement. — Il se trouva tout aussi grand que le roi d'*Otaïti*; mais il avoit moins d'embonpoint et de dignité dans le port et la démarche. Il se nommoit *Tomaqua*, et la reine *Téerimonie*.

La reine avoit une physionomie agréable. — Son regard étoit fort pénétrant, et elle paroissoit avoir beaucoup d'empire sur son époux. — Elle ne tarda pas à faire plusieurs *tayos* parmi les gens de l'équipage. — Ces grands personnages ne croient jamais s'abaisser, quand leur intérêt peut s'y rencontrer, ce qui n'empêche point qu'ils ne soient très-jaloux du maintien de leur dignité avec leurs sujets.

Nous fûmes étonnés de trouver encore un de nos compatriotes à *Ulitea*. Il se nommoit *Pulpit*. Il accompagnoit le roi, et étoit suivi d'une fille d'*Otaïti*, d'environ quinze ans, qu'il appeloit sa femme, et qui étoit habillée d'une étoffe noire d'Angleterre. *Pulpit* ne fut pas plutôt

sur le pont du vaisseau que, s'exprimant avec une véhémence qui ne laissoit aucun doute sur sa sincérité, il rendit grâce au ciel d'avoir échappé à ces barbares. — Il nous expliqua qu'il avoit eu toutes les peines du monde à se sauver d'*Huaheine*, où il avoit abordé sur le brick la *Vénus*. — On lui avoit donné en récompense de ses services à bord, quelques objets de fabrique anglaise, parmi lesquels il y avoit un fusil de guerre et un fusil double. — Ces deux armes avoient tellement excité la cupidité des insulaires, qu'après avoir employé inutilement toutes sortes de ruses pour se les approprier, ils avoient formé le projet d'assassiner *Pulpit*. — Celui-ci en fut informé par l'*Otaïtienne*, qui entendoit la langue du pays, et, de concert avec elle, il avoit pris ses précautions pour ne pas tomber entre leurs mains. — Malgré toute sa vigilance, il fut dépouillé et saisi pour être sacrifié à quelque divinité de ces barbares.

Au moment de subir son sort, il fut délivré par l'influence d'une femme âgée qui paroissoit respectée des naturels, dont elle avoit toujours désapprouvé les mesures sanguinaires, et qu'elle menaça, dans cette circonstance, de quitter l'île s'ils persistoient dans leur dessein. — Ils ramenèrent donc le pauvre *Pulpit* dans sa demeure;

car ils l'avoient conduit une demi-lieue plus loin, et ils lui laissèrent des vivres, en lui faisant promettre qu'il répareroit quelques fusils qui leur appartenoient.— Devenu libre, *Pulpit* ne s'occupa plus que des moyens de s'échapper. L'occasion s'en offrit bientôt. — Il réussit, dans une nuit bien sombre, à s'emparer d'un des canots des insulaires, au moyen duquel il gagna *Ulitea* avec son héroïque compagne. — Comme il craignoit d'y éprouver, tôt ou tard, le même traitement qu'on lui avoit fait à *Huaheine*, il s'étoit empressé de venir se réfugier sur notre vaisseau.

Cette histoire nous parut suspecte, parce que nous n'avions rien vu à *Huaheine* qui annonçât tant de férocité; mais la position de ce matelot, qui se trouvoit isolé au milieu de ces insulaires, étoit bien différente de la nôtre, en sorte qu'il étoit possible que son rapport fût vrai. — Il prétendoit que les naturels d'*Ulitea* ressembloient à ceux d'*Huaheine*, et nous ne pûmes jamais l'engager à retourner à terre. — Il nous conjura de le conduire aux îles *Sandwich*, ou partout ailleurs, plutôt que de le laisser à *Ulitea*. — Nous consentîmes donc à ce qu'il restât sur le vaisseau, ainsi que la jeune *otaïtienne*.

Nous ne tardâmes pas à reconnoître que les rapports de *Pulpit* sur le caractère des habitans d'*Ulitea*, étoient fondés. — Quelques-uns d'entre nous se réunirent pour aller à terre, où nous fûmes reçus avec de grandes démonstrations d'amitié. — Le roi et la reine passèrent une grande partie du temps avec nous ; et à notre départ pour retourner au vaisseau, ils nous demandèrent de les y recevoir, à coucher. — Comme le succès de nos négociations dépendoit de notre complaisance, nous acquiesçâmes à leur demande. — Le roi étoit presque tous les jours sur le vaisseau, où on le combloit d'égards et d'attentions. Quelque importune que fût sa curiosité, rien ne lui étoit caché. — Mais tous nos efforts pour lui plaire ne l'empêchèrent pas d'ourdir une trahison dont nous devions être les victimes.

Dans ses divers séjours à bord, *Tomaqua* avoit fait connoissance avec plusieurs criminels de *Botany-Bay*, que la perte et la désertion de quelques hommes de notre équipage nous avoient engagés à prendre en remplacement, et que nous avions promis de ramener après notre voyage. — Ces gens-là avoient résolu de saisir la première occasion de s'échapper pour s'établir dans une des îles de l'Océan pacifi-

que. — Ils offrirent leurs services au roi d'*Ulitea*, qui les accepta, dans l'espérance, probablement, qu'ils pourroient l'aider à conquérir les îles voisines ; car les insulaires de la mer du Sud rivalisent d'ambition avec les peuples les plus civilisés de l'Europe.

Comme les chefs de ces îles ont entendu parler de l'avantage que *Pomdrre* avoit trouvé dans les secours obtenus des Européens, ils se promettent tous les mêmes avantages, et cherchent maintenant à débaucher les matelots toutes les fois que l'occasion s'en présente. — Le plan arrêté entre le roi *Tomaqua* et les criminels de *Botany-Bay*, étoit de faire échouer notre vaisseau, en coupant les câbles à marée montante, et de nous égorger tous, pour avoir nos armes, nos munitions et nos marchandises.

La veille du jour fixé pour notre départ d'*Ulitea*, quatre hommes de l'équipage manquèrent à l'appel : trois d'entr'eux étoient des criminels de *Botany-Bay*, et ils avoient aussi entraîné deux *Otaïtiens* que nous avions sur le vaisseau.

Leur désertion avoit, sans doute, été favorisée par quelques-uns des chefs de l'île. — Il étoit deux heures de la nuit, quand nous fîmes cette découverte. — Je m'embarquai aussitôt, pour aller dans l'île tout seul. — Je ne doutois

pas d'obtenir du roi la restitution de ces déserteurs. — Je croyois bonnement qu'après avoir reçu de nous une grande quantité de présens, il n'hésiteroit pas à accorder ma demande. — Je me trompois beaucoup : ces insulaires sont étrangers aux sentimens de la reconnoissance. — La théorie suppose aux sauvages des vertus qu'ils ne connoissent pas : on va en juger par ce qui nous arriva.

Lorsque j'exposai au roi le motif de ma visite, il feignit une grande surprise ; et il m'assura que personne n'avoit connoissance que ces déserteurs fussent dans l'île. — J'avois cependant une espèce de certitude qu'une demi-heure auparavant ils étoient dans sa maison. — Ma position devenoit critique. J'étois seul, au milieu de la nuit, et entouré de plus de cent insulaires, tandis que dans une autre maison voisine se trouvoit le principal chef de l'île d'*Oataha* avec ses guerriers.

Je ne saurois assez recommander aux navigateurs qui entreprennent des voyages dans la mer du Sud, d'avoir constamment devant les yeux l'exemple des hommes de génie qui les ont précédés dans ces parages. — En général les relations de voyages sont plutôt faites pour piquer la curiosité, que pour instruire ; et

beaucoup d'elles, oeuvres de la vanité et de l'ignorance, ont causé des malheurs incroyables. — Il n'en est pas de même des relations des navigateurs qui ont parcouru la mer du Sud. L'expérience de ces marins, leur mérite personnel et leur grade, sont des garans de la justesse de leurs observations et de leur véracité. — On peut avoir une confiance entière dans leurs récits, tant pour la description des lieux, que pour celle des moeurs et des habitudes des insulaires qu'ils ont visités. — Si j'avois eu présentes à la mémoire les relations du capitaine *Cook*, sur le caractère artificieux et fourbe de ces insulaires, et sur les mesures vigoureuses que ce grand homme fut obligé de prendre, pour prévenir la désertion de ses gens, encouragée par les sauvages, je ne me serois probablement pas hasardé seul, et au milieu de la nuit, chez ce peuple dangereux. — Mais j'avois un tel désir de recouvrer nos déserteurs, que l'idée du danger ne s'offrit pas à moi.

Pendant que j'étois en pourparler avec le roi, le commandant en chef ou le généralissime des deux îles, qui étoit dans la maison voisine, arriva. Il me témoigna les plus grands regrets sur la désertion de nos gens. — Il dit que, probablement, ils s'étoient réfugiés à *Huaheine*,

ou à *Bollabolla*, deux îles indépendantes d'*Ulitea*, et sur lesquelles, conséquemment, ni le roi, ni lui n'avoit aucune autorité. — Il m'assura qu'il alloit les faire chercher avec soin dans leur île, et que, s'ils y étoient encore, ils nous seroient restitués, sans autre rétribution qu'un fusil de guerre, qui étoit le plus haut prix des échanges entre nous.

Je lui répondis que, si un de leurs gens s'étoit caché dans le vaisseau, nous l'aurions rendu sans rétribution, et qu'après tous nos bons procédés, je ne devois pas m'attendre à ce qu'ils nous fissent payer un acte de justice. — A ce mot, tous les naturels m'entourèrent en murmurant; et je me vis obligé de promettre l'arme exigée. — On doit juger par-là que ces enfans de la nature entendent aussi-bien leurs intérêts, qu'ils savent les défendre. — Quand j'eus fait cette promesse, les chefs observèrent que, comme ils ne pouvoient pas compter sur notre parole, il falloit que le fusil fût livré d'avance. — Je vis bien qu'il n'y avoit pas d'autre parti à prendre, et je leur remis l'arme. — Alors ils m'objectèrent que, comme les déserteurs seroient infailliblement armés de couteaux ou de poignards, il faudroit mettre au pouvoir des chefs un plus grand nombre d'armes à feu. —

Je venois, dans ce moment, d'être averti que les deserteurs étoient cachés dans une maison peu éloignée. — Le roi n'essaya pas de le nier; mais il remarqua qu'il seroit plus prudent d'attendre la nuit suivante, pour les prendre pendant leur sommeil.

Voyant qu'il n'y avoit rien à espérer de la bonne volonté de ces gens-là, je me retirai. — D'autres difficultés m'attendoient sur le vaisseau. — En arrivant sur le pont, je trouvai le plus habile de nos matelots qui haranguoit ses compagnons, pour les engager à cesser le service, jusqu'à ce que les déserteurs fussent de retour. — Aussitôt je m'élançai vers cet homme, et, lui appliquant sur la tempe mon pistolet chargé, je lui dis que, s'il proféroit encore un mot, il étoit mort. — Il se tut, et reçut à l'instant, et sur la place, la punition qu'il méritoit. — Tout rentra alors dans l'ordre.

La journée entière fut perdue en négociations inutiles. — Le soir, à dix heures et demie, je fus réveillé en sursaut, par la voix du capitaine, qui me crioit: « Turnbull! Turnbull! nous sommes à la côte: nous échouons »! — Je sautai de mon lit, et je courus sur le pont. — Le temps étoit calme; mais l'obscurité ne permettoit pas de distinguer la côte. — Je pris la sonde, et

je trouvai plus de douze brasses d'eau. Comme il n'y avoit, d'ailleurs, aucun mouvement sensible dans le vaisseau, je crus que le capitaine se trompoit. — J'examinai les cables : tous deux étoient à plat sur le pont. — J'ordonnai de virer le cabestan. — Quelles furent notre surprise et notre consternation! les deux câbles étoient coupés! — Nous nous hâtâmes d'attacher, au bout d'un des cables, une ancre de rechange; mais comme nous nous sentions dériver vers les rochers, la terreur et la confusion étoient si grandes, que nous ne pouvions pas venir à bout d'assurer cette ancre. — Par le plus grand bonheur du monde, il ne faisoit pas le moindre vent : la plus légère brise de mer nous auroit jetés sur les rochers de corail. — Ce qui rendoit notre position encore plus critique, c'étoit la défiance que nous inspiroit quelques-uns de nos gens. — Il importoit de les tenir en crainte, et cependant nous pouvions avoir besoin de tous les bras pour la manœuvre. — Il est juste néanmoins de dire que nos représentations et notre surveillance eurent le plus heureux effet.

Une circonstance contribua, peut-être davantage, à nous servir utilement. — Sur quelques légères offenses de la part de nos gens, les naturels avoient menacé de les massacrer à la pre-

mière occasion. — Cette crainte inspira à tout l'équipage un zèle merveilleux. — Je dois, d'ailleurs, faire une observation à l'avantage du caractère des matelots anglais ; c'est que, quelque sujet de mécontentement qu'ils aient, le danger commun les ramène au devoir. — Il est souvent arrivé que des germes de révolte sur les vaisseaux anglais ont été étouffés par l'apparition de l'ennemi. — Matelots et soldats, tous se réunissent alors, pour défendre ces mêmes officiers, auxquels ils refusoient l'obéissance.

Lorsque notre ancre fut prête, nous la jetâmes par dix-huit brasses d'eau : nous n'étions plus alors qu'à une distance de huit brasses des rochers. — Au moment où notre vaisseau, retenu par l'ancre, commença à s'éloigner de quelques brasses du banc de corail, un cri horrible de tous les insulaires réunis auprès de ce banc, nous apprit que, jusqu'à ce moment, ils avoient attendu, en silence, que le vaisseau se brisât contre le ressif, pour tomber sur nous et se partager leur proie. — Ces cris paroissoient partir immédiatement de dessous notre poupe. Ils furent accompagnés d'une grêle de pierres. — Pour intimider les sauvages, nous fîmes tirer quelques pierriers, par dessus leurs têtes. — Ils

nous ripostèrent par de la mousqueterie; ce qui nous obligea de tirer nos canons, sans savoir avec quel succès. — Nous dirigions notre feu vers les endroits d'où partoient les coups de fusil. — Les clameurs et les menaces redoubloient de la part des insulaires. — Nous comprenions parfaitement ce qu'elles signifioient. — Chacun de nous étoit désigné pour un supplice particulier. — L'un devoit être écorché vif, un autre étoit destiné à être rôti tout vivant, la peau de quelques-uns devoit servir à ces barbares à se faire des *tiaboolas* (une espèce de casaque), etc., etc. — Ces menaces produisirent un très-bon effet parmi nos matelots, surtout celles d'être rôtis vifs; leur résistance en devint plus vigoureuse.

CHAPITRE XI.

Continuation des hostilités. — Découvertes des déserteurs. — Le vaisseau parvient à gagner le large.

Nos craintes étoient beaucoup diminuées depuis que nous avions réussi à tenir le bâtiment à flot; mais il étoit encore trop près de la côte, et notre ancre trop mal assurée, vu la profondeur de l'eau, pour oser nous flatter d'être hors de tout danger.

Tout en soutenant notre feu de mousqueterie, et en tirant le canon de temps en temps, nous nous occupâmes de fixer une autre ancre au bout du second câble. — Le nombre des insulaires, autant que nous en pouvions juger par le bruit, croissoit à chaque instant. Nous étions assaillis de pierres et de balles.

Le jour approchoit et nous donnoit l'espérance de diriger notre feu avec plus d'effet. La rage des insulaires sembloit s'accroître encore. Ceux qui n'ont pas été témoins de la fu-

reur des sauvages dans le combat, ne peuvent s'en faire d'idée. Il n'est point d'expression pour la rendre. Si ces gens-là avoient autant de courage et de tactique qu'ils ont de férocité, ils seroient invincibles. — Il étoit évident que nous n'avions point de quartier à attendre de ceux d'*Ulitea*. — Le seul parti à prendre, étoit de profiter du calme pour remorquer le vaisseau jusqu'à ce qu'il fût hors de portée de la mousqueterie; mais, pour cela, il falloit faire taire le feu des sauvages; car la proue du navire étant du côté de terre, les gens de la chaloupe destinés à la remorque, auroient été écrasés par leur mousqueterie.

Il s'éleva, dans ce moment, une très-légère brise de mer, et nous avions la plus violente inquiétude de la voir s'augmenter, à mesure que le soleil monteroit sur l'horizon. — Nous remplaçâmes les deux pierriers de l'avant du vaisseau, par deux pièces de canon; mais, quand le jour nous permit de bien distinguer les objets, nous eûmes la mortification de voir que les sauvages nous dominoient et ne craignoient point notre feu. Ils connoissoient assez la manœuvre du canon, pour expliquer tous nos mouvemens. — Lorsqu'ils voyoient donc que nous allions mettre le feu aux pièces, ils

se mettoient aussitôt à l'abri dans les fentes et derrière les pointes des rochers. — Il n'en résultoit qu'une consommation inutile de munitions de notre part, et beaucoup d'audace de la part de nos ennemis. Heureusement pour nous, ils tiroient fort mal; sans cela, au moyen des points d'appui que les rochers présentoient à leurs fusils, ils nous auroient tués un à un; mais ils firent tort à nos agrès, et logèrent un grand nombre de balles dans le corps du vaisseau. Telle étoit leur rage contre nous, que ceux d'entre eux qui n'avoient point d'armes à feu (nous avions appris avant l'attaque qu'ils n'en possédoient qu'environ quatorze) se postoient sur les hauteurs qui dominoient le vaisseau, et de là nous lançoient des pierres dont beaucoup étoient d'une grosseur incroyable.

A dix heures du matin, à peu près, le feu des sauvages s'étant un peu ralenti, nous jugeâmes le moment convenable pour lever l'ancre et remorquer le bâtiment. — Des hommes de bonne volonté se présentèrent pour se jeter dans la chaloupe; mais à leur mouvement l'ennemi dirigea sur eux son feu avec une activité nouvelle; de sorte qu'ils furent obligés d'abandonner l'entreprise. — Nous distinguâmes, dans cette occasion, les traîtres qui avoient déserté du

du vaisseau ; leur feu étoit bien dirigé, et leurs menaces plus violentes encore que celles des sauvages. — Je crois que si le succès des armes les eut remis entre nos mains, notre autorité n'auroit pas suffi pour empêcher l'équipage de se faire justice lui-même de leur trahison. — Après que notre chaloupe eut été reprise à bord, nous recommençâmes à tirer sur les naturels; mais quoique notre feu fût bien nourri, il fit peu d'effet, par l'adresse des sauvages à s'en garantir.

Environ une heure après, le feu des insulaires cessa presque tout à fait. — Nous pensâmes qu'ils avoient voulu rassembler plus de monde pour renouveler bientôt l'attaque avec fureur. — Nous profitâmes de cet instant pour donner un peu de nourriture et de repos à nos gens, qui, depuis quarante heures, travailloient sans relâche. — Nous fîmes coucher la moitié de l'équipage, tandis que le reste continuoit le service. — Nous fîmes bientôt après une seconde tentative pour mettre la chaloupe à la mer, et remorquer le vaisseau : elle eut la même issue que la précédente, parce que le feu des insulaires se dirigea tout entier sur les hommes de la chaloupe. — Notre position devenoit de plus en plus alarmante.

Nous avions appris que les insulaires se proposoient de rassembler tous les canots de l'île, et de profiter de la nuit pour essayer de couper nos câbles une seconde fois. — Il devenoit extrêmement probable que nous tomberions entre leurs mains, et notre situation étoit presque désespérée. — Nous apperçûmes bientôt un grand canot chargé d'insulaires, qui doubloit la pointe la plus voisine de nous, située au vent de l'île. — La vue de ce canot répandit l'effroi parmi l'équipage qui jugea naturellement, et peut-être avec raison, qu'il étoit suivi d'une flotille qui venoit nous assaillir, et qui tenteroit l'abordage. — Quand le canot fut à la portée du canon, nous tirâmes par-dessus un boulet de trois livres, qui effraya beaucoup les sauvages; une partie d'entre eux se jeta à la mer pour gagner le rivage, et les autres cherchèrent à s'éloigner à force de rames. — Un second coup de la même pièce en tua quelques-uns et compléta leur désordre. — Ils se jetèrent presque tous à la mer.

Par l'imprudence des Européens, déserteurs de quelques-uns des bâtimens qui ont visité ces îles, les insulaires de la mer du Sud se sont familiarisés avec l'effet des armes à feu. — Il n'est plus possible aujourd'hui de s'en tenir à la démonstration de l'effet des pièces, comme le fai-

soit le capitaine *Cook*. — Nous aurions désiré en agir de même, mais notre situation ne le permettoit pas. — Nous voulions d'ailleurs décourager ces insulaires de rien entreprendre contre nous avec leurs canots, et terminer par un acte de sévérité imposant des hostilités que nous n'avions ni le temps ni la volonté de continuer. — Nous avons eu constamment pour principe dans toutes nos relations avec les peuples sauvages de ne jamais nous départir envers eux de ce que nous prescrivoient la justice et le droit naturel, et nous avons toujours pensé que, si la loi des nations ne nous commandoit rien à leur égard, nous n'en étions pas moins assujettis vis-à-vis d'eux à celle de la morale. — Si tous les navigateurs européens qui nous ont précédés dans ces îles, avoient pensé et agi de même, les naturels auroient conservé plus de respect, et peut-être plus d'effroi de nos armes, qu'ils n'en montrent maintenant.

Nous fîmes de nouveaux préparatifs pour bien recevoir l'attaque dont nous étions menacés pendant la nuit. — Nous nettoyâmes nos trente fusils de guerre, et nous les garnîmes de pierres neuves. Nous distribuâmes à chaque homme douze cartouches de fusil et vingt-quatre balles de pistolet. — Nous chargeâmes nos canons et nos

pierriers à mitraille, et nous distribuâmes sur le pont des trombons tout chargés, et des sabres pour le moment du besoin. — Enfin, nous étendîmes au-dessus du pont des toiles destinées à nous garantir des pierres lancées par les sauvages. — Nous étions résolus, si nous devions périr, à vendre notre vie bien cher. — Pendant tous les préparatifs, notre brave capitaine souffroit cruellement d'une blessure qu'il s'étoit faite lui-même au commencement de l'action, en tirant un trombon dont la charge étoit trop forte.

A six heures et demie du soir, le vent qui, jusque-là, avoit soufflé de la mer, tourna et commença à souffler de terre. — L'occasion étoit belle pour gagner le large. — En conséquence, dès que la nuit fut close, nous travaillâmes dans le plus grand silence à lever les ancres. — Tous les gens de l'équipage étoient tellement frappés du danger que nous courions si nous étions découverts, que toute la manœuvre s'exécuta dans le plus profond silence.

Pulpit nous fut extrêmement utile pendant toute la durée de la crise. — Il étoit habile tireur, et fit du mal à l'ennemi, de qui il n'espéroit aucun quartier, s'il tomboit entre leurs mains. — La jeune *Otaïtienne*, qu'il appeloit sa femme, montra aussi beaucoup de courage. — Elle por-

toit la poudre et les munitions pour la mousqueterie, et rendit tous les services qui dépendoient d'elle, en paroissant regretter, néanmoins, la consommation d'une quantité de munitions qui auroient suffi pour faire d'elle la personne la plus riche de l'île d'*Otaïti*.

Notre conservation fut sans doute due à une protection spéciale de la Providence. — Nous réussîmes à mettre une voile dehors avant que notre manoeuvre eût été apperçue par les sauvages. — Dès qu'ils découvrirent la voile, il s'éleva parmi eux un bruit confus de reproches qu'ils s'adressoient mutuellement sur la perte de leur proie. — Ils y mêloient encore des invectives et des menaces.

Il étoit deux heures du matin. — Lorsque nous nous vîmes hors de la portée de la mousqueterie, nous jetâmes l'ancre de nouveau, parce que le temps étoit noir et menaçant. — Nous conçûmes alors quelque espérance de recouvrer nos deux ancres perdues; mais le contre-maître vint de la part de l'équipage entier nous faire, au capitaine et à moi, une représentation sur la convenance de lever l'ancre et de gagner le large, de peur que le vent venant à tourner encore, nous ne fussions jetés à la côte et ne tombassions entre les mains des sauvages. — Ce parti, tout consi-

déré, nous parut le meilleur, et nous nous y décidâmes. — Lorsqu'après avoir levé l'ancre, nous hissâmes la chaloupe sur le vaisseau, un de nos gens s'apperçut qu'il y avoit une grosse corde flottante à l'arrière du bâtiment. — Elle étoit attachée au gouvernail, à six pieds sous l'eau, et avoit probablement servi aux déserteurs et aux insulaires, à haler le vaisseau après avoir coupé nos cables, et tandis que nous étions encore en pleine sécurité.

En réfléchissant à la conduite de ces insulaires, nous trouvons que leur caractère est un mélange de dissimulation et de méchanceté. — Cette dernière qualité, surtout, paroît inhérente à leur nature. — La force des vaisseaux et des équipages du capitaine *Cook* sembloit devoir intimider ces peuples, mais ils ne laissèrent pas d'essayer à plusieurs reprises de débaucher ses gens, puis de les cacher quand ils avoient déserté. — Cette conduite mit souvent ce célèbre navigateur dans la nécessité d'agir contre son inclination, tant pour recouvrer ses hommes, que pour en imposer aux sauvages.

L'île d'*Ulitea* est après *Otaïti* la plus grande des îles de la Société. — Celle d'*Otaha* en est toute voisine, et entretient avec elle des relations politiques très-intimes. Le chef ou roi d'*Otaha* com-

mande, en temps de guerre, les troupes des deux îles. — Il réside en général à *Ulitea*, où il paroît avoir plus de pouvoir que le roi lui-même.

Les navigateurs qui, à l'avenir, auront occasion de toucher à ces îles, doivent être en continuelle défiance des habitans. — Ils sont capables de former les complots les plus diaboliques, en conservant le ton et les procédés les plus engageans. — Quand il s'agit de leur intérêt, aucune considération ne les arrête; et il y a une circonstance qui doit faire dans peu de temps de ces habitations des repaires de pirates, c'est que les criminels de *Botany-Bay*, auxquels on permet de servir comme matelots sur les vaisseaux qui ont besoin d'hommes, ne manquent guère de profiter de l'occasion pour déserter sur ces îles.

Les chefs d'*Ulitea* sont, dit-on, proches parens de la famille royale d'*Otaïti*. — Les mœurs de ces deux îles se ressemblent beaucoup; mais il y a chez les *Otaïtiens* plus de bienveillance envers les étrangers. — Peut-être la férocité des *Ulitéens* est-elle principalement due à ce qu'ils sont continuellement en guerre entre eux et avec les insulaires de *Bollabolla*: cet état d'hostilités habituelles relâche à la longue toutes les affections sociales.

Les fils des chefs déshéritent leurs pères à *Uli-*

tea comme à *Otaïti*, mais avec des circonstances plus humiliantes encore pour la puissance paternelle. — Du moment où le fils atteint l'âge d'homme, l'autorité du père s'évanouit. — Le père du roi accompagnoit son fils dans les visites qu'il nous fit; et si l'on ne nous l'avoit pas désigné, il nous auroit été impossible de deviner qu'il tînt de si près au prince; car il n'avoit aucune marque distinctive qui l'indiquât. — La mère de la reine nous apporta deux cochons en présent. — Elle se plaignoit de ne pouvoir faire davantage. Nous témoignâmes à ces deux personnages des égards proportionnés au rang qu'ils avoient, et à la considération dont ils jouissoient parmi les naturels; ils y parurent fort sensibles. — Nous apprîmes depuis que cette conduite n'auroit pas été sans de bons effets pour nous, si ces personnes avoient eu plus de crédit. — Nous sûmes, à notre retour à *Otaïti*, que la mère du roi et la femme du général avoient fait tous leurs efforts pour détourner les *Ulitéens* d'accomplir leurs projets perfides.

Ce fut entre les mains de ces pirates que tombèrent les présens rapportés d'Europe par *Omai*. — Peu de temps après son établissement à *Huaheine*, les *Ulitéens* y firent une descente et prirent tout ce qu'il possédoit.

CHAPITRE XII.

*Départ d'*Ulitea. — *Passage près de l'île de* Bollabolla, *sans communiquer avec les naturels.* — *Entrevue avec ceux de* Maura.

Les risques que nous avions courus à *Ulitea*, étoient trop présens à notre souvenir pour nous permettre, à notre passage près de l'île de *Bollabolla*, de chercher à avoir quelque communication avec les habitans, qui ont la réputation d'être de grands pirates. — On dit qu'ils proviennent des îles voisines d'où ils s'enfuirent ou furent bannis pour leurs crimes. — *Bollabolla* passe pour être très-peuplée et ses habitans pour les guerriers les plus braves de toutes les îles de la Société. — Ils sont la terreur des *Ulitéens*.

L'île de *Bollabolla* est située à environ six lieues de distance d'*Ulitea*. — On la distingue facilement des autres îles, par une très-haute montagne à double pic, que l'on peut, dans un beau temps, appercevoir à quinze lieues en mer. — La partie orientale, que nous longeâmes, paroît très-stérile; en tout, l'île n'a pas la répu-

tation de fertilité dont jouissent *Otaïti* et *Ulitea*. — Comme nous ne nous y sommes point arrêtés, nous ne pouvons en rien dire de nous-mêmes; mais d'après le rapport de tous les insulaires du voisinage, elle est peuplée d'hommes de la plus grande férocité; ce qui se concilie très-bien avec l'origine qu'on leur attribue.

La première île que nous rencontrâmes après *Bollabolla*, fut celle de *Maura* ou *Mobidie*, qui est située sous le vent des autres îles de la *Société*, dont elle est la plus petite. Elle n'a que quatorze à quinze milles de circuit, et elle paroît entourée d'un ressif de corail, qui rend ses approches très-difficiles. — Les naturels nous assurèrent cependant que le côté de l'île sous le vent fournissoit un bon mouillage pour les vaisseaux. Si le fait est exact, il n'a pas été du moins connu des navigateurs qui nous ont précédés; car tous avancent, dans la relation de leurs voyages, que cette île ne possède pas de port. — La partie orientale de l'île produit des cocos en abondance, et le fruit de l'arbre à pain y est beaucoup plus gros et d'une meilleure qualité que dans les autres îles situées au vent, où nous avons mouillé. — Les cochons y coûtent aussi beaucoup moins cher. — Les habitans ne nous parurent différer en rien des insulaires leurs

voisins. — Ils ont les mêmes moeurs, les mêmes dispositions. — Dans le voyage que le vaisseau de sa majesté, le *Porpoise*, fit à cette île, les naturels formèrent le projet d'enlever le canot, dans lequel se trouvoient le maître, le chirurgien, quatre matelots et deux soldats de marine, tous armés. — Le chirurgien, qui entendoit la langue de ces insulaires, découvrit le complot fort heureusement assez à temps pour empêcher son exécution. — Le principal objet des naturels, s'ils avoient réussi, étoit de s'emparer des armes à feu qui étoient dans le canot. Ils attachent un si grand prix à ces instrumens de destruction, qu'il n'est pas de danger auquel ils ne s'exposassent, ni de crime qu'ils ne commissent pour en obtenir la possession. — Comme avec une douzaine de fusils, ils seroient en état de repousser, peut-être même de subjuguer les naturels des îles voisines, il n'est pas étonnant que les armes à feu soient devenues pour eux un violent sujet de tentation, depuis qu'ils en ont connu les effets, ainsi que la manière de s'en servir.

Nous trouvâmes dans cette petite île un chef d'*Otaïti*, qui s'y étoit réfugié, après avoir été obligé, pour quelque méfait, de s'exiler de son pays. — L'exemple de cet homme me con-

firma dans l'opinion où j'étois déjà, que les naturels d'*Otaïti* différoient moins des autres insulaires leurs voisins, par leur caractère personnel que par la forme de leur gouvernement, et que cette douceur de mœurs qui les a fait distinguer, devoit, en majeure partie, être plutôt imputée à l'autorité absolue de leurs rois ou chefs, qu'à leurs dispositions naturelles.

La petite île de *Maura* ou *Mobidie* nous fournit encore la preuve de la préférence que les insulaires de la mer du Sud donnent aux objets utiles sur ceux de pur ornement. — Les colliers, les miroirs, etc., n'avoient aucun prix à leurs yeux en comparaison des couteaux, des haches, des fusils et autres instrumens.

Nous eûmes occasion, pendant notre court séjour dans l'île de *Maura*, de voir deux hommes qui présentoient l'aspect le plus dégoûtant. — C'étoient deux lépreux, dépouillés entièrement de leur peau. On eût dit qu'ils avoient été écorchés de la tête aux pieds. — Ces malheureux, qui ne nous inspiroient que de l'horreur et de la compassion, étoient deux prêtres du pays, que leurs compatriotes vénéroient comme des saints.

Une des choses qui frappe le plus parmi ces nations sauvages, est leur religion. — On ne peut concevoir rien de plus révoltant ni de plus opposé à la croyance humaine. — Tous reconnoissent un Dieu, c'est-à-dire, une puissance surnaturelle; mais l'idée qu'ils s'en font n'est pas celle d'un Être bon et juste, créateur et bienfaiteur de l'homme. — Ils imputent à celui qu'ils adorent la destruction de leurs canots, leurs périls, leurs maux, ainsi que la perte de leurs chefs. — Leurs maladies, et particulièrement celles de leurs prêtres, ont, à leurs yeux, quelque chose de sacré, comme étant un effet immédiat du pouvoir de leur divinité. — Le respect qu'ils portoient aux deux lépreux, dont j'ai fait mention ci-dessus, prenoit sa source dans cette opinion.

Ainsi tout le système religieux de ces insulaires paroît fondé sur la crainte; et comme l'idée de la difformité est liée à celle d'un être malfaisant, ils représentent leur dieu sous les formes les plus effrayantes.

CHAPITRE XIII.

Départ des îles de la Société. — *Frayeur suscitée par nos matelots aux naturels d'*Otaïti, *embarqués à notre bord, au sujet de la ligne équinoxiale.* — *Arrivée aux îles* Sandwich. — *Trafic avec les naturels de* Whahoo. — *Désertion de notre* charpentier.

En quittant *Maura*, nous dîmes adieu pour le moment aux îles de la Société, et nous dirigeâmes notre route vers les îles *Sandwich*. — Il ne se présenta rien d'extraordinaire dans cette traversée. — Les matelots s'amusèrent à leur manière, de la crédulité des *Otaïtiens* que nous avions à notre bord. — Ils leur firent accroire qu'en traversant la ligne équinoxiale, ils seroient tourmentés par les esprits infernaux, qui sortiroient de la mer. — Ces contes jetèrent la terreur dans l'âme de ces pauvres étrangers, qui ne se repentoient déjà que trop d'avoir entrepris un voyage dont ils ne connoissoient pas le terme. — Je ne doute pas que dans leur effroi ils n'eussent tenté de se sauver

à terre, si nous avions été près de quelque côté.

Lorsqu'après avoir bien ri de leur frayeur, les matelots leur eurent expliqué la cérémonie qui se pratique envers les personnes qui traversent, pour la première fois, la ligne, ils s'abandonnèrent à la joie la plus extravagante. — Ils couroient et sautoient sur le pont, comme des gens qu'on vient de soulager d'un poids accablant. — J'eusse bien voulu les faire exempter du baptême du tropique; mais les matelots attachent généralement trop d'importance à cet usage, qu'ils ont même transformé en une espèce de droit pour eux, que je ne pouvois me flatter d'obtenir des miens d'y renoncer en faveur de nos *Otaïtiens*.

Cette cérémonie, du reste, fit une si vive impression sur l'esprit de ces insulaires, qu'ils se promirent bien d'en raconter toutes les particularités à leurs compatriotes, au retour du vaisseau à *Otaïti*. Comme ils sont naturellement passionnés pour le merveilleux, et qu'ils ne se font pas scrupule d'outrer la vérité dans leurs récits, il est à croire que celui qu'ils se proposoient de faire, aura reçu un bon nombre d'additions.

La première des îles *Sandwich*, à laquelle

nous abordâmes, fut celle de *Whahoo*, soumise à *Tamahama*, roi de toutes ces îles. — Nous nous y arrêtâmes pour nous procurer du sel. — Il étoit rare et cher, parce que les Européens, et surtout les Américains, qui vont à *Nootka*, viennent s'approvisionner de sel dans cette île. — Depuis que ces peuples commercent avec nous, ils ont appris à profiter de nos besoins, et ils savent très-bien faire leurs marchés. — Les Américains leur apportent, à un prix modéré, tout ce qui leur est nécessaire, et reçoivent des provisions en échange. — Si je ne me trompe, ce commerce avec les navigateurs des Etats-Unis avancera promptement la civilisation de ces îles. — L'industrie et l'activité des Américains-unis surpassent tout ce qu'on a admiré de semblable, même chez les Hollandais. — Il n'est pas une mer, un détroit sur le globe où leur commerce ne pénètre. — Les grandes Indes leur sont ouvertes, et leurs pavillons flottent jusque dans les mers de la Chine ; il faut avouer que leurs succès sont bien mérités.

Pour faciliter les échanges, nous mouillâmes très-près de l'île; mais le nombre des curieux qui remplissoient les canots autour du bâtiment, étoit si considérable, qu'il auroit été impossible de les admettre à notre bord. — Nous

résolûmes

résolûmes, pour prévenir tout désordre, de prendre l'apparence d'un vaisseau de guerre. — Nous mîmes six matelots en uniforme, et nous les plaçâmes en faction sur le pont avec des fusils. — Nous eûmes soin aussi d'arborer une flamme et de laisser flotter notre pavillon. — Ces précautions nous paroissoient d'autant plus convenables, que c'étoit dans cette même île que le capitaine et l'astronome du vaisseau de sa majesté le *Dédale* avoient été tués. — La manière exemplaire dont ce meurtre fut vengé par le capitaine *Vancouver*, a été d'une grande utilité à tous les navigateurs qui depuis ont touché à cette île. — Quelques traits semblables d'une juste sévérité assureront plus efficacement les relations commerciales des Européens avec ces îles, que les actes de cruauté que ceux-ci se permettent souvent avec les sauvages, sous les moindres prétextes.

Les insulaires firent tous leurs efforts pour être admis sur notre bâtiment. — Quand ils virent que cela étoit impossible, ils y renoncèrent, et se mirent à converser de leurs canots avec les *Otaïtiens* qui étoient à notre bord. — Nous eûmes, peu de temps après avoir jeté l'ancre, la visite d'un des chefs de l'île, sous *Tamahama*. Son arrivée occasionna beaucoup de

mouvement parmi les insulaires, qui entouroient le vaisseau. — Ils cherchoient à se ranger devant lui, mais ne pouvant point le faire assez promptement, parce que leurs petits canots étoient pressés les uns contre les autres, ils furent heurtés et culbutés par le grand canot du chef. — Celui-ci paroissoit jouir du désordre que sa présence causoit; et il est probable qu'il vouloit nous donner une haute idée de son importance. — Les insulaires tombés à l'eau, ne témoignèrent pas le moindre mécontentement, et ils relevèrent leurs canots sans murmurer.

Dès que le chef fut sur le vaisseau, il se mit à faire l'office d'inspecteur des marchandises apportées par les naturels; et soit à tort ou à raison, il arrêta un vieillard, en l'accusant d'avoir vendu du sel qui appartenoit au roi. — Ce pauvre homme avoit l'air d'être prêt à mourir de peur. — Nous demandâmes sa grâce, et elle lui fut accordée. — Pendant tout le temps que le chef fut à notre bord, nous n'eûmes pas à craindre l'embarras des visites. — Il ordonnoit aux canots de se tenir à une certaine distance du bâtiment; et lorsqu'on n'obéissoit pas d'abord, il prenoit des pierres de notre lest et les lançoit contre les délinquans, dont il blessa plusieurs. — Nous ne vîmes pas

le moindre symptôme de révolte contre cette tyrannie. — Rien n'égale le despotisme des officiers de ces îles, si ce n'est l'abjecte soumission de leurs sujets. — Les philosophes qui bâtissent des systèmes de liberté naturelle, sont bien dans l'erreur. Le sauvage indépendant, tel que le dépeint *Rousseau*, n'existe que dans ses écrits. — Cette conduite du chef nous révoltoit assurément; mais le résultat en fut fort commode pour nous, parce que nous fûmes affranchis de la foule dont, sans cela, nous n'aurions pu nous garantir. — Le commandant avoit amené avec lui quelques amis, qu'il nous demanda la permission de nous présenter, et auxquels nous fîmes l'accueil qu'il paroissoit désirer.

Comme le sel étoit fort rare dans l'île, nous y restâmes peu de temps. — Nous réglâmes tous nos comptes avec le chef, qui étoit receveur général du roi. — Il prit alors congé de nous, et à notre grand étonnement tous les canots qui étoient auprès du vaisseau disparurent en même temps. — Il ne restoit qu'un seul canot avec un officier de *Tamahama*. Nous lui demandâmes la cause du départ général et précipité des insulaires. — Il nous assura qu'il l'ignoroit. Craignant quelque trahison, soit de

la part des naturels, soit de celle des chefs, notre première idée fut de nous emparer de la personne de l'officier pour garantie de notre sûreté ; mais nous fûmes arrêtés par la crainte d'exposer les équipages des vaisseaux qui viendroient après nous.

Aussitôt que les insulaires nous eurent quittés, je questionnai nos gens pour savoir si l'on n'auroit pas enlevé quelque effet appartenant au vaisseau. Je soupçonnois que leur départ précipité pouvoit provenir de quelque vol considérable. Je fus long-temps sans pouvoir me procurer de réponse satisfaisante, lorsqu'enfin nous découvrîmes que notre charpentier s'étoit glissé dans un des canots des insulaires et avoit été mené à terre.

La difficulté de maintenir les équipages complets, lorsqu'on visite la mer du Sud, est si grande, que je regarde ces voyages comme trop dangereux, avec tout autre bâtiment que ceux du roi, où l'autorité peut être maintenue par la loi martiale. — J'ai déjà observé que la séduction des femmes, du climat, de l'abondance et de l'oisiveté, est irrésistible pour les matelots. — Si nous nous étions relâchés de notre surveillance un seul instant, notre vaisseau auroit été complètement déserté.

L'acquisition d'un personnage comme notre charpentier, étoit d'un prix inestimable pour *Tamahama;* et il est probable que cette conquête eût été défendue jusqu'à la dernière extrémité. Notre nombre d'ailleurs ne suffisoit point pour réclamer à force armée une restitution, et vraisemblablement nous aurions perdu plusieurs autres de nos gens, en voulant recouvrer celui-là. — Ces raisons nous déterminèrent à partir sans lui, quoique ce fût pour nous une perte très-importante.

Quoique l'île de *Whahoo* soit une des plus fertiles de celles du domaine de *Tamahama*, et que nous y ayons trouvé à nous approvisionner abondamment, les vivres y étoient néanmoins très-chers. — L'empressement des navigateurs à se rendre dans cette île fait que les naturels mettent un prix quelquefois exorbitant à leurs marchandises. — Un d'entre eux nous demanda la grande voile de notre vaisseau, en échange de quatre cochons. — Ces insulaires sont très-difficiles sur le choix des objets qu'on leur remet, et si l'on ne se prête pas à leurs fantaisies, ils remportent à terre leurs marchandises.

Nous apprîmes dans cette île que le roi

Tamahama se trouvoit à *Monie* avec la plus grande partie des chefs qui relèvent de lui. — La politique de ce souverain, lorsqu'il voyage, est de se faire toujours accompagner de ceux qui possèdent quelque autorité ou quelque influence. — Il veut les avoir sous les yeux, pour ne point être exposé aux conspirations que son absence pourroit favoriser. — Il est vrai que tous les officiers sont continuellement occupés de se rendre indépendans, soit de lui, soit de leur premier souverain. — Cette politique de la part de *Tamahama* est fondée en prudence, car, pendant une de ses expéditions contre une île voisine, il s'éleva dans celle de sa résidence une insurrection qu'il eut bien de la peine à réprimer. — Il paroît que ce sont les chefs seuls qu'il craint, et non le peuple. Au milieu de toutes les précautions qu'il est obligé de prendre pour conserver ses Etats, il n'en est pas moins occupé à les agrandir. — Il a défait le légitime souverain de *Whahoo*, et tous les autres rois des îles situées à l'orient de celle-là, qui se sont réfugiés dans l'île d'*Attoway*. — Il préparoit une expédition pour aller les y attaquer. — Le gouverneur de *Whahoo* nous demanda si nous allions à *Attoway*, parce qu'il désiroit y passer comme

espion de l'*Alexandre* des îles *Sandwich*. — Nous prétendîmes n'être pas sûrs de notre destination, et nous nous excusâmes, par ce moyen, de le prendre à bord.

CHAPITRE XIV.

Départ de l'île de Whahoo. — *Arrivée à* Attoway. — *Visite du généralissime des troupes de cette île, suivie de celle du roi.* — *Grandes alarmes à l'occasion des préparatifs de* Tamahama. — *Accueil amical de la part des insulaires.*

En quittant *Whahoo*, nous dirigeâmes notre route vers l'île d'*Attoway*, située sous le vent. — Notre intention étoit d'aborder dans sa partie méridionale; mais le vent s'y opposant, nous mouillâmes à quelque distance de la côte septentrionale. Les insulaires ne tardèrent pas à nous rendre visite. — L'arrivée d'un vaisseau européen est toujours pour ces peuples un grand événement politique. — Les habitans d'*Otaïti* reçoivent les *Européens* comme des amis: ceux des îles *Sandwich*, plus avancés dans la civilisation, et qui entendent mieux leurs intérêts, les regardent comme des êtres dont ils ont à attendre de nouveaux moyens industriels. — Le voyage de *Vancouver* a ap-

porté un changement très-considérable dans la situation de ces insulaires ; et, s'ils continuent à marcher du même pas, bientôt ils ne seront plus comptés parmi les peuples sauvages.

Aussitôt que le bruit se fut répandu dans l'île qu'un vaisseau étoit mouillé devant la côte, avec l'intention de trafiquer et de faire des vivres, le commandant en chef ou le généralissime des troupes de l'île fut député par le roi, pour venir nous complimenter.

Ce personnage se présenta dans un canot superbe, et nous témoigna la plus grande joie de notre arrivée. — Il nous apporta les excuses du roi, sur ce qu'il ne venoit point lui-même parce qu'il étoit tard. Le général nous demanda des nouvelles de *Whahoo*, et où en étoient les préparatifs de *Tamahama* pour l'invasion de leur île. — Nous lui répondîmes que, quelque désagréable qu'il nous fût d'être les porteurs d'une mauvaise nouvelle, nous ne pouvions dissimuler que les préparatifs de l'invasion se continuoient avec la plus grande activité. — Il nous répondit qu'il savoit déjà tout cela; mais qu'il étoit fâché que la chose lui fût confirmée par des étrangers, qui ne pouvoient avoir aucun intérêt à lui en imposer. — Il nous

fut aisé de nous appercevoir combien il étoit affecté de ce que nous lui disions, car d'extrêmement gai et communicatif qu'il étoit dans les premiers momens de son arrivée à bord, il devint triste et taciturne pendant tout le reste de sa visite. — Il étoit proche parent du roi, et lui avoit été fidèle dans tous ses malheurs. — Ils se trouvoient cernés dans leur île, avec un petit nombre d'amis, mais bien résolus à se défendre jusqu'à la dernière extrémité. — Puissent leur courage et leur dévouement apprendre à leur ambitieux ennemi, qu'en défendant une bonne cause on peut suppléer au nombre par le désespoir !

Nous cherchâmes à distraire le général en lui montrant des objets de fabrication anglaise; son esprit étoit trop préoccupé pour qu'il y fît attention. — Il nous demanda à plusieurs reprises si nous avions des armes et de la poudre, espérant en obtenir de nous. — Nous crûmes devoir nous refuser à son désir, et nous lui fîmes comprendre que nous n'avions que précisément ce qu'il nous falloit pour la sûreté du vaisseau jusqu'à notre arrivée dans notre pays.

Pendant la soirée, le capitaine parcouroit des yeux les cartes de la mer du Sud. — Le géné-

ral les regarda avec curiosité, et parut désirer qu'on lui montrât l'île d'*Attoway*. Il témoigna un grand plaisir en voyant que ce petit coin de terre n'avoit pas été oublié. — Quand la nuit vint, il nous demanda quelques vêtemens pour les insulaires qui l'avoient accompagné. — Nous lui présentâmes avec plaisir une grande quantité d'étoffes fabriquées à *Otaïti*, dont il nous remercia beaucoup. — Cette circonstance fournit à nos *Otaïtiens* l'occasion de faire remarquer la qualité de ces tissus, de vanter la puissance de *Pomarre* et d'*Otoo*, et la prodigieuse supériorité de l'île d'*Otaïti* sur toutes les contrées de la terre. — Ils firent beaucoup valoir aussi le long voyage qu'ils avoient fait sur notre vaisseau, comme leur donnant un avantage infini sur les autres insulaires, par les connoissances qu'ils avoient acquises.

Le chef se retira de bonne heure; mais les naturels qui l'accompagnoient étoient si enchantés de pouvoir causer avec leurs nouveaux amis, les *Otaïtiens*, dont le langage, les traits, la couleur et les manières ressembloient presque aux leurs, qu'ils ne se retirèrent qu'à minuit.

Il paroît que le roi détrôné est un excellent

homme. La fidélité de tous ses serviteurs dans son infortune dépose en faveur de ses vertus. — Il étoit toujours adoré, et le respect qu'on avoit pour ses ordres sembloit s'être accru par la perte même de son pouvoir. — Il n'est pas honorable pour l'espèce humaine d'observer que c'est presque toujours sous de pareils rois qu'arrivent les révolutions.

Nous eûmes le lendemain matin la visite de ce prince, qui nous témoigna la plus grande joie de notre arrivée à *Attoway*. — Sa peau étoit couverte d'une espèce de lèpre, probablement occasionnée par l'usage immodéré de l'*ava*. — Nous avions déjà vu à *Otaïti* quelques personnes atteintes du même mal, mais non pas au même degré. — Ce prince avoit l'air fort découragé. — Il se plaignit à nous de ce que des Anglais, qui étoient au service de son ennemi, avoient détourné plusieurs bâtimens de toucher à *Attoway* pour renouveler leurs provisions. — Il nous dit qu'il étoit grand ami de notre nation. — Il exhiba plusieurs attestations favorables des capitaines avec lesquels il avoit eu des relations. — Il avoit appris assez d'anglais de quelques-uns de nos compatriotes qui avoient suivi sa fortune pendant plusieurs années, pour pouvoir comprendre toutes

les questions simples que nous lui adressions, et pouvoir nous répondre dans notre langue. — Cela nous parut d'autant plus remarquable que les *Otaïtiens*, qui ont eu beaucoup plus d'occasions d'apprendre l'anglais, ont fait si peu de progrès dans cette langue, qu'il est presque impossible de reconnoître dans leur bouche les noms propres, même de ceux de nos navigateurs qu'ils ont été dans le cas d'entendre prononcer plus fréquemment.

Le roi se montra aussi empressé de savoir des nouvelles des mouvemens de son ennemi, que l'avoit été le général. — Il ne se faisoit aucune illusion sur les conséquences de l'attaque dont il étoit menacé, et il en paroissoit fort triste. — Il nous apporta des yames, des bananes, et un couple de cochons, en nous assurant que tout ce qu'il y avoit dans l'île étoit à notre service. — Il professoit la plus grande estime pour la nation anglaise, et pour le prouver, il se faisoit appeler *Georges*, et avoit donné à ses enfans, qui étoient en grand nombre, les noms des membres de la famille royale actuelle d'Angleterre, en commençant par le prince de *Galles*. — Il y avoit quelque inexactitude dans la répartition de ces noms ; mais elle provenoit du peu de connoissances en généalogie des matelots an-

glais à son service, dont il tenoit ses informations.

Quoique ce prince eut la discrétion de ne pas nous demander des liqueurs fortes, il s'attendoit probablement à ce que nous lui en offririons; mais c'eût été une cruauté, surtout dans l'état d'abattement où ses affaires l'avoient réduit; et d'ailleurs nous étions devenus prudens depuis la leçon que nous avions reçue d'*Edeah* et de son amant. — Les passions des habitans des îles de la mer du Sud sont déjà trop impétueuses, pour les enflammer encore davantage par des liqueurs fortes. — Il n'est point, suivant moi, de punition assez grande pour ceux qui seroient tentés de leur en apporter des cargaisons, car ils auroient bientôt détruit la population de ces îles.

CHAPITRE XV.

*Résolution désespérée prise par le souverain d'*Attoway *dans le cas d'une invasion de son île. — Grandes marques d'attachement que lui donnent ses sujets. — Notre départ pour* Onehow.

L'INFORTUNÉ roi d'*Attoway*, que ses excellentes qualités rendoient digne d'un meilleur sort, avoit pris la résolution d'abandonner son île, dans le cas où elle viendroit à être attaquée par *Tamahama*. — Les *Européens* qui, à plusieurs époques, se sont établis chez lui, et dont les uns sont charpentiers, les autres forgerons, etc., formoient un nombre considérable. — Ils étoient occupés à construire un vaisseau propre à soutenir un long trajet et destiné à les embarquer avec le roi et une partie de la population. — Ils possédoient une boussole; mais ils ignoroient l'art de mesurer la marche d'un vaisseau, et tout ce qui est indispensable à la navigation. — Ils avoient le projet de se diriger

vers l'ouest pour arriver à la *Chine*, ou s'ils étoient poussés vers le sud, ils espéroient trouver *Otaïti* ou quelques-unes des îles de la Société.— Ces chances de salut étoient bien foibles, mais, en cas d'invasion, c'étoient les seules qui leur restassent.—De toutes les calamités humaines, il n'en est, peut-être, pas une aussi affreuse que celle qui force tout un peuple à abandonner son pays natal pour échapper à la férocité d'un conquérant. — Jamais, je crois, la poésie élégiaque n'a produit, dans aucune langue, de complaintes plus touchantes que celles des *Maures espagnols*, à leur expulsion d'*Espagne*.—C'est alors que la patrie est perdue pour nous, qu'on sent combien elle nous est chère. — Le sort de ces malheureux habitans d'*Attoway* est toujours présent à ma pensée.

Quelque extraordinaire que puisse paroître un plan combiné d'émigration, de la part d'un peuple dénué des moyens propres pour l'exécuter, il est assez probable, néanmoins, que la plupart des îles ont été peuplées, à diverses époques, par des émigrans chassés de leur pays. — Cela expliqueroit les rapports de langage et de moeurs entre des contrées qui ne paroissent avoir eu aucune communication. — A *Otaïti*, le parti vaincu a souvent pensé à

l'émigration.

l'émigration. — Le vieux *Pomarre* vouloit, lorsqu'il étoit battu, que les vaisseaux d'Europe le transportassent dans quelque île éloignée, où il pût vivre à l'abri des dangers que lui faisoient courir ses rivaux.

Nos matelots s'intéressèrent singulièrement à la situation malheureuse du roi d'*Attoway*, l'individu le plus intelligent que nous eussions rencontré dans ces mers.—Pendant tout le temps que nous restâmes mouillés dans ses parages, il ne quitta pas le vaisseau, mais il ordonnoit à ses gens d'apporter des provisions, et étoit obéi avec empressement et avec joie. — Ce prince entendoit assez bien notre langue, pour que nous pussions converser avec lui en anglais; et s'il eut été dans une autre situation, sa connoissance auroit pu nous devenir extrêmement utile dans les mers où nous étions.

Les insulaires, encouragés par lui, nous apportèrent beaucoup de sel, en sorte que nous avançâmes considérablement notre provision. — Le soir, quand les affaires étoient terminées, nous donnions au roi et au général un petit spectacle composé de chants et de danses, dans lequel les *Otaïtiens* que nous avions à bord jouoient un grand rôle. — La femme de *Pulpit* y prenoit également part. — Comme

les femmes des îles *Sandwich* sont en général d'une forte corpulence, et ont le teint très-basané, la jeune *Otaïtienne* paroissoit une vraie beauté à *Attoway*. — Le roi la trouva fort jolie; et il m'apprit qu'il avoit envoyé un ambassadeur au roi d'*Otaïti*, pour lui demander une femme. Il s'étonnoit que son envoyé ne fût pas revenu sur notre vaisseau. — Cet homme ayant échoué dans sa mission, nous avoit, en effet, demandé de le prendre à notre bord comme passager. — Nous y avions consenti; mais la veille de notre départ, il s'évada du vaisseau à la nage, abandonnant la cause désespérée de son roi; probablement parce qu'*Otoo* l'avoit gagné pour rester dans son île.

Pendant notre séjour devant *Attoway*, nous eûmes plusieurs occasions d'observer les dispositions morales et la tournure d'esprit du roi. Le vent nous ayant forcés une nuit à nous éloigner jusqu'à perdre l'île de vue, nous fûmes quarante-huit heures avant de pouvoir reprendre notre station. — Lorsqu'on vit approcher un canot, le roi imagina de se cacher, en chargeant un de ses gens de dire que nous l'avions débarqué dans l'île de *Whahoo*, et livré à son ennemi *Tamahama*. Ce canot, qui

lui appartenoit, étoit chargé de provisions pour lui, et surtout de petits chiens, que l'on estime le mets le plus délicat dans les îles Sandwich et de la Société. — Ces chiens diffèrent beaucoup des nôtres, et sont nourris avec un soin particulier. — On les prendroit plutôt pour des chevreaux que pour des chiens. Nos matelots s'en accommodoient très-bien.

Les insulaires ne voyant pas leur roi sur le pont, demandèrent, avec inquiétude, où il étoit. — Quand on leur dit qu'il étoit prisonnier à *Whahoo*, ils se mirent à rire, comptant que c'étoit une plaisanterie; mais lorsqu'ils virent que leurs compatriotes insistoient, et qu'ils ne pouvoient plus douter du fait, ils se livrèrent au désespoir. — C'étoit un spectacle vraiment touchant que celui de ces braves gens, donnant tous les signes d'une profonde douleur sur la perte de leur prince. — Ils s'accusoient eux-mêmes d'avoir souffert qu'il restât sur le vaisseau sans eux. — Ils s'informoient des circonstances de cet affreux événement. — Enfin le roi qui, caché dans la chambre du capitaine, voyoit l'effet que cette nouvelle faisoit sur eux, ne put pas y tenir plus long-temps. — Il accourut sur le pont, et gronda, avec amitié, les insulaires de ce qu'ils avoient pu nous croire

capables d'une telle trahison envers lui. — Ces pauvres gens, en revoyant leur roi, passèrent de la douleur la plus profonde à des transports de joie; mais l'impression avoit été si forte en eux qu'ils supplièrent le roi de se rendre à terre sans retard, pour n'être plus exposé à l'accident que le vaisseau venoit d'éprouver. — Il y consentit, et se préparoit à nous dire adieu, lorsqu'un grand canot s'approcha du bâtiment avec un Européen à bord.

Cet Européen venoit pour informer le roi, que, la nouvelle s'étant répandue dans l'île qu'il étoit tombé entre les mains de *Tamahama*, elle avoit occasionné une telle confusion, que sa présence devenoit absolument nécessaire. — Ces témoignages d'amour et de dévouement parurent rendre au roi le courage et l'espérance. — Je suis persuadé que si ses sujets avoient été un peu moins inférieurs en nombre à ses ennemis, leur amour pour leur prince les auroit rendus invincibles; mais la disproportion étoit trop grande pour leur permettre d'opposer même quelque résistance. — Leur unique ressource étoit donc dans le vaisseau en construction, et quoique désespérée, elle promettoit encore plus de succès que le parti des armes.

En recevant les adieux du roi, nous lui demandâmes de quelle manière nous pourrions reconnoître toute la bienveillance qu'il nous avoit montrée. — Il nous répondit que rien ne pouvoit lui faire plus de plaisir qu'un peu de fer et de toile pour le vaisseau qu'il faisoit construire. — Comme nous avions une bonne provision de fer, nous lui en donnâmes la quantité qu'il jugea nécessaire. — Nous y joignîmes quelques outils, des haches, des miroirs, du drap anglais, et un peu de poudre à canon.

Ce brave homme prit congé de nous avec les témoignages de la plus vive reconnoissance. — Lorsqu'il fut entré dans son canot, il nous pria de faire connoître son histoire à nos compatriotes; enfin il nous combla de bénédictions en s'éloignant.

L'excellent caractère de cet homme, ses malheurs, et sa conduite sur notre bord, nous avoient inspiré la plus grande estime et le plus vif intérêt pour lui. Nous regrettions que le capitaine *Vancouver* eût abordé dans l'île de *Tamahama*, et eût secondé, par des secours effectifs, les talens extraordinaires de ce roi. Si le capitaine *Vancouver* eût pu prévoir les conséquences de sa conduite avec cet ambi-

tieux, je ne doute pas qu'il n'eût agi d'une manière opposée; mais nous sommes tous des instrumens aveugles dans les mains de la Providence; et il faut nous consoler par l'idée que les événemens que nous déplorons, ont souvent des effets heureux qui échappent à la pénétration de l'homme.

Nous nous trouvions pourvus d'une bonne provision de sel; mais cette quantité ne répondoit pas encore à nos vues, et après être venus si loin, nous ne voulions pas nous en retourner sans avoir completé notre chargement. — Il ne nous restoit plus d'autre ressource que quelqu'une des îles sous le pouvoir de *Tamahama*. Nous connoissions déjà la peine que l'on avoit à s'approvisionner dans ces îles, dont les habitans exigent non-seulement un grand prix de leurs denrées, mais se montrent encore très-difficiles sur la qualité des marchandises qu'on leur offre en échange. — Pour obvier, autant que possible, à ces difficultés, nous nous décidâmes à faire route pour *Onehow*, qui étoit la petite île restée fidèle au bon roi d'*Attoway*. — Ce prince en apprenant notre intention nous témoigna son regret de ne pouvoir nous y accompagner en personne. La prudence lui prescrivoit de ne pas s'absenter dans les cir-

constances où il se trouvoit; mais il expédia un messager à *Onehow*, pour prévenir les naturels de notre prochaine visite, et leur recommander de nous bien recevoir, et de nous fournir les provisions dont nous pourrions avoir besoin.

Cette recommandation eût tout son effet; car à notre arrivée dans l'île, les habitans accoururent en foule au-devant de nous, nous apportant une quantité considérable d'ignames qu'ils nous fournirent à un prix très-modéré. Ils nous procurèrent aussi une petite quantité de sel, que nous ajoutâmes à notre provision. — Tous, ainsi que dans les autres îles que nous avions visitées, auroient voulu monter à bord, mais la vue de nos canons et de nos soldats de marine les contînt en respect. — Nous ne reçûmes sur le vaisseau que le représentant du roi, et deux autres chefs qui l'accompagnoient. A en juger par leurs discours et ceux des habitans de l'île, ils paroissoient tous dévoués à leur roi légitime, et prêts à le défendre, quoiqu'ils conservassent peu d'espérance de pouvoir résister aux attaques de leur ennemi commun *Tamahama*.

CHAPITRE XVI.

Départ du vaisseau des îles sous le vent pour se rendre à celles du vent. — Son arrivée à Owhyhee. — *Trafic avec les naturels. — Visite de M.* Young, *Anglais fixé dans cette île.*

Après être parvenus à rassembler dans l'espace de quatre jours trois tonneaux d'*ignames*, qui étoient pour nous un véritable trésor dans les circonstances où nous nous trouvions, nous fîmes route à l'est pour *Owhyhee*. — A notre arrivée dans cette île, nous nous empressâmes d'établir un commerce d'échanges avec les naturels. — Tout y étoit malheureusement trois fois plus cher que dans les îles d'Attoway et d'Onehow. — Les habitans faisoient le commerce avec infiniment plus de connoissances et plus d'adresse.

Nous ne tardâmes pas à recevoir la visite d'un de nos compatriotes, M. *Young*, qui résidoit dans cette île depuis quatorze ans. — Il nous confirma ce que nous avions déjà appris

à *Whahoo* sur *Tamahama*. Il nous dit que ce prince avoit fixé sa résidence à *Mouïe*, et qu'il étoit décidé à entreprendre la conquête des îles d'*Attowdy* et de *Onehow*.

Le palais de *Tamahama* est bâti en briques et à la manière européenne. Les croisées en sont garnies de verre. Il a eu des ouvriers européens et américains, dans tous les genres. — Ses sujets, encouragés par l'exemple des Européens, ont développé une industrie et une activité remarquables dans les arts mécaniques. — Ils ont déjà singulièrement perfectionné tout ce qui tient à la navigation, et l'on ne doute pas qu'avant un petit nombre d'années, ils n'aient une marine assez considérable. — Il y a bien loin de la position actuelle de *Tamahama*, à celle où il se trouvoit lorsqu'il fit hommage de son île au capitaine *Vancouver*, comme représentant le roi d'Angleterre, et cela, dans le but de s'assurer un appui dans les entreprises qu'il méditoit contre ses voisins. — Sa domination paroît aujourd'hui très-bien établie. — Il est non-seulement un grand guerrier et un politique habile, mais il entend à merveille les détails du commerce. — Il connoît très-bien les différens poids et les diverses mesures, ainsi que le prix relatif de tous les objets

d'échanges; et il est toujours prêt à tirer avantage des besoins de ceux qui se présentent pour trafiquer dans les îles de sa domination.

Ses sujets sont beaucoup plus civilisés que tous les autres insulaires de la mer du Sud; mais il les tient dans la soumission la plus abjecte, et il exerce un despotisme rigoureux toutes les fois que son autorité éprouve de la résistance.

Ce fut en 1792 que le capitaine *Vancouver* fit construire pour *Tamahama* le premier bâtiment de quelque importance. — Ce prince a mis tant d'activité et de persévérance à la création d'une marine, que lorsque nous abordâmes à *Whahoo*, il avoit déjà plus de vingt vaisseaux du port de vingt-cinq à cinquante tonneaux, dont quelques-uns étoient doublés en cuivre. — Il avoit alors grand besoin de munitions navales, et, pour avancer l'exécution de son projet favori, il étoit disposé à les payer à tout prix.

Tamahama est toujours accompagné d'une garde respectable; et il se fait suivre en outre par tous ses principaux chefs, lorsqu'il voyage.

Quelques déportés de *Botany-Bay*, ayant réussi à gagner les îles de *Sandwich*, se rendi-

rent utiles à ce prince, et reçurent en récompense la possession d'une certaine étendue de terrain. — Ils y cultivèrent la canne à sucre, dont ils tirèrent du rum, et cette liqueur fut pour eux une occasion de se fêter réciproquement, et de s'enivrer. — Leur relâchement au travail leur attira de la part du roi quelques avertissemens paternels. — Ces gens-là, abusant de sa bonté, devinrent de plus en plus ivrognes et querelleurs, et ils allèrent jusqu'à maltraiter plusieurs insulaires. Le roi, alors, leur fit dire que la première fois qu'il y auroit une bataille entre eux et ses sujets, il se mettroit de la partie, pour savoir à qui resteroit la victoire : l'avertissement fit son effet, et les Colons devinrent soumis et paisibles.

Nous apprîmes toutes ces particularités de M. *Young*, homme d'une grande véracité, et qui, ayant été long-temps dans le pays, le connoît à fond. — Il a toujours suivi la fortune de *Tamahama*, qui lui donnoit des preuves journalières d'attachement et d'estime. — Il nous dit que, pendant plusieurs années, le roi avoit été dans l'usage de demander à tous les navigateurs européens, à leur départ des îles *Sandwich*, une attestation de sa conduite avec

eux.—Il n'a cessé de prendre cette précaution, que lorsque sa réputation a été suffisamment connue.

Il paroît que ce sont les Anglais établis auprès de ce prince qui, les premiers, lui donnèrent le désir d'obtenir un vaisseau du capitaine *Vancouver*. — Tant que dura la construction de ce premier bâtiment de guerre, *Tamahama* ne quitta presque pas les charpentiers qui y étoient occupés; il venoit très-rarement à bord du *Discovery*. — Lorsque le bâtiment fut achevé, on le nomma le *Britannia*. — Ce fut là le commencement de la marine de *Tamahama*; et il n'a cessé depuis de l'accroître avec la plus grande activité. — Il a acquis une supériorité décidée sur la puissance navale de tous ses voisins, et il a les moyens de transporter ses troupes à de grandes distances, comme d'approvisionner les différentes parties de ses domaines. — Ses plus gros bâtimens sont armés de quelques petits canons, et font office de vaisseaux de guerre.

Jamais personne n'entendit mieux ses propres intérêts, que ne le fait *Tamahama*. — Jamais chef ne sut mieux tirer parti des circonstances, et ne mit plus de persévérance dans

ses projets. — Les faveurs de *Vançouver* auroient été perdues pour tout autre sauvage de ces îles; mais le génie de *Tamahama* a tout mis à profit. — Il a des gardes du corps qu'on peut considérer comme une troupe réglée, et qui font auprès de sa personne un service régulier. — L'uniforme de ces gardes est une redingotte bleue à revers jaune. Il paroît que la discipline est bien établie parmi eux. — Les sentinelles s'avertissent réciproquement de demi-heure en demi-heure, en criant, comme sur les vaisseaux : « Tout va bien » !

Tamahama a pris aussi des Européens la connoissance et le goût des liqueurs fortes, et l'on a souvent fait de bons marchés avec lui, en lui procurant du rum. — Quand sa provision est épuisée, il emploie les Européens établis chez lui à faire de cette liqueur avec les caunes à sucre, qui viennent très-bien dans l'île et sont d'une excellente qualité. — Lorsqu'il veut se délasser de ses occupations sérieuses, il invite les femmes de ses grands officiers à venir boire du rum avec ses propres femmes; et il se divertit des querelles que l'ivresse ne manque pas de produire entre elles.

Les naturels des îles *Sandwich* sont beau-

coup plus avancés dans les arts de la civilisation que ceux d'*Otaïti*, aussi font-ils profession de mépriser ces derniers. — Les *Otaïtiens* cependant sont plus habiles dans la fabrication des étoffes; mais les lances, les massues, les nattes, les hameçons, etc. des habitans des îles *Sandwich* sont d'un travail beaucoup supérieur à ceux des *Otaïtiens*. — Les insulaires de *Bollabolla* ont la réputation d'être les plus habiles manufacturiers de toutes les îles de la Société, ainsi que les plus braves et les plus experts guerriers. — Il est passé en proverbe dans les îles *Sandwich*, que tout ce qui vient de *Bollabolla* est excellent. — *Otoo*, roi d'*Otaïti*, attire, autant qu'il le peut, les insulaires de ces premières îles, comme plus ingénieux et plus braves que ses propres sujets.

Lorsque les îles *Sandwich* furent découvertes par le capitaine *Cook*, leurs habitans étoient cannibales. — Pendant notre séjour à *Attoway*, nous observâmes que le roi et son général d'armée crachoient dans des boîtes ornées des dents de leurs ennemis tués à la guerre.

Les îles *Sandwich* sont très-bien peuplées; et les femmes, suivant M. *Young*, y sont plus nombreuses que les hommes, tandis qu'à *Otaïti*

les femmes ne forment qu'environ un dixième de toute la population. — La différence frappante qui existe dans la population des îles d'*Owhyhee* et d'*Otaïti* doit être imputée, en grande partie, à ce que l'horrible usage de l'*infanticide* ne subsiste pas à *Owhyhee*. — L'accroissement de la population dans les îles *Sandwich* a forcé les habitans à mieux cultiver le sol. — Les *tarraux*, les ignames et les patates sont des productions communes à toutes les îles; mais elles sont plus abondantes dans celles qui sont situées à l'ouest. — Nous nous pourvûmes de trois tonneaux d'ignames, et de vingt cochons à *Attoway* et à *Onehow*, à des prix modérés; nous n'aurions pu les avoir qu'à des prix très-hauts, dans les îles soumises à *Tamahama*. — On trouve également dans ces îles la plupart des fruits des tropiques; les melons, les chadecs, les giraumons, les plantains et les bananes y croissent en abondance. — On y recueille aussi du maïs, mais en petite quantité. — Les cannes à sucre, comme je l'ai déjà dit, y sont d'une excellente qualité. — Le plantain ou banane des montagnes est singulièrement utile à ces insulaires. — Ils mêlent avec ce fruit du lait de noix de coco, et une espèce de pâte

aigre, nommée *machie*, faite avec le fruit de l'arbre à pain. — On bat le tout ensemble, et il en résulte une bouillie nommée *pop poye*, qui sert de nourriture à tous les individus, depuis le roi jusqu'au dernier de ses sujets. — Elle est généralement aussi en usage parmi les *Otaitiens*.

CHAPITRE XVII.

Esprit entreprenant des insulaires des îles Sandwich. — *Connoissance qu'ils ont acquise de notre langue.* — *Leur adresse à plonger.* — *Désertion des naturels d'*Otaïti. — *Projet de* Tamahama *d'ouvrir un commerce avec la* Chine.

LES insulaires des îles de *Tamahama* font souvent des voyages à la côte nord-ouest de l'Amérique, et acquièrent quelque fortune par le commerce. — Ordinairement à leur retour ils font à leurs compatriotes mille contes extravagans sur les aventures de leur navigation. — La langue anglaise a fait beaucoup de progrès parmi eux, soit à cause des fréquentes visites qu'ils reçoivent des vaisseaux anglais, soit par leurs relations habituelles avec les Anglo-Américains.

Leurs canots sont d'une construction plus parfaite qu'aucune autre dont j'aie connoissance; ils sont solides et très-bien travaillés, et en même temps d'une coupe fort avantageuse

M

pour la vitesse, avec de très-courts avirons, et passablement chargés, ils font jusqu'à douze milles à l'heure.

Malgré l'avantage de posséder en grande quantité d'aussi excellens canots, les habitans de ces îles, hommes et femmes, se dispensent souvent d'en faire usage. Et lorsqu'un vaisseau s'approche de leur côte, ils se jettent en troupe à la nage, pour aller à sa rencontre; ils s'aident seulement d'une petite planche fort mince. — Avec ce secours, ils jouent ensemble sur la surface des eaux, se poursuivent, plongent et reparoissent comme s'ils étoient dans leur élément.

Leur passion pour l'eau est vraiment incroyable. — Ils y passent des journées entières, en se reposant et se balançant sur la surface même, lorsqu'ils sont fatigués. — Je crois que, parmi eux, il est très-peu d'exemples de gens qui se noyent. Ils plongent avec une hardiesse et une dextérité inconcevables. — Ils sont parvenus à débarrasser nos câbles des rochers à une profondeur de quinze brasses.

M. *Young* nous a raconté que *Tamahama*, avant d'être un aussi grand personnage qu'il l'est devenu depuis, avoit eu envie d'une enclume qu'il avoit vue sur un vaisseau anglais, et l'avoit

demandée au capitaine. — Celui-ci, qui avoit entendu dire que des insulaires étoient de hardis et habiles plongeurs, et qui désiroit s'en convaincre par lui-même, répondit à *Tamahama* qu'il lui donnoit l'enclume à condition que ses plongeurs iroient la chercher à cinquante pieds de profondeur. — *Tamahama* y consentit volontiers. — L'enclume fut jetée à la mer; mais les plongeurs la trouvèrent trop pesante. — Cependant ils n'abandonnèrent point l'entreprise. — L'enclume étoit à un demi-mille du rivage. — Les plongeurs se mirent à la rouler dans le fond de la mer, en se relevant alternativement; et après d'incroyables efforts, ils amenèrent l'enclume au rivage, où leurs compatriotes les reçurent au milieu des plus vifs applaudissemens.

Ces excès chez les plongeurs sont souvent accompagnés d'accidens très-dangereux. — Lorsqu'ils reparoissoient sur la surface de l'eau, nous remarquions qu'ils avoient le visage enflé et les yeux rouges, et que le sang leur sortoit en petite quantité par le nez et les oreilles; mais ces symptômes disparoissoient au bout de quelques momens, et ils étoient prêts à recommencer. — Les seules précautions qu'ils prenoient avant de plonger, consistoient à se bou-

cher toutes les ouvertures du corps, pour empêcher l'eau d'y pénétrer. — Pour nous montrer leur habileté, ils s'amusoient quelquefois à se précipiter de nos vergues de perroquet dans l'eau; ils passoient sous la quille et reparoissoient de l'autre côté du vaisseau, pour replonger ensuite comme des canards. — Nous tirâmes parti de leur singulière adresse, en les employant à clouer des feuilles de cuivre au-dessous de la ligne de flottaison. — Ils restoient trois ou quatre minutes sous l'eau, venoient respirer à la surface et puis replongeoient immédiatement.

Dans ces îles, les individus des deux sexes sont également forts, courageux et travailleurs. — Les *Otaïtiens* que nous avions à bord, séduits par l'aspect du pays, s'échappèrent une nuit du vaisseau et gagnèrent la terre; mais ils s'appercurent bientôt que les choses ne se passoient pas à *Owhyhee*, comme à *Otaïti*. On ne permet à personne, dans les îles *Sandwich*, de rester oisif, et chacun est obligé de travailler pour sa subsistance. — Ce régime ne convenoit nullement aux *Otaïtiens*; ils saisirent la première occasion de retourner dans leur pays, où ils arrivèrent peu de temps après que nous y fûmes de retour. — Le charpentier qui avoit

déserte, ainsi que je l'ai dit, revint à *Otaïti* avec eux.

La communication entre les îles *Sandwich* et celle d'*Otaïti* seroit d'une très-grande utilité à cette dernière île; car depuis que le capitaine *Cook* a fait la découverte des premières, dans l'une desquelles (celle d'*Owhyhee*) il périt si malheureusement, les habitans qui le regrettent continuellement, ont fait de rapides progrès dans les arts mécaniques. — Ils espèrent, dans quelques années, commercer avec la *Chine*, en s'y transportant dans des vaisseaux de leur propre construction, et montés par eux. — Ils trafiquent déjà, ainsi que nous l'avons vu, avec la côte occidentale de l'*Amérique*, et ils en rapportent des cargaisons pour leur consommation ou celle des îles voisines, situées à l'ouest.

On demandera ce qu'un peuple qui sort à peine de l'état sauvage peut donner en échange. — *Tamahama* a rassemblé beaucoup plus d'armes à feu, de poudre à canon, de quincaillerie et d'étoffes de tout genre, qu'il ne lui en faut pour son usage. — Il a donné en échange de ces articles le travail de ses sujets, et des provisions pour les vaisseaux d'Europe qui ont relâché dans ses ports. —

Lorsque la cargaison de ces vaisseaux est complétée, ils se défont à bon marché des objets de fabrication européenne qui leur restent, plutôt que de les rapporter en Europe. — Les îles *Sandwich* possèdent, outre les objets ci-dessus détaillés, le bois de sandal, la nacre de perle et les perles, objets d'un grand prix dans les marchés de la *Chine*. — Il leur manque cependant une chose bien essentielle; ce sont des matelots suffisamment expérimentés pour des voyages d'aussi long cours. — Heureusement pour ces îles, elles comptent parmi les Européens et les Américains qui y résident, des hommes très-intelligens et très-instruits, tels que MM. *Young*, *Davis*, le capitaine *Stewart*, etc., etc. — Depuis douze à quatorze ans qu'ils habitent les îles *Sandwich*, ils se sont attachés à y répandre la connoissance des arts utiles, et entre autres celui de la navigation. Les naturels se forment insensiblement aux manœuvres, par le cabotage d'île en île; mais en attendant que *Tamahama* puisse leur confier la direction de ses vaisseaux, il n'hésitera pas à en donner le commandement aux étrangers établis chez lui. — Il n'a rien à redouter de leur fidélité, car tous se sont mariés dans ses états, sont extrêmement contens de leur

sert, et ont perdu l'idée de retourner dans leur pays.

Ce commerce entre la côte occidentale de l'Amérique et la *Chine*, dont les insulaires des îles *Sandwich* seront les courtiers ou les commissionnaires, les enrichira bientôt. Ils prendront les besoins factices des peuples civilisés; et les arts, les moeurs et les connoissances d'Europe ne tarderont pas à faire de grands progrès chez ce peuple naguère sauvage.

tage dont ils ne jouissent pas à *Otaïti* ni à *Tongataboo*. — A leur arrivée à *Otaïti*, il leur fut suscité toutes sortes de contrariétés par leurs propres compatriotes. — Quelques mauvais sujets d'*Europe*, qui résidoient à cette époque parmi les naturels, se complurent à traverser leur projet d'établissement et à soulever contre eux les habitans. — Ces hommes respectables seroient à l'abri de pareilles indignités dans les îles *Sandwich*. Ils n'auroient, au contraire, qu'à se louer des procédés de MM. *Young*, *Davis* et *Stewart*, qui s'empresseroient de traiter pour eux avec les naturels ; et comme ils se sont attiré par leur caractère de probité toute la confiance de *Tamahama*, leurs bons offices en faveur des missionnaires ne manqueroient pas de réussir auprès de lui.

Pour donner une preuve de la fidélité de *Tamahama* à remplir ses engagemens, je dirai ce qui s'est passé au sujet du bétail que lui avoit laissé le capitaine *Vancouver*. — La condition étoit qu'il n'y seroit point touché pendant un certain nombre d'années ; cette condition a été observée rigoureusement. — Ces animaux, en conséquence, sont devenus si sauvages, qu'aucun des naturels n'ose en approcher. — Errant en liberté, ils ont renversé

les clôtures, détruit les récoltes et causé beaucoup d'autres dommages, sans que les habitans, victimes de leurs incursions, aient cherché à les tuer, tant ils tenoient à la lettre du traité.

Quand le temps est très-serein, on peut découvrir l'île d'*Owhyhee* à quarante lieues de distance. — Elle a deux hautes montagnes, *Mouna-Roa* et *Mouna-Kaah*, dont les sommets sont presque toujours dans les nuages.

Quelques jours avant notre départ de la baie de *Karakakooa*, nous vîmes passer sept baleines à un demi-mille du vaisseau, se dirigeant à l'est. — Si nos pêcheurs de la mer du Sud s'étoient trouvés là, ils auroient eu une belle chasse à faire, et probablement deux mille livres sterlings à gagner dans la journée.

Lorsque nous eûmes rempli notre principal objet, qui étoit une cargaison de sel, nous ne manquâmes pas de renouveler notre provision d'eau, ce que nous fûmes obligés de faire, en payant fort cher le travail des insulaires, parce que, si nous y avions employé nos gens, ils auroient pris probablement cette occasion pour déserter.

Le 21 janvier 1803, au soir, nous quittâmes l'île d'*Owhyhee*, avec un vent très-favorable,

et nous fîmes route pour *Otaïti*. — Nous vîmes de loin les éruptions des volcans de la première de ces îles.

Le 11 février, nous en apperçûmes une petite, nommée *Mangee*, qui nous parut très-productive, d'après la grande quantité de cocotiers et d'arbres à pain que nous voyions sur la côte. — Cette île est probablement bien peuplée, mais l'approche de la nuit nous empêcha d'avoir quelque communication avec les naturels. — Nous apperçûmes plusieurs canots occupés à la pêche, et nous mîmes en panne, dans l'espérance qu'ils viendroient à nous. Afin de les mieux attirer, nous leur fîmes voir une grande quantité de lumières du vaisseau; mais à notre grand étonnement, toute la côte parut illuminée presque à l'instant, et avec une telle régularité, qu'on eût dit que les intervalles entre les feux avoient été soigneusement mesurés. — Comme aucun des canots ne s'approchoit de nous, nous fîmes voile au sud, nous trouvant considérablement sous le vent de toutes les îles de la Société.

En traversant ces mers, nous rencontrâmes plusieurs îles basses, dont quelques-unes, selon toutes les apparences, n'avoient pas encore été visitées par les Européens. — Les naturels

de ces îles écartées, que nous eûmes occasion d'observer, nous parurent appartenir à une race d'hommes barbares et traîtres. — Quand nous fûmes près de ces îles, le capitaine se mit dans un canot pour aller prendre une vue plus exacte du pays; mais à son approche de la côte, les invitations des habitans lui parurent si suspectes, car ils étoient tous armés de lances et de flèches, qu'il ne crut pas prudent de descendre à terre. — D'un autre côté, les femmes, à l'approche du canot, s'étoient retirées dans l'intérieur du pays, ce qui, ordinairement, ne se pratique parmi les nations sauvages que lorsque des hostilités doivent avoir lieu. — Le capitaine, néanmoins, jeta à ces sauvages des clous et quelques autres bagatelles. — Ceux-ci lui envoyèrent en retour des plumes de l'oiseau du tropique, attachées à l'extrémité d'un long bambou.

Ces insulaires ont le teint plus basané que les naturels d'*Otaïti*; ils n'ont ni leur embonpoint, ni leur propreté. Ils portent leurs longs cheveux tressés en nattes. — La partie la plus élevée de leur île ne paroissoit pas avoir plus de six pieds au-dessus de la surface de l'eau; d'où le capitaine conclut qu'ils devoient être malapprovisionnés d'eau fraîche. — Il conjectura

aussi que leur principale nourriture devoit consister dans du poisson et des racines, car il n'apperçut aucun cocotier ni arbre à pain sur toute l'étendue de l'île.

Nous vînmes ensuite à une autre île, au milieu de laquelle étoit un grand lagon, que l'on pouvoit découvrir de la tête des mâts. — Curieux d'observer cette singulière île, je m'embarquai dans le canot; mais je trouvai beaucoup de difficultés à descendre à terre. — Une chaîne de rochers paroissoit environner toute la côte, à l'exception de la partie la plus sous le vent, où se présentoit un passage d'environ vingt verges de large, à travers lequel le lagon se déchargeoit dans la mer.

Le reflux étoit si violent, à l'ouverture de ce passage, qu'il fut impossible au canot de refouler le courant. — Nous atterrâmes le plus près qu'il nous fut possible de la passe, et j'envoyai deux hommes, dont un étoit un naturel des îles *Sandwich*, pour reconnoître si l'île étoit habitée. — Je restai avec les autres sur le rivage pour les attendre; mais voyant au bout d'un certain temps qu'ils ne revenoient pas, je commençai à craindre qu'il ne leur fût arrivé quelque malheur. — Je venois de me rembarquer pour aller chercher sur le vaisseau

qui étoit près de terre, des armes à feu, ayant négligé d'en apporter avec moi, lorsque nos deux hommes nous rejoignirent.

Je leur demandai s'ils avoient eu communication avec les naturels du pays, ou du moins s'ils en avoient vu quelques-uns, car de notre côté nous n'en avions apperçu aucun. — Ils me dirent qu'ils avoient parlé à plusieurs, qui les avoient fortement sollicités de les accompagner dans l'intérieur de l'île. — Remarquant que nos deux hommes n'avoient plus les lances dont ils étoient armés en partant, je leur demandai ce qu'ils en avoient fait. — Ils m'apprirent que les naturels leur ayant témoigné par signes le désir de les examiner, avoient refusé de les rendre une fois qu'elles avoient été entre leurs mains.

Je résolus, d'après cette information, d'avoir une entrevue avec des naturels; mais, quoique mes gens les eussent dépeints d'un caractère pacifique, je jugeai prudent, néanmoins, de retourner au vaisseau pour y prendre un surcroît d'hommes et d'armes à feu.

En revenant à l'entrée du passage qui communiquoit avec le lagon, le reflux avoit perdu assez de sa force pour permettre au canot de remonter contre le courant. Nous préférâmes

cette voie à celle de terre, où un bois taillis très-épais eût beaucoup ralenti et embarrassé notre marche. Nous nous mettions en même temps à l'abri de toute surprise de la part des naturels.

En approchant de l'extrémité du passage, nous trouvâmes que le courant, au lieu de continuer à se diriger au-dehors, se portoit dans le lagon avec une rapidité égale à celle de la Tamise sous le pont de Londres. Le canal se rétrécissoit aussi de manière à nous faire courir le risque d'être mis en pièces sur les rochers de corail qui bordoient les deux côtés. — Dans ces entrefaites, notre canot éprouva deux à trois ressacs qui le remplirent plus qu'à moitié d'eau; il fut environ deux minutes sans pouvoir gouverner, d'après la grande agitation du remoux. — Nous parvînmes enfin sains et saufs dans le lagon, d'où nous découvrîmes bientôt cinq à six naturels qui avoient quitté cette partie de la côte où s'étoit opéré notre premier débarquement, et qui gagnoient en toute hâte l'intérieur de l'île. — Je cherchai aussitôt à rallier la terre, afin de les devancer et me procurer une entrevue avec eux. — Ils devinèrent probablement notre intention, car nous les vîmes accélérer leur marche,

marche, et ils étoient déjà à un fort quart de mille devant nous, lorsque nous atteignîmes le bord du lagon. — Pour ne pas les alarmer par la vue de nos armes, je fis débarquer seulement les deux hommes qu'ils avoient déjà vus, et qui les hélèrent dans la langue d'*Otahiti*, pour les engager à s'arrêter. — Ils y consentirent à la fin, et nos deux hommes allèrent à eux [illegible] les deux autres restèrent avec moi dans le [illegible] nos gens à une certaine distance. Les naturels, en les voyant approcher, se mirent à marcher, mais pas aussi vite [illegible] envoyés ne [illegible] joindre [illegible] les naturels [illegible] interprètes [illegible] des îles *Sand-wich* [illegible] l'autre [illegible] Otahiti [illegible] parler [illegible] plaisir [illegible] qu'il [illegible] avoit [illegible] quelque [illegible] avancer; mais [illegible] point; et [illegible] d'air de vouloir [illegible]

aller, je commençai à craindre quelque piége ou trahison de leur part.

Le jour étant sur son déclin, et nous trouvant fort avancés dans le lagon, nous avions à redouter pour notre retour les mêmes dangers que nous avions courus en venant, et peut-être de plus grands encore, si la nuit nous surprenoit dans le trajet. — En conséquence, j'ordonnai par un signal à nos gens de revenir au canot; mais au lieu d'obéir, ils nous firent signe d'avancer. Concluant de là que la négociation étoit en bon train, je fis forcer de rames. — Arrivés par le travers de la place, nous trouvâmes nos deux hommes se promenant tranquillement sur le bord de l'eau, sans dire un seul mot aux naturels.

Le matelot, en approchant de nous, secoua la tête d'une manière très-significative, et l'habitant des îles *Sandwich* nous dit, en portant son bras à sa bouche, comme s'il vouloit le mordre, qu'il croyoit que ces naturels étoient cannibales. — J'ai dit plus haut que ces insulaires, à leur première entrevue avec nos gens, les avoient cajolés pour avoir leurs lances : ils en avoient obtenu aussi leurs colliers et leurs pendans d'oreille, car notre matelot

avoit pris tout le costume d'un véritable *Otaitien*. — Nous comptâmes sur le bord du lagon huit naturels, qui paroissoient incertains s'ils devoient nous attendre. — Pour les encourager à s'approcher du canot, je leur montrai des miroirs, des couteaux, des ciseaux et plusieurs autres objets de quincaillerie. — Ils les regardèrent tous avec une grande attention, mais sans changer de place. — L'un d'eux s'avanca à la fin jusqu'à l'arrière de notre canot, que nous tenions fort près de terre, et à qui nous avions fait prendre cette position, pour le pousser au large plus facilement à la moindre alerte.

Cet homme, qui paroissoit être le plus courageux de la bande, fit voir un très-curieux mélange de crainte et d'artifice. Il me tendit une de ses mains pour recevoir un miroir en échange d'une perle qu'il tenoit dans l'autre. — Sa manière m'inspira une si grande défiance de ses intentions, que je crus prudent de m'accrocher d'une main au bateau, dans la crainte qu'en présentant l'autre pour lui transmettre le miroir, il ne m'enlevât du canot. — La chose ne fut pas tentée; mais à peine l'insulaire eut-il le miroir en sa possession, qu'il courut rejoindre ses compatriotes. — Ce miroir étoit sans

doute le premier qui eût encore paru dans l'île.

Malgré le départ précipité de ce sauvage, je continuai à tenir mes marchandises étalées, dans l'espérance qu'elles nous attireroient plusieurs de ces naturels. Aucun d'entre eux ne voulut s'approcher, quoiqu'ils manifestassent tous un grand air d'étonnement et de curiosité.

Si j'avois été disposé à punir ces pauvres sauvages pour le vol qu'ils avoient fait à nos interprètes, il nous eût été facile de les tuer ou de les blesser assez grièvement, pour perpétuer parmi eux et leurs descendans le souvenir de notre visite dans leur île. — Touché de compassion pour leur état de barbarie, et réfléchissant qu'ils n'étoient pas pires que les autres insulaires de l'Océan pacifique, je fermai les yeux sur leur conduite. Tous les vols, d'ailleurs, ne méritent pas la mort, comme tous les troubles populaires n'exigent pas du canon. La chose seroit aussi impolitique qu'inhumaine.

Pour montrer, néanmoins, à ces sauvages, que leur vie, même à la distance où ils se tenoient, étoit en notre pouvoir, je tirai un coup de pistolet en l'air. Le bruit effraya

tellement ces pauvres gens, qu'ils se laissèrent tomber par terre, comme s'ils eussent été réellement blessés, et ils n'entreprirent de se relever, que lorsque le canot fut au large.

CHAPITRE XIX.

Situation critique dans laquelle se trouve le canot. — Son heureuse délivrance.

Nous avions perdu tant de temps depuis notre entrée dans le *lagon*, que je commençai à craindre que nous n'eussions de la peine à en sortir. — Nous nous hâtâmes donc de regagner le canal qui nous y avoit introduits; mais la nuit nous surprit long-temps avant d'y parvenir, et malheureusement la force du courant nous porta dans un autre canal situé un peu au-delà de celui par lequel nous étions entrés. — Nous ne nous en apperçumes que lorsque nous l'avions déjà parcouru à moitié, et alors le canot toucha.

Nos gens sautèrent aussitôt hors du canot, et essayèrent de le touer dans le premier canal; mais ils ne purent parvenir à le reconnoître. — Il ne nous restoit d'autre parti à prendre que de retourner en arrière; et nous venions de nous y déterminer, lorsqu'un courant, d'une rapidité extrême, nous reporta dans le lagon. Il paroît qu'il avoit changé de

direction pendant que nous étions occupés à chercher un autre canal. — Nous nous trouvâmes complètement déroutés, par la force du courant qu'il nous étoit impossible de refouler avec nos rames. — Notre situation devenoit dangereuse et critique, et exigeoit la plus grande prudence.

Je fis mettre encore mes gens à l'eau, et leur ordonnai de touer le canot le long du bord du ressif, jusqu'à ce que nous en eussions doublé la pointe. J'espérois qu'alors nous serions hors de tout danger. — Mes hommes, qui étoient aussi inquiets que moi, s'empressèrent d'exécuter mon ordre ; mais le ressif sur lequel ils marchoient étoit formé de roches aiguës qui leur blessoient les pieds, et presque à chaque pas ils tomboient dans l'eau, qui les recouvroit quelquefois jusqu'au cou.

Il étoit entièrement nuit ; mais, de la langue de terre située entre le lagon et la mer, nous avions découvert heureusement la lumière du vaisseau. Cette lumière servoit non seulement à fortifier notre courage, mais encore à nous guider dans nos recherches d'une issue pour sortir du lagon. — L'équipage du canot continua, malgré toutes les difficultés qu'il

rencontroit, à le toucr le long du ressif, jusqu'à ce qu'enfin il succomba à la fatigue. — Comme la marée étoit alors dans sa plus grande force dans le lagon, je jugeai plus prudent de mettre à l'ancre le canot le long du ressif, en plaçant une reconnoissance pour nous diriger, lorsque la lune se leveroit, et, suivant notre calcul, elle devoit paroître sur les dix heures et demie. — Il en étoit alors environ huit. — Rien ne peut se comparer aux inquiétudes que nous éprouvâmes dans l'intervalle. — Nous nous trouvions dans la situation la plus périlleuse, entourés de sauvages, et peut-être de cannibales. — Le courage de nos gens étoit entièrement abattu, et quelques-uns même désespéroient du retour. — Il leur sembloit impossible que le canot pût se tirer du lagon sans couler à fond ou être mis en pièces; dans le cas où l'équipage survivroit à un pareil événement, il tomberoit infailliblement entre les mains des naturels pour n'en jamais échapper. — Les opinions pouvoient être partagées sur le sort qui nous attendoit, mais aucun de nous ne concevoit beaucoup d'espoir de salut.

A la fin, la lune si désirée parut, mais une demi-heure plus tard que nous ne l'avions calculé. — Nous découvrîmes alors que nous

étions à environ deux cents verges de l'embouchure du lagon. — Nous éprouvâmes, en y arrivant, que la marée avoit beaucoup perdu de sa force. — Après avoir tourné la pointe du ressif, nous nous retrouvâmes portés, avec grande joie, dans le premier canal. — Si les naturels avoient connu notre situation, et qu'ils eussent été disposés à en tirer avantage, il leur auroit été facile de se rendre maîtres de nous; car ce canal, dans sa plus grande largeur, ne comporte pas plus de vingt verges. — Ils avoient imaginé probablement que nous en serions dehors avant la nuit, ou peut-être avoient-ils été détournés de nous poursuivre par l'impression de terreur que leur avoit causée notre coup de pistolet. — Celle qu'opéra sur moi notre aventure, fut de diminuer considérablement mon ardeur pour les entreprises de découverte, et je me promis bien de ne m'y livrer désormais qu'avec beaucoup de circonspection.

Du canal nous arrivâmes sains et saufs à la mer, et une demi-heure après, à bord de notre vaisseau, où l'on commençoit à désespérer de nous revoir.

Nos deux interprètes nous dirent que les naturels de l'île que nous venions de quitter

n'entendoient que très-imparfaitement la langue d'*Otaïti ;* mais qu'ils paroissoient avoir quelque notion de l'existence de cette île, qu'ils supposoient être dix fois plus grande qu'elle ne l'est effectivement. — Ils avoient aussi une idée confuse de *Pomarre* et de l'autorité qu'il exerçoit à *Otaïti*. Ils en faisoient un personnage d'une haute stature, et en cela ils ne se trompoient pas. — Il n'est pas aisé de concevoir comment ces notions sont parvenues aux habitans de cette île isolée. Ils les auront acquises, vraisemblablement, des naturels de quelques autres îles, que la tempête aura jetés sur leurs côtes.

Ces îles à *lagon* sont des témoignages frappans de la puissance infinie et de la sagesse du grand architecte de l'univers, qui a enceint d'une barrière étroite ces portions de mer qu'on y apperçoit. — Cette partie de l'Océan pacifique a été nommée par les navigateurs le *Labyrinthe*, et je crois, avec très-grande raison ; car la navigation y est extrêmement dangereuse. — J'observerai que s'il fût entré dans le plan du Créateur d'élever cette partie du monde de quelques centaines de brasses au-dessus de son niveau actuel ; elle nous eût fourni des pays d'une vaste étendue et des

îles innombrables, qui gissent aujourd'hui, pour ainsi dire, à fleur d'eau.

La bordure de terre qui entoure le lagon de cette île, m'a paru, autant que j'ai pu l'observer, n'avoir qu'environ deux cents verges dans sa plus grande largeur. Nulle part elle n'a plus de huit pieds au-dessus de la mer. Rien ne m'a indiqué que cette île produisît des arbres à pain; j'y ai apperçu une douzaine de cocotiers, dont la plupart étoient dégarnis de leurs têtes, qui avoient été probablement rompues par le vent. — J'en ai conclu qu'il devoit souffler quelquefois avec beaucoup de violence dans ces parages, car je n'avois jamais vu dans cet état aucun cocotier des îles de la Société.

Le lagon paroissoit avoir, dans le centre environ six à sept milles de large, et pas moins de douze à quatorze de long. Il ne présente qu'une nappe continue d'eau, dont la profondeur doit être très-grande. — En entrant dans l'Océan, nous vîmes un canot à environ deux milles devant nous, qui forçoit de rames pour gagner la terre. Il cherchoit probablement à nous échapper, car les hommes qui le montoient l'abandonnèrent quand il eut touché le rivage.

A l'endroit de notre premier débarquement, nous trouvâmes quelques poissons secs, des têtes de requins, et deux écailles de tortues suspendues dans une espèce de *moraï*. C'étoient probablement des offrandes faites au dieu des naturels de l'île. — Nous vîmes aussi quelques mauvaises huttes, construites avec des nattes, mais elles ne contenoient aucun des habitans, qui, vraisemblablement, s'étoient retirés à une certaine distance en nous voyant débarquer. La terre, dans quelques endroits, avoit été creusée par des animaux, et grand nombre de ces fouilles paroissoient avoir été faites dans la matinée. — Les naturels, autant que nous avons pu en juger dans notre courte entrevue avec eux, semblent être de la même race que les sauvages des îles situées plus à l'*est*, qui ont été visitées par notre capitaine. Leur teint a quelque chose de plus foncé que celui des *Otaïtiens*. Toute leur personne est sale et dégoûtante. — A l'exception de la subsistance qu'ils peuvent retirer de la mer et du lagon, ainsi que de quelques racines et d'un petit nombre de noix de coco, la nature paroît leur avoir refusé tout autre moyen d'exister. — Nous n'avons pu découvrir comment ils se procurent de l'eau. La population de cette île doit

être très-petite, car nous n'avons vu que huit naturels pendant tout le temps de notre séjour. — Nous sommes, je crois, les premiers Européens qui ayons mis le pied sur cette terre barbare.

Près d'une autre île que nous rencontrâmes sur notre route, et située beaucoup à l'ouest de la première, nous fûmes visités par environ une douzaine de canots, dont chacun ne contenoit qu'un homme. — Ils n'avoient rien à échanger; et il paroissoit qu'ils avoient été attirés uniquement par la curiosité de voir le vaisseau et ceux qui le montoient, spectacle qui n'est pas commun dans cette partie du monde. — Ils restèrent quelque temps près de nous, occupés à considérer tout ce qui se présentoit à leur vue; mais aucun d'eux ne voulut monter à notre bord, quelques instances que nous leur fissions. — Nous n'aurions pu, du reste, communiquer avec eux, car leur langage nous étoit parfaitement inintelligible. — Ils acceptèrent quelques-unes de nos bagatelles, dont ils ne parurent pas faire très-grand cas. — Hormis une petite touffe d'herbe qui leur cachoit leur nudité, ils ne portoient aucun vêtement. — Leur contenance et leurs manières

annonçoient de vrais sauvages, et ils étoient d'une couleur plus foncée qu'aucun des naturels des îles que nous avions vus avant eux. — Ils paroissoient très-maigres et portoient une chevelure épaisse et aussi sale que leurs corps. — L'île qu'ils habitent est basse, plate et sablonneuse, comme le sont un grand nombre de celles qu'on rencontre dans cette partie du monde. A l'exception de quelques cocotiers, on y apperçoit peu d'autres signes de végétation. — La principale nourriture des habitans doit être du poisson, dont on ne manque jamais dans l'Océan pacifique. Il est possible qu'ils y joignent quelques mauvaises racines. — Suivant toutes les apparences, ces insulaires n'avoient jamais vu d'Européens avant notre apparition devant leur île, et ils ne connoissoient point l'usage ni la valeur de nos instrumens de fer, car autrement ils eussent été plus empressés d'entrer en rapport avec nous pour se procurer quelques-uns de ces objets. — J'ai toujours trouvé que les naturels des pays qui ne connoissoient point les Européens, étoient réservés et méfians.

J'observerai qu'un navigateur, quelque habile qu'il puisse être, ne sauroit donner à la carte de ces mers, tout le degré de sûreté né-

cessaire. — Leurs fonds sont si irréguliers, si variés, qu'il est impossible d'en présenter des sondes assez certaines pour la navigation (1).

---

(1) *Note de l'auteur.* — Je renvoie, pour la situation de ces îles, à l'excellente carte de M. *Arrowsmith.*

CHAPITRE XX.

Visite à la petite île de Matia. — Entrevue avec les naturels. — L'exercice de l'autorité suprême confié à l'un des agens de Pomarre. — Étonnement et admiration des naturels en voyant aller la pompe du vaisseau. — Notre seconde arrivée à Otaïti.

Après avoir tenté vainement de communiquer avec les îles Palliser, nous fîmes voile, et nous arrivâmes à la petite île de *Matia*, située à environ cinquante lieues au nord de *Maitea*, qui gît à l'est d'*Otaïti* et en est éloignée d'environ vingt lieues. — L'île de *Matia* nous parut être aussi plate qu'une table dans sa partie haute, à laquelle on pourroit avec toute raison donner le nom de *Table-Island* (terre de la table). Elle étoit gouvernée par un homme envoyé d'*Otaïti* par *Pomarre*, dont l'autorité s'étend jusqu'à *Matia*, qui en est la limite la plus éloignée. — Nous trouvâmes dans cette île un très-grand canot double, qui avoit

avoit été expédié d'*Otatti* six mois auparavant pour venir recueillir le tribut.

Les naturels nous apportèrent des fruits de l'arbre à pain et des noix de coco en abondance, et nous leur donnâmes en échange des miroirs, des clous, etc. Nous ne vîmes point de cochons; ils sont rares dans cette île où les habitans vivent principalement de poissons que la mer leur fournit. — Ces insulaires ont une très-forte ressemblance avec les *Otaïtiens*, soit au physique, soit au moral; mais ils sont moins civilisés. — Notre arrivée excita parmi eux plus de curiosité que n'en avoient montrée les naturels des autres îles que nous venions de visiter. — Ils portoient tous des colliers faits avec une espèce de petites coquilles [illegible] à l'endroit [illegible]; mais les étoffes dont ils s'habillent, et dont ils nous montrèrent des échantillons, sont très-inférieures à celles des *Otaïtiens*. — Beaucoup de ces naturels étoient vêtus d'un *tebuta* formé d'herbes tressées, et jeté négligemment sur leurs épaules, d'où il leur descendoit aux genoux. — En revanche, leurs canots sont mieux construits et infiniment plus ornés de sculptures que ceux d'*Otaïti*.

Nous mouillâmes dans une très-belle baie, sous le vent de l'île. — La plaine qui l'envi-

ronne et s'étend jusqu'aux hauteurs, étoit riche en arbres à pain et en cocotiers. — Le rivage, consistant en un beau sable fin, étoit couvert de naturels qui suivoient tous nos mouvemens avec la plus grande attention. — Nous permîmes à quelques-uns des chefs de monter à bord et de se faire accompagner de leurs amis et de leur suite. — Tout ce qui s'offrit à leur vue, fut pour eux un sujet d'admiration. — Ayant eu occasion de faire pomper pendant leur séjour sur le vaisseau, tous quittèrent le gaillard d'arrière, à l'instant qu'ils virent l'eau couler, et accoururent vers la pompe en témoignant une extrême curiosité de connoître d'où cette eau provenoit, et comment elle s'élevoit. — Notre boussole attira aussi leur curiosité, et ils parurent remplis d'étonnement, lorsque notre principal *Otaïtien* leur en expliqua l'usage. — Ils l'écoutoient comme un oracle, et je crois bien qu'il leur conta des choses merveilleuses. — Il leur dit que nous possédions des armes, qui, pointées sur eux, les tueroient en un instant; il parloit sans doute de nos armes à feu. Suivant le rapport des naturels, ils n'avoient vu qu'un vaisseau avant le nôtre, et c'étoit probablement un *brick*, car ils nous le représentèrent comme n'ayant que deux mâts.

En quittant l'île de *Matia*, nous continuâmes notre route pour *Otaiti*, où nous nous réunîmes bientôt à nos anciens amis, *Pomarre*, *Edeah* et *Otoo*, qui nous accueillirent avec la plus grande cordialité. — Après les premiers complimens, nous fûmes accablés de demandes pour des étoffes des îles *Sandwich*, et d'autres articles de curiosité ou d'usage. — On nous demanda beaucoup l'histoire de notre voyage et de tout ce que nous avions vu à *Popahie* (c'est ainsi que les *Otaitiens* prononcent le nom de l'île d'*Owhyhee*), et on fit une fort bonne réception à une femme de ce pays, que nous avions amenée avec nous. Voici l'histoire de cette femme.

Notre contre-maître qui étoit un homme extrêmement utile, soit pour la conduite du vaisseau, soit par son influence sur les matelots, nous supplia de lui permettre d'emmener au *Port-Jackson*, une femme des îles *Sandwich*, à laquelle il s'étoit attaché. — Nous n'aurions pas hésité à le refuser, si cet homme ne nous eût été d'une nécessité absolue, et s'il ne nous eût pas fait entendre qu'il prendroit la première occasion pour déserter. Comme nous avions déjà beaucoup de mécontens sur le vaisseau, la prudence nous prescrivoit de le mé-

nager, pour qu'il ne se joignît pas à eux : nous lui accordâmes en conséquence sa demande.

Il étoit passionnément amoureux de cette femme, et il n'épargna ni peines, ni dépense pour la vêtir magnifiquement à sa manière. — Il acheta des insulaires sept schales bordés de pourpre, et s'amusa à les coudre ensemble pour faire à sa femme une espèce de robe dont il l'affubla. — Cette pauvre créature fut enchantée de son vêtement qui ressembloit un peu à un habit d'arlequin, mais elle témoignoit la plus grande répugnance à mettre des souliers. — Il fallut l'ordre exprès de son mari pour la décider. — Elle paroissoit à la torture, et elle le supplia de la soulager, en lui ôtant cette chaussure; ce qu'il fit. — La parure fut mise de côté jusqu'à l'arrivée du vaisseau à *Otaïti*, et remplacée par une chemise du mari.

La vue de cette femme produisit un grand effet parmi les *Otaïtiennes*. — Elles s'empressèrent autour d'elle, l'examinèrent avec curiosité, et la complimentèrent avec toute la politesse dont elles étoient capables. — Elles l'emmenèrent ensuite dans la cale du vaisseau; soit qu'elles soupçonnassent que ce fût un homme qui s'étoit ainsi déguisé pour les surprendre, ou qu'avant de l'admettre dans leur société,

elles eussent, comme les francs-mâcons, un cérémonial à lui faire subir. — Au dire de cette femme, elle fut examinée de la tête aux pieds, et principalement par les membres de la famille royale. — Chacune vouloit être sa *tayo*. Il est probable que, comme il s'egissoit de la femme d'un Européen, elles avoient calculé qu'il leur en reviendroit plus de présens.

CHAPITRE XXI.

Mort du père de Pomarre. — Caractère de ce chef. — Départ du capitaine. — Ma résidence à la factorerie d'Otaiti.

Nous apprîmes que le vaisseau le *Nautilus* étoit venu à *Otaiti* pendant notre absence, et en avoit enlevé tous les cochons qu'il avoit pu se procurer, ce qui nous contraria beaucoup.

Le père de *Pomarre* étoit mort depuis notre départ. — L'âge lui avoit enlevé insensiblement la plus grande partie de ses facultés, et il étoit même aveugle à l'époque de sa mort. — Il paroît par toute l'histoire de sa vie, que c'étoit un homme très-adroit et très-ambitieux, à qui rien ne coûtoit pour parvenir à ses fins. — L'élévation de sa famille fut sa constante occupation, et au moyen de dissensions qu'il fit naître dans l'île, et dont il profita habilement, il réussit à procurer l'autorité royale à son fils *Pomarre*. — Ainsi *Tamarre*, fils de la fameuse *Obéréa*, qui étoit reine à l'époque de l'arrivée de *Wallis*, se trouva privé de son droit de succession au trône.

D'après la rareté des cochons à *Otaïti*, nous désespérâmes de pouvoir nous y approvisionner de la quantité dont nous avions besoin, ou il nous auroit fallu, pour rassembler le nombre nécessaire, plus de temps que nous n'en pouvions donner à nos recherches. En conséquence, nous convînmes, le capitaine et moi, qu'il iroit chercher des porcs dans quelques-unes des îles situées à l'est d'*Otaïti*, et que je resterois dans cette dernière île avec deux ou trois de nos gens, pour saler la provision déjà faite. — Au départ du vaisseau, je fus reçu par les *Otaïtiens* avec des transports de joie. — La cause de cet accueil étoit le magasin de marchandises que j'avois avec moi. — J'étois le personnage le plus riche de l'île, sans en excepter les individus de la famille royale. — Je pris mon parti de me prêter à l'empressement et à la curiosité de ces insulaires, afin d'en retirer le plus grand avantage possible pour l'objet qui m'occupoit. — Du matin au soir j'étois obsédé d'une foule de tout âge et de tout sexe. — Chacun m'accabloit de questions, et vouloit voir tout ce que je possédois, car les *Otaïtiens* sont très-curieux de leur naturel. — Ma complaisance étoit sans bornes, et je gagnai tout à fait leurs bonnes grâces. — Chaque jour j'échangeois des présens avec le roi;

par ce moyen nos salaisons avançoient rapidement.

J'avois obtenu de *Pomarre* la permission de faire chercher des cochons dans toute l'île, les vaisseaux qui nous avoient précédés ayant enlevé tous ceux du district de *Matavai*. — La paresse des insulaires m'obligea à employer des matelots anglais déserteurs, dont la nécessité seule pouvoit engager à me servir. — J'avois essayé de faire faire le tour de l'île à des *Otaïtiens* commandés par un de mes gens; mais ces pauvres insulaires ne tardèrent pas à se rebuter du travail de la rame, et il devint impossible d'obtenir d'eux qu'ils s'embarquassent une seconde fois pour le même objet. — Il y avoit quelque chose de plaisant dans les lamentations et les grimaces qu'ils faisoient en montrant leurs mains blessées de l'aviron, et en répétant d'un ton pitoyable : *owhow, owhow!* c'est-à-dire, pas bon! pas bon! La plupart d'entre eux se sauvèrent à toutes jambes, en quittant le canot, sans attendre leur salaire, de peur qu'on les contraignît de se rembarquer. — Nos haches excitoient beaucoup leur cupidité, nos fusils davantage encore; mais le travail pour un Otaïtien est toujours *owhow, owhow*.

J'avois eu soin d'établir dans notre maison

des divisions et des subdivisions avec des palissades. — Pendant quelques jours, ce fut une barrière fort incommode pour les insulaires. Je me laissai persuader d'en admettre quelques-uns dans l'endroit où se faisoient nos salaisons; je fus bientôt forcé de les y admettre tous, parce qu'ils se suivoient les uns les autres sans cérémonie. — Ils faisoient des réflexions sur les grandes provisions de porc salé. — Ils répétoient souvent qu'*Otaïti* étoit un bon pays, et *Pomarre* un bon roi, puisqu'ils fournissoient ainsi d'abondantes provisions aux pauvres Anglais affamés.

J'avois abandonné la moitié de l'habitation aux quatre hommes qui m'aidoient; ils arrangèrent des lits de camp, qu'ils entourèrent d'étoffe du pays, en guise de rideaux; mais cela ne les mit point à l'abri de la curiosité des *Otaïtiens*. — Ils remplissoient à la fois toutes les chambres de la maison, et des mots *my tie*, *my tie*, c'est-à-dire, très-bon, très-bon! résonnoient du matin au soir dans nos oreilles. — Connoissant la vanité de nos matelots, les naturels espéroient les amener par leurs flatteries à leur faire quelques présens.

Ayant appris des missionnaires qu'on pouvoit se procurer une grande quantité de cochons dans la partie située au vent de l'île, qui se trou-

voit trop éloignée pour communiquer avec le marché de *Matavai*, j'engageai quelques-uns des déserteurs dont j'ai parlé plus haut à s'y transporter.

La condition de ces hommes étoit très-malheureuse. — Ils se plaignoient avec juste raison de la famille royale qui, après les avoir fait déserter de leurs vaisseaux pour les employer à son service, avoit fini par les abandonner après leur avoir enlevé tout ce qu'ils possédoient. — Leur état différoit peu de celui des naturels, et plusieurs d'entre eux n'avoient pour tout vêtement que le *maro*, qui est l'habit du pays.

Ces déserteurs nous furent d'une grande utilité, soit par les renseignemens qu'ils nous donnèrent, soit par leur influence sur les naturels de l'île. Nous apprîmes d'eux beaucoup de particularités concernant les mœurs et les usages des *Otaïtiens*, qui, autrement, nous eussent échappé. — Je les rapporterai dans le temps. — Nous leur eûmes aussi l'obligation de nous procurer des cochons bien meilleurs et beaucoup moins chers que tous ceux que nous avions achetés jusque-là.

Celui de ces déserteurs que je mis à la tête de l'entreprise, comme ayant le plus de connoissance du pays, se nommoit *Pierre le Sué-*

dois. — Je le laissai le maître de disposer à sa volonté du canot, et par ce moyen, lorsqu'il trouvoit que les cochons étoient rares dans une partie de l'île, il pouvoit se transporter dans une autre.

Parmi les naturels attachés à mon service, il en étoit un qui m'avoit été recommandé par les missionnaires. — Je l'envoyai avec quelques-uns de ses compatriotes dans un district différent de l'île, pour m'acheter aussi des cochons. — J'établis par-là entre les *Européens* et les *Otaïtiens* un esprit d'émulation dont je retirai le plus grand bénéfice. — Notre maison étoit devenue une véritable factorerie, où, à l'exception des missionnaires, chacun des Européens domiciliés dans l'île, étoit employé.

Pendant l'absence du *Suédois*, celui qui commandoit sous lui, fut volé de tout ce qu'il possédoit; mais comme *Pierre* connoissoit presque aussi bien l'île qu'un *Otaïtien*, il réussit à découvrir les voleurs et à leur faire restituer ce qu'ils avoient pris à son camarade.

CHAPITRE XXII.

Infortunes d'un agent otaïtien. — Attentions pour la famille royale.

L'OTAÏTIEN que j'employois pour rassembler des cochons dans l'autre partie de l'île, s'acquittoit assez bien de ses fonctions, et gagnoit suffisamment avec moi; mais la prospérité devint un écueil pour lui: elle perd les *Otaïtiens* tout comme les autres hommes. — Vêtu d'un de mes vieux habits, il parut aux *Otaïtiennes* un objet digne d'attention. — Tant qu'il avoit été pauvre, aucune d'elles ne le regardoit; dès qu'il passa pour riche, il devint un *ta ta my-tie*, c'est-à-dire, un *très-bon homme*. — Il se maria et amena sa femme dans notre habitation, en me la recommandant pendant son absence, parce qu'il ne se fioit pas trop à elle.

J'étois fort content de son activité, mais les *Otaïtiens* qui travailloient sous lui, se plaignoient de son insolence et de sa dureté: il paroît que l'autorité lui avoit tourné la tête. — Il ne tarda pas à être humilié; car il fut volé

de tout ce qu'il possédoit. — Il fut deux jours sans avoir le courage de m'en instruire. Enfin, il vint me conter son malheur, en me répétant avec beaucoup de violence *ohow, ohow tata Otaïti!* c'est-à-dire, les *Otaïtiens* sont de très-méchans hommes. — Il auroit désiré que j'eusse envahi le district pour venger son injure. — Je le congédiai en lui faisant présent de deux haches, et je résolus en même temps de changer ma résidence, qui se trouvoit trop voisine des frontières. — La femme du capitaine *Main* (c'est le nom qu'avoit pris cet *Otaïtien* comme *thyo* d'un des missionnaires), sa femme, dis-je, fut très-mécontente de son changement de fortune, et se croyant déliée par-là de son engagement avec lui, elle se sauva en emportant un couvre-pied que j'avois prêté à son mari pour se faire un *marra*. — De tous les malheurs du pauvre *Otaïtien*, celui-ci lui fut le plus sensible. — Je m'adressai à *Pomarre* pour obtenir justice de la femme, dont l'ingratitude me paroissoit révoltante; mais *Pomarre*, avec son adresse ordinaire, m'autorisa à armer mes gens et à faire des recherches moi-même.

Dès ce moment, je n'employai plus que des Européens pour me seconder dans mon travail; mais ces nouveaux agens, qui étoient la plu-

part des déserteurs de *Botany-Bay*, me donnoient presque autant de peine à surveiller que les insulaires eux-mêmes. — Pour la plus grande sûreté de mon magasin, je l'établis chez les missionnaires, dont la maison étoit une espèce de château fort. — Lorsque j'avois conclu un marché, tous les *Otaitiens* présens m'accompagnoient au magasin. — C'étoit une scène plaisante, que de les voir examiner les fusils que je donnois en échange. — L'arme passoit de mains en mains, et chacun y trouvoit un défaut que les autres n'avoient pas apperçu, et avertissoit celui qui faisoit le marché de ne pas se laisser tromper. — Il leur arrivoit souvent de rejeter les meilleures armes pour prendre les plus mauvaises.

Mes occupations ne me faisoient pas négliger les attentions dues à la famille royale. — Elle m'avoit beaucoup servi, en permettant que mes gens parcourussent toute l'île pour se procurer des cochons ; il étoit juste que je cherchasse à lui en témoigner ma reconnoissance. — J'envoyois tous les jours des présens de vivres, soit pour les individus qui la composoient, soit pour leurs voraces officiers qui, hors les jours de festins publics, ont peu d'occasions de satisfaire leur appétit glouton. — Mes libéralités

me valoient des complimens sans fin : c'est la monnoie courante de ce pays-là. — Au reste, je me faisois honneur de choses qui me coûtoient fort peu, parce que je ne donnois que les morceaux qu'il ne me convenoit pas de saler, et qu'il eût été impossible de garder, vu la chaleur du climat. — La tête est ce que les *Otaïtiens* aiment le mieux dans le cochon, et comme je ne pouvois pas la saler, il m'en coûtoit peu d'en faire des largesses.

Otoo m'invitoit souvent à aller le voir. Je le trouvois toujours oisif, ainsi que la reine son épouse. — Il me faisoit signe de m'asseoir sur l'herbe, puis il s'y couchoit à côté de moi, et entroit en conversation familière. — La reine n'avoit pas moins de condescendance que son royal époux. — Elle ne manquoit jamais, dans ces occasions-là, de fouiller dans mes poches pour s'approprier tout ce qu'elle y trouvoit. — La reine de *Tiarrboo*, sa sœur, en faisoit autant : aussi avois-je soin de ne mettre dans mes poches que des objets de peu de valeur, que les deux reines avoient le plaisir de me voler.

CHAPITRE XXIII.

Quelques observations sur les individus de la famille royale d'Otaïti.

POMARRE avoit dans les manières une affabilité qui le faisoit chérir de ses sujets. J'ignore si elle étoit naturelle ou affectée ; tout ce que je puis assurer, c'est qu'elle lui réussit parfaitement. Il étoit considéré comme le père de son peuple, quoiqu'il s'occupât très-peu de son bonheur, et rapportât tout à son propre intérêt.

Otoo le surpasse encore, s'il est possible, en avidité et en égoïsme. — C'est d'ailleurs un homme foible et irrésolu, fait pour être la dupe des flatteurs qui l'entourent.

Edeah n'a rien du caractère affable de *Pomarre*. Elle traite les naturels avec une hauteur extrême, et il est beaucoup plus dangereux de l'offenser que *Pomarre*.

L'avarice est le trait caractéristique de tous les individus de cette famille. Ils trouvent plus de plaisir à posséder qu'à jouir. Les présens qu'ils

qu'ils ont reçus des premiers vaisseaux européens sont encore dans le fond de leurs magasins, et n'ont jamais vu le jour.

Je fus témoin d'un trait d'égoïsme de la part de *Pomarre*, qui m'indigna. — Un des missionnaires anglais, homme doux et facile, avoit été dépouillé successivement de tous ses effets par des flatteurs intéressés. — Il lui restoit une couverture. — *Pomarre*, ayant rencontré chez moi ce brave samaritain, s'attacha à lui pour tâcher d'en obtenir sa dernière propriété. — Je lui représentai que le pauvre missionnaire avoit absolument besoin de cette seule couverture qui lui restoit. — Mes représentations ne firent pas le moindre effet; *Pomarre* obtint la couverture et l'envoya dans son magasin, après avoir bien remercié le bon missionnaire.

Le seul trait de générosité dont j'aie été témoin, pendant tout le temps de notre navigation dans ces mers, est celui du roi d'*Attoway*, qui nous donna des noix de cocos, du sel et d'autres provisions, sans avoir rien stipulé en échange. — Il nous envoyoit tous les jours des présens, sans savoir s'il obtiendroit quelque chose de nous. — Je n'ai pas besoin, je pense, d'ajouter qu'il n'y perdoit rien.

Il m'étoit impossible de fermer assez exacte-

ment notre habitation, pour empêcher que les chiens ne m'enlevassent souvent des pièces de porc.—Comme je connoissois l'attachement que les *Otaïtiens* ont pour leurs chiens, je souffris quelque temps sans me plaindre. — Enfin, j'en parlai à *Otoo*. — Il m'autorisa à tirer sur les chiens qui viendroient à la maraude. — J'eus le malheur d'en tuer un qui appartenoit à la sœur de *Pomarre*, et un autre qui appartenoit à la femme d'un des chefs. — Des plaintes amères s'élevèrent parmi les femmes contre moi, et je fus en disgrâce pendant quelques jours.

Edeah, ayant à nourrir un grand nombre d'étrangers qui étoient arrivés des *Mottos* (1), nous devint plus à charge encore que les chiens voleurs.—Elle gagna nos domestiques *otaïtiens*, et se faisoit apporter par eux, tantôt une pièce de porc, et tantôt une autre. — Il se passa quelque temps avant que je visse comment il se faisoit que notre provision diminuât si rapidement. — Enfin, j'obtins la confession d'un des petits garçons employés à cette manœuvre. — Il me montra sous son lit un intervalle entre

(1) Les *Mottos* sont des petites îles basses et sablonneuses, situées à vingt milles au nord d'*Otaïti*.

deux palissades, par lequel on glissoit au-dehors les morceaux de viande destinés à la reine. Il n'y avoit pas moyen d'en douter, parce que les deux côtés de cet intervalle étoient enduits de graisse.

On peut regarder l'île d'*Otaïti*, comme un repaire de voleurs.—Tous les habitans, depuis le premier jusqu'au dernier, sont enclins au vol. —Leur principale ambition est de s'emparer de la propriété d'un *Européen ;* et pour eux, la méthode la moins coûteuse est la meilleure. — *Pomarre* est un des plus adroits voleurs de l'île; car l'on doit appeler voleur, celui qui emporte avec l'intention de ne jamais rendre. — Il lui arrivoit souvent de me prier de lui prêter un cochon; et jamais il n'a parlé de me rendre ce qu'il m'avoit emprunté.—Cependant il lui étoit facile d'avoir des cochons à bon compte; mais il calculoit qu'en ne rendant pas, il faisoit un bien meilleur marché.

On ne peut point expliquer cette habitude du vol par l'état sauvage.—Les *Otaïtiens*, connoissant la propriété, peuvent sentir, tout comme nous, que le larcin est un mal. — C'est une violation de la loi naturelle, et celle-ci leur est aussi intelligible qu'à nous. — La probité et l'injustice existent pour le sauvage

comme pour l'homme civilisé; et il faut juger de sa moralité ou de sa dépravation par le respect ou le mépris qu'il a pour cette loi. — Les *Otaïtiens* sont des voleurs dans toute la force du terme.

CHAPITRE XXIV.

Arrivée de Paitia *et de sa sœur. — Fêtes données à cette occasion.*

ENVIRON trois semaines après le départ du vaisseau, notre ami *Paitia* revint des *Mottos*. Nous avons dit ci-devant qu'à notre départ des îles *Sandwich* nous l'avions laissé mourant, et que ses amis lui avoient conseillé, comme dernière ressource, d'aller passer quelque temps aux *Mottos* pour perdre l'habitude de l'*ava*. — Ce n'étoit plus le même homme à son retour. — Il étoit parti dans le dernier degré de maigreur, et ayant la peau couverte d'écailles : il revenoit gros et gras, et avec toute l'apparence d'une santé robuste. — Les îles *Mottos* abondent en poissons de toute espèce. — C'est-là que les *Otaïtiens* vont faire des parties l'été, à peu près comme nous allons aux eaux.

Paitia étoit un des frères de *Pomarre*, et en cette qualité il avoit une nombreuse suite. Sa sœur *Awow* l'accompagnoit, ainsi qu'un grand nombre de chefs. — Son retour fut une

occasion de fêtes dans toute l'île, et pendant plusieurs jours on ne fit que danser, boire, manger et jouer.

Un grand spectacle avoit été préparé dans une place destinée à amuser le roi. — Les jeux ne commençoient qu'à midi; sans cela, il auroit été impossible que les acteurs résistassent à la fatigue de leurs exercices violens et prolongés pendant toute la journée. — La lutte entroit pour beaucoup dans ces jeux; et elle comporte quelques circonstances remarquables. — Celui qui provoque un antagoniste, place sa main gauche sur le sein droit; puis, de la main droite, il frappe un coup très-fort à l'articulation du bras gauche. — Celui qui accepte le défi en fait autant, et le combat commence. — La tête et les pieds y jouent un grand rôle. — La lutte se termine au moment où l'un des deux combattans fait une chute. — Nos Anglais avoient eu toujours le dessous avec les naturels. — Un trait véritablement aimable, dans le caractère des *Otaïtiens*, c'est l'expression de douceur et d'amitié qui suit immédiatement chez eux la victoire. Ils paroissent absolument étrangers à toute rancune. Un combat n'étoit pas plutôt terminé, qu'on voyoit s'avancer un autre couple pour lutter de même,

et pendant plus d'une semaine ces luttes ne cessèrent pas.

Les femmes se distinguoient au pugilat et à la lutte, tout comme les hommes. — Elles se battoient avec un acharnement extraordinaire, se pendant au cou les unes des autres comme des *bull-dogs*, et se donnant des coups de tête et des coups de pieds dans l'estomac. Leurs maris et leurs parens étoient présens pour les encourager. — Dès que l'une étoit tombée, son adversaire l'embrassoit tendrement; après quoi elles arrangeoient leurs cheveux, et étoient aussi bonnes amies qu'auparavant.

Un *heva* ou danse générale succédoit le soir à ce spectacle. — Les femmes, au nombre de quatre-vingt-dix ou de cent, se partageoient en deux cercles; l'un composé des habitantes de l'île, et l'autre, des étrangères. — Chaque cercle avoit sa bande de musiciens. — Il me seroit impossible de décrire la variété des sons que les danseuses produisoient par une espèce de chant qui n'étoit accompagné de paroles qu'au commencement. Il y régnoit un singulier ensemble, soit pour l'harmonie, soit pour la mesure. — Le roi se retournoit fréquemment vers moi, pour me demander comment je trouvois ce divertissement, et si nous étions capables

de rien faire d'aussi bien en *prettanee.* — Le caractère de cette danse n'étoit pas d'une décence rigoureuse; mais on a exagéré les torts des *Otaïtiens* à cet égard. — Si, comme quelques personnes le prétendent, la danse n'étoit dans l'origine qu'une imitation de ce qu'il ne convient pas de nommer, il faut dire, à la louange des insulaires d'*Otaïti*, qu'ils ne se piquent plus aujourd'hui d'une imitation exacte. En général, ils ne se plaisent plus, comme autrefois, dans des spectacles indécens, et ils doivent probablement cette amélioration dans leurs moeurs à l'influence des missionnaires résidant parmi eux. — Plût à Dieu que cette influence pût s'étendre jusqu'à l'abolition des sacrifices humains et de l'usage de tuer les enfans!

Les hommes étoient également acteurs dans ce divertissement. — Environ cent cinquante jeunes gens, assis par terre, formoient deux haies séparées par un intervalle de sept pieds; et lorsque les femmes eurent terminé leur danse, ils se mirent à chanter et à faire une espèce d'exercice des bras et des jambes, avec un ensemble si parfait, qu'on auroit dit qu'un seul principe de mouvement les animoit tous. — Le roi me questionna souvent aussi sur le

plaisir que j'éprouvois, et je lui dis que je n'avois jamais rien vu de plus admirable même en *prettanee*.

Il me parut que c'étoit les *arreoys* qui avoient la conduite des divertissemens. — Pendant tout le temps qu'ils durèrent, notre habitation fut remplie de curieux. Il n'y avoit pas moyen de s'y refuser, parce que c'est une partie importante de l'hospitalité due aux étrangers, que de satisfaire leur curiosité.

Lorsqu'ils m'eurent bien questionné sur la nature et l'usage de chacun des objets qu'ils avoient sous les yeux, ils se réunirent pour une pêche que l'on fait avec un filet d'écorce de cocotiers, de plus de trois cents brasses de longueur. — Ils entourent avec ce filet un rocher auprès duquel ils supposent qu'il y a du poisson. — Les officiers du roi attendent impatiemment le résultat de la pêche, pour s'en attribuer les deux tiers, comme le droit du prince. — Le reste est abandonné à la foule, et elle se jette dessus avec une avidité qui donne lieu à des scènes plaisantes. — Hommes, femmes et enfans, tous sont pêle-mêle, et en se disputant le poisson, souvent ils déchirent le filet.

Les divertissemens durèrent huit jours, après

s'être un peu ralentis vers la fin. — Toutes les fois qu'un individu du sang royal revient des *Mottos*, il fait le tour de l'île, et donne lieu partout aux mêmes spectacles. — Il reçoit aussi des présens de tous côtés. — Rien n'égale, dans ces occasions, la libéralité du peuple, si ce n'est l'avidité des chefs et de leur suite, qui est toujours très-nombreuse, car, quoique simples dans leur vie privée, ils aiment à paroître en public avec beaucoup de pompe. — La tournée de l'île faite, les canots reviennent chargés comme des gallions. — Cette récolte de présens dure ordinairement trois mois.

Ce fut un grand soulagement pour moi, que de voir arriver la fin de ces fêtes. — Notre habitation, située au milieu d'une plantation de cocotiers, étoit entourée d'une palissade, et contenoit environ un demi-acre. Cet espace, où nous avions établi une forge et un hangard pour nos embarcations, étoit devenu la promenade publique. — Tous les étrangers m'étoient successivement présentés pour obtenir la permission de voir travailler notre armurier à sa forge; c'étoit ce qui les intéressoit le plus. — Ils ne manquoient jamais de prodiguer les témoignages de leur admiration à cet ouvrier; mais celui-ci étoit fait à leurs complimens, et

n'en étoit point la dupe. — Il avoit soin de les tenir à une distance respectueuse, au moyen des étincelles qui rayonnoient de son enclume. — Il y gagnoit de pouvoir travailler plus à l'aise, et d'empêcher qu'on ne lui escamotât des outils. — Toutes les fois qu'il s'échappoit un cochon, il étoit enlevé, et on ne manquoit pas de venir nous l'offrir en vente une seconde fois. — Rien n'égale l'effronterie de ces insulaires, et ils en remontreroient encore à un marchand de chevaux anglais. — Les missionnaires ont à se plaindre beaucoup aussi de l'atteinte portée par les *Otaïtiens* au huitième commandement; car leurs cochons ne sont pas plus à l'abri de la cupidité des naturels que ne l'étoient les nôtres. — Il n'y a que les chèvres qui ne soient jamais volées, parce que les *Otaïtiens* ont une aversion invincible pour la chair de ces animaux.

Malgré les occasions journalières que les *Otaïtiens* ont de faire quelque progrès dans les arts mécaniques, ils restent à cet égard dans une profonde ignorance. Avec la moitié de ces avantages, les insulaires des îles *Sandwich* seroient déjà très-exercés dans ces arts. — Je n'ai vu que deux *Otaïtiens* qui sussent un peu forger, quoique *Pomarre* eût une forge

avec son appareil complet. — Ils ne savent pas remettre un manche à un seul de leurs outils, et ils sont encore étrangers à tout ce qui concerne la charpenterie. — La beauté et l'utilité du jardin des missionnaires sembleroient devoir les encourager à une culture semblable; mais, soit que l'indolence résulte nécessairement de la nature du climat, soit que la prodigalité de la terre leur fasse paroître ce travail inutile, ils restent dans leur apathie; et il se passera probablement bien des années encore, avant que le travail du bois et du fer, ces deux élémens de la civilisation, soit connu des *Otaïtiens*.

Il arriva, pendant un fort coup de vent de l'ouest, un canot venant de *Tapeyomanna*, et ayant à son bord un ambassadeur député vers *Pomarre*. — Cet envoyé et sa suite nous firent de fréquentes visites. — Ils nous sollicitèrent vivement de venir voir leur île au retour du vaisseau. — Nous eûmes dans le même temps la visite de deux chefs de l'île de *Bollabolla*, dont l'un se disoit être oncle du roi régnant. — L'objet principal de toutes ces visites étoit de se procurer des armes à feu et de la poudre, à quelque prix que ce fût. Je crois que si ces insulaires étrangers avoient eu de

l'or, ils eussent acheté nos fusils au poids. Ils observèrent le plus grand mystère dans leurs entrevues avec nous, de peur qu'*Otoo* ne les trahît auprès des *Ulitéens*. — Ils nous prièrent même, pour éviter de tomber entre leurs mains, de leur donner passage sur notre vaisseau à son retour. — La famille royale d'*Otaïti* avoit sans doute quelque grand motif politique pour souffrir que ces insulaires, qui sont les ennemis implacables des *Ulitéens*, se procurassent de nous des fusils. — Je n'ai jamais pu pénétrer ce motif.

Les guerres continuelles que ces peuples ont les uns contre les autres, sont le plus grand obstacle à leur civilisation. — Elles leur ont fait contracter un caractère de férocité, qui ne paroît pas leur être naturel. Quelques féroces qu'ils soient, je suis persuadé, néanmoins, qu'un petit nombre d'Européens bien déterminés, les subjugueroit aisément. Je citerai, à l'appui de ceci, le fait suivant.

Le *Suédois*, dont j'ai déjà eu occasion de parler, avoit obtenu la permission de commercer pour moi dans toute l'île, et il en avoit profité pour s'introduire dans les districts ennemis de *Pomarre*. — Les habitans, qui avoient éprouvé les effets de son courage lorsqu'il com-

battoit pour ce prince, lui firent un très-bon accueil. Ils lui dirent même que, s'il vouloit résider parmi eux, ils lui donneroient des cochons, une maison, de la terre et des canots. — Cet homme, à qui *Pomarre* et le roi devoient peut-être la vie, avoit beaucoup à se plaindre de leur ingratitude; car aussitôt que ses services leur etoient devenus inutiles, ils l'avoient entièrement mis de côté. — Jugeant donc qu'il ne leur étoit lié par aucune obligation, ni serment de fidélité, il résolut de changer de maîtres, et de profiter de l'occasion qui s'offroit à lui. — Il rassembla en conséquence tous les effets qui lui restoient et les déposa dans notre maison, d'où ils devoient être transportés par mer, à la première expédition du canot dans la partie de l'île où il comptoit résider. — Il se proposoit d'amener avec lui sa famille composée de quatre personnes, et deux hommes que j'avois congédiés. — Lorsqu'il m'eut fait part de son projet, je crus que je devois aux missionnaires, mes compatriotes, de les en informer.

Alarmés des suites qu'entraîneroit l'exécution de ce projet, quelques-uns des missionnaires me prièrent instamment de faire des représentations à cet homme, et de le détourner,

s'il étoit possible, de son dessein. — D'autres lui parlèrent eux-mêmes; mais ils n'en purent rien obtenir. Il opposa à tous leurs raisonnemens, les torts de *Pomarre* envers lui. — Il leur dit que de toutes les promesses que ce prince lui avoit faites, lorsqu'il avoit été question de combattre pour ses intérêts, aucune n'étoit encore effectuée, quoique de son côté il eût rempli, au risque de sa vie, les engagemens qu'il avoit pris avec le prince. — Les missionnaires ne sachant que répondre à ces justes griefs, se réduisirent à l'engager à attendre qu'ils eussent vu *Pomarre* et plaidé sa cause auprès de lui. — Après beaucoup de pourparlers, on finit par me nommer médiateur entre les deux parties.

Aussitôt que *Pomarre* fut informé qu'il alloit perdre un si brave guerrier, au profit de ses ennemis, il accourut à *Matavaï* pour me prier d'interposer mes bons offices auprès du *Suédois* et d'amener une réconciliation entre eux; mais celui-ci étoit décidé à n'entendre à aucune proposition.

Je représentai à *Pomarre* que mes négociations avec le *Suédois* n'avoient point réussi; que cet homme se plaignoit, et avec raison, qu'il l'eût abandonné après les nombreux et importans services qu'il lui avoit rendus. —

Que puis-je donc faire pour lui, me demanda *Pomarre?* — Pourvoir, lui dis-je, à son existence et à celle de sa famille. — C'est juste, me répondit *Pomarre;* mais la chose exige que j'y réfléchisse, parce que toutes les places ne me paroissent pas convenir au *Suédois.* — Il me fut aisé de m'appercevoir que ceci n'étoit qu'une défaite de sa part.

La reine *Edeah* arriva dans ces entrefaites. — Elle fit, à son ordinaire, mille caresses au *Suédois*, en lui rappelant leur ancienne parenté. *Pierre* avoit, en effet, épousé en premières noces une parente de la famille royale, et il lui avoit été assigné pour ce mariage une grande étendue de terre. Mais il se montra aussi insensible aux caresses d'*Edeah* qu'aux avances de *Pomarre.*

Je revins à la charge auprès de ce dernier, et je lui dis que je n'obtiendrois rien du *Suédois*, à moins qu'il ne fît succéder promptement les effets aux promesses qu'il lui avoit faites, *Pierre* paroissant bien décidé à ne pas ajouter foi plus long-temps à sa parole. *Pomarre* me pria alors d'empêcher son départ jusqu'au lendemain, se proposant de me voir dans la matinée et de m'apporter une solution satisfaisante.

Les missionnaires qui désiroient aussi vivement

ment que les choses pussent s'arranger, joignirent leurs instances à celles de *Pomarre*. — Je vis le *Suédois* dans la soirée, et lui parlant plus fortement que je n'avois encore fait, je l'engageai à bien réfléchir avant de se livrer à l'exécution d'un projet dont les suites pouvoient lui devenir funestes, en l'éloiguant pour jamais de l'île. — Je lui représentai que les intérêts et la sûreté des missionnaires étoient d'une trop haute importance pour pouvoir être compromis, ce qui ne manqueroit pas d'arriver, s'il se joignoit aux ennemis de *Pomarre*; et qu'il résulteroit de là qu'à l'arrivée du premier vaisseau de la mission, il seroit enlevé de l'île et reconduit forcément en Europe. Je savois que cette dernière représentation ne pouvoit manquer de faire effet sur lui; car il ne craignoit rien tant au monde que d'être obligé de quitter un pays où toutes les choses nécessaires à la vie sont assurées. — L'*éléphantiasis*, d'ailleurs, dont il étoit atteint, lui ôtoit tout moyen de vivre, par son industrie, dans aucune des contrées de l'Europe. Il en étoit bien convaincu, et c'est ce qui lui faisoit craindre encore davantage d'être éloigné de l'île. — Soit qu'il comprît ma politique, ou par toute autre cause, il écouta mes remontrances avec la plus

grande indifférence, en affectant néanmoins de me remercier de l'intérêt que je lui témoignois. Cet homme, fin et rusé de son naturel, avoit encore beaucoup acquis à l'école des *Otaïtiens*.

Pomarre, pour cette fois, fut exact à sa parole. — Il se rendit chez moi le lendemain de grand matin, et, me faisant remarquer une portion de terre éloignée d'environ un demi-mille de notre maison, il me dit que le *Suédois* pouvoit en prendre possession, et que sous peu il feroit quelque chose de mieux pour lui. — Vis-à-vis de cette portion de terre étoit une petite île. *Pomarre* ajouta que tout le poisson autour de cette île lui appartiendroit exclusivement, et qu'il viendroit le jour suivant l'installer dans sa nouvelle propriété. — *Pierre* parut très-satisfait, quoiqu'il laissât appercevoir encore quelque ressentiment de l'ingratitude avec laquelle il avoit été long-temps traité. — *Pomarre* revint le lendemain, comme il l'avoit promis, et l'affaire se conclut à la grande satisfaction de tous. — Elle fut terminée à temps, car je ne doute pas que, si le *Suédois* avoit été s'établir chez les *Hidieams*, son séjour parmi eux n'eût eu les suites les plus funestes pour la grandeur de *Pomarre* et la sûreté

des missionnaires. — Brave et rusé comme il étoit, il seroit devenu un dangereux ennemi. — Il auroit présenté un point de ralliement pour tous les matelots déserteurs et les autres Européens mécontens de l'île. Réunissant toutes les qualités nécessaires à un chef de parti (1), il eût allumé la guerre civile dans *Otaïti*.

Lors de la dernière entreprise contre les *Attahourans*, il conduisoit l'avant-garde des troupes de *Pomarre*, et il y a peu à douter que, sans son assistance et celle de nos gens, les *Attahourans* eussent été beaucoup moins intimidés. — Dans la guerre précédente en 1802, où *Pierre* commandoit en chef, ils perdirent une grande quantité des leurs. Tandis qu'ils passoient leur temps à ravager le pays ennemi, il fit une irruption soudaine dans *Attahoura*, avec un parti des adhérens de *Pomarre*, et y tua beaucoup de monde. Les objets princi-

(1) *Note de l'auteur.* — Cet homme devenoit beaucoup plus dangereux encore dans ce moment, en ce que j'avois renvoyé les déserteurs que j'avois employés à mon premier débarquement. — Ces gens se seroient joints volontiers à lui, dans l'espérance de partager sa fortune. Cette seule considération suffisoit pour déterminer *Pomarre* et *Edeah* à remplir leurs engagemens avec le *Suédois*.

cipaux de la vengeance de cet homme féroce et sanguinaire étoient les vieillards, les femmes et les enfans.

Peu de temps après qu'il fut devenu résidant à *Otaïti*, il avoit, à la tête d'un petit nombre des guerriers de *Pomarre*, soumis tout un district qui s'étoit insurgé contre *Otoo*. C'étoit l'homme sur qui tous les regards se portoient dans les momens de crise et de danger. — A l'arrivée des missionnaires dans l'île, il agit comme interprète entre eux et les chefs. — Il accompagna le vaisseau le *Duff* aux îles des *Amis et des Marquises*, pour lui rendre tous les services en son pouvoir, et on doit bien penser que sa longue résidence parmi les naturels lui avoit acquis un crédit considérable.

CHAPITRE XXV.

Longue absence du vaisseau. — Son naufrage. — Empressement de Pomarre *à secourir et protéger l'équipage, sauvé sur un radeau.*

Notre vaisseau avoit déjà été absent deux mois entiers, tandis que nous avions calculé cette absence à trois semaines au plus. — Je renfermois mon inquiétude ; mais les gens qui me secondoient étoient moins discrets. — Ils commençoient à faire des songes funestes sur le sort du vaisseau, et je cherchois en vain à leur prouver qu'il n'y avoit rien d'extraordinaire dans ce retard, probablement occasionné par les vents d'ouest. — L'inquiétude me gagna décidément aussi, lorsque nous apprîmes qu'on avoit trouvé, à trois lieues au nord de l'île, les débris d'un vaisseau. — Les dimensions de la voile prouvoient avec évidence qu'elle avoit appartenu à un bâtiment d'une certaine grandeur ; et je voyois dans les regards du roi et de tous les *Otaïtiens*, qu'aucun d'eux ne

doutoit que notre vaisseau n'eût péri en effet. — Quelques canots étant arrivés des *Mottos*, nous allâmes *Otoo* et moi prendre auprès d'eux des informations. — Ils nous confirmèrent seulement la nouvelle du naufrage d'un bâtiment ; mais ils différoient entre eux sur les dimensions. Quelques-uns affirmoient que ce n'étoit qu'un grand canot. — Sur les entrefaites on entendit tirer un coup de canon, et je mis aussitôt deux canots à la mer, pour porter du secours. — Ils ne tardèrent pas à revenir avec la nouvelle que les débris qu'on avoit apperçus étoient ceux de notre vaisseau, dont l'équipage avoit fabriqué un radeau pour se sauver. — Je renvoyai aussitôt les canots avec des rafraîchissemens pour les malheureux naufragés qui avoient été réduits à deux verres d'eau par jour.

Le radeau, d'après la forme carrée qu'on avoit été obligé de lui donner, ne pouvoit naviguer que vent arrière. Au lieu d'aborder à *Matavaï*, l'équipage se vit contraint de gagner la partie de l'île située sous le vent, où il n'atterrât qu'avec beaucoup de difficulté. — Une heure plus tard, il eût inévitablement péri ; car il s'éleva une tempête qui dura toute la nuit.

Je dois rendre justice à *Pomarre* qui, dans

cette occasion, montra beaucoup d'humanité et de dévouement. A peine eut-il connoissance de l'arrivée des naufragés, qu'il se hâta d'aller à leur secours, dans la crainte que les habitans de la partie de l'île où ils avoient touché, ne voulussent profiter de l'état de foiblesse où ils se trouvoient réduits, pour leur enlever le peu qu'ils avoient pu sauver du vaisseau. — Il leur porta un cochon rôti, avec une quantité suffisante de fruit de l'arbre à pain; en un mot, il n'épargna rien pour adoucir leurs souffrances et contribuer à la sûreté de leur vie et de leurs effets.

Après avoir confié la factorerie aux soins des missionnaires, j'allai rejoindre mes compagnons. — *Pomarre* craignoit principalement que nous ne fussions attaqués par les *Attahourans* qui étoient dans le voisinage. — S'ils l'eussent entrepris, ils n'auroient pas manqué, dans l'état de foiblesse et d'épuisement où étoit l'équipage, de nous faire beaucoup de mal. Le mauvais temps eût encore concouru à faire réussir leur attaque.

Heureusement les craintes du roi et les nôtres se trouvèrent sans fondement. — Si l'équipage avoit été forcé de se retirer dans une autre île, je ne doute pas qu'il n'eût été pillé. — L'en-

nemi auroit profité de sa détresse pour l'attaquer avec plus d'avantages. — Il y a peu de générosité à attendre d'un sauvage; il ne connoît point ce que les nations civilisées appellent le point d'honneur. — Un ennemi désarmé n'est à ses yeux qu'une proie plus facile et plus assurée. — Pour lui, la gloire consiste à vaincre sans péril.

Pomarre n'oublia pas, quelques jours après, de demander des présens. — Il n'en fut pas de même des missionnaires. Ils n'avoient été dirigés dans les services qu'ils venoient de nous rendre, que par cette charité chrétienne, dont la récompense est dans le ciel.

L'équipage se trouvant hors d'état d'assister au service divin dans la chapelle des missionnaires, M. *Jefferson*, avec cette piété éminente qui le distingue, prêcha un sermon en action de grâce à la factorerie.

CHAPITRE XXVI.

*Evénemens qui eurent lieu sur le vaisseau pendant son absence d'*Otaïti. — *Insubordination de l'équipage.*

Nos premières recherches, après que l'impression occasionnée par la perte de notre vaisseau fût un peu diminuée, se portèrent sur les circonstances de ce malheureux événement. Les voici telles que le capitaine les rapporta.

Les vents contraires et la violence des courans avoient empêché pendant quinze jours le vaisseau de gagner au vent, et ce ne fut que le jour qui précéda sa perte, qu'il avoit commencé à trafiquer avec les naturels. — Nos gens et les insulaires étoient convenus de reprendre le lendemain les échanges ; mais, comme dit un vieux proverbe : l'*homme propose et Dieu dispose.* — D'après cette convention, le capitaine devoit s'entretenir dans la même position pendant la nuit ; tandis qu'il manœuvroit à cet effet, le vaisseau se perdit malheureusement sur un banc de roches

et de sable, qui, quoiqu'élevé au-dessus de l'eau, n'avoit pas encore été reconnu. — Le capitaine et l'équipage, après être débarqués avec beaucoup de difficulté, s'occupèrent à sauver le plus de vivres et de munitions qu'ils purent; mais la nuit suivante le canot leur fut enlevé par l'entremise des *Otaïtiens*, sans qu'il leur ait été possible de le recouvrer. — Les voleurs ne se bornèrent pas à prendre le canot; ils dérobèrent aussi les fusils et les munitions, qui devoient servir à la défense de nos gens, contre les attaques des naturels.

Il fut décidé qu'on construiroit un autre canot avec des planches qui se trouvoient à bord du vaisseau. En conséquence on se mit aussitôt à l'ouvrage, et le canot étoit déjà presque achevé lorsque les naturels des îles voisines vinrent en très-grand nombre troubler nos gens, qui réussirent néanmoins à les contenir par leur courage et leur vigilance. — Le canot fini, chacun se prépara à quitter ce malheureux îlot; mais les maux de nos compagnons n'étoient pas encore à leur terme. — Après plusieurs tentatives, il fut reconnu impossible de faire passer le canot au-delà du ressif, et il fallut renoncer à ce moyen de salut. — Les naufragés se trouvoient réduits par-là à une

situation presque désespérée; leurs forces et leur courage étoient épuisés ainsi que leurs matériaux.

La nécessité est la mère de l'invention. Chaque homme de l'équipage fut consulté sur ce qu'il y avoit de mieux à faire pour le salut commun. — Il étoit instant de prendre un parti, car les naturels devenoient de plus en plus redoutables, et il ne se passoit pas un jour sans qu'on n'en vînt aux mains avec eux.

On arrêta enfin, comme dernière ressource, que le pont du vaisseau seroit rompu, et qu'on construiroit un radeau avec les planches et les clous qui en proviendroient. Comme ce radeau, par sa forme plate, devoit tirer peu d'eau, on espéroit qu'il traverseroit le ressif avec moins de difficulté. Mais pendant qu'on étoit occupé à le construire, les sauvages attaquèrent dans la nuit les deux sentinelles qui le gardoient, et les percèrent de leurs lances. On désespéra pendant long-temps de la vie de l'un de ces hommes; mais grâce à l'habileté de M. *Elder*, chirurgien des missionnaires à *Otaïti*, et aux soins du respectable M. *Jefferson*, il guérit de ses blessures.

Le radeau n'étoit pas encore entièrement achevé, que l'équipage, quoiqu'excédé de fa-

tigue, mais en proie aux plus vives alarmes, supplia le capitaine de quitter l'île. En vain celui-ci leur représenta-t-il l'état d'imperfection du radeau; ils s'écrièrent tous qu'ils préféroient de hasarder leur vie sur le radeau, que d'être exposés à des inquiétudes continuelles, ou même à être massacrés cruellement par les sauvages. Il n'est peut-être pas inutile d'observer que les hommes qui insistèrent le plus pour le départ, étoient des criminels déportés. — Ils avoient, au risque de leur vie, osé braver les lois de leur pays, et ils n'osèrent, dans cette circonstance, braver la mort.

On acheva néanmoins le radeau, et lorsqu'il fut fini, l'équipage, au nombre de dix-huit personnes, y compris le capitaine, s'y embarqua avec quelques fusils, une petite quantité de poudre, un sac de biscuit et dix gallons d'eau. Cette eau étoit si saumâtre qu'il n'y avoit que la nécessité qui pût en prescrire l'usage. On peut inférer de là que les naturels de l'île doivent avoir beaucoup à souffrir de cette qualité de l'eau.—Ce n'est qu'en creusant à une grande profondeur dans le banc de sable, large de quarante verges, et n'ayant pas plus de quatre pieds au-dessus du niveau de la mer, qu'on peut se procurer de meilleure eau. En

filtrant à travers le sable, elle se purifie, en quelque sorte, de sa qualité saline.

Le radeau étoit à peine à flot, que les sauvages se précipitèrent sur notre vaisseau naufragé, et en enlevèrent tout ce qu'ils purent transporter. — Après cinq jours de trajet sur la plus chétive des embarcations, nos gens arrivèrent à *Otaïti*, exténués de fatigues. — Nous ne tardâmes pas à éprouver la vérité d'une maxime qui trouve presque toujours son application dans le cours des grands événemens, ainsi que l'histoire ne le confirme que trop; je veux parler des atteintes portées à l'autorité par l'effet des mauvais succès. — Pendant tout le temps de l'absence du vaisseau, nos salaisons s'étoient faites à la factorerie dans le plus grand ordre; son naufrage rompit tous les liens de la subordination. — Les déserteurs européens que nous avions pris à notre service cherchèrent à prévenir les naturels contre nous. Ils leur dirent que la perte du vaisseau nous avoit mis tous au même niveau, et que continuer de rester à notre service, ce seroit travailler pour des gens qui n'avoient aucuns moyens de les récompenser. Ces propos firent assez d'impression sur l'esprit des naturels pour les détacher de

nous, et ils se joignirent aux révoltés. — La conduite de ceux-ci étoit d'autant moins pardonnable, que la plus grande partie d'entre eux n'avoient au fond rien à faire à la factorerie où toute la peine étoit supportée par les naturels. Ils n'avoient point non plus l'embarras de pourvoir à leur nourriture et à leurs vêtemens; ce soin rouloit entièrement sur moi.

La révolte s'étendit jusque parmi nos gens eux-mêmes. Ils vinrent en corps demander qu'on leur remît les armes et les munitions qui avoient échappé au naufrage. — Je répondis qu'une pareille demande étoit extrêmement déraisonnable dans la situation où nous nous trouvions; et comme M. *Jefferson*, l'un des missionnaires, avoit une commission de juge de paix du gouverneur de la Nouvelle-Galle méridionale, je dis aux mutins que je m'en rapportois à ce qu'il décideroit. — Ils consentirent à m'accompagner chez M. *Jefferson*, où nous nous transportâmes le même jour sur les trois heures. — M. *Jefferson*, craignant autant pour la tranquillité de l'île que pour celle de la mission, se prononça nettement contre la remise des armes. — Nous offrîmes aux révoltés d'autres objets qui ne les satisfirent pas en-

tièrement. — Les plus embarrassans étoient ceux qui avoient sauvé quelque chose du naufrage. — Les insulaires avoient de la considération pour eux à cause de leur richesse ; et en conséquence ces gens-là avoient beaucoup d'estime pour eux-mêmes. Il y avoit quelque chose de plaisant dans l'importance qu'ils avoient prise tout à coup, et dans l'art que les insulaires employoient à la leur donner. — On peut bien comprendre que ces matelots ne tardèrent pas à etre complètement dépouillés par la flatterie des *Otaïtiens*, et alors ils retombèrent à leur place, et reprirent le sentiment de leur devoir. — C'est un curieux sujet d'observation pour le philosophe, que le changement qui s'opère chez l'homme du peuple, lorsqu'il acquiert tout à coup de l'importance.

Je ne sais comment il arriva que tout ce qui avoit été escamoté à nos matelots, alla finalement enrichir les magasins de la famille royale. — *Pomarre* et son fils *Otoo* trouvèrent moyen de s'emparer successivement de tout.

Lorsque nos matelots révoltés furent redevenus pauvres, je sentis que je reprenois de la

considération aux yeux des insulaires, parce que j'avois conservé quelques objets en propriété. — A *Otaïti*, l'homme le plus riche est toujours l'homme le plus important.

CHAPITRE

CHAPITRE XXVII.

Voyage à Eimeo. — *Evénemens qui nous arrivent dans cette île.*

Nous avions fait un assez long séjour à *Otaïti*, pour nous convaincre que l'on n'est bien venu de ses habitans, qu'autant qu'on a quelque chose à leur donner. — L'intérêt personnel est le mobile de toutes leurs actions; mais ils ont l'art de le cacher sous les formes de la bienveillance et de la générosité. — Comme la perte de notre vaisseau avoit beaucoup diminué nos moyens d'échange, et que les *Otaïtiens* étoient devenus plus difficiles sur le prix et sur la qualité des marchandises d'Europe, d'après la grande quantité qu'on leur en avoit apportée dans les deux années précédentes, nous pensâmes que celles qui nous restoient, trouveroient un débouché plus facile dans l'une des îles voisines. — Nous nous décidâmes pour *Eimeo*, où peu de vaisseaux avoient touché, et qui, suivant les rapports qu'on nous avoit faits, devoit être mieux approvisionnée en cochons que l'île d'*Otaïti*.

La mer étoit houleuse, et notre passage fut mauvais : nous fûmes au moment de périr en entrant dans le port de *Tallow*. — Nous n'avions point de vivres, et nous avions grand besoin de manger; mais nous ne trouvâmes personne à qui demander ce genre de secours. — Les insulaires étoient rassemblés à un mille environ de l'endroit où nous avions abordé, et occupés à fêter une troupe d'*Arreoys* et d'autres voyageurs d'*Otaïti*. — Nous entendions distinctement le bruit des tambours; mais il ne vint à nous qu'un petit nombre d'insulaires, qui ne nous apportèrent rien : nous commençâmes à nous repentir d'avoir quitté *Otaïti*.

Après avoir passé la nuit dans la chaloupe, nous entreprîmes, au lever du soleil, de côtoyer l'île, pour nous procurer des subsistances. — Comme l'eau étoit peu profonde, nos gens étoient obligés souvent de quitter la chaloupe et de la tirer l'espace de plusieurs milles. — Exténués de faim et de fatigue, ils se prêtoient avec peine à ce travail. — Je tâchois de les y encourager en leur promettant de leur procurer, à quelque prix que ce fût, les premiers vivres que nous rencontrerions; mais, malgré tous nos efforts, il étoit onze heures du matin, avant que nous

eussions apperçu une habitation ; et dans les îles d'*Otaïti* et d'*Eimeo*, on ne peut pas se flatter en voyant une maison, d'y trouver toujours des provisions. — Nous approchâmes enfin d'une mauvaise cabane où nous obtînmes un petit cochon, deux ou trois fruits de l'arbre à pain et autant de plantains de montagne. — Sans les *Arreoys*, qui affament tous les endroits par où ils passent, nous eussions sans doute été mieux traités.

Les femmes de la cabane étoient fort occupées à fabriquer des étoffes, et les hommes se préparoient à faire une visite à *Ulitea*. — Il n'étoit question parmi eux que de cette expédition et des *Arreoys*. — Comme le jour se trouvoit très-avancé et que nos gens se plaignoient beaucoup de la fatigue qu'ils venoient d'éprouver, je me décidai à passer la nuit dans cette cabane, où nous nous arrangeâmes du mieux que nous pûmes. — J'employai le reste de la journée à visiter les environs.

Nous recommençâmes le lendemain matin à côtoyer l'île. — Nous rencontrâmes les mêmes obstacles que la veille, c'est-à-dire, que nous eûmes souvent à faire passer la chaloupe sur des rochers de corail à fleur d'eau, ce qui ne s'exécutoit pas sans une extrême fatigue. — Il

étoit midi lorsque nous arrivâmes auprès de l'habitation du chef de l'île. — Elle avoit cent quarante pieds de long sur cinquante de large; son étendue surpassoit de beaucoup celle des autres habitations de l'île. Le chef, qui est frère d'*Edeah*, nous reçut avec cordialité. — Il fit d'abord rôtir un cochon, qu'il nous offrit avec du fruit de l'arbre à pain. — Après cela, il nous fit voir ses magasins. — Ils contenoient cinq fusils, deux pistolets, sept à huit livres de poudre renfermées dans des bouteilles, ou enveloppées avec des étoffes du pays, dix pierres à feu, un marteau, des tenailles, et quelques clous de différentes grandeurs.

Cependant nous n'avancions pas la principale affaire qui nous avoit amenés dans l'île; savoir, l'achat d'une provision de porcs. — Les naturels ne vouloient échanger leurs cochons que contre des fusils et de la poudre; et sur ces deux articles nous n'étions guère plus riches qu'eux.

Nos gens eurent tout le temps de se reposer, et ils reprirent courage. — Le lendemain nous continuâmes à côtoyer l'île, toujours accompagnés d'un habitant d'*Eimeo*, que *Pomarre* nous avoit donné pour guide. — Cet homme nous assura que nos maux touchoient à leur

terme, que nous arriverions incessamment dans le lieu de sa résidence, et que nous y trouverions des vivres autant que nous en voudrions, et entre autres beaucoup de cochons. — C'étoit nous annoncer la terre promise, et chacun de nous redoubla d'efforts pour y parvenir. En effet, nous atterrâmes bientôt à un village, beaucoup plus grand que tous ceux que nous avions vus jusque-là, et dont les hommes et les femmes s'empressèrent de nous bien accueillir. — Notre chaloupe avoit tellement souffert des ressifs sur lesquels nous avions passé, qu'elle ne pouvoit plus tenir la mer, et qu'il falloit songer sérieusement à la réparer. — Nous y employâmes la journée entière; et je me proposai de recommencer notre voyage le lendemain matin.

La curiosité des insulaires étoit fort importune. — Il falloit leur montrer tout ce que nous possédions. Ils prétendoient ne pouvoir se décider sur les échanges proposés, que lorsqu'ils auroient vu ce que nous avions à leur offrir. — Notre guide d'ailleurs les avoit informés que j'étois fort riche, et leur curiosité en étoit plus excitée. — Ils parurent enchantés de la vue de mon trésor, et promirent que le

lendemain matin les cochons arriveroient en abondance.

J'étois dans l'usage de ne me coucher qu'à côté de mon coffre-fort, et de manière à ce qu'on ne pût y toucher sans m'éveiller. — Il étoit à peu près deux heures du matin, lorsque je m'apperçus d'un mouvement qui se faisoit auprès de moi. — Je m'éveillai en sursaut, et je vis un homme d'une très-grande taille qui s'éloignoit emportant mon coffre sur ses épaules. — J'appelai aussitôt mes compagnons : il n'y en avoit que deux auprès de moi. — Je pris un bâton et je me mis à courir après le voleur; mes deux compagnons me suivirent de loin. — J'atteignis le larron, au moment où il arrivoit dans une habitation pleine d'insulaires. — Sans réfléchir aux conséquences, je l'assaillis à coups de bâton. — Ses compatriotes accoururent à son secours, m'arrachèrent le bâton et me frappèrent moi-même. — N'ayant à espérer aucun secours de mes deux compagnons, qui paroissoient glacés de terreur, je n'eus d'autre ressource que la fuite. — Je me rendis incontinent chez le chef de l'île pour lui porter ma plainte; mais je m'apperçus à la manière dont il me répondit, qu'il étoit lui-même

complice du vol. — Il refusa de m'accompagner dans la maison où l'on avoit porté mes effets. — Je saisis alors le manche du gouvernail, qui étoit en fer, et je lui déclarai que j'allois tuer le voleur de ma main, ou y perdre la vie. — Le chef consentit alors à me suivre. Tout le village se mit en mouvement; le voleur étoit assis en triomphe sur la caisse enlevée.

Ce fut sans doute une circonstance heureuse que mes deux pistolets chargés se trouvassent dans la caisse, sans cela il est probable que j'aurois tué cet homme, et que nous aurions tous péri par suite de cette imprudence. — Mes deux compagnons avoient repris courage, et menaçoient le voleur de leurs couteaux; mais lorsqu'ils virent que les insulaires étoient prêts à défendre leur compatriote, ils redevinrent plus calmes. — Je me mis alors à représenter au chef que *Pomarre* et *Edeah* seroient indignés du procédé dont nous étions victimes, puisque nous étions envoyés par eux pour leur procurer de l'*ava*, — Effectivement, ils m'avoient donné la commission de leur en apporter le plus que je pourrois. — Mes menaces ne réussirent point. — Le chef me renvoyoit au voleur, et celui-ci au chef, en sorte qu'il étoit évident que l'entreprise s'étoit faite d'accord entre eux.

— Enfin le voleur consentit à reporter le coffre dans l'endroit où il l'avoit pris, sous la condition qu'il recevroit une récompense convenable. — Je fus forcé d'en passer par-là, et de payer le voleur pour me rendre mes effets.

En rapprochant diverses circonstances, je ne doutai point que le guide que nous avoit donné *Pomarre*, ne fût un des meneurs du complot, et je résolus de l'en punir. — Après avoir remis la chaloupe en mer, je l'engageai à se rembarquer, et quand nous fûmes à un mille et demi du rivage, nous le jetâmes à l'eau pour qu'il retournât à la nage parmi ses perfides compatriotes.

Nous fîmes de violens efforts pour gagner *Otaïti*, mais le vent étant contraire et la mer très-grosse, nous fûmes obligés de revenir à *Eimeo*, et de nous mettre à couvert dans une petite baie. Pendant les deux jours suivans, il y eût une tempête terrible; et nous aurions infailliblement péri, si nous nous étions obstinés à rester à la mer. — Deux canots de *Pomarre*, qui voulurent tenir la mer, périrent corps et biens. — Les naturels de la baie où nous nous étions réfugiés, nous traitèrent avec beaucoup d'affabilité. — Ils nous procurèrent une certaine quantité de cochons; mais ils ne voulurent

les échanger que contre de la poudre et des fusils.

Le vent s'étant un peu calmé, nous fîmes voile pour *Otaïti*, où nous arrivâmes après une absence de neuf jours.

CHAPITRE XXVIII.

Observations sur Eimeo. — *Sa grande infériorité à* Otaïti. — *Préparatifs pour une expédition contre* Attahoura.

Le capitaine et l'équipage avoient été très-inquiets pour notre sûreté. — Nous nous plaignîmes vivement à *Pomarre* et à *Edeah*, de la perfidie des insulaires d'*Eimeo*. — Ils parurent fort touchés de l'atteinte portée aux lois de l'hospitalité à notre égard ; ils nous engagèrent à aller mettre tout à feu et à sang dans cette île, ce qui est la manière ordinaire de se venger de leurs ennemis, en usage parmi ces insulaires ; mais nous ne nous trouvâmes pas disposés à les imiter, comme nous ne crûmes nullement à la sincérité des regrets de *Pomarre* et d'*Edeah*.

J'observai, en faisant le tour de l'île d'*Eimeo*, que ses habitans différoient très-peu des *Otaïtiens*. — Le havre de *Tallow* est situé dans la partie *nord-ouest*. — Comme presque tous les ports des îles de la *Société*, il est précédé d'une

barre ou ressif, qui en rend l'entrée un peu difficile quand la brise du large n'est pas forte. Cet obstacle franchi, un vaisseau de guerre du premier rang pourroit y mouiller en toute sûreté, ce havre étant parfaitement abrité par les terres. Il est, en outre, si spacieux qu'il contiendroit la moitié des vaisseaux de la marine royale d'Angleterre.

L'île d'*Eimeo* n'a pas la fertilité d'*Otaïti*. En tout elle lui est fort inférieure. — Ses habitans sont très-adonnés au vol, et il est presque impossible d'échapper à leur adresse. — Ils n'ont rien de l'hospitalité des *Otaïtiens*, et ce défaut peut, il est vrai, provenir de la rareté des subsistances dans leur île. — Nous n'y apperçûmes qu'un très-petit nombre d'arbres à pain et de cocotiers, et leur nourriture principale nous parut consister dans le plantain de montagne et dans du poisson de mer. Plusieurs de ces insulaires étoient attaqués de la dyssenterie, ce que nous attribuâmes à la qualité de leurs vivres. — Les cochons d'*Eimeo* sont, généralement parlant, plus gros que ceux d'*Otaïti*. — La grandeur et la force de leurs défenses, jointe à leur férocité naturelle, rend l'approche de ces animaux dangereuse.

L'île est gouvernée par un des parens d'*Edeah*.

— Les *Eiméennes* nous ont paru beaucoup plus industrieuses que les *Otaïtiennes*. La plupart étoient occupées à fabriquer des étoffes, et toutes se préparoient à faire une visite à *Ulitea*. — La population d'*Eimeo* m'a semblé très-foible, et j'en ai auguré que l'infanticide y étoit établi comme à *Otaïti*.

Lors de la première découverte de cette île, les naturels exercèrent leur penchant au vol, sur une des chèvres du capitaine *Cook*. Cet excellent homme, qui étoit aussi incapable de souffrir que de commettre un tort, exigea qu'on lui remît le voleur et l'objet volé. Dans les entrefaites, une seconde chèvre fut encore dérobée. Irrité de cette audace, le capitaine *Cook* signifia au chef d'*Eimeo* qu'il détruiroit tous les canots de l'île, si on ne lui ramenoit aussitôt ses deux chèvres, et si on ne lui livroit en même temps les voleurs pour en faire justice. Il se vit obligé d'exécuter une partie de ses menaces avant de recouvrer ses chèvres.

Il paroissoit naturel d'espérer que cet exemple auroit produit un effet salutaire sur le caractère national de ces insulaires, et mis par la suite les navigateurs à l'abri de leurs déprédations. — Rien, malheureusement, ne peut corriger ces peuples de leur penchant au vol,

et ils continueront d'être voleurs aussi longtemps qu'ils continueront d'être sauvages.

Il survint, après l'arrivée de nos gens à *Otaïti*, un événement politique qui fut heureux pour nous, en ce qu'il contribua à assurer la tranquillité dont nous jouissions. — J'ai dit plus haut que *Pomarre* et le peuple d'*Attahoura* avoient conclu entre eux la paix en 1802. *Pomarre*, néanmoins, n'avoit point abandonné le projet de conquérir les *Attahouriens*, et s'il consentit à faire la paix, ce fut moins par amour pour elle, ou à cause du fardeau de la guerre, que pour se procurer le temps de rassembler de plus grandes forces. — Le traité ne fut donc pas plutôt conclu qu'il avisa aux moyens de recommencer la guerre, et il étoit déjà presqu'en état de se remettre en campagne, lorsque nos gens débarquèrent dans l'île, après le naufrage du vaisseau.

Une seule chose restoit à faire à *Pomarre*, c'étoit d'attacher nos matelots à son expédition. — Il résolut donc de tout tenter pour les gagner. — Après leur avoir exposé la justice de la guerre qu'il alloit entreprendre, et communiqué ses plans, il leur promit que tout le butin, tels que les femmes, les cochons et les étoffes seroient pour eux. — Il étoit difficile pour nos

gens de résister à la tentation, et ils consentirent à suivre *Pomarre* et à combattre pour lui. — *Pomarre* s'adressa ensuite au capitaine et à moi, et nous pria instamment de lui prêter assistance dans une guerre qu'il prétendoit être aussi juste que nécessaire.

Comme la querelle de ces peuples ne nous concernoit nullement, nous nous excusâmes d'y prendre part, en alléguant que nous avions une propriété à défendre à *Matavaï*. Nous dîmes cependant à *Pomarre* qu'il pouvoit disposer de notre canot avec son appareil; mais voyant qu'il ne pouvoit rien obtenir au-delà, il refusa d'accepter notre offre. — Nous ajoutâmes, néanmoins, que si les *Attahouriens* venoient l'attaquer à *Matavaï* ou à *Oparre*, nous le défendrions jusqu'à la dernière extrémité.

Il parut satisfait de cette assurance, et au commencement du mois d'août 1803, le roi *Otoo*, et son frère *Terinavouroa*, roi de *Tiarabo*, *Pomarre*, *Edeah*, *Paitia*, frère de *Pomarre* et *Awow*, leur sœur, partirent pour cette grande expédition, à la tête de tous leurs guerriers, auxquels s'étoient joints dix *Européens*. Ils étoient suivis de quelques vieilles femmes et de pêcheurs, chargés de pourvoir

à la subsistance de l'armée. Suivant le bruit général, dix ou douze sacrifices humains devoient précéder l'ouverture de la campagne, pour se rendre les dieux du pays favorables. — L'armée ne s'avança qu'à petites marches et avec beaucoup de précautions, pour éviter les embuscades. On eût dit qu'elle mesuroit tous ses pas.

Terinavouroa, roi de *Tiarabo*, mourut en chemin, laissant sa couronne et ses biens à son ministre. — Sa femme restoit médiocrement pourvue; mais comme elle étoit cousine d'*Otoo*, et sœur de la reine, elle continua de résider dans la famille. — La plus grande partie des sujets de *Terinavouroa* se rendirent, suivant l'usage du pays, au *tapaow* ou sépulcre, situé à *Oparre*, pour y assister à ses obsèques. — Ce *tapaow* est une espèce de plate-forme, soutenue par six poteaux, et élevée à environ quatre pieds de terre. — Le mort est placé dessus dans la posture d'une personne assise; il est recouvert d'un vêtement écarlate, et entouré pendant les premiers jours par ses anciens serviteurs. — Le chirurgien des missionnaires avoit été adopté par *Terinavouroa* pour son *tayo*, et, sans sa qualité d'étranger, ce titre l'eût mis en possession de la plus grande partie des biens du dé-

cédé. — D'ailleurs il étoit peu considéré dans l'île, parce que ses talens n'étoient pas ceux d'un guerrier.

Beaucoup d'insulaires imputèrent la mort de ce roi aux prières des missionnaires. Ces naturels sont persuadés que plusieurs de leurs compatriotes sont morts de cette manière. — *Edeah* fut très-affligée de la perte de *Teri-navouroa*. Il avoit été son favori, comme *Otoo* étoit celui de *Pomarre*.

Lorsque l'armée royale fut entrée sur le territoire ennemi, les rebelles (c'est ainsi que *Pomarre* affectoit de nommer les *Attahouriens*), les rebelles, dis-je, feignant d'ignorer le sujet de la venue de cette armée, députèrent au-devant d'elle pour s'en informer. Les chefs ne répondirent que par des protestations d'amitié; mais les *Attahouriens* étoient sur leurs gardes.

Il n'est pas aisé de dire ce qui seroit arrivé, si les deux partis en étoient venus aux mains. —Mais le parti de *Pomarre* s'étoit si fort accru, que les *Attahouriens* prirent l'épouvante. Un grand nombre d'entre eux mirent bas les armes; le reste se voyant trop affoibli par cette désertion, suivit bientôt leur exemple. Tout le pays se trouvant ainsi soumis, *Pomarre*

marre déposséda les principaux chefs de leurs terres, qu'il divisa entre ses amis. — *Edeah* et *Innamotoa*, veuve d'*Oripiah*, qui étoit frère de *Pomarre*, en eurent la meilleure partie. — La dernière, jouissoit d'une si haute estime, que les propriétaires dépossédés applaudirent même à cet acte de faveur à son égard.

CHAPITRE XXIX.

Arrivée d'un vaisseau. — Mort de Pomarre. *— Son caractère.*

APRÈS la perte de notre vaisseau, notre perspective à *Otaïti* devenoit fort triste. — Nous avions sauvé si peu de chose, que nos moyens de subsistance étoient très-incertains; car il n'est pas plus facile de vivre sans argent à *Otaïti* qu'en Europe. — Nous ne pouvions pas penser à entreprendre de construire un bâtiment; notre charpentier étoit resté aux îles *Sandwich*, et il eût été inutile d'essayer d'obtenir de nos gens quelques secours pour cette construction, lors même qu'ils en auroient été capables. — Toute notre autorité sur eux s'étoit anéantie par le naufrage. — La vie indolente d'*Otaïti* les séduisoit, et de tout l'équipage nous n'étions plus que quatre à désirer de retourner en Europe: c'étoient le capitaine, le contre-maître, le cuisinier et moi. — Notre armurier s'étoit établi dans l'île, où il paroissoit devoir toujours trouver des moyens de subsistance.

Après une inquiétude, qui alla croissant pendant trois mois entiers, la Providence vint à notre secours. — Une après-dînée, nous entendîmes les naturels qui crioient : *Te pahia! te pahia!* un vaisseau ! un vaisseau ! — Il est impossible de décrire le mélange de joie et de crainte que nous ressentîmes à sa vue. — Nous appréhendions que le capitaine de ce vaisseau fît quelque difficulté de nous prendre à son bord, ou que sa destination fût pour la Chine, ou pour un trajet encore plus long. — Il se trouva heureusement que le bâtiment qui étoit Anglais, alloit au port *Jackson.* — Nous ne pouvions pas mieux rencontrer; car ce que nous désirions le plus, étoit de gagner cet établissement. — Nous fîmes marché avec le capitaine pour notre passage, et quelqu'indignés que nous fussions de la conduite de nos gens, nous leur abandonnâmes le peu d'effets qui nous restoit.

La veille même de notre départ, *Pomarre* mourut subitement. — Sur la nouvelle de l'arrivée d'un bâtiment, il étoit parti d'*Oparre*, emportant dans son canot des cochons qu'il nous destinoit en présent, lorsqu'à mi-chemin, il fut frappé d'apoplexie. — Ses gens forcèrent aussitôt de rames pour regagner *Oparre*, où *Edeah*

venoit d'arriver, se rendant à notre bord pour nous faire ses adieux. — Elle expédia messager sur messager aux missionnaires et à leur chirurgien, pour engager celui-ci à se transporter, le plus promptement possible, à la résidence de *Pomarre*. — Le chirurgien étoit alors sur notre vaisseau, où il prenoit congé de nous. — Nous lui conseillâmes, dans le cas où il trouveroit *Pomarre* encore en vie, de ne lui prescrire aucun remède; car les insulaires, s'il venoit à mourir, ne manqueroient pas d'attribuer sa mort au poison, et se porteroient peut-être à la venger sur les missionnaires. — On doit se rappeler qu'ils leur imputèrent celle de *Terinavouroa*, d'après la persuasion dans laquelle ils sont, que les prières de ces saints ecclésiastiques ont la vertu de faire mourir. Il est naturel de conclure de là que la situation de ces missionnaires n'est pas ce qui est le plus à envier dans le monde.

Le chirurgien ne perdit pas un moment de temps pour se rendre à *Oparre*. — Il y trouva à son arrivée toute la famille dans la désolation. — Le frère de *Pomarre* étoit inconsolable, et vouloit même se tuer. — Le désespoir et la confusion régnoient dans la maison. — Les uns rapportoient la mort de *Pomarre* à telle cause,

les autres à telle autre; mais l'opinion de la majorité étoit qu'il avoit offensé les dieux du pays par ses sacrifices humains. — Dans le dessein de les appaiser, on imagina un singulier expédient; ce fut d'envoyer chercher le corps d'un homme que *Pomarre* avoit sacrifié trois semaines auparavant, et de l'étendre sous le sien.

L'idée de ces insulaires d'attribuer la mort subite de *Pomarre* à l'énormité de ses crimes, n'étoit point déraisonnable, et il seroit à souhaiter, pour le bien de l'humanité, qu'elle se perpétuât parmi ces peuples. — Personne n'avoit plus de motifs de regretter *Pomarre* que les missionnaires, dont il avoit toujours été le protecteur et l'ami. — Ils écrivirent au capitaine du vaisseau pour le prier de retarder son départ jusqu'au lendemain, afin qu'il pût être instruit du parti qu'auroit pris la société dans cette circonstance inattendue. — Le capitaine consentit volontiers à leur demande.

Le lendemain matin, M. *Jefferson* se transporta sur le vaisseau, et nous apprit que la société, après plusieurs délibérations, avoit résolu de se confier aux promesses d'*Edeah*, qui les avoit assurés qu'il ne seroit rien innové par rapport à eux. — M. *Jefferson*, en nous quittant, me pria de dire à ses amis en Angleterre, qu'ils

n'eussent rien à appréhender pour lui, ni pour la mission.

Je crains que les missionnaires n'aient fait une perte irréparable dans *Pomarre*. Ce n'en fut pas une pour ses sujets; car ils avoient été bien malheureux sous son règne.— Quoique ce prince eût pour le moins d'aussi grands talens politiques que son père, il ne put parvenir, néanmoins, à contenir entièrement les ennemis de son gouvernement. Ils le regardoient comme une usurpation, et ne laissoient échapper aucune occasion de le troubler. — Les révoltés du navire le *Bounty* furent une ressource aussi heureuse qu'inattendue pour *Pomarre*. — Habile dans l'art de la dissimulation, il réussit aisément à les attirer à son parti, en leur faisant des promesses sans nombre; et il en étoit prodigue, parce qu'il ne les tenoit jamais. — Avec l'assistance de ces *héros*, car les révoltés du *Bounty* étoient considérés comme tels par les naturels du pays, *Pomarre* parvint en très-peu de temps à se faire reconnoître roi de toute l'île.

Ce ne fut pas la seule occasion où il dût sa sûreté à ses amis les *Européens*. — Ses affaires eussent été totalement ruinées dans la dernière

guerre, si les Anglais qui se trouvoient dans l'île n'avoient pris les armes en sa faveur. — Les *Attahouriens*, jusqu'alors victorieux, furent obligés de demander la paix, et la puissance de *Pomarre* se rétablit de nouveau.

Quant aux qualités personnelles de cet homme, c'étoit un sauvage d'une intelligence peu commune, et plein de grâce et de majesté. — Son air, ses manières respiroient la franchise, la candeur; mais avec tous ces dehors séduisans, *Pomarre*, au fond, n'étoit qu'un hypocrite.

Autant il s'enorgueillissoit dans la prospérité, autant il se laissoit abattre dans l'adversité. — J'en ai déjà donné une preuve dans la résolution qu'il prit d'abandonner *Otaïti*, à la suite d'une défaite. Je pourrois citer un grand nombre d'autres circonstances où il s'est adressé à des capitaines pour qu'ils l'emmenassent hors de son île.

Le trait le plus singulier dans son caractère, comme sauvage, étoit un esprit d'ordre et de prévoyance, capable de combiner et de suivre un système régulier de conduite. — Celle qu'il observa envers les *Européens* et envers les missionnaires, émanoit de ce génie politique. — Le premier mouvement d'un sauvage ordi-

naire eût été de les dépouiller de tout ce qu'ils possédoient ; *Pomarre* forma un plan mieux raisonné, celui de les protéger et de les encourager pour tirer un plus grand parti de leur industrie.

CHAPITRE XXX.

Situation critique des affaires à Otaïti. — *Zèle des missionnaires pour la conversion des naturels, suivi de peu de succès.*

LA conduite oppressive du gouvernement *otaïtien* envers ses sujets, dont il ne respecte ni la vie, ni les propriétés, a rempli l'île de mécontens, qui, à la moindre occasion favorable, ne manquent jamais de faire entendre leurs réclamations. L'abus du pouvoir est l'écueil contre lequel tôt ou tard viendra se briser l'autorité royale. — Ainsi que la plupart des rois, *Otoo*, le souverain actuel d'*Otaïti*, doit ses vices aux flatteries de ses courtisans. — Sa foiblesse leur a laissé prendre un empire qu'ils n'exercent que pour prélever en son nom des tributs onéreux à son peuple. — De là des résistances, des soulèvemens de la part de ce peuple naturellement doux et confiant, mais dont l'oppression a exaspéré le caractère. — Il résulte encore de ces vexations un grand découragement au travail, car on n'est pas tenté

de semer quand on n'est pas sûr de recueillir pour soi.

Otoo étoit encore à *Attahoura* au moment de la mort de son père, et on n'avoit point de nouvelles de lui lorsque nous mîmes à la voile. — Il est difficile de dire quels seront les effets de cette perte relativement à la tranquillité d'*Otaïti*. — A l'exception d'*Edeah*, personne de la famille royale ne m'a paru avoir les talens nécessaires pour contenir les habitans de cette île.

Peu de temps avant sa mort, *Pomarre* avoit fait faire un sacrifice humain. — Les naturels du district où il s'étoit opéré en avoient été tellement révoltés, que *Pomarre* dut la conservation de la vie à sa fuite à *Matavaï*. — Il y a quelque raison d'espérer que ces horribles sacrifices n'auront plus lieu désormais dans cette île, où ils n'étoient encouragés que par les chefs. *Pomarre* qui avoit été lui-même grand prêtre, ne croyoit jamais faire assez pour son dieu *Oro*. — Il cherchoit toujours à m'extorquer des présens qu'il prétendoit lui destiner. — Il étoit parvenu à persuader à ses sujets qu'il pouvoit obtenir d'*Oro* contre ses ennemis le châtiment qu'il lui plaisoit de demander. — Je suis convaincu qu'il n'étoit qu'un hypocrite,

et ne croyoit pas plus à *Oro* que nous; mais il conservoit une grande influence sur la masse des *Otaïtiens* par la superstition.

Rien de plus extravagant que les observances religieuses de ce peuple. On ne sait à quoi les comparer. Le zèle des missionnaires n'a pas eu jusqu'ici de grands succès, leurs prières publiques, qui se répètent tous les jours deux fois, et jusqu'à trois fois le dimanche, ne sont point suivies par les *Otaïtiens*. — On ne peut pas dire cependant que l'exemple des missionnaires ait été sans aucun effet sur eux; ils appellent le dimanche *mahanaté Etooa*, ou le jour de Dieu, et dans le voisinage immédiat de *Matavaï*, ils se conduisent ce jour-là avec une sorte de décence. J'ai déjà observé que l'exemple et les exhortations des missionnaires avoient réformé ce qu'il y avoit de plus choquant dans le caractère des danses de cette nation.

J'ai presque la conviction, d'après une circonstance qui se retrace à mon souvenir, que les missionnaires étoient redevables à *Pomarre* des égards que manifestoient les *Otaïtiens* pour leur culte. Un jour que je m'entretenois avec *Pomarre*, il me demanda des haches pour en faire présent à ses amis à *Attahoura*. — Comme je savois qu'il en possédoit quarante ou cin-

quante, je cherchai à détourner la conversation. — Voyant qu'il revenoit à la charge, et pressé par ses instances, je le renvoyai au lendemain pour lui donner une décision, et il étoit alors samedi. — Oh ! me dit *Pomarre*, votre intention est de m'amuser, car demain est *mahanaté Etooa* (dimanche), et je sais très-bien qu'on ne doit point traiter d'affaire ce jour-là. — En vain je cherchai à m'excuser, il fallut en passer par ce qu'il désiroit, et lui donner des haches.

Les présens que la famille royale perçoit des missionnaires, me laissent peu de doute que les vues de *Pomarre*, en les protégeant et les encourageant, ne fussent entièrement politiques. — Les missionnaires ne négligent rien pour faire réussir leur mission; mais je crains bien, je le répète, que leurs efforts ne soient de long-temps couronnés de succès. — Les *Otaïtiens* les considèrent comme de très-bonnes gens; ils les aiment et les estiment, mais ils ne les comprennent pas, et n'ajoutent point conséquemment croyance aux articles de leur religion.

C'est peut-être trop attendre déjà d'un peuple aussi grossier et aussi barbare; peut-être encore les missionnaires ont-ils commencé par où ils auroient dû finir, en leur prêchant les

mystères de leur religion avant de leur en avoir enseigné les premiers élémens. — Cette religion sainte ne permet pas sans doute qu'on altère le moindre de ses articles de foi; mais les missionnaires pouvoient, sans la blesser en rien, adapter leurs leçons au degré d'entendement de leurs élèves. — Les doctrines de la *Trinité* et de l'*Incarnation* ne sont point faites pour des intelligences *otaïtiennes*. — Pourquoi chercher à les leur expliquer lorsqu'ils ne peuvent les comprendre ?

Un dimanche, M. *Jefferson* invita *Otoo* et *Terinavouroa* avec tous leurs gens, à assister à une exhortation qu'il devoit faire le soir. — *Otoo* m'envoya aussitôt un exprès pour me dire qu'il désiroit que je m'y trouvasse. — Je me rendis en conséquence à la chapelle des missionnaires où je trouvai l'exhortation commencée et environ cinquante néophytes rassemblés. — Lorsque l'exhortation fut achevée, *Otoo* me demanda si tout ce que les missionnaires avoient prêché étoit vrai. — Je lui répondis que je le croyois, et que c'étoit aussi la croyance de la plus grande partie de mes compatriotes. — Il me demanda où habitoit *Jehova*. — Je lui dis qu'il habitoit au ciel; il me répondit qu'il

n'en croyoit rien. Son frère renchérit encore sur lui en incrédulité; *Edeah* affectoit, en m'écoutant, un sourire dédaigneux. — Les deux frères ajoutèrent qu'ils vouloient voir pour croire, et ils observèrent que si Dieu habitoit au ciel, on l'appercevroit comme on apperçoit le soleil et la lune.

Il est impossible pour ces insulaires de rien croire des choses qu'ils ne comprennent point et auxquelles ils ne trouvent aucune analogie avec les objets qui existent dans leur île. — Je me suis souvent amusé de leur ignorance, en leur disant que dans mon pays on bâtissoit sur l'eau des maisons aussi grandes que celles d'*Otaïti*; qu'on faisoit du feu sur cette eau sans qu'elle l'éteignît, et que j'avois vu rôtir sur une rivière des animaux aussi gros que leurs plus forts cochons; que mes compatriotes se promenoient, couroient ou luttoient sur la surface de l'eau; qu'on pouvoit rompre cette eau en pièces, et que des armées de cent mille hommes marchoient dessus à pieds secs. — Il étoit vraiment plaisant de voir l'air d'étonnement avec lequel ils m'écoutoient. — Je leur ajoutois que nous connoissions des pays où il n'y avoit pas de jour et d'autres où il n'y avoit

pas de nuit ; que nous avions quelquefois de la pluie dont chaque goutte étoit grosse comme une balle de fusil, et que par fois cette pluie changeoit de couleur et tomboit sous la forme de petites plumes blanches qui couvroient tout un pays. — Toutes ces choses, sans contredit, surpassoient l'entendement de ces insulaires, et par conséquent leur croyance. — Faut-il donc s'étonner de ce qu'ils ne comprennent point les mystères de la religion? — Ce n'est qu'avec le temps que les *Otaïtiens* pourront devenir de vrais chrétiens. — Les premiers convertis parmi les apôtres étoient des hommes appartenant à la nation la plus civilisée et la plus éclairée de l'ancien monde.

La plupárt des missionnaires ont fait de grands progrès dans la langue d'*Otaïti*, et les autres se livroient à cette étude avec beaucoup d'ardeur. — Ils construisent deux petits bâtimens de dix-huit à vingt tonneaux, avec lesquels ils se proposent de visiter les îles sous le vent. Un de ces bâtimens étoit déjà bien avancé. — Ils ont tiré une partie de leur bois de construction de l'île d'*Eimeo*; le *tapow*, ou la gomme que produit l'arbre à pain, leur fournit une espèce de goudron. — A mon retour au port *Jackson*, j'appris d'un des missionnaires qui

résident dans cet établissement, qu'il leur avoit été envoyé d'Europe de la toile à voile et du goudron, par un vaisseau qui se proposoit de toucher à *Otaïti* pour faire des vivres.

CHAPITRE

CHAPITRE XXXI.

Mortalité dans l'île. — Circonstances relatives à l'état des missionnaires. — Mépris de la vieillesse parmi les Otaïtiens.

PENDANT notre séjour à *Otaïti*, les missionnaires avoient fait deux fois le tour de l'île pour prêcher et exhorter le peuple. — Si le zèle assuroit le succès, ils devroient opérer des conversions nombreuses.

Ils avoient essayé dans leurs tournées de faire le dénombrement des habitans de l'île. — Il est triste d'avoir à dire que la population y diminue avec une rapidité qui ne doit pas tarder à faire d'*Otaïti* un désert. — Le capitaine *Cook* y comptoit plus de deux cent mille habitans, et aujourd'hui on n'y en compte plus que cinq mille. A l'arrivée du vaisseau le *Duff*, ils excédoient trois fois ce nombre. — Ils sont sujets à de fréquentes épidémies. — Pendant notre courte expédition aux îles *Sandwich*, il périt un grand nombre de jeunes gens des deux sexes. — Cette mortalité, en majeure partie,

doit être attribuée à l'ignorance de ces peuples et à la doctrine du fatalisme répandue parmi eux. — Ils sont convaincus que les maladies sont envoyées directement par leurs dieux pour se venger des offenses qu'on leur a faites, et ils pensent qu'il y a de l'impiété à essayer même de se guérir.

La vieillesse est pour eux un objet de mépris; et lorsqu'ils veulent déprécier une marchandise, ils disent qu'elle ne vaut pas plus qu'un vieillard.

A l'époque de notre départ d'*Otaïti*, M. *Not*, l'un des missionnaires, et celui d'entre eux qui possédoit le mieux la langue du pays, étoit à *Eimeo* pour les affaires de la mission. Un autre missionnaire, dont je ne puis me rappeler le nom dans ce moment, l'y avoit accompagné. M. *Elder* et M. *Wilson* venoient d'arriver des *Mottos*, ou des îles basses situées au nord. — Suivant leur rapport, la population de ces îles n'excédoit pas trois cents individus. — M. *Jefferson* avoit ouvert une école, où il n'assistoit qu'une personne, et c'étoit la fille d'un Européen, déserteur du navire la *Maltida*. — Les missionnaires vivoient entre eux dans la meilleure intelligence, et ils employoient toutes les ressources de leur industrie pour se soutenir

dans l'île. — Leur situation, malheureusement, n'est pas aussi agréable que beaucoup de nos compatriotes l'imaginent ; car leur influence sur les naturels du pays ne repose que sur la quantité de marchandises d'Europe qu'ils ont dans leur magasin, et à mesure que celui-ci se vide, leur crédit décroît en proportion.

Ils possèdent en commun un jardin très-bien cultivé, enclos de palissades, et de la grandeur d'environ quatre acres. — Il seroit naturel d'imaginer que la beauté et l'utilité de ce jardin devroient encourager les *Otaïtiens* à en former de pareils, mais rien n'a pu vaincre jusqu'ici l'indolence de ce peuple. — Outre ce jardin commun, la plupart des missionnaires en ont un particulier, où le limon, l'orange, le citron et la pêche croissent en abondance et sont d'une excellente qualité. — La racine de *tarrdu*, le maïs et l'indigo y réussissent aussi très-bien; mais il faudra encore quelques années avant que les missionnaires retirent de ces jardins tout le produit dont ils sont susceptibles.

Les missionnaires, lors de mon départ, étoient très-impatiens de recevoir des nouvelles de leurs amis d'Angleterre, et ils attendoient tous les jours l'arrivée d'un de leurs vaisseaux. — *Edeah* observoit, et d'une manière qu'il

n'étoit pas difficile d'interpréter, que ce vaisseau étoit bien long-temps à venir. — Les missionnaires paroissoient en géneral satisfaits de leur sort. Quelques-uns d'eux témoignoient le désir qu'on leur envoyât d'Europe de jeunes personnes instruites et de bonnes mœurs pour en faire leurs femmes, et je ne doute pas que la mission de Londres ne se prête à ce désir raisonnable.

Comme le fruit de l'arbre à pain, qui forme la nourriture principale des missionnaires, devient plus rare à *Matavaï*, ils ont l'intention de se retirer sur l'*Isthme* à l'arrivée du premier navire de la mission, à moins qu'ils ne reçoivent des ordres contraires du directoire de la société. — Leur projet n'est pas d'abandonner entièrement *Matavaï*; ils se proposent d'y laisser deux ou trois des leurs pour gérer les affaires de la mission, et servir en même temps d'interprètes aux vaisseaux arrivant dans cette partie de l'île. — Les naturels verront avec peine cette translation, car ils vénèrent les missionnaires, qu'ils regardent, en quelque sorte, comme des êtres plus qu'humains. — La pureté des mœurs de ceux-ci, leur indifférence pour les femmes de l'île, ainsi que leur vie réglée et paisible, sont autant de

sujets d'étonnement et d'admiration pour les *Otaïtiens*, qui, à mesure que leur intelligence se développe, ne pourront qu'augmenter d'estime et de vénération pour ces ecclésiastiques. — Mais c'est l'homme qu'ils respectent en eux et non le prêtre, car notre religion, comme je l'ai déjà fait observer, n'a trouvé jusqu'ici que fort peu de croyans parmi ces peuples. — Les missionnaires en vain leur disent que le Dieu de la Grande-Bretagne est le Dieu d'*Otaïti* et de toute la terre, et que c'est de lui dont ils reçoivent leurs cochons, les fruits de l'arbre à pain et les noix de coco. — Ils répondent qu'ils possédoient toutes ces choses longtemps avant qu'ils eussent entendu parler du Dieu des Anglais. — Leur ignorance à cet égard est en vérité déplorable.

Quoiqu'à l'arrivée des missionnaires à *Otaïti*, le district de *Matavaï* leur ait été cédé, les naturels néanmoins ont l'air de les y tolérer. — Les premiers pensent qu'il leur seroit très-avantageux que la mission voulût bien leur accorder un petit bâtiment, qui seroit stationné à *Otaïti*. — Son entretien et son approvisionnement coûteroient peu de chose, et il se défrayeroit presque de ses dépenses, en tranportant des cochons au *Port Jackson*, et du sel des

îles *Sandwich*. — Ses voyages au *Port Jackson* faciliteroient les moyens aux missionnaires de recevoir plus régulièrement des instructions de la part de leurs supérieurs, faute desquelles ils se trouvent souvent embarrassés de la conduite qu'ils ont à tenir. — Ils pourroient aussi, au moyen de ce vaisseau, essayer de former un établissement aux îles *Sandwich*, et dans le cas où il seroit trouvé impraticable, le même bâtiment rameneroit à *Otaïti* les missionnaires que l'on auroit chargés de cet objet.

CHAPITRE XXXII.

Mœurs et coutumes des Otaïtiens. — *Usage qui interdit aux femmes de manger avec les hommes. — Goût particulier de ce peuple pour la propreté et la parure. — Ingénuité des naturels.*

Il seroit bien inutile, je crois, de chercher quelle est l'origine des *Otaïtiens.* — La seule chose qui soit évidente dans l'histoire de ce peuple, c'est qu'il n'a retiré aucun avantage du commerce des Européens. Leur simplicité native a fait place aujourd'hui à une artificieuse finesse, et à une basse personnalité. Cette altération dans leurs mœurs date de l'époque de leur communication avec *Botany-Bay.*

Les coutumes nationales de ces insulaires sont demeurées les mêmes; ces coutumes sont surtout singulières à l'égard des femmes et de la famille royale. — Les femmes ne peuvent, sous aucun prétexte, manger avec les hommes; mais celles qui appartiennent à la famille royale ou aux chefs, ne sont pas soumises à cette règle.

— En général, les femmes vivent entre elles en bonne intelligence. — Je ne me rappelle pas d'avoir vu une seule dispute entre deux femmes : les batailles, dont j'ai parlé ci-dessus, ne sont qu'un amusement national.

Lorsqu'un mari et une femme ne s'accordent pas, il n'y a aucun obstacle à leur séparation; et ni l'un ni l'autre n'en souffre dans l'opinion.

Ce qu'il y a de plus remarquable dans les usages des *Otaïtiens*, c'est la propreté. — Les hommes et les femmes se baignent deux à trois fois par jour; ils préfèrent pour cela l'eau douce à l'eau salée. — Ils arrangent leurs cheveux avec beaucoup de soin et de recherche; et ils les parfument avec de l'huile de cocos et du bois de sandal. — Ils font un grand usage du miroir; et s'il arrive qu'on leur en présente un dont la glace soit altérée et défigure leurs traits, ils le rejettent avec dégoût et en faisant des cris et des grimaces comiques.

Les bonnets des femmes sont très-propres et de bon goût. — Elles ornent avec art leurs cheveux d'une espèce de fleur qui ressemble à nos lys. — Elles réussissent ainsi à relever leur beauté, sans perdre le caractère de simplicité qui appartient à leur figure. — Leurs bonnets sont faits avec la feuille du cocotier, et se va-

rient de plusieurs manières, pour la forme et la couleur. — Comme il ne coûte que la peine de les faire, elles en ont un nouveau tous les deux ou trois jours. — Chaque femme est, sur ce point, sa marchande de mode. — On a beaucoup parlé de la licence de leurs mœurs; mais tout cela est au moins exagéré : elles ont d'autres idées que nous sur la décence; et ce n'est pas sur leurs manières qu'on doit les juger.

Rien n'est si doux qu'un *Otaïtien*. — Pendant tout le temps que j'ai passé dans cette île, je n'ai pas vu un seul individu précisément en colère : j'en excepte pourtant l'amant d'*Edeah* et le frère de *Pomarre*. — Il est possible aussi que le voisinage immédiat des missionnaires influe avantageusement à cet égard sur les habitans de *Matavaï*, et que dans le reste de l'île leurs dispositions ne soient pas aussi douces.

Ils aiment passionnément leur pays. — Ils sont convaincus qu'il est le plus beau, le plus fertile et le plus agréable à habiter qui existe. — Je leur ai ouï dire souvent que nous venions à *Otaïti* pour manger les bonnes choses que leur sol produit.

Un *Otaïtien* ne peut souffrir de cheveux que sur sa tête. Encore sont-ils occupés une

grande partie du jour à les tondre avec un rasoir ou à les épiler. — Ils attribuent toutes leurs maladies à leur commerce avec les Européens. « Un tel vaisseau, disent-ils, nous a apporté la dyssenterie que nous ne connoissions pas ; un tel autre, nous a apporté la fièvre ; un troisième nous a apporté les bosses ; nous n'avions point auparavant de bossus dans l'île ». Ils vont jusqu'à prétendre qu'un vaisseau qui passe en vue d'*Otaïti* y envoie des maladies.

Dans les choses qui flattent leurs passions, ils sont d'une crédulité tout à fait enfantine : je vais en donner un exemple. — Le capitaine, après le naufrage du vaisseau, se trouvant réduit à une très-petite quantité de hardes, et dans l'obligation de laver son linge fréquemment, eut recours à un expédient pour remplacer le savon qui nous manquoit : ce fut de brûler de la fougère pour faire une lessive avec les cendres. — Pendant que nous étions occupés à cette opération, les *Otaïtiens* nous entouroient avec une extrême curiosité. — Ils imaginèrent que ce procédé étoit destiné à faire de la poudre à canon. — Le bruit s'en répandit rapidement, et nous vîmes bientôt les naturels accourir en foule pour examiner notre procédé. — Nos gens s'amusèrent à entretenir l'erreur ; et les insulaires ne

nous laissoient presque pas l'espace nécessaire pour nous mouvoir autour de la chaudière, tant ils avoient d'envie de surprendre notre secret. — Nous les exhortâmes à plusieurs reprises à s'éloigner; et ils montroient d'autant plus d'envie de nous examiner de près. — C'eût été le sujet très-pittoresque d'un tableau, que les groupes et l'expression des physionomies pendant cette scène. — Nos gens, pour prolonger cette plaisanterie, se placèrent tour à tour en sentinelle autour de la chaudière, comme pour veiller à ce qu'aucun profane ne vînt dérober le secret. — Il n'est rien, je pense, que ces bons insulaires n'eussent sacrifié pour le posséder : jamais alchimiste ne rechercha avec plus d'ardeur la pierre philosophale. — Lorsque nous eûmes fait usage de la lessive, j'eus lieu de regretter que la plaisanterie eût été poussée trop loin; car nos matelots se mirent à vendre aux naturels contre des noix de coco, le *caput mortuum* qui étoit au fond de la chaudière, en leur recommandant de n'y pas toucher de huit jours, de peur d'affoiblir la force de la poudre. — Nos matelots savoient très-bien que l'impatience des insulaires ne leur permettroit pas d'attendre huit jours entiers sans toucher à la composition, en sorte

qu'ils se ménageoient d'avance une excuse contre les reproches qu'ils prévoyoient.

En parlant de la crédulité de ces peuples, je ne saurois m'empêcher de citer le trait suivant. — Pendant le séjour du capitaine *Vancouver* à *Otaïti*, un de ses matelots étant descendu à terre, fut suivi par la multitude. Comme il avoit une rivière à traverser à gué, il releva ses pantalons. Les naturels, s'appercevant qu'il avoit les jambes difformes, furent saisis d'une terreur panique, et aucun d'eux ne voulut passer la rivière avec lui, dans la crainte qu'il ne leur communiquât sa difformité.

Nos jongleurs et nos charlatans auroient un succès complet dans cette île. — Il leur suffiroit de dire à ses habitans qu'ils sont les maîtres de leur vie, pour en être crus sur parole et s'attirer la confiance générale. — Aux yeux des *Otaïtiens*, les expériences les plus communes de chimie et de physique paroîtroient autant de miracles. — Si nos missionnaires avoient recours aux mêmes expédiens dont les Jésuites firent autrefois usage dans leurs missions d'Amérique, je ne doute pas qu'ils n'obtinssent sur l'esprit des *Otaïtiens* le même empire que ceux-là exerçoient sur la croyance

des Indiens du *Paraguay*. — Mais une religion fondée sur la vérité ne permet pas qu'on appelle à son aide l'erreur et l'imposture, et depuis long-temps la maxime, *que la fin excuse les moyens*, est condamnée au tribunal de l'honnêteté et du sens commun.

CHAPITRE XXXIII.

Superstition des Otaïtiens. — *Emploi de leur temps.* — *Leur indolence.* — *Baie de* Matavaï. — *Curiosité des naturels.*

Les *Otaïtiens* croient aveuglément aux songes; il ne leur arrive jamais rien qu'ils ne prétendent l'avoir rêvé.—Lorsqu'un vaisseau doit aborder à leur île, ils n'ont pas manqué de le prévoir quelques jours auparant. —Lorsqu'il a été volé quelque chose, on va consulter le devin ; et celui-ci fait découvrir la figure du voleur dans une calebasse. — Tous les chefs sont supposés avoir un génie à leurs ordres pour seconder leur malveillance, en sorte que leur colère est extrêmement redoutable. — Ils prétendent aussi à la prescience des événemens, et entretiennent de leur mieux l'ignorance et la superstition du peuple. — *Pomarre* assura aux missionnaires qu'il avoit eu un pressentiment distinct de leur arrivée. — Au dire des anciens du pays, ils avoient vu en songe un canot d'une grandeur extraordinaire, quelques nuits avant l'arrivée

du premier vaisseau qui aborda dans leur île. — Les naturels m'informèrent que le nôtre étoit *mattamoie* ou mort, à l'époque, à peu près, où il fit naufrage.

Il n'existe peut-être pas dans le monde de peuple qui soit aussi attaché à ses cérémonies religieuses que les *Otaïtiens* le sont aux leurs. Plus elles sont extravagantes et ridicules, plus ils y tiennent invinciblement, et, à cet égard, on trouve une ressemblance parfaite entre ces insulaires et quelques peuples de l'Asie. — Si les Européens, depuis le temps qu'ils communiquent avec ceux-ci, n'ont pu encore parvenir à les guérir de leurs superstitions, je crains bien que les missionnaires ne réussissent pas mieux avec les *Otaïtiens*.

L'autorité paternelle est nulle à *Otaïti*. Un père à la naissance de son fils n'est plus compté pour quelque chose; il est supposé remplacé par un être supérieur à lui. — *Pomarre* avoit pensé devenir victime de ce préjugé bizarre; car son fils *Otoo*, d'après les suggestions de *Mannemane*, le grand-prêtre, devoit ôter la vie à son père. — Il en eût été comme de l'arbre de la fable, dont le tronc est étouffé par ses propres branches. — La vigilance d'*Edeah* lui

fit découvrir le complot, et *Mannemane* fut mis à mort par son ordre.

En matière de gouvernement, les deux sexes sont sur la même ligne; et lorsque l'autorité suprême est dévolue à une femme par la naissance, elle règne sans opposition. — Il en est de même des places héréditaires de chefs : elles sont remplies souvent par des femmes.

Les *Otaïtiens* ont le teint couleur de cuivre foncé : il tient le milieu entre celui du mulâtre et celui du nègre. — Les pêcheurs, qui sont habituellement exposés au soleil, sont plus noirs que les autres. — Leur taille est généralement plus élevée que celle des Européens. — Ils sont bienfaits; leur physionomie est douce, et leurs traits sont réguliers : cependant ils ont le nez écrasé, ce qui vient de la pression que l'on exerce sur cette partie du visage dans leur enfance. — Ils ont les dents blanches, larges et bien rangées; les cheveux noirs et luisans. — Nous avons vu avec combien de soin ils les arrangent ; mais les deux reines se distinguent, sous ce rapport, par le mauvais goût de leur coîffure : leurs cheveux sont crêpés en masse, comme une perruque mal peignée. — Dans les îles *Sandwich*, les femmes se blanchissent avec de la chaux, une houpe de cheveux

veux sur le front, qui contraste avec la couleur de leur teint, et fait un effet très-désagréable.

La principale occupation des hommes est de bâtir des cabanes et de construire des canots. — *Pomarre* étoit lui-même un des plus habiles constructeurs du pays; et avant sa dernière expédition à *Attahoura*, il avoit construit un canot pour en faire l'offrande à son *Etooa* ou Dieu.

Les femmes sont beaucoup moins industrieuses à *Otaïti* que dans les autres îles de la mer du Sud. — Elles travaillent rarement, et ne font guère que des nattes et des étoffes communes, qui ont depuis quatre jusqu'à trente verges de long, sur deux à quatre de large. — Leur manière de faire des étoffes épaisses est de coller ensemble deux tissus légers, ou un plus grand nombre; la colle qu'ils emploient se compose avec la racine nommée *pee*. Ces étoffes servent à l'habillement des pêcheurs, des gens de peine, et on en fait aussi des couvertures de nuit. — Les femmes de la famille royale, à commencer par *Edeah* et la sœur de *Pomarre*, sont les plus habiles manufacturières de l'île. — La feuille que les *Otaïtiens* se plaisent le plus à imiter dans les ornemens de leurs tissus, est celle du lierre. — Ils tirent

la couleur rouge d'une certaine baie commune dans leur île, et la couleur brune de l'écorce d'un arbre : une autre plante leur fournit le jaune.

Ces insulaires projettent souvent, mais n'exécutent guère. En général, ils aiment les projets, les préparatifs, et ils prolongent ceux-ci inutilement pour faire durer le temps de l'espérance. — Un voyage aux *Mottos*, qui ne sont qu'à vingt milles environ d'*Otaïti*, est pour eux une grande entreprise, qui occupe leurs pensées et fait le sujet de leurs entretiens pendant plusieurs mois.—C'est ainsi qu'*Edeah* prépara une année entière, une tournée qu'elle vouloit faire dans les îles dépendantes d'*Otaïti*, pour y faire reconnoître la souveraineté d'*Otoo*. — Elle fit construire tout exprès un canot de soixante pieds de long, qui avoit au-delà de dix-huit pieds de hauteur à l'arrière, et seulement quatre et demi sur le reste de la longueur du bâtiment. — En avant étoit une large plate-forme terminée par un parapet d'environ trois pieds de haut. — La plate-forme étoit destinée à recevoir une tente pour loger la famille royale. Cette embarcation lourde et mal proportionnée, qui ne pouvoit cheminer que vent arrière, devoit être accompagnée d'une flottille d'autres canots. —

La mort soudaine de *Pomarre* dérangea ce projet de voyage : *Edeah* avoit trop d'affaires à *Otaïti* pour penser à quitter l'île.

La baie de *Matavaï* est abritée de tous les vents, à l'exception de celui d'ouest-nord-ouest. — Ce fut un coup de vent de cette partie qui jeta le *Norfolk* à la côte. — Le vent régnant est celui du sud-est, qui souffle très-fort depuis neuf heures du matin jusqu'à quatre heures du soir. — Dans les premiers mois de l'année, il s'établit à l'ouest, et est accompagné de torrens de pluie et de beaucoup de tonnerre. — C'est à cette époque, néanmoins, que les insulaires d'*Ulitea* et de *Huaeine*, etc., ont coutume de visiter *Otaïti*. — Leurs canots sont si misérables, qu'il arrive souvent qu'ils périssent en mer, ou sont jetés sur des îles désertes. — Le capitaine *Cook*, touchant à *Watteo*, situé à quatre cent milles d'*Otaïti*, trouva trois insulaires des îles de la *Société*, qui avoient survécu à trente de leurs camarades, échappés d'un naufrage où trente-sept autres avoient péri. — Un voyage d'*Ulitea* à *Otaïti* sur de tels canots est plus dangereux que le voyage d'Angleterre aux grandes Indes dans un de nos vaisseaux.

Les pêcheurs étoient dans l'habitude de re-

tirer leurs canots près de notre maison. — On en comptoit quelquefois vingt ensemble, tous ornés de flammes, de huit à dix verges de long. — Ces flammes étoient composées de plumes et ressembloient beaucoup aux queues de nos cerfs-volans.

Ces pêcheurs pendant leur séjour à terre, étoient presque continuellement occupés à réparer leurs filets; mais ils ne cédoient point en importunité à leurs compatriotes, car ils s'introduisoient dans notre maison avec aussi peu de cérémonie. — Nous nous soumîmes de bonne grâce à leur effronterie, et cela nous valut de grands complimens et des offres de service de leur part; mais je suis persuadé que si nous eussions voulu mettre à l'épreuve leur sincérité, nous l'aurions trouvée en défaut.

CHAPITRE XXXIV.

Alimens des Otaïtiens *et leur manière de les préparer et de les cuire. — Utilité dont est pour eux le fruit de l'arbre à pain. — Leurs diverses méthodes de pêcher.*

Tous les habitans d'*Otaïti* ont la même manière de se procurer du feu : ils font un trou dans un morceau de bois, y en introduisent un autre, et frottent ensuite si rapidement que le bois s'enflamme. Ils se servent d'herbes sèches pour communiquer cette flamme.

Les *Otaïtiens* tuent leurs cochons en les étranglant avec des cordes. — Voici comment ils s'y prennent pour les faire cuire ainsi que le fruit de l'arbre à pain. — Ils commencent par faire un creu en terre. — Ils y allument du feu ; il couvrent ce feu avec des pierres, et lorsque celles-ci sont bien échauffées, ils en font un four, en mettant une partie des pierres pour le fond, et une autre partie pour la voûte. — Ils placent au milieu la viande et le pain, puis recouvrent le tout de feuilles et

de glaise. — Lorsque les cochons sont d'une certaine grosseur, ils introduisent dans leur ventre des pierres chaudes. — Ils se trompent rarement sur le temps qui est nécessaire à la cuisson, par l'habitude qu'ils ont de cette pratique. — Toute leur cuisine se réduit à rôtir et à griller. — Ils font un excellent poudingue, en broyant une racine qui ressemble à notre pomme de terre, et en la mêlant avec la pulpe de la noix de cocos. — Ils enveloppent le tout dans une feuille de plantain, et le font rôtir au four. — Ils ont une espèce de pommes qui se récoltent pendant six mois de l'année, et avec lesquelles ils apprêtent fort bien leurs porcs. — Ces pommes sont aussi bonnes que les nôtres. — Les *Otaïtiens* ont aussi des ignames dans leurs montagnes; mais comme il faut creuser un peu profond pour les avoir, ils se donnent rarement la peine de les chercher.

Leur porc est de la meilleure qualité possible; mais leurs volailles sont dures, et ne valent pas notre plus mauvais bœuf. — Au défaut de sel, ils se servent de l'eau de mer.

Ils ont encore la racine du *tarrau* et la patate douce; mais l'une et l'autre étoient rares et chères pendant notre séjour dans l'île. — Ils ont enfin une racine qu'ils appellent *tee*,

et qui ressemble un peu à l'igname : lorsqu'elle est cuite, elle produit un suc aussi doux que de la mélasse, et elle en a presque la consistance. — C'étoit mon déjeûner ordinaire, avec du maïs rôti, en guise de café. — Le *popoy* est un mets d'un usage général parmi le peuple ; c'est un mélange du fruit de l'arbre à pain et de maïs pétris ensemble et amalgamés avec le jus de la noix de cocos ; on y ajoute quelquefois du plantain de montagnes. — Quoique le *popoy* ressemble presque à notre *poudingue*, je n'ai jamais pu m'y habituer, d'après la manière sale et dégoûtante avec laquelle les naturels le préparent. Pour eux, ils en sont très-friands, et rarement ils font un repas sans y joindre du *popoy*.

Lorsque les insulaires peuvent prévoir la rareté des subsistances, ils rassemblent des fruits de l'arbre à pain, avant qu'ils soient parvenus à toute leur maturité. — Ils les pèlent et les mettent en tas, jusqu'à ce qu'ils s'amollissent. — Ils font ensuite un creu en terre et le remplissent de ces fruits qu'ils recouvrent exactement. — Au bout d'un certain temps, ils vident chacun de ces fruits de la graine qu'il renferme, puis en forment des magasins qui se conservent d'une année à l'autre. — Quelques

missionnaires, pour se faire une ressource en cas de disette, avoient adopté cette méthode des naturels. — Pour moi, je confesse que l'aliment qui en résulte m'a paru détestable; mais il en est du goût comme de toute autre chose, il se forme par l'habitude, et il seroit possible qu'à la longue mon palais se fît à cet aliment comme celui des missionnaires.

Il est vrai que, pendant toute l'année, les *Otaïtiens* ont les plantains ou bananes de montagnes, qui sont une admirable ressource contre la disette; mais il faut l'aller chercher au loin, et tout ce qui donne de la peine est insupportable à ces insulaires; ils redoutent d'ailleurs les porcs sauvages qui habitent leurs forêts, et qui sont dangereux.

L'*oura* ou fruit à pain, que l'on trouve dans toutes les îles de la Société, croît sur un arbre qui ressemble à un chêne de médiocre grandeur. — Ses feuilles sont semblables à celles du figuier. — Le fruit croît sur toutes les branches, comme les pommes. — Si l'on coupe l'arbre rase terre, il repousse et donne des fruits au bout de cinq ou six ans. — Le bois de cet arbre précieux est excellent à employer pour charpente; il est plus durable qu'aucun autre, et donne une gomme qui remplace avantageu-

sement le goudron. — Nous radoubâmes notre chaloupe avec le bois de l'arbre à pain ; nous y trouvâmes tout à la fois les planches et le goudron dont nous avions besoin. — On a souvent décrit son fruit. — Il est de la grosseur et de la forme du melon. — Il demeure vert, même quand il est mûr. — On le fait cuire pour le manger. — Son intérieur ressemble pour la couleur, la consistance et le goût, à de la mie de pain blanc. — Lorsqu'il est mûr, il a un peu le goût de pain d'épices : il n'est pas si farineux que le pain de froment. — Cette production est pour les insulaires de ces parages, un bienfait inestimable de la Providence.

L'Océan, comme je l'ai déjà observé, leur fournit des moyens de subsistance inépuisables. — Les poissons estimés sont très-abondans sur les côtes de l'île d'*Otaïti*. — Les habitans pêchent au filet, à la ligne et au harpon : ils sont adroits aux trois méthodes. — Ils réussissent encore à attirer le poisson sur les bords avec des flambeaux pendant la nuit (1). —

(1) Cette méthode n'est pas particulière aux *Otaïtiens*. Je l'ai vue très en usage parmi les nègres. — *Note du traducteur.*

Lorsqu'il se trouve engagé en grande abondance dans les bas-fonds, ils jettent leurs filets à l'entour. — Ils sont tellement adroits et habiles nageurs, que j'ai vu un *Otaïtien* se précipiter à la mer pour atteindre un poisson, et réussir à l'attraper. — Ils emploient à l'embouchure des rivières une espèce de seine, avec laquelle ils prennent d'immenses quantités de petits poissons.

Le poisson est l'aliment favori des *Otaïtiens;* ils le mangent presque crud. — Le porc est trop rare dans leur île pour pouvoir faire la nourriture ordinaire de la masse des habitans. — Lorsque nous tuions de ces animaux, les naturels arrivoient en foule pour avoir les parties que nous rejetions. — Nous en faisions ordinairement présent aux jeunes insulaires qui étoient employés à notre service. — Alors tous les autres s'attachoient à eux avec des flatteries et une persévérance vraiment comiques, jusqu'à ce qu'ils eussent obtenu une petite part de la dépouille.

C'est un usage chez les *Otaïtiens*, de partager sa nourriture avec toutes les personnes présentes, d'où il résulte souvent que le plus mal partagé est le propriétaire de la chose. — Lorsque je fus instruit de cette coutume, j'ima-

ginai de réserver une partie de ma desserte pour la famille royale, qui la trouvoit fort de son goût, et m'envoyoit en échange quantité de fruits de l'arbre à pain, de noix de cocos et de bananes. La famille royale ne gardoit ordinairement pour elle qu'une petite portion de nos restes, et elle distribuoit le surplus à ses courtisans, qui le dévoroient comme autant de vautours. — Ils étoient enchantés de faire aussi bonne chère, et comme ils avoient beaucoup de crédit sur l'esprit du roi, nous avions soin de satisfaire leur appétit.

Les coquillages de toute espèce, les huîtres, les moules, les crabes, les écrevisses de mer, sont d'une extrême abondance sur les rochers qui sont à un demi-mille en mer.—La pêche de ces rochers et des bas-fonds qui les séparent de terre, est abandonnée aux femmes. — Elles s'y rendent par troupes nombreuses; et dans les temps de disette de poisson, elles passent souvent une demi-journée dans l'eau jusqu'à la ceinture. — Il est probable que les fièvres et les rhumatismes auxquels les *Otaïtiens* sont sujets, proviennent principalement de cette pratique.

Sans la richesse et la fertilité du sol de l'île et les inépuisables provisions de l'Océan, les

Otaïtiens pourroient à peine exister. — Leur indolence est si invincible, que je suis persuadé qu'ils préféreroient presque de mourir de faim, que d'endurer les fatigues de la culture européenne. Si l'on ajoute à cette incurie l'oppression des chefs, on conviendra que le sort des *Otaïtiens* n'est nullement digne d'envie.

CHAPITRE XXXV.

Maisons et meubles des Otaïtiens. — *Leur forme de gouvernement.* — *Influence des prêtres.*

Les habitations du roi et des chefs ressemblent à nos hangards. — Leur forme est ordinairement ovale, et elles sont entourées de palissades, placées à environ deux pouces les unes des autres pour que l'air puisse s'introduire dans l'intérieur. — Ces palissades ont environ six pieds de haut, et servent, avec une rangée de poteaux, à supporter le toit. — Dans le milieu de l'habitation sont placés trois à cinq piliers de bois, suivant la grandeur de la maison. — Au sommet de ces piliers est fixé un faitage, d'où partent des chevrons qui viennent aboutir à la rangée de poteaux, en formant une saillie de trois à quatre pieds au-delà. — Ces hangards sont couverts de feuilles de palmier.

Il n'existe aucune séparation dans l'intérieur de ces habitations; quand on entre, on voit toute la maison. — Celle d'*Edeah* est bâtie près du terrain où le capitaine *Cook* avoit érigé son

observatoire, et qu'il nomma la pointe de *Vénus*. — Cette habitation est la plus somptueuse de l'île, parce qu'elle contient un lit formé de deux coffres qu'*Edeah* s'est procurés de quelques navigateurs européens, et où sont renfermés tous ses trésors. — Une épaisseur de deux ou trois pouces d'herbe forme le parquet de ces maisons. — Cette herbe est arrangée avec tant d'art, qu'il n'y a pas une feuille qui ait une fausse direction. — Les maisons sont ordinairement entourées d'une enceinte en palissades, également tapissée d'herbe. — Ces enceintes sont garnies de petites huttes, destinées aux domestiques. — Les *Otaïtiens* passent des journées entières étendus sur ces espèces de nattes, occupés à chanter ou à jouer de la flûte. — Les membres de la famille royale ne font pas autre chose du matin au soir, lorsqu'ils sont à *Matavaï*.

Quand le roi ou les chefs voyagent, ils ont sur leur canot, un tentelet destiné à les garantir du soleil ou de la pluie. — Les femmes des chefs ont, par cette raison, le teint sensiblement plus blanc que les autres.

Les habitations de la masse des insulaires ne sont que des cabanes. — Quelques-unes sont couvertes d'herbe. — Portés naturellement à la

paresse et se reposant sur la fertilité de leur sol, les *Otaïtiens* emploient la plus grande partie de leur temps à jouer ou à converser. — Ils forment entre eux des cercles, des assemblées, et comme les peuples civilisés, ils ont leurs histoires, leurs chansons, et jusqu'à la nouvelle du jour.

Lorsque le temps se rafraîchit, ils doublent l'intérieur de leur demeure en feuilles de cocotier, à une épaisseur de deux ou trois pouces.

L'ameublement des maisons, même de celles qui appartiennent aux individus de la famille royale, consiste simplement en cinq ou six escabeaux de bois ou trépieds de six pouces de haut; la moitié d'un vieux canot qui fait office de lit et auquel un escabeau sert d'oreiller; un mortier et un pilon de bois pour l'*ava* et le *popoy*; enfin quelques gourdes et quelques coquilles de noix de cocos. — Quelquefois ils ont aussi des ustensiles, comme des grils, des poêles à frire, etc., qu'on leur a donnés ou qu'ils ont volés dans les vaisseaux européens; mais ils n'en font jamais usage; ils les regardent comme des ornemens dans leur maison. — Ils me proposoient souvent de les échanger contre de la poudre; mais je ne voulus jamais ac-

quiescer à leurs demandes. Je refusai pareillement *Edeah*, qui possédoit la plus riche batterie de cuisine de l'île.

Le peu de précautions que prennent les naturels pour dormir doit nécessairement nuire à leur santé. — La terre en général leur sert de lit, malgré l'humidité de l'air ou du sol. Trop stupides pour faire dériver de leur imprévoyance une partie des maux dont ils sont affligés, ils les attribuent à leurs communications avec les Européens.

Le gouvernement d'*Otaïti* est une monarchie héréditaire. Il arrive souvent qu'un chef ambitieux et entreprenant intervertit l'ordre de succession; mais le principe de l'hérédité n'en subsiste pas moins comme loi fondamentale du gouvernement; et alors l'usurpateur, s'il se trouve assez puissant, transmet le pouvoir suprême à son fils. Tel a été le cas de *Pomarre*.

Le peuple n'a, en quelque sorte, aucune propriété. — Si un sujet possède quelque chose qui soit un objet d'envie pour le roi, celui-ci le demande; et il y a un grand danger à refuser, parce qu'en cas de résistance, le sujet réfractaire est ordinairement désigné pour

victime

victime aux dieux. — Le peuple se plaint avec amertume des vexations des chefs.

Personne n'ose paroître devant le roi, sans se découvrir la tête et les épaules. — Les individus même de la famille royale sont astreints à cette formalité; il n'y a d'exceptés que les Européens. — Le roi et la reine se font porter en voyage sur les épaules de leurs gens; mais la chose ne subsiste que jusqu'au couronnement et à la circoncision du roi à *Attahoura*.

Le roi ne peut marcher sur aucun autre terrain que sur celui qui lui est consacré; il en est de même pour la reine. — S'ils entroient dans la maison d'un de leurs sujets, il faudroit qu'elle fût abattue sur-le-champ. — C'est par cette raison que le roi *Otoo* a été plusieurs mois mon proche voisin, sans jamais entrer chez moi; en revanche, il m'envoyoit chercher cinq ou six fois le jour sous mille prétextes futiles.

Les agens du roi exercent un pouvoir despotique, et disposent toujours de trois ou quatre des plus belles femmes du canton où ils sont employés. — Les reines et les princesses du sang ont des amans, sans que personne s'avise de le trouver mauvais. — La femme d'*Otoo*

avoit eu deux enfans qui n'étoient point de lui; et *Edeah*, sa mère, en avoit eu plusieurs depuis sa séparation de *Pomarre*. — Tous ces enfans avoient été mis à mort en naissant, selon l'exécrable coutume des *Arreoys*, société mystérieuse, à la tête de laquelle on compte tous les individus de la famille royale. — Ces infanticides n'excitent ni indignation ni surprise, et les mères racontent froidement combien elles ont tué de leurs enfans. — Quand nous nous plaignions aux naturels de cet usage atroce, ils croyoient s'excuser en nous disant qu'il n'étoit pratiqué que contre les enfans qui sortoient d'une basse extraction. — *Pomarre* nous répondoit que s'ils laissoient vivre tous les enfans qui naissent dans leur île, elle ne produiroit pas de quoi les nourrir.

Il paroît qu'un plus grand nombre de femelles que de mâles périssent victimes de cette dépravation nationale, et on peut l'attribuer à deux causes. La première, c'est que la chose s'est toujours pratiquée ainsi anciennement; la seconde, qu'une fille donne beaucoup plus de peine à élever et à établir qu'un garçon.

Le principe d'union de l'abominable société des *Arreoys* est la communauté des femmes, et le meurtre des enfans au moment où ils

viennent de naître. — Par le plus étrange renversement des idées, les *Arreoys* sont respectés du peuple comme des êtres supérieurs; et il n'est pas douteux que leur exemple ne contribue à étendre la pratique de l'infanticide dans toute l'île. — Partout, ce qu'on appelle le peuple pense et agit rarement d'après lui-même. — Malheureusement encore les *Arreoys* forment une espèce de *propagande* dont les membres vont disséminant d'île en île leur funeste doctrine. — En vérité, je ne puis parler de cette société sans horreur. — Qui pourroit croire, si un navigateur appuyé du témoignage de plusieurs autres ne l'attestoit, qu'il existe sur la surface du globe un peuple, qui, sourd à la voix de la nature et de la raison, donne la mort à ses enfans au moment qu'il vient de leur donner la vie? — J'aurai sans doute de la peine à être cru d'une mère anglaise; mais il n'en est pas moins vrai qu'en général une mère *arreoye* est à peine délivrée de son enfant qu'elle le tue.

Les prêtres ont une grande influence sur l'esprit de ce peuple, qui les craint et les révère. — Ce sont eux qui président à tous les sacrifices religieux dans les *moraïs*. — Considérés par les *Otaïtiens* comme les représentans de

leurs divinités sur la terre, ils entendent trop bien leurs intérêts, pour ne pas mettre à profit l'ascendant que cette opinion leur donne sur la crédulité des naturels. — Ainsi ils leur persuadent que leur existence est entre leurs mains, et que les offenser c'est offenser le ciel et s'attirer une mort certaine. — Les principaux chefs de l'île sont pour la plupart prêtres eux-mêmes. — C'est un titre dont ils se servent avec beaucoup d'adresse et d'habileté pour se faire obéir et respecter de leurs sujets. Ils leur font accroire que provoquer leur colère, c'est mériter la mort; aussi les *Otaïtiens* ne redoutent-ils rien tant que d'offenser leurs chefs. — *Pomarre* étoit supérieur dans cet art de se servir de la religion pour en imposer aux peuples; mais il avoit la prudence de ne pas l'employer avec nous.

Les *moraïs* offrent une espèce d'asile aux criminels de toute espèce. Ils s'y réfugient quand ils sont poursuivis, et conformément aux usages du pays, il n'est pas permis de les enlever de ces lieux, qui sont réputés sacrés.

CHAPITRE XXXVI.

Etat misérable de l'île. — Maladies. — Causes des progrès de la dépopulation. — Tour joué au capitaine. — Penchant des naturels au vol.

L'OBSERVATEUR philantrope éprouve les sentimens les plus pénibles en jetant les yeux sur cette île que la nature semble avoir favorisée de tous ses dons, et qui est devenue un théâtre de maux et de destruction. — Les maladies exercent des ravages effrayans parmi les habitans. — Des milliers d'individus ont péri de la maladie vénérienne, depuis l'arrivée des Européens dans l'île; et en conséquence les naturels leur attribuent toutes les autres maladies dont ils sont victimes.

A l'époque de notre départ d'*Otaïti*, un très-grand nombre d'insulaires étoient affligés de maux vénériens. Le chirurgien de la mission, homme plein d'humanité, avoit bien de la peine à obtenir d'eux qu'ils se laissassent traiter. — Ils ont une extrême répugnance

pour toute espèce de remède, en sorte que leurs maux empirent promptement.

Les *Otaïtiens* sont aussi très-sujets à la fièvre d'accès, et comme ils la négligent, elle devient mortelle. — La dyssenterie est également très-fréquente parmi eux, et leur est souvent fatale. — L'habitude qu'ils ont d'être presque toujours dans l'eau, même lorsqu'ils sont malades, et de reposer par terre ou à l'air la nuit, leur fait contracter des rhumatismes très-violens. Ils ne les traitent généralement qu'en frottant et pinçant la partie affectée. — Ils ont encore d'autres maladies que je ne connois pas et qui contribuent, sans doute, à détruire la population de l'île. — Si on réfléchit que la pratique de l'infanticide fait périr, selon les calculs les plus modérés, les deux tiers des individus qui naissent, et qu'à tant de causes de dépopulation se joignent encore les sacrifices humains, on se persuadera qu'*Otaïti* ne tardera pas à devenir désert. — Les missionnaires, ainsi que je crois l'avoir déjà dit, firent deux tournées dans l'île pendant notre séjour, et s'occupèrent dans chacune du dénombrement des habitans. La première inspection leur donna en résultat sept mille individus, et la seconde cinq mille seulement. — Si je ne me trompe,

je crois que les insulaires ont plus perdu qu'ils n'ont gagné à la connoissance des Européens. — Trois personnes de la famille royale moururent pendant notre résidence à *Otaïti*. — Il ne reste de cette famille qu'*Otoo*.

Les *Otaïtiens*, en général, possèdent un air de franchise et de candeur, qui ne peut manquer de prévenir en leur faveur; mais ils n'ont que l'apparence de ces qualités, et l'on ne sauroit trop se tenir sur ses gardes avec eux, car ce sont d'insignes voleurs. — Comme les chefs de l'île sont les receleurs des objets volés, il est presque impossible de jamais les recouvrer. — Le capitaine avec qui nous nous embarquâmes pour le *Port Jackson*, en fit la malheureuse expérience. — Il avoit apporté sur son vaisseau des tortues de terre, et *Pomarre* ainsi qu'*Otoo* témoignoient le plus grand désir qu'il leur en laissât quelques-unes. — Ils se flattoient, sans doute, que le capitaine leur en feroit présent, comme d'autres navigateurs en avoient agi avec eux, pour des animaux d'une plus grande utilité. — Le capitaine, qui ne leur avoit aucune obligation et qui n'en avoit rien à attendre, n'étoit nullement disposé à leur faire le sacrifice de ses tortues, mais il les eût volontiers échangées avec eux contre un ou deux

cochons. — Les *Otaïtiens*, dont ce n'étoit pas le compte, changèrent alors leur plan d'attaque, et imaginèrent le stratagème suivant. — Deux des gens de *Pomarre* vinrent trouver le capitaine, comme chargés de lui faire les complimens de leur maître et de le prier de lui envoyer à *Attahoura*, où il se trouvoit alors, deux tortues pour le nombre de cochons que le capitaine voudroit bien lui désigner. — Cet officier eut quelque peine à se décider, n'ajoutant pas grande foi aux promesses de *Pomarre*; mais enfin, il prit son parti et envoya les tortues sous la conduite d'un Européen qui résidoit depuis long-temps dans l'île, et en savoit conséquemment bien la langue. — Il avoit ordre de ne pas revenir sans les cochons.

Cet Européen avoit à peine fait deux milles, que les deux hommes de *Pomarre* qui l'accompagnoient, parurent désirer qu'il s'en retournât, sous prétexte qu'ils remettroient bien eux-mêmes les tortues. — L'Européen leur dit qu'il ne pouvoit se dispenser de faire le voyage, puisqu'il étoit chargé de recevoir et d'amener les cochons. — Ce que les gens de *Pomarre* n'avoient pas pu obtenir de lui par leur sollicitations, ils espérèrent l'obtenir par leurs menaces. — En effet, ils réussirent à l'intimi-

der et à lui faire abandonner la partie. — L'air de cet homme, à son retour sur le vaisseau, avoit quelque chose de vraiment plaisant. — Il paroissoit d'autant plus honteux et humilié d'avoir été ainsi joué, qu'il s'étoit offert pour cet ambassade, et comme un homme que les naturels ne pourroient pas attraper. — Quant aux tortues, je crois que le projet de les enlever avoit été concerté sans la participation de *Pomarre*, et si j'ai parlé de ce fait avec quelque détail, c'est qu'il m'a paru faire mieux connoître le génie rusé de ce peuple.

Le vol est non-seulement autorisé à *Otaïti*, il y est même encouragé. — L'estime et la considération des chefs s'attachent au voleur adroit, comme le blâme et le mépris sont le partage de celui dont le vol vient à être découvert. — Je crois cependant que ces insulaires se comportent plus honnêtement entre eux qu'avec nous. — Quand nous leur reprochions d'être des voleurs, ils nous répondoient qu'ils ne l'étoient pas plus que beaucoup de nos propres compatriotes, faisant allusion aux criminels anglais déportés à *Botany-Bay*.

Il n'existe pas de plus grands voleurs dans toute l'île que les gens de la cour et de la suite d'*Otoo*. — On ne doit donc pas s'étonner de la

corruption qui règne dans les autres classes de ce peuple, puisque ses supérieurs lui en donnent l'exemple. — Il est possible qu'il ne croie pas que le vol soit un crime, ou s'il le croit, il se flatte que ses prêtres l'en absoudront.

CHAPITRE XXXVII.

Manière dont les Otaïtiens *accueillent les étrangers. — Douceur et égalité de leur caractère. — Union de ces insulaires entre eux. — Trafic qu'ils font de leurs femmes.*

Les *Otaïtiens*, depuis le roi jusqu'au dernier de ses sujets, sont extrêmement affables et prévenans pour les étrangers. — Ils les accueillent avec la plus la grande hospitalité et leur rendent tous les services qui dépendent d'eux. — Les chefs surtout se distinguent par leur bienveillance envers les Européens, mais malheureusement il entre excessivement de vanité et d'intérêt personnel dans ce sentiment de leur part. — Ils ne manquent jamais de faire valoir beaucoup ce qu'ils donnent, afin qu'on leur rende aussi beaucoup. Si ces insulaires séduisent un étranger à la première vue, ils ne peuvent que perdre dans son esprit quand il les a observés. — Une grande partie de leurs qualités disparoissent une fois qu'ils sont connus.

Il y a certainement plus d'union entre ces insulaires qu'il n'en existe parmi nous. — Pen-

dant tout le temps de mon séjour, je ne les ai jamais vus se battre entre eux. — Ils luttent quelquefois avec acharnement, mais lorsqu'un des deux a succombé, ils se retrouvent aussi bons amis qu'auparavant. — Je suis persuadé que, sans l'ambition inquiète des chefs, ces peuples ne connoîtroient pas la guerre.

Je me rappelle à peine d'avoir vu un seul *Otaïtien* en colère. — Ils plaisantent beaucoup entre eux, et supportent la plaisanterie mieux que nous ne le ferions en Europe. — Ils sont bons observateurs des ridicules; et si un étranger a quelque chose de particulier dans sa tournure, dans son geste, ou dans son langage, ils ne manquent pas de s'en divertir à ses dépens. — Ce peuple doit en partie sa gaîté et son égalité d'humeur à l'heureux climat sous lequel il vit. — Il en est redevable, sans doute, aussi à ce qu'il est exempt de soins et d'inquiétudes pour se procurer les premiers besoins de la vie, qui, chez les individus des nations civilisées, sont la source principale de tous les maux et de tous les crimes, lorsqu'ils ne peuvent être satisfaits. — La nature a pourvu à la subsistance des *Otaïtiens*, en leur donnant un sol qui produit de lui-même.

J'ai déjà fait observer que ces insulaires se

tiennent pour obligés de partager leurs alimens avec tous ceux qui les entourent. — Je n'ai pas vu d'exemple du contraire, et il arrive souvent, comme je l'ai dit, que le premier possesseur est le plus mal partagé. — On ne sait comment concilier cette générosité qu'ils ont entre eux, avec la rapacité qu'ils manifestent envers les étrangers. — Ils ont un système de conduite tout à fait différent dans les deux cas. — Avec les étrangers, ils considèrent exclusivement leur intérêt, et à cet égard ils ressemblent aux habitans des autres îles de la Société.

Lorsque les missionnaires arrivèrent à *Otaïti*, ils furent reçus avec beaucoup de cordialité. — On leur montra du respect pour leurs personnes et leur doctrine. — Ce début les encouragea, et ils conçurent les plus grandes espérances sur le succès de leur mission. — Les chefs trouvoient, disoient-ils, les discours des missionnaires très-bons. — Ils assistoient assez régulièrement aux assemblées religieuses; mais au bout de quelque temps, le grand-prêtre observa que les missionnaires leur donnoient beaucoup de paroles de Dieu et peu de haches : ces chefs avoient espéré que leur régularité leur mériteroit des présens.—En général, ces peuples ont peu ou point gagné sous le rapport de la religion.

Les *Otaïtiens* ne sortent de leur profonde indolence que lorsqu'il arrive un vaisseau européen. — Tout est alors en mouvement parmi eux. Chacun cherche ce qu'il pourra donner en échange de ce qu'il désire, et il n'est pas rare de voir les maris amener leurs femmes au marché. — *Pomarre* lui-même étoit un marchand de beautés *otaïtiennes*. — Un soir, en me promenant, je le trouvai accompagné d'une douzaine de jeunes filles qu'il envoyoit passer la nuit dans un certain vaisseau qui étoit à l'ancre dans la baie, en leur donnant commission de lui apporter beaucoup de poudre le lendemain matin.

L'arrivée d'un vaisseau est une occasion de réunion à *Matavaï*, pour des individus qui ne se sont pas rencontrés depuis long-temps. — Ils ont alors une singulière manière d'exprime leur joie de se revoir : ils se frappent le fron et les tempes avec une dent de requin jusqu ce qu'ils aient le visage couvert de sang. — On ne connoît point l'origine de cet usage qu'il est difficile de concilier avec le plais que les *Otaïtiens* peuvent éprouver en se r voyant.

La situation des missionnaires parmi eux est pénible à bien des égards. — Toutes les f

qu'il arrive un vaisseau, les insulaires leur font la cour pour obtenir leur intervention amiable dans les marchés qu'ils veulent faire; mais comme ils sont extrêmement avides et intéressés, ils ne se trouvent jamais contens de ce que les missionnaires ont fait pour eux. — Si les missionnaires réussissent à les convaincre qu'ils n'ont rien négligé pour les servir, et qu'ils ne peuvent pas disposer de la propriété d'autrui, c'est alors le capitaine qui est un *ahow ou tata perre perre*, c'est-à-dire, un vilain avare. — Ils répètent ces mots-là avec des grimaces et des gestes de mépris.

L'argent n'ayant qu'une valeur arbitraire, il importe peu de quoi il est composé, pourvu qu'il réponde à sa fin. — Ainsi chez nous un morceau de papier blanc, est en quelques minutes transformé dans des milliers de livres sterlings et fait l'office du meilleur or. — Les instrumens et ustensiles que les missionnaires ont importés à *Otaïti* étoient pour ses habitans d'une plus grande valeur que ne l'auroit été un vaisseau chargé d'or. Aussi, depuis cette époque les naturels ont abandonné l'usage de leurs haches de pierre et de leurs hameçons d'os, et ce ne sont aujourd'hui que des objets de pure curiosité. — Pendant ma résidence

dans cette île, je fus informé qu'un de sgens de *Pomarre*, qui avoit fait une espèce d'apprentissage à la forge des missionnaires, étoit employé depuis plus d'un an à lui faire des haches, etc. — Je ne doute pas que les *Otaïtiens* ne conservent long-temps le souvenir du jour de l'arrivée des missionnaires dans leur île, et qu'ils ne le regardent comme un de leurs jours les plus heureux. — Ils sentiront qu'il est de leur intérêt de protéger l'établissement que ces Européens ont formé chez eux, comme il est de l'avantage d'un pays pauvre de recevoir des étrangers riches.

Tout près de notre maison, étoit une belle allée de cocotiers, plantés par *Edeah* et *Pomarre*, vers le temps où le capitaine *Bligh* aborda dans leur île pour en exporter l'arbre à pain. — Ces cocotiers ont acquis une grande élévation; leurs branches, en se joignant par le haut, forment un magnifique berceau, à travers lequel le soleil ne sauroit pénétrer. — C'est, suivant moi, la promenade la plus agréable de l'île. — Il est très-pénible de voyager dans l'intérieur, tant à cause de la chaleur que des grandes herbes, et surtout d'une espèce de *glouteron* ou *bardanne*, qui est très-abondante

dante dans le pays. Les naturels l'appellent *pe perre*.

Le terrain consacré pour *Otoo* et son frère le roi de *Tiarabo*, est contigu à cette plantation. — *Edeah*, *Paitea*, et *Awhow*, sœur de *Paitea* et mère des deux reines, résident dans le voisinage. — S'il y avoit quelque espèce de civilisation dans le pays, ce seroit naturellement là qu'on devroit la trouver, mais il n'en existe pas la moindre apparence. — Les *Otaïtiens* sont absolument ce qu'ils étoient lors de la découverte de leur île.

CHAPITRE XXXVIII.

*Stupidité d'*Otoo. — *Nombres d'*Otaïti. — *Sacrifices humains.* — *Exemple horrible de trahison.*

Il faudroit encore un temps bien long pour que les *Otaïtiens* pussent parvenir au premier degré de la civilisation, et seulement à une langue régulière et susceptible d'être écrite. — Il n'y a qu'un petit nombre de ces insulaires qui soient capables d'articuler les principales syllabes de nos langues d'*Europe*. — Ils ne sauroient prononcer le *c*, le *k*, l'*s*, le *q*, l'*x*, ni le *g*, ce qui fait qu'ils estropient tous les mots. — Ils prononcent le *v* comme un *b*, et le *c* comme un *t*. — Ils appellent le capitaine *Vancouver*, le *taptain Bantouba*. Le capitaine *Cook*, ils le nomment *taptain toote*. — L'*amiral royal*, ils l'appellent le *rammirel*. — Tous les efforts des missionnaires pour donner quelques instructions à *Otoo* ont été perdus. — Quand il demandoit des plumes, de l'encre et du papier, c'étoit pour faire des barbouillages, comme un

enfant. — J'ai souvent assisté à ses leçons, et j'ai toujours vu qu'il s'occupoit uniquement des gravures qu'on lui montroit. — Il n'a jamais pu apprendre à écrire deux mots d'anglais. — Lorsqu'il avoit quelque message à faire au capitaine, il avoit recours à M. *Jefferson* ou à quelqu'autre missionnaire, et le prioit d'écrire un billet : ordinairement ce message étoit pour avoir de l'*ava brittanna*, c'est-à-dire de l'eau-de-vie.

Les *Otaïtiens* prononcent et expriment les noms de nombres comme il suit :

Attachie	Un.
Arroua	Deux.
Atora	Trois.
Aha	Quatre.
Arima	Cinq.
Aveneu	Six.
Ahita	Sept.
Avarrou	Huit.
Iva	Neuf.
Ahourou	Dix.

Pour exprimer onze, douze, etc., etc., on ajoute le mot *halla* à ces nombres. Ainsi on dit : *Attachie halla* — onze. *Arroua halla* — douze, etc. Parvenu à vingt, on transpose le mot *halla* avant le nombre *ahourou*, qui signifie dix. Vingt-

un, vingt-deux, etc., s'expriment en disant: Halla ahourou *attachie*, halla ahourou *arroua*. On arrive ainsi jusqu'à *cent*, que les calculs des *Otaïtiens* dépassent rarement.

Ils ont adopté une autre manière de compter pour se faire comprendre des étrangers qui n'entendent pas leur langue. Lorsqu'ils traitent avec eux, ils leur présentent autant de bandes de feuille de cocotier, liées en paquet, qu'ils veulent avoir de fusils, de poudre, et qu'ils se proposent de donner de cochons, etc., en échange.

Les sacrifices humains ne se font point de la main des prêtres, comme beaucoup de personnes en sont persuadées : ce sont les favoris du roi qui sont chargés d'immoler les victimes désignées. — Ordinairement ces meurtres sont rendus plus exécrables encore par la trahison qui les accompagne. — J'en ai vu un exemple.

Un des favoris d'*Otoo*, qui nous visitoit souvent avant notre départ pour les îles *Sandwich*, fut nommé, à notre retour, au gouvernement d'un district situé à quelque distance de *Matavaï*. — Le roi lui demanda à plusieurs reprises une victime humaine. — Le gouverneur prétendoit qu'il n'y avoit aucun sujet convenable dans son district. — Enfin, pressé par le roi, ou

plutôt par *Pomarre*, et craignant de perdre leur faveur, il invita un de ses proches parens à venir le voir. — Le parent fut reçu avec cordialité, et ne soupçonna point ce dont il étoit menacé. — Il avoit à peine quitté la maison, que le chef le fit suivre et assassiner par un de ses gens. — On mit le cadavre dans une longue corbeille de feuilles de cocotier, et on l'apporta au roi. — Le corps passa devant notre demeure. — Les naturels qui étoient dans notre cour n'en parurent nullement étonnés, et m'engagèrent à sortir pour le voir passer; mais je refusai en témoignant toute mon horreur pour un spectacle qui outrageoit l'humanité.

Lorsque le corps de la victime a été déposé au *moraï*, on lui enlève les yeux, pour les présenter au roi sur une feuille d'arbre à pain. — Le roi ouvre la bouche, comme pour avaler ce qu'on lui offre. — Il est supposé acquérir plus de force et d'adresse, en aspirant ainsi les yeux de la victime humaine.

Dans les grandes solennités, les chefs de divers districts apportent chacun une ou plusieurs victimes au roi. — On estime de douze à quinze le nombre de celles qui furent offertes

à *Otoo* lors de son inauguration. — Après le sacrifice, les corps sont portés au *moraï*, où on les enterre.

Si l'on reproche aux insulaires la barbarie de ces sacrifices, ils répondent que les victimes étoient sûrement coupables de quelque crime qu'il falloit expier.

Il n'y a peut-être pas de peuple dans le monde qui soit aussi libéral envers ses dieux, que celui d'*Otaïti*. — Il ne trouve jamais rien d'assez bon pour eux. — Chaque calamité dont il est affligé, il la regarde comme un effet de leur vengeance. — La disette, un revers dans la guerre, la colère de ses rois, en un mot tout les fléaux qui peuvent l'accabler, ne proviennent selon lui, que de quelque offense qu'il a commise envers ses dieux. — *Pomarre* lui-même n'étoit pas exempt de ces idées superstitieuses. — Souvent il nous conjuroit de tirer quelques coups de canon pour appaiser le courroux de ses dieux qu'il craignoit d'avoir offensés ou négligés.

Il existe à *Otaïti* une classe d'individus dont la profession est si abominable, que la délicatesse de notre langue et la décence ne nous permettent pas de la faire connoître. — Les naturels

donnent à ces hommes le nom de *Mahoos* (1). — Ils s'habillent comme les femmes, en affectent les manières, les caprices et la coquetterie. — Ils vivent ordinairement dans leur so-

(1) *Extrait d'une lettre écrite à l'éditeur de l'*European Magazine *et du* London Review. — Juin 1806.

« Vous dites, Monsieur, dans votre journal du mois de février dernier, en rendant compte du voyage de M. *Turnbull*, que vous avez eu la curiosité de vous informer de la profession des *Mahoos*. — Vous observez qu'elle est précisément l'opposé de celle que leur affectation à imiter les airs et les manières des femmes feroit supposer. — Vous ajoutez qu'elle montre la nature humaine dans le dernier état de dégradation, et dès-lors le fait ne doit pas être perdu pour le philosophe. — Je vous engage donc, Monsieur, si la décence ne permet pas de le communiquer dans notre langue, de le rendre en latin ou en grec, etc., etc. ».

Signé, Philosophus.

Réponse de l'Editeur.

Nous sentons une répugnance presque invincible à donner la communication que l'on nous demande. — Néanmoins comme on a pu s'attendre, d'après ce que nous avons dit en parlant du voyage de *Turnbull*, que nous présenterions une idée générale de la pratique

ciété et en sont fort recherchés. — Avec le costume et les manières des femmes, ils ont adopté leurs travaux; ils cousent, filent, en un mot ils leur ressemblent si fort par leur air efféminé, que si on ne me les eut pas fait reconnoître, je les eusse pris pour des femmes. — J'ai cependant le plaisir de pouvoir ajouter que cette classe d'hommes ne trouve guère d'encouragement que parmi les chefs. — *Otoo* lui-même est un monstre de débauche; il pousse le libertinage au-delà de tout ce qu'on peut imaginer.

Pendant que j'étois à *Otaïti*, je vis deux de ces *Mahoos*. L'un accompagnoit *Pomarre*; on me fit remarquer l'autre au moment où il passoit devant notre résidence. — Celui-ci s'étant apperçu que sa personne m'inspiroit de l'horreur,

---

abominable des *Mahoos*, nous allons remplir notre espèce d'engagement et nous exprimer en latin, par respect pour les bienséances.

» *Injiciunt penem in orem infausti, atque emittunt semen, quod sceleratus avide deglutit tanquam robur et vim alterius; putans scilicet se ità fortiorem reddi.*

» Nous ne pouvons nous résoudre à faire connoître d'autres particularités, s'il est possible, encore plus dégoûtantes ».

continua son chemin sans s'arrêter. Mais c'est assez parler de ces hommes que leurs pratiques infâmes ravalent au-dessous des animaux. J'ose prédire que, si les mœurs des *Otaïtiens* ne changent pas, ils cesseront bientôt d'être comptés au nombre des peuples de la mer du Sud.

Je ne quitterai pas leur île, sans exprimer mon opinion sur la lenteur des progrès des missionnaires. — Elle me paroît due principalement à une coalition formée entre la famille royale, les grands et les prêtres pour contrarier leurs efforts. — Ils craignent probablement que l'introduction du christianisme ne leur fasse perdre leur influence sur l'esprit du peuple. — Sans cette coalition, il me paroîtroit presque impossible que les missionnaires n'eussent pas déjà opéré un grand nombre de conversions, car les naturels sont pénétrés d'admiration pour leurs vertus.

Je me suis peut-être trop étendu sur ce qui concernoit les mœurs et les usages des *Otaïtiens*; mon excuse est dans le *désir* que j'avois d'offrir à mes compatriotes un tableau complet de ces insulaires. — Les premiers navigateurs, en décrivant la beauté de leur île, ont été peut-être trop partiaux dans le jugement qu'ils ont porté de leurs mœurs, ou bien les

particularités que j'en rapporte ont échappé à ces navigateurs, faute de temps pour les observer. — Il est possible aussi que les *Otaïtiens* soient devenus plus corrompus depuis leurs communications avec les Européens.

CHAPITRE XXXIX.

Retour au port Jackson. — *Relâche aux* îles des Amis. — *Entrevue avec les naturels.* — *Arrivée à l'*île de Norfolk.

Dans notre traversée au *port Jackson*, nous accostâmes l'île d'*Eoa ou de Middleburgh*, la plus orientale des *Isles des Amis.* — Nous nous en tînmes à portée la plus grande partie du jour, pour trafiquer avec les naturels, et nous procurer des noix de cocos et des curiosités. — Ces insulaires ont au moral et au physique une grande ressemblance avec les habitans des îles *Sandwich.* — Leurs canots, si nous exceptons ceux de ces dernières îles, sont les plus propres que j'aie vus dans ces mers.

Les naturels d'*Eoa* paroissoient attacher une très-grande valeur à ce qu'ils possédoient, car ils en demandoient des prix considérables. — En échange des plus minces objets, ils exigeoient des haches, des ciseaux; mais lorsqu'ils voyoient que nous ne voulions pas acquiescer à leurs désirs, ils en passoient par nos offres, pour ne

pas s'en retourner comme ils étoient venus.

Ils avoient amené avec eux trois femmes, dans l'intention, sans doute, de nous vendre leurs faveurs. — Si c'étoit là leur projet, ils eurent à décompter, car il ne se présenta aucun acheteur parmi l'équipage du vaisseau. — Ces femmes paroissoient avoir passé le milieu de l'âge. — Elles avoient quelque chose de mâle dans les traits, et elles étoient beaucoup plus brunes, et plus fortement constituées que les femmes d'*Otaïti*, qu'on peut appeler *les beautés* de la mer du Sud.

Nous achetâmes des naturels d'*Eoa* des massues, des pagaies et des lances, que nous payâmes trois fois plus cher qu'elles ne nous eussent coûtées dans les autres îles. — Nous engageâmes ces insulaires à retourner à terre, et à nous en rapporter des cochons, des ignames, etc., dont ils se disoient pourvus abondamment; mais le canot qu'ils avoient expédié à cet effet, revint presque vide, d'où nous conclûmes qu'ils nous en avoient imposé sur l'abondance de leurs vivres. — Ils nous exhortoient beaucoup à aller à *Tongataboo*, que nous avions alors en vue, et qui, à la distance d'où nous l'appercevions, offroit l'apparence d'une terre parfaitement unie, et couverte de la plus riche verdure. —

Ils nous assurèrent que nous y trouverions à nous pourvoir abondamment et à bon marché de tout ce dont nous avions besoin; ce fut du moins ce que nous crûmes comprendre de leur langage; mais comme ils nous avoient dit la même chose de leur île, nous n'ajoutâmes pas beaucoup de foi à leurs propos.

Nous nous étions heureusement bien munis de provisions, avant de partir d'*Otaïti*; sans quoi, nous aurions eu à nous repentir de notre visite aux *îles des Amis*. — Tous les vivres que nous pûmes nous procurer des habitans d'*Eoa*, se réduisirent à quatre douzaines de noix de cocos, un ou deux régimes de bananes, quelques cannes à sucre, et deux douzaines de fruits de l'*oura* ou de l'arbre à pain. D'après la petite quantité de ces derniers fruits, je soupçonnai qu'ils n'étoient pas aussi multipliés à *Eoa* qu'à *Otaiti*, où nous trouvions à nous en pourvoir facilement, et en nombre suffisant. Peut-être n'étoit-ce pas la saison de ces fruits lors de notre passage à *Eoa*. — Il falloit, au surplus, qu'il y régnât une disette de subsistances, pour que les naturels résistassent à l'appât de nos marchandises d'Europe.

Toute l'île, à ce qu'il nous parut, étoit divisée en petites clôtures qui avoient l'air d'être

bien tenues, et que nous jugeâmes devoir être généralement cultivées. — Cette culture, dans mon opinion, est beaucoup plus nécessaire à *Eoa*, où l'arbre à pain ne semble pas commun, qu'aux îles de la *Société*, qui en sont pourvues abondamment.—Nous distinguâmes du vaisseau plusieurs maisons; mais nous les vîmes à une trop grande distance pour pouvoir les bien décrire.— Observées à travers la lunette, elles paroissoient avoir une forme oblongue, à peu près comme nos hangards, et n'être fermées d'aucun côté.

La guerre qui a existé pendant quelques années dans les îles *des Amis*, a été funeste à leur population. — Les peuples qui les habitent, passent pour ne faire aucun quartier. A la seule inspection en effet de la figure des naturels de ces îles, on juge qu'ils doivent être des hommes féroces.

L'habitant des îles *Sandwich*, et les deux *Otaïtiens* que nous avions à bord, entendoient à peine leur langage, de sorte que notre trafic se faisoit principalement par signes. — Les massues de ces insulaires sont plus ingénieusement sculptées que toutes celles que nous avions vues jusqu'alors; elles l'emportent même sur les massues des îles *Sandwich*.— Le bois en est noir, dur et pesant; il a quelque ressemblance avec le

lignum vitæ. Le travail de ces massues doit requérir un temps considérable, et si leur prix se régloit d'après la main-d'œuvre, nous avions acquis les nôtres à très-bon marché. — J'ignore quels sont les instrumens dont se servent les naturels; s'ils emploient des coquillages, leur travail doit exiger un temps énorme ; mais il n'existe point parmi les sauvages de qualité plus admirable que celle de la persévérance. — Comparés avec les Européens, ils vont moins vite en besogne, mais lorsqu'un ouvrage leur plaît, ils y restent pour ainsi dire fixés, et ne l'abandonnent qu'après qu'il est entièrement achevé.

Les étoffes des îles *des Amis* ressemblent beaucoup à celles des îles *Sandwich*, soit pour la couleur, soit pour la qualité; elles sont très-inférieures aux étoffes fabriquées par les *Otaïtiens*, qui, comme je l'ai déjà dit, sont les meilleurs manufacturiers de ces mers.

Le jour tirant vers sa fin, nous ordonnâmes aux naturels qui étoient à bord, de rejoindre leurs canots. — Ils se jetèrent aussitôt dans l'eau avec l'apparence d'une grande terreur, et gagnèrent la côte à toutes rames.

Leur visite fut trop courte, pour qu'il nous soit possible de dire quelque chose de leurs usages ou de leurs mœurs. La férocité peinte

dans leurs yeux, ne peut que causer une émotion involontaire à ceux qui les voient pour la première fois. Elle nous frappa peut-être davantage, nous qui venions de quitter les *Otaïtiens*, dont les regards inspirent de la confiance.

Les insulaires d'*Eoa* nous pressèrent beaucoup de descendre à terre, mais comme rien ne nous y appeloit, et que l'air sinistre de ces sauvages secondoit mal leur invitation, nous ne crûmes pas devoir l'accepter. — On ne sauroit trop se défier des prévenances de ces peuples. La dissimulation est un des instrumens de leur perfidie; mais peut-être la prudence est-elle inutile avec des hommes dont la figure décèle le caractère.

On apperçoit l'île d'*Eoa* de dix lieues en mer. — Le sol en est généralement parlant, montueux; mais il s'élève graduellement. — Le *tatouage* y est pratiqué comme dans les autres îles de la mer du Sud. — Parmi les naturels avec qui nous trafiquâmes, deux se donnoient pour des chefs; mais comme ils n'exerçoient aucune autorité sur leurs compatriotes, nous ne fîmes pas beaucoup de cas de leur prétention. — Les navigateurs que le commerce ou d'autres motifs amènent dans ces îles, s'abuseroient fort, s'ils regardoient les hommes qui

les

es habitent comme des êtres bons et simples. — J'ose assurer que tous les insulaires de l'Océan pacifique se ressemblent; il n'en est pas un qui ne cherche à tromper les étrangers.

En m'entretenant des habitans de ces îles avec le capitaine du vaisseau, il lui arriva de parler de l'*Argo*, qui avoit fait naufrage en se rendant de la *Chine* à l'île *de Norfolk*; où il portoit une cargaison. — J'avois bien soupçonné qu'il devoit lui être survenu quelque accident, car plus d'une année s'étoit écoulée depuis l'époque où on l'attendoit au *Port Jackson*. — Comme je connoissois ce vaisseau et son commandant, je fus curieux de savoir où et comment ils avoient péri. — Le capitaine m'apprit que le seul homme sauvé de l'*Argo* se trouvoit à bord de notre bâtiment. — Il avoit fait d'abord quelque difficulté de le prendre à son service, le regardant comme un matelot déserteur; mais les particularités que cet homme lui raconta au sujet de la perte de l'*Argo*, ne lui permirent plus de douter de la vérité du fait. — Suivant le récit du matelot, le navire l'*Argo*, après avoir fait voile de la *Chine*, éprouva des vents contraires qui l'avoient écarté très-loin de sa route, lorsqu'une nuit il fit naufrage sur un banc de roches, situé au nord-ouest des îles *des Amis*. — Il est vrai-

semblable que le commandant de ce malheureux vaisseau se voyant contrarié par les vents, venoit relâcher dans une de ces îles.

Après que l'*Argo* se fut perdu, les insulaires voisins accoururent et pillèrent sa cargaison. — Le capitaine et l'équipage étoient parvenus à gagner *Tongataboo*, où régnoit une de ces guerres qui, chez les peuples sauvages, ne se termine ordinairement que par la destruction de l'un des partis. S'il faut en croire le rapport du matelot, le capitaine et la majeure partie de l'équipage périrent victimes de cette guerre. Quelque temps après leur débarquement, ils furent surpris et massacrés par le parti ennemi, au moment où ils cherchoient à s'échapper de l'île. — Notre matelot eut le bonheur de se sauver dans un canot, et d'être recueilli par le capitaine de notre vaisseau.

Il paroît que quelques-uns des missionnaires ont aussi perdu la vie en cherchant à pacifier ces insulaires. Le reste dut sa conservation à l'arrivée d'une prise espagnole sur laquelle se trouvoit un de leurs confrères nommé *Harris*, qui avoit quitté les îles *Marquises*, désespérant d'y pouvoir faire quelque chose d'utile. — M. *Harris* s'étoit embarqué à *Otaïti* sur cette prise qui se rendoit au *Port Jackson*. Il y faisoit les fonc-

tions de pilote pour la traversée, et c'est à lui que les missionnaires des îles *des Amis* furent redevables d'être admis à bord de la prise espagnole. — Ces détails m'ont été communiqués à l'île de *Norfolk*, par M. *Harris* lui-même.

Les naturels de *Tongataboo* ont été soupçonnés d'avoir eu le dessein de s'emparer du vaisseau le *Duff*, lorsqu'il y transporta les missionnaires.

A notre départ d'*Otaïti*, trois jeunes insulaires que nous avions à notre service pour le temps de notre résidence dans l'île, nous témoignèrent le désir de voir l'Angleterre, dont ils avoient entendu raconter tant de merveilles. Le capitaine, sur leurs instances, consentit à leur donner passage sur son vaisseau. — En général, cependant, les *Otaïtiens* n'aiment pas à quitter leur pays; ils lui sont extrêmement attachés, et ils ne peuvent pas se figurer qu'il y en ait un meilleur dans le monde. — Si notre pays, disent-ils, manque de fer, il produit des noix de coco; si les étoffes et les instrumens d'Europe sont supérieurs à ceux que nous fabriquons, rien n'égale notre arbre à pain. — Ils sont persuadés que nous ne venons chez eux, que parce que nous mourons de faim chez nous. — En un mot, *Otaïti* est, suivant eux, la première

île du monde, comme *Pomarre* en est le plus grand homme. — Il ne faut donc pas s'étonner, d'après cette prévention en faveur de leur pays, qu'ils soient peu curieux de visiter notre Europe, à laquelle d'ailleurs ils ne prennent aucun intérêt. — Si, au retour de leurs compatriotes qui nous avoient accompagnés aux îles *Sandwich*, ils parurent prêter quelque attention au récit que ces naturels leur firent des usages et des habitudes des *Sandwichiens*, c'est que ces peuples sont plus rapprochés de leur pays, et qu'il existe au physique et au moral plus d'analogie entr'eux.

Lorsque nous fûmes arrivés à l'île de *Norfolk*, les trois jeunes *Otaïtiens*, dont j'ai fait mention plus haut, demandèrent avec empressement la permission de descendre à terre pour voir le pays des Anglais. — Cette permission fut accordée au plus intelligent des trois, dont les remarques paroissoient devoir être plus curieuses. — Rien en effet n'échappa à son observation. — A l'aspect des troupes de la garnison qui étoient sous les armes, au moment de son débarquement, il manifesta un étonnement et une admiration que je ne saurois décrire. — Il s'écria plusieurs fois dans le langage de son pays: « *Ara hie my tye the tata poo pooey* » (l'homme

du fusil, noble homme). Il s'imaginoit, sans doute, que les soldats étoient supérieurs au reste des hommes.

Son habillement *otaïtien* attroupa tout le monde autour de lui. — Chacun l'invitoit à venir chez lui, et lui offroit à manger. — Il est probable qu'il aura conçu de là une meilleure idée que ses compatriotes de notre régime diététique.

Un autre de ses sujets d'étonnement étoit la grande quantité d'enfans; il disoit qu'ils étoient six fois plus nombreux qu'à *Otaïti*. — Il ne pouvoit alors s'empêcher de convenir que le pays des Anglais étoit un beau pays; mais il les plaignoit de n'avoir point d'arbres à pain, ni de cocotiers. Il lui paroissoit impossible qu'on pût exister sans eux.

Il rencontra dans l'île de *Norfolk* un de ses compatriotes nommé *Oréo*, qui venoit d'arriver d'Angleterre sur le vaisseau l'*Albion*, et étoit costumé comme un matelot anglais. — Cet homme s'empressa d'entrer en conversation avec notre jeune *Otaïtien* sur l'état des affaires à *Otaïti*; il lui demanda si la guerre y existoit toujours, et quels en avoient été les succès.

On s'apperçevoit aisément qu'*Oréo* se croyoit très-supérieur à tous ses compatriotes par les

connoissances qu'il avoit acquises dans son voyage. — Il montra à notre sauvage les richesses que sa périlleuse entreprise lui avoit procurées. — Elles consistoient dans un fusil, deux pistolets, quelques haches et quelques ciseaux, avec des vêtemens européens. — La vue de ces immenses richesses produisit un effet marquant chez le jeune *Otaïtien* qui de ce moment prit le ton du respect avec son compatriote. Il s'applaudissoit du voyage qu'il alloit faire en Angleterre, comme d'un moyen de devenir riche à son tour. — *Oréo* lui raconta des choses merveilleuses de la beauté et de l'opulence de la Grande-Bretagne, qu'il écoutoit avec ravissement. — En général, les naturels d'*Otaïti* et des îles *Sandwich* sont très-conteurs et très-exagérés dans leurs récits.

Pendant son séjour à terre, notre insulaire rit beaucoup en voyant de vieilles femmes fumer. — Il s'amusa à contrefaire leurs grimaces, et il les rendoit d'une manière vraiment originale.

Nous retrouvâmes le gouverneur de l'île continuant ses plans d'embellissement et d'amélioration. — Plusieurs édifices publics avoient été ajoutés à ceux qui existoient déjà lors de notre départ. L'eau qu'on ne pouvoit se procurer qu'à

une distance considérable du camp, arrivoit maintenant jusqu'au milieu de la ville par des tuyaux de bois.

Après avoir passé la journée avec mes anciennes connoissances, dont je fus parfaitement accueilli, je retournai à bord le soir, pour me rendre au *Port Jackson*.

CHAPITRE XL.

Arrivée du vaisseau au Port Jackson.

A la vue du *Port Jackson*, nos *Otaïtiens* se livrèrent à de nouveaux transports de joie, croyant sans doute que c'étoit l'*Angleterre*; mais l'aridité du sol et la petitesse des arbres modérèrent bientôt leurs transports. — En ne voyant point de fruits à ces arbres, ils s'écrièrent dans leur langage : *Mauvaise terre ! mauvais pays !*

Une voiture à quatre chevaux qui s'arrêta presque en face de notre bâtiment, lorsque nous eûmes jeté l'ancre dans *Sidney Cove*, leur causa un étonnement extrême. — Ils se demandoient l'un à l'autre quel pouvoit être ce singulier phénomène. — Après bien des conjectures, ils décidèrent enfin, quant à la voiture, que c'étoit une maison qui *marchoit.* Ils furent un peu plus embarrassés pour le nom à appliquer aux chevaux, car il n'existe dans leur île, en fait de gros animaux, que des cochons, mais comme quelques-uns sont énormes, les jeunes

sauvages jugèrent que les chevaux devoient être de gros cochons. — Oh! comme ils volent! s'écrièrent-ils tous à la fois, en voyant les chevaux de la voiture partir au grand trot. — Ils étoient si occupés à suivre tous leurs mouvemens qu'il ne fut pas possible de ramener leur attention sur la tâche qu'ils avoient à remplir à bord.

Ils éprouvèrent le lendemain matin un ravissement inimaginable, en appercevant le corps de *la Nouvelle-Galle méridionale* sous les armes; mais ils tombèrent dans un véritable délire, lorsque la musique de ce corps commença à se faire entendre; leurs pieds, leurs mains, leurs yeux, toute leur personne, en un mot, exprimoit les plus vives sensations de plaisir. — Peu de temps après, des habitans du *Port Jackson* accostèrent notre bâtiment dans un canot où il y avoit du poisson. — La vue de ce poisson parut faire grand plaisir à nos *Otaïtiens*, comme leur indiquant que la manière de vivre des Colons du *Port Jackson* se rapprochoit de celle de leurs compatriotes. — Ils demandèrent quelques poissons, ne se doutant point qu'on pût les leur refuser, d'après l'usage invariable de leur pays, où les alimens sont pour ainsi dire un bien commun. — Ils restèrent muets d'éton-

nement, en voyant qu'on ne leur répondoit que par un refus qui leur prouvoit, à leur grand chagrin, que tous les pays ne ressembloient point au leur. — Les pêcheurs cependant finirent par leur donner un peu de poisson ; ils le reçurent avec beaucoup de joie, et l'apprêtèrent à leur manière.

Il y a peu d'îles de la grandeur d'*Otaïti*, qui soient aussi dépourvues de quadrupèdes. Hormis les cochons, il en existe peu ou point dans cette dernière île. — Les cochons y sont, il est vrai, d'une grosseur extraordinaire; quelques-uns d'eux pèsent même plus de cinq cents livres, et lorsqu'un objet excède la mesure commune, les *Otaïtiens* le comparent à un de leurs gros cochons.

Il a été introduit néanmoins en dernier lieu dans leur île, un animal apporté d'*Owhyhée*, qui fait le sujet de leur étonnement et de leur admiration, mais qui souvent leur cause aussi bien de la frayeur. — Cet animal est un jeune bœuf de race espagnole. Il avoit à peu près huit mois, quand on le débarqua du vaisseau le *Nautilus*. Sa destination étoit pour le *Port Jackson*; mais il avoit tellement souffert dans sa traversée des îles *Sandwich*, qu'on fut obligé de le déposer à *Otaïti*, où il arriva à demi-mort, et n'ayant,

littéralement parlant, que la peau et les os. — Un des missionnaires l'acheta dans cet état, du capitaine du *Nautilus*, qui le vendit d'autant plus volontiers, qu'il désespéroit de pouvoir l'apporter en vie au *Port Jackson*.

Cet animal, dès l'instant de son arrivée, fut mis dans un excellent pâturage, où il recouvra bientôt toute sa force, et devint la terreur des naturels. Quand ils le voyoient venir à eux les cornes baissées, ils couroient se cacher derrière les arbres à pain et les cocotiers, ou au fond de leurs canots. — On eût dit que l'animal se plaisoit à les effrayer; car d'ailleurs il étoit docile avec les Européens, et se laissoit caresser par eux.

Avant son arrivée dans l'île, les naturels m'avoient souvent demandé si je connoissois ce terrible animal; mais comme ils me le dépeignoient imparfaitement, je ne savois de quel animal ils vouloient parler. Suivant eux, c'étoit un *booa a tora no popohee*, c'est-à-dire, un *très-gros cochon* d'*Owhyhée*.—Comme nous arrivions de cette île, ils désiroient sans doute d'apprendre s'il y existoit beaucoup de ces animaux, et si nous en avions vu quelques-uns. — Quand je leur répondois que je ne les entendois pas, ils paroissoient très-surpris de mon peu de conception,

après toutes les peines, disoient-ils, qu'ils avoient prises pour s'expliquer.

Je ne doute pas qu'ils ne voulussent parler des animaux laissés par le capitaine *Cook*, et qu'ils savoient, par tradition, avoir été apportés de notre pays, car la plupart des insulaires qui avoient vu le capitaine, étoient morts. — Pour dernier renseignement, ils placèrent deux bâtons sur le devant de leur tête, pour imiter les cornes de l'animal, et après avoir contrefait son mugissement, ils me disoient : *Witte de ye?* Eh bien, comprenez-vous, maintenant? — J'eus la satisfaction d'apprendre à mon arrivée au *Port Jackson*, qu'il avoit été envoyé à *Otaïti* un taureau qui deviendra une précieuse acquisition pour la mission.

CHAPITRE XLI.

Seconde résidence au Port Jackson. — *Progrès de cette colonie pendant notre absence. — Arrivée de quelques vaisseaux d'Europe.*

NOUS trouvâmes à notre retour au *Port Jackson*, après deux ans d'absence, que nous n'étions pas les seuls dont le vaisseau eût fait naufrage dans cette partie du monde. — Nous apprîmes, en entrant dans le port, la perte des vaisseaux de sa majesté, le *Porpoise* et le *Caton*, sur un ressif jusque-là inconnu, et situé à huit cents milles au nord. — Ce fâcheux événement avoit répandu le deuil dans la colonie. — Un autre vaisseau qui accompagnoit les deux bâtimens naufragés, fut sur le point de partager leur sort. — A la nouvelle de cette perte, apportée par le capitaine *Flinders*, commandant le *Porpoise*, qui avoit gagné le *Port Jackson* dans une chaloupe, le gouvernement donna ordre à un vaisseau qui se rendoit à la *Chine*, de toucher à l'endroit où le

Porpoise et le *Caton* s'étoient perdus, pour recueillir les malheureux qu'ils pourroient trouver encore existans. — Le capitaine *Flinders* s'étoit décidé à continuer sa route pour l'Angleterre sur un petit bâtiment construit dans le pays, et d'environ trente tonneaux. — Il n'y avoit alors aucun vaisseau d'Europe dans le port.

Nous eûmes la satisfaction de voir que la disette qui avoit régné si long-temps dans la colonie, avoit été remplacée par l'abondance. — Les magasins se trouvoient remplis de toute espèce de provisions, dues à l'évacuation du Cap de Bonne-Espérance et à l'arrivée de quelques transports. Il seroit peut-être de la prudence que le gouvernement de la *Nouvelle-Galle méridionale* eût toujours en réserve pour une année de subsistances; il préviendroit, par ce moyen, les dangers de la disette occasionnée par les mauvaises récoltes ou par le retard des vaisseaux d'Europe.

Le bâtiment qui nous avoit amenés d'*Otaïti*, ne faisant, pour ainsi dire, que commencer son voyage, nous nous vîmes forcés de résider une seconde fois au *Port Jackson*. — Il étoit même probable que notre séjour y seroit assez

long, car nous ne comptions que sur l'arrivée du vaisseau le *Calcutta* pour notre retour en Europe, et suivant le cours des événemens maritimes, ce vaisseau, quoiqu'attendu tous les jours, pouvoit avoir éprouvé quelque retard.

On construisoit, lorsque nous arrivâmes au *Port Jackson*, un pont de pierre sur la rivière. Un grand nombre de femmes déportées y étoient employées au transport des terres dans de grands paniers, et cette tâche paroissoit leur être très-pénible. — En les observant dans cette situation humiliante, je ne pouvois m'empêcher de réfléchir sur la dépravation de la nature humaine et sur l'énormité des crimes qui avoient mérité à ces femmes une punition si exemplaire. — Que devoient penser d'elles les naturels du pays? — La tâche des nègres dans les colonies des Indes occidentales ne leur est pas plus insupportable que l'étoit à ces femmes la corvée qu'on leur avoit imposée. — Cette marque d'infamie publique ne se bornoit point à une punition passagère, à un travail de quelques mois. — Celui-ci achevé, ces déportées devoient être conduites dans une autre partie du pays, pour y être soumises à une corvée de la même espèce. — Elles sont sujettes encore à d'autres espèces de punition, telles que

d'avoir la tête rasée, de porter un collier de fer autour du col, etc. — Puisse leur juste châtiment détourner du crime celles qui seroient tentées de les imiter !

Pendant notre absence de la colonie, un nouvel établissement avoit eté formé sur la terre de *Van-Diemen*, vis-à-vis l'extrémité méridionale de la *Nouvelle-Hollande*. — Le vaisseau sur lequel nous étions venus d'*Otaïti* fut employé par le gouvernement, pour y porter des munitions et des provisions avec du bétail, et un détachement militaire sous les ordres d'un lieutenant.

Le second jour, après le départ de ce vaisseau, le pavillon fut hissé à la pointe méridionale de l'entrée du port, pour signaler l'apparition d'un bâtiment. — C'étoit une petite goëlette, construite en partie des débris du *Porpoise*, et commandée par un officier employé auparavant sur le vaisseau l'*Investigator*. — Nous apprîmes par lui l'arrivée du *Cumberland*, monté par le capitaine *Flinders*, et du *Rolla* qui étoit le vaisseau chargé de recueillir l'équipage et les provisions du *Porpoise*. — Le capitaine *Flinders*, après avoir pris les arrangemens nécessaires et choisi parmi ses gens le nombre qu'exigeoit l'équipement de son petit bâtiment,

bâtiment, continua sa route pour l'Angleterre; le même jour le *Rolla* fit voile pour la *Chine*.

Durant mon séjour dans la colonie, en 1801, le district de *Hawkesbury*, qu'on peut appeler le grenier de la *Nouvelle-Galle méridionale*, éprouva une inondation. Cet événement plongea la colonie dans une grande détresse, et causa la ruine de beaucoup de colons, dont tout le revenu étoit en grain. — Il en résulta aussi un grand nombre de procès parmi les riverains.

Peu de temps après l'arrivée de la goëlette, dont j'ai fait mention ci-dessus, on signala un autre bâtiment. — L'annonce d'un vaisseau est pour les colons une affaire d'intérêt public, et celui-ci occupoit d'autant plus les esprits, que chacun étoit dans l'attente de nouvelles de la mère-patrie, dont la colonie se trouvoit privée depuis du temps. — Quelque éloigné que soit *Botany-Bay* de la Grande-Bretagne et de l'Europe, ses habitans ne prennent pas moins d'intérêt à tout ce qui se passe dans ces contrées.

J'ai rapporté, dans le cours de ma relation, que la première nouvelle des préliminaires de la paix avoit été apportée dans les colonies par un navire américain qui toucha à l'île de *Nor-*

folk pour y faire des vivres. — Ce fut aussi un navire de la même nation, qui nous apprit que les hostilités avoient recommencé. — Un brik appartenant à l'*Ile-de-France*, parvint à s'échapper à temps. — Il avoit plusieurs colons passagers à son bord, qui auront été faits prisonniers à leur arrivée.

Les différends qui, lors de mon premier séjour, existoient entre le gouvernement et la garnison, s'étoient beaucoup accrus pendant mon absence. — Des caricatures, des écrits anonimes contre la personne et la conduite du gouverneur, avoient été répandus dans la ville et dans plusieurs parties du pays. — On n'avoit pu encore parvenir à en découvrir les auteurs, quelque perquisition qu'on eût faite.

A la fin parut le transport l'*Océan*, sans qu'on l'attendît. — Il avoit été frété par le gouvernement, pour porter des munitions et des vivres au nouvel établissement que l'on projetoit de former au *Port Philippe*, dans le détroit de *Bass*, mais dont on n'avoit aucune connoissance au *Port Jackson*. Après avoir rempli ses engagemens, l'*Océan* continuoit sa route pour la *Chine*, lorsqu'il rencontra par hasard un petit aviso expédié par le gouverneur de la nouvelle colonie, avec des dépêches

où il représentoit la situation du *Port Philippe* comme très-peu propre à un établissement. L'aviso étoit si avarié, que le capitaine de l'*Océan* crut devoir à l'humanité de prendre l'équipage à son bord. — Nous apprîmes par ce transport, que le *Calcutta*, attendu depuis si long-temps, avoit été débarquer au *Port Philippe* les criminels qu'il devoit amener au *Port Jackson*, et qu'il attendoit dans le premier de ces ports qu'il y eût quelque chose de décidé relativement à la colonie qu'on avoit projeté d'y établir.

La situation du *Port Philippe*, sur la terre de *Van-Diémen*, ayant été jugée finalement ne pas convenir à cet établissement, le gouverneur du *Port Jackson* y renvoya le vaisseau l'*Océan*, assisté de plusieurs petits bâtimens coloniaux, pour rapporter les criminels et les munitions déposés au *Port Philippe*.

Bientôt après nous eûmes la satisfaction de voir arriver le *Calcutta*, qui venoit pour décharger sa cargaison et prendre à sa place du bois du pays pour des constructions navales. — L'arrivée du *Calcutta*, et celle de deux autres vaisseaux de l'Inde qui eut lieu presque en même temps, releva les esprits des

colons qui étoient bien abattus depuis plusieurs mois.

La petite marine du pays s'étoit beaucoup accrue depuis mon départ de la colonie. — Il y avoit encore sur les chantiers un cutter de soixante tonneaux, appartenant au gouverneur, et un autre de moindre dimension, qu'un particulier faisoit construire. — Ils étoient tous les deux très-avancés. — Divers établissemens publics se formoient aussi dans différentes parties du pays. — Un détachement sous les ordres du lieutenant *Menzies*, attaché aux troupes de la marine, avoit été envoyé en cantonnement à la rivière *Hunta*, à une petite distance à l'est du *Port Jackson*. — On venoit d'y découvrir des mines de charbon d'une très-bonne qualité, et ressemblant à celui qu'on nomme en Angleterre *cannel coal*. Leur proximité de la mer en facilite le transport dans les différentes parties de la colonie. Quelques tonneaux de ce charbon envoyés au *Cap de Bonne-Espérance* y ont été vendus à raison de trente risdales le tonneau.

Le fer est le seul métal qu'on ait encore découvert dans le pays. — Le haut prix de la main-d'œuvre n'a pas permis jusqu'à présent d'en

tirer avantage. — Un morceau de ce fer, pris au hasard *à Sydney*, a donné, étant fondu, vingt pour cent de bénéfice; mais il est probable qu'il rendroit encore plus dans beaucoup d'endroits.

Le sel a été trouvé dans l'état fossile; mais en très-petite quantité. — Le pays abonde en plantes, dont un grand nombre sont inconnues aux botanistes; mais, à l'exception de la racine de fougère, il ne paroît pas que les naturels connoissent d'autres plantes alimentaires.

Parmi les animaux indigènes du pays, l'espèce la plus commune est le *chien*, qui participe de la nature du renard, et dont les naturels se nourrissent beaucoup. — Ils regardent aussi la chair du *kanguroo* comme très-délicate, et dans les temps de disette elle est très-recherchée par les habitans européens, à qui elle tient lieu de celle du bœuf. — Le poids ordinaire du *kanguroo* varie de vingt-cinq à cent quarante livres. On pourroit compter au nombre des quadrupèdes, l'écureuil volant et le *guana*, qui servent également à la nourriture des naturels.

Les oiseaux sont le perroquet, le catacoua, le pigeon et la caille. — On trouve dans les

montagnes des aigles et un oiseau de l'espèce de celui qu'on appelle l'oiseau du Paradis. — En général, tous ces oiseaux sont peu multipliés, et les naturels parviennent difficilement à en tuer, d'après la mauvaise fabrication de leurs flèches.

Les reptiles du pays consistent en différentes espèces de serpens, dont quelques-uns sont très-venimeux. — Les lacs sont couverts de cygnes noirs, de canards, de sarcelles et de pélicans. — Les côtes et les rivières abondent en poissons, qui forment la principale nourriture des naturels, et en partie celle des Européens. — Ils sont en général de l'espèce qui est particulière aux climats du tropique, telle que le mulet, etc. — Quelques-uns sont particuliers au pays, et les colons se sont plu à leur donner des noms bizarres.

Le détroit de *Bass*, depuis la découverte qui en a été faite, fournit de l'occupation à beaucoup de gens qui y sont employés par différens individus du *Port Jackson*, à recueillir de l'huile de baleine et des peaux de veaux marins, dont le transport a lieu ensuite sur des petits bâtimens de la colonie. — Ces hommes sont répartis en bandes de dix à douze. — Afin de s'assurer de leur exactitude et les

encourager au travail, les personnes par qui ils sont employés, partagent avec eux les profits. — Ces mêmes personnes sont astreintes à des règlemens que le gouvernement du pays a cru devoir établir pour empêcher qu'elles ne se nuisent entre elles, en cherchant à empiéter les unes sur les autres.

Lorsque les baleines et les veaux marins commencent à devenir rares dans une partie du détroit, les pêcheurs se transportent dans une autre où ces animaux sont plus communs. La rivalité des *Américains*, qui, aussitôt qu'ils ont eu connoissance de cette branche de commerce, se sont empressés de la partager, cette rivalité, dis-je, cause un très-grand préjudice aux entrepreneurs du *Port Jackson*. — Le nombre de ceux-ci qui s'accroît considérablement, doit leur faire craindre une diminution encore plus grande de profits, et peut-être la ruine prochaine de leur entreprise.

L'huile et le blanc de baleine du détroit de *Bass* sont réputés les meilleurs. — Un négociant établi dans la colonie, en formoit une cargaison pour l'Angleterre, et à notre départ elle se montoit déjà à cent quatre vingts tonneaux. Ce commerçant, qui mérite toutes sortes d'encouragemens par les services impor-

tans qu'il rend aux colons, se nomme M. *Campbell*. — Les peaux de veaux marins sont achetées en général par les Américains et les autres bâtimens qui vont à la *Chine*. — On en tanne un petit nombre qui sont employées dans le pays.

CHAPITRE XLII.

Exploitation du sol de la colonie. — Concessions de terrain faites aux individus. — Prix de la main-d'œuvre. — Bétail.

Le pays étoit dans l'origine couvert de bois; les troncs des arbres qu'on a laissé subsister à la suite des défrichemens, empêchent de se servir de la charrue pour labourer la terre. — On la cultive à la main et principalement avec la houe; ce qui diminue beaucoup la valeur de ses rapports, et réduit les propriétés personnelles à très-peu d'étendue. — Les concessions de terrain sont faites par le gouverneur, à perpétuité et à la seule charge de payer annuellement deux shellings (six deniers) par chaque centaine d'acres à la couronne, qui se réserve, en outre, la coupe des bois propres à la marine. — La quantité de terre accordée jusqu'ici aux concessionnaires est de 25 acres pour un déporté dont le temps de la punition est expiré, et a qui il a été permis de former un établissement; de trente acres pour un simple

soldat; de cinquante pour un officier non breveté; de cent pour un officier breveté, et de cent quatre-vingts pour un Anglais qui vient résider volontairement dans la colonie. Le gouvernement s'est départi de ces proportions pour plusieurs concessionnaires, et a été plus libéral envers eux. Chaque cultivateur emploie autant d'hommes que le produit de sa terre l'exige, et l'on juge de son industrie par la bonne tenue de ses plantations.

Le blé se sème depuis le commencement d'avril jusqu'au milieu de mai, et on le récolte en décembre. — Le maïs ou blé d'Inde se plante dans les mois d'octobre et de novembre, et est mûr en avril et mai. — L'acre rapporte de douze à quarante boisseaux suivant la qualité du sol. — Les premiers produits de la terre dans le district d'*Hawkesbury* ont été, dit-on, de soixante boisseaux par acre. — Calcul fait, je ne pense pas que l'acre de terre dans toute la colonie, rende, année commune, plus de quinze boisseaux. — Lorsque son rapport est en blé, il exige un et demi à deux boisseaux et demi de semence; en maïs, il requiert deux quartes. — Les pommes de terre se plantent et se récoltent toute l'année. — Le raisin

vient très-bien; mais on le cultive peu dans le pays.

Les colons propriétaires de terre, s'étant plaint que le prix du grain et des autres productions du sol n'étoit nullement en rapport avec celui exigé par les ouvriers, le gouvernement rendit, quelque temps avant notre départ de la colonie, une ordonnance qui régloit le prix de la main-d'œuvre et le temps du travail. — Les hommes employés à la culture dans les différens districts, doivent être à l'ouvrage à cinq heures et demie du matin, déjeuner à huit, et retourner au travail jusqu'à trois heures et demie. Le reste de la journée leur appartient, et chacun d'eux peut l'employer à l'exercice de sa profession, en tant qu'elle est approuvée par le gouvernement. — Les habitans qui désirent d'avoir des déportés pour domestiques à l'année, passent un acte avec le gouvernement, par lequel ils s'obligent de leur fournir la même quantité de vivres et de vêtemens qui leur étoit délivrée des magasins de l'état. Ces déportés sont habillés deux fois par an, en décembre et en juin. On leur fournit à chacun en décembre, une casaque, une chemise, un pantalon, une culotte et une paire de souliers. — Ils reçoivent en juin, deux

gilets de toile, deux chemises, une grande culotte ou pantalon, un chapeau et deux paires de souliers. — Si les colons qui les emploient n'ont pas la facilité de leur procurer ces vêtemens, ils leur sont fournis au prix du gouvernement.

Le temps du travail, pendant toute l'année, est fixé à dix heures par jour, et à six le samedi. — Si un maître dispose du reste de la journée de son employé, il est tenu de lui payer un shelling, à raison d'un jour. — Ce dernier ne peut pas s'absenter pendant les heures du travail, sans la permission du propriétaire ou de l'économe de la plantation. En cas de délit de sa part, il est traduit devant le magistrat du lieu, qui lui inflige une punition proportionnée à la faute.

Durant mon second séjour dans la colonie, le gouverneur, accompagné de plusieurs personnes, fit une excursion à quelque distance dans l'intérieur du pays, pour visiter le bétail appartenant au gouvernement. On doit se rappeler que lors de l'établissement de la colonie, quelques-uns des animaux qu'on avoit apportés d'Europe s'égarèrent dans les bois de la *Nouvelle-Galle méridionale*. — Plusieurs années s'écoulérent avant qu'on en entendît parler. —

A la fin le hasard les ayant fait découvrir, on trouva que le nombre en étoit considérablement augmenté. — Le gouvernement défendit alors, sous les peines les plus sévères, que personne les inquiétât, de manière qu'à l'époque de mon voyage, ils étoient extrêmement multipliés. — La partie du pays où ils se tiennent produit, dit-on, d'excellens herbages, et est bien pourvue d'eau. — On dit aussi qu'elle abonde en animaux indigènes du pays, tels que le *kanguroo*, le cassawarrée, etc. — Le thermomètre de *Farenheit*, dans le mois de décembre, qui répond pour la température à notre mois de mai, monte de 64 à 110 degrés.

---

corde du gouverneur. — Quelques-uns de ces hommes plus stupides encore, étoient persuadés qu'en traversant les bois de la *Nouvelle-Hollande*, ils arriveroient à la *Chine* à pied. — Il est résulté heureusement de ces entreprises échouées, ainsi que des dangers et des fatigues qui les accompagnoient, que les criminels déportés sont devenus plus réservés.

Bien peu de ceux qui ont été envoyés à la *Nouvelle-Galle méridionale* pour leur conduite turbulente et séditieuse, se sont amendés; ils conservent en général leur caractère primitif, et la paix de la colonie en est souvent interrompue. Cet esprit de rebellion se trouve encore répandu parmi beaucoup d'aventuriers et de gens sans aveu. — Avant que je quittasse le pays, plus de deux cents de ces misérables avoient formé une insurrection, et s'étoient emparés des armes et des munitions des habitans. — Ils alloient pour piller les magasins du gouvernement à *Hawkesbury*, lorsqu'un détachement du corps de la *Nouvelle-Galle méridionale*, sous les ordres du major *Johnson*, officier aussi brave qu'expérimenté, les obligea de mettre bas les armes. — On fit un exemple public des principaux chefs; mais

je

je crains que les autres n'en aient pas profité pour se corriger.

Le gouverneur s'occupoit à renforcer la garnison par la levée d'une compagnie de quatre-vingts volontaires non soldés. — Ils devoient seulement être armés et nourris aux frais du gouvernement. — La ville de *Paramatta* fournissoit cinquante hommes entretenus sur le même pied. Le commandement de ceux de *Sydney* étoit destiné à un capitaine adjudant du corps de la *Nouvelle-Galle méridionale*.

Les échanges constituent le mode de paiement le plus usité dans la colonie. — Les liqueurs fortes, le thé, le sucre, le tabac sont les objets les plus recherchés, et après eux, les produits des manufactures de la mère-patrie. — Tous ces articles sont reçus en échange au plus grand avantage du vendeur. — A peine voit-on quelque espèce en circulation. — L'argent le plus commun, si on peut lui donner ce nom, consiste dans des billets à ordre consentis par des particuliers. — Quelque solvables que puissent être ces particuliers, leurs billets ont l'inconvénient, pour les personnes qui ne font que séjourner momentanément dans le pays, d'être de nulle valeur hors de la colonie. — Il y

circule néanmoins une grande quantité de monnoie de billon, qui est admise pour le double de sa valeur. — Je ne m'arrêterai point à examiner ici les avantages ou les inconvéniens de cette monnoie; je ferai observer seulement qu'elle ne peut avoir qu'une utilité locale.

Le gouverneur, un peu de temps avant notre départ du *Port Jackson*, acheta du capitaine du vaisseau sur lequel nous étions embarqués, quelques milliers de dollars, qu'il se proposoit de donner en paiement des grains acquis pour le compte du gouvernement. — Ce fut un grand sujet de réjouissance parmi les colons, lorsqu'ils apprirent cet achat. — Ceux d'entre eux qui ont eu le bonheur de participer à la distribution des dollars, auront fait des affaires très-avantageuses avec les Américains, ou avec les autres bâtimens qui se rendoient à la *Chine*.

Le prix des comestibles, à l'époque de ma seconde résidence dans la colonie, étoit comme il suit :

La livre de porc, dix deniers anglais à un shelling;

De mouton, un shelling trois deniers à un shelling six deniers;

De kanguroo, huit à neuf deniers.

Le boisseau de froment, huit shellings;

De maïs, quatre shellings;

De pommes de terre, huit à dix shellings, etc., etc.

Nous ajouterons ici, pour l'instruction du commerce et de nos lecteurs en général, une ordonnance émanée du gouverneur, concernant la vente des denrées et des marchandises. — Elle est conçue en ces termes:

« Le gouverneur voulant mettre un terme aux monopoles inouïs et scandaleux qui existent dans cette colonie, monopoles non moins préjudiciables aux intérêts des particuliers qu'à ceux de la couronne, ordonne:

» Que dorénavant personne, à l'exception de celles autorisées par le gouvernement, ne se transportera à bord des vaisseaux arrivant, jusqu'à ce que le pavillon d'union ne soit hissé sur ces bâtimens.

» Les habitans seront informés, dans le plus court espace de temps possible, si le gouvernement achète la totalité ou partie de leurs cargaisons, et dans le cas où cet achat auroit lieu, il sera publié une note des prix auxquels

les marchandises seront fournies des magasins de l'Etat aux particuliers.

» Si le gouvernement ne s'arrange pas desdites cargaisons, il en réglera le prix, et dans aucun cas les détailleurs ne pourront bénéficier de plus de vingt pour cent.

» Il est enjoint aux tribunaux civils et criminels de ne prendre aucune connoissance de procès en réclamation de prix, excédant celui spécifié dans la note qui aura été publiée après l'arrivée d'un bâtiment.

» Dans le cas où le prix de quelques marchandises n'auroit pas été porté sur ladite note, leur valeur sera estimée à raison de quatre-vingts à cent pour cent de bénéfice sur le prix anglais ou de l'Inde, et à vingt pour cent en sus pour les détailleurs.

» Comme les marchands et leurs agens dans cette colonie sont dans l'usage, pour recouvrer les avances énormes qu'ils ont faites aux particuliers, d'exiger d'eux des billets à ordre, sans qu'il y soit spécifié de quelle nature sont ces avances, le gouverneur, autorisé par ses instructions et pour l'intérêt de la colonie et de ses habitans, défend aux cours

de judicature de donner suite à toute réclamation concernant le paiement de ces billets, à moins que la nature des objets fournis et leur prix n'y soient relatés.

» La facilité avec laquelle ces billets se délivrent, ayant occasionné de nombreux abus, tels qu'une grande quantité de faux, pour lesquels plusieurs individus ont encouru la peine de mort ou une nouvelle déportation, le gouverneur déclare qu'à dater de ce jour aucun de ces billets ne pourra avoir cours.

» Pour la commodité des habitans et la sûreté de leurs transactions à l'avenir, le secrétariat du gouvernement délivrera aux particuliers porteurs d'une permission du gouverneur des billets à ordre imprimés.

» Il est interdit à qui que ce soit de vendre en gros ni en détail des liqueurs fortes, ou de débarquer des liqueurs ou du vin d'un vaisseau, sans une permission par écrit du gouverneur. Tout individu trouvé en contravention subira la peine que la loi prononce contre ceux qui vendent sans patente, et en outre, celle de la confiscation de leurs liqueurs.

» Les tribunaux civils ou criminels ne pourront admettre de demande en paiement de

liqueurs fortes, vendues, soit en gros, soit en détail, au-dessus de vingt shellings par gallon.

» Par ordre de son Excellence.

» N. MACKELLAR, secrétaire.

» Donnée à l'hôtel du Gouvernement, à *Sydney*, le 1er. octobre 1800 ».

Conformément aux instructions reçues par la *Britannia* : « Tous les capitaines de navires qui arrivent avec des cargaisons destinées à être mises en vente, sont tenus de déposer au secrétariat du gouvernement, une copie signée de la facture de leurs marchandises, avec les prix d'achats y cotés ; de laquelle facture ils attesteront la vérité, s'ils en sont requis. Aucune permission de vente ne sera délivrée qu'après remise de ces factures.

» Par ordre de son Excellence.

» W. N. CHAPMAN, secrétaire.

» Donnée à l'hôtel du Gouvernement, à *Sydney*, le 3 avril 1801 ».

La cupidité des détailleurs a su éluder par toutes sortes de moyens les dispositions de cette ordonnance. Leurs bénéfices, au lieu de vingt

pour cent, excèdent fréquemment cent pour cent.

On avoit espéré, mais en vain, que la mesure concernant les billets à ordre produiroit le plus salutaire effet. — La surabondance de ces papiers, comme nous l'avons déjà dit, non-seulement nuisoit beaucoup au commerce extérieur, mais donnoit encore lieu à des faux, qui détruisoit la confiance due aux billets qui la méritoient. — Quelques-uns de ces fabricateurs de faux faisoient partie même des administrations publiques, et ce ne fut qu'après un laps de temps assez considérable qu'on découvrit leurs fourberies.

Les dispositions de l'ordonnance qui défendent l'usage des liqueurs fortes sont renouvelées très-fréquemment, sans même qu'on s'apperçoive qu'elles en tempèrent l'excès. Les liqueurs fortes, prises modérément, sont, sans doute, nécessaires à des hommes exposés à des travaux pénibles, tels que les défrichemens dans une colonie naissante. — Les colons de *Botany-Bay* habitués, par leur premier genre de vie, au régime des liqueurs fortes, en font un usage immodéré dans leur transplantation. — Toutes les ordonnances et les meilleurs raisonnemens ne sauroient amortir cette passion

chez eux. — On en a vu plusieurs vendre tout ce qu'ils possédoient au monde, leurs habitations, leurs provisions, en un mot, leurs biens présens et avenir, pour quelques gallons de liqueurs fortes. D'autres empruntent de l'argent à tout prix, pour le même objet. Victimes de la rapacité des marchands, ils leur font des billets et compromettent par-là de nouveau leur fortune et leur liberté. Les femmes qui devroient chercher à les détourner de ces engagemens ruineux, sont malheureusement les premières à les leur conseiller.

CHAPITRE XLIV.

Caractère des différentes classes de colons.

Les circonstances qui ont donné lieu à l'établissement de la *Nouvelle-Galle méridionale*, et le but que le gouvernement s'est proposé en formant cette colonie, ont eu un effet très-marquant sur les mœurs en général, ou sur ce qu'on appelle le caractère national des habitans de *Botany-Bay*. — Les colons libres se ressentent de la contagion et ne manifestent rien de ce noble orgueil, apanage des hommes que dirige le sentiment de l'honneur. — Je n'ai pas besoin de dire que cette observation comporte des exceptions. — Il y a des colons, en très-petit nombre à la vérité, dont la conduite feroit honneur à tous les pays.

Rien ne seroit plus nécessaire dans celui-ci, qu'un corps de paysans vertueux et laborieux. — Les cultivateurs qui le composent aujourd'hui sont de deux espèces; savoir, les criminels dont le temps de la déportation étant

expiré ou abrégé, ont obtenu la permission de former un établissement, et les hommes qui sont venus librement d'Angleterre se fixer dans le pays avec leurs familles.

Les premiers se conduisirent, pendant la durée de leur servitude, avec l'apparence de la réformation; mais ils n'étoient retenus que par la crainte du châtiment. — A peine furent-ils réintégrés dans leurs droits d'hommes libres, qu'ils se livrèrent d'une manière effrénée à leurs anciens vices et reprirent leur premier train de vie. — On n'en compte pas plus de huit à dix que la déportation ait corrigés, et de ce nombre est le célèbre *Barrington*.

Parmi les hommes libres devenus planteurs, étoient les soldats de marine de la première expédition, qui obtinrent leur congé et de la terre pour récompense de leurs services. — Ces hommes étrangers aux habitudes domestiques et à la vie sédentaire, contractèrent insensiblement les vices qui régnoient dans la colonie, et après avoir vendu en très-peu d'années leurs plantations pour quelques gallons d'eau-de-vie, ils se trouvèrent trop heureux de pouvoir rentrer au service.

Il est une autre classe de colons, composée de gens que le gouvernement a envoyés à ses

frais d'Angleterre avec leurs familles, pour former des établissemens dans le pays. — On attendoit beaucoup de ces nouveaux habitans; mais ils ont bien trompé l'espoir du gouvernement et de la colonie. — Sur cent et quelques familles qui ont été envoyées d'Angleterre, il n'y en a pas au-delà de huit à dix qui se fassent distinguer par leur conduite des criminels déportés. — S'il m'étoit permis d'ouvrir un avis, je recommanderois, comme une chose de la dernière importance, de s'assurer de la moralité des personnes qui demandent des concessions dans la *Nouvelle-Galle méridionale*. On compte parmi celles à qui on en a accordées jusqu'ici, des banqueroutiers, des joueurs, des gens perdus de débauche, etc., etc. — Ces hommes accoutumés à la dissipation dans leur patrie, ne pouvoient pas acquérir l'amour du travail et de l'ordre à *Botany-Bay*. — Il en est résulté qu'après avoir consommé en pure perte les avances qui leur avoient été faites par le gouvernement pour les frais de leur premier établissement, ils sont devenus eux et leurs familles une charge très-onéreuse pour la colonie.

Il faudroit n'envoyer à *Botany-Bay* que d'honnêtes et industrieux paysans. — Ils y por-

teroient l'habitude du travail, de la tempérance et de l'économie, qualités inconnues jusqu'ici dans cette colonie. Ils constitueroient aussi le gouvernement dans beaucoup moins de dépenses. — En *Amérique*, les planteurs achetoient pour une somme d'argent les services des criminels condamnés, de sorte que le gouvernement n'étoit astreint à aucun frais. — Ces hommes, séparés de leurs compagnons, et n'ayant plus sous les yeux que de bons exemples, se trouvoient à l'expiration du terme de leur déportation, transformés en des hommes nouveaux, et plusieurs même devenoient par la suite des membres recommandables de la société. — Il n'en est pas de même à *Botany-Bay*, où souvent le colon libre qui emploie un déporté, est reconnu pour avoir été son complice.

S'il existoit dans la colonie un certain nombre d'habitans respectables, on auroit lieu d'espérer que le gouvernement chercheroit à rendre leur condition meilleure, en les faisant participer aux bienfaits de la constitution de leur pays natal. — Le jugement par jurés deviendroit alors préférable à celui rendu par des officiers civils et militaires.

CHAPITRE XLV.

Conclusion.

LORSQUE l'on fonda la colonie de *Botany-Bay*, beaucoup de gens doutoient qu'elle pût subsister. — Quinze années d'expérience d'un gouvernement régulier dans un pays aussi étendu et aussi distant de la mère patrie, sont maintenant écoulées et la colonie présente un aspect favorable. — Le temps qui décide de tous les événemens, confirmera ou détruira les conjectures auxquelles la formation de cette colonie a donné lieu. — Il montrera de quelle utilité a pu être, pour l'amélioration de la société, la connoissance de cette partie du monde explorée de nos jours.

En attendant, nous ne craignons pas d'assurer, d'après la fertilité du pays, qu'avec un peu de prévoyance et quelques encouragemens donnés à la culture, et principalement à la propagation des animaux, toutes les espèces de provisions seront, en très-peu d'années, beaucoup plus abondantes et à meilleur mar-

ché dans la *Nouvelle-Galle méridionale* qu'en *Angleterre.* — Nous sommes persuadés également que, si la colonie continue de jouir de la tranquillité et de la protection du gouvernement, qu'elle a si bien méritée, ses manufactures feront des progrès plus rapides qu'elles n'en ont faits jusqu'à présent.

Le gouvernement a déjà établi une manufacture de drap commun, fait avec de la laine du pays. Le petit nombre d'ouvriers n'a pas permis d'en fabriquer encore une grande quantité; mais l'établissement promet beaucoup pour l'avenir. — Le lin du pays a fourni aussi plusieurs pièces de toiles et de canevas. — Un particulier a créé une poterie à *Paramatta.* — Un moulin à eau, le seul qui ait été encore entrepris dans la colonie, étoit presqu'entièrement achevé.

Il est difficile de bien juger du bonheur d'une nation; mais, autant que nous pouvons nous en rapporter à la justesse de nos notions, tous les naturels des différentes peuplades que nous avons visitées dans le cours de notre navigation, nous ont paru tenir également à leurs habitudes et à leurs usages. — Ceux de la *Nouvelle-Hollande* demeurent aussi opiniâtrement attachés à leur première manière de vivre que

le sont les habitans des bords du *Gange* à leurs pratiques anciennes.—La barbarie règne encore dans toute sa force parmi les premiers, et des années, des siècles mêmes, s'écouleront avant qu'ils ne soient civilisés.

Le *Calcutta* ayant terminé ses réparations, nous nous rendîmes à son bord, et le lendemain nous appareillâmes pour l'*Europe.* — L'espérance de revoir notre patrie, après avoir couru de si grands dangers, et de participer de nouveau aux agrémens de la société, dont nous étions privés depuis si long-temps, ranima nos forces épuisées par la maladie et les fatigues, et nous aida à supporter les ennuis de la traversée.

Enfin, après une absence de quatre ans et trente et un jours, nous découvrîmes les côtes d'Angleterre, et deux jours après nous mouillâmes à *Spithead.*

EXTRAIT

EXTRAIT

D'UN VOYAGE

A LA NOUVELLE-GALLE

MÉRIDIONALE,

FAIT EN 1800, 1801 ET 1802,

PAR JAMES GRANT,

LIEUTENANT DANS LA MARINE ROYALE D'ANGLETERRE, ET COMMANDANT LE VAISSEAU DE SA MAJESTÉ BRITANNIQUE *THE LADY NELSON*.

TRADUIT DE L'ANGLAIS.

EXTRAIT

D'UN VOYAGE

A LA NOUVELLE-GALLE

MÉRIDIONALE.

Nous mouillâmes dans *Sydney - Cove*, le soixante-onzième jour de notre départ du *Cap de Bonne-Espérance*.

Le havre du *Port-Jackson*, en approchant de la ville, présente des vues très-pittoresques. — Une petite île, nommée *Garden-Island* (l'île du Jardin), et où l'on a bâti une maison, ajoute à la richesse de la perspective. On apperçoit sur le continent *Wallamoola*, remarquable par une très-belle maison de campagne que le commissaire, M. *Palmer*, y a fait construire. — Un arrivant d'*Europe* ne s'attend pas assurément à trouver un pareil établissement dans une colonie aussi nouvelle.

La ville de *Sydney* est beaucoup plus grande et plus peuplée qu'on ne l'imagineroit, en réfléchissant à la date de sa fondation. — Ses rues sont larges et droites. — Chaque maison est isolée, ce qui est un excellent préservatif contre le feu. Il y en a peu ou même point sans jardin, et beaucoup sont spacieuses et commodes.

Paramatta, qui est le nom donné par les naturels à ce qu'on appela dans le principe *Rose-Hill*, est un très-joli village, dont le sol, autant que j'en ai pu juger, me paroît préférable à celui de *Sydney*.—La maison du gouvernement est située à l'extrémité d'une rue qui a près d'un mille de long.—A cette maison, d'une très-belle apparence, est joint un excellent jardin, riche en toutes sortes de légumes et d'arbres fruitiers, parmi lesquels on distingue le pêcher et le figuier, qui ont parfaitement réussi. — Les autres maisons ont aussi des jardins; la terre en est généralement bonne, et ils sont en outre bien cultivés.

Les maisons des déportés sont, pour la majeure partie, faites de claies et couvertes en essentes. — L'intérieur est enduit de plâtre, et l'extérieur de terre, sur laquelle on a étendu une couche de chaux, fabriquée avec des coquil-

lages, ce qui donne à ces habitations un grand air de propreté. — Il est rare que deux familles habitent la même maison; chacune a la sienne, et lorsque ses moyens le lui permettent, elle y ajoute quelques ornemens. — La plus petite de ces maisons n'a pas moins de deux appartemens. — Il en est quelques-unes bâties en briques, et qui paroissent aussi-bien construites que celles d'Europe : les appartemens sont nombreux dans celles-ci. — La manière dont ces déportés sont logés seroit enviée de la classe pauvre du peuple anglais. — Je ne doute pas qu'elle ne contribue à entretenir cet air de santé qui règne généralement parmi eux. On seroit peut-être même fondé à lui attribuer le désir que beaucoup de ces gens témoignent de rester dans le pays, après que le terme de leur déportation est expiré.

Je fus obligé, peu de temps après mon arrivée, de partir avec un petit détachement pour aller à la recherche d'un de mes canots qui m'avoit été enlevé. Je profitai de cette occasion pour visiter le *Pittwater*, qui joint le *Hawkesbury*, et où les naturels viennent quelquefois pêcher. — Je pris ma route par terre, accompagné d'un soldat du corps de la *Nouvelle-Galle méridionale*, d'un de mes hommes,

d'un naturel du pays et de sa femme, qui me servoient de guides. — Le sentier que nous suivions étoit peu frayé ; mais il présentoit des points de vue très-romantiques. — Vers le soir, comme il pleuvoit considérablement, nos guides nous firent faire halte dans un endroit voisin d'un bois, et où deux hommes âgés étoient assis auprès d'un feu. Notre gîte se trouvoit situé sous un rocher auquel ces naturels donnoient le nom de *Gablegunnie*, ou de la Maison du Roc.

Notre arrivée ne parut faire aucune impression sur les deux vieillards. — J'appris qu'ils exerçoient l'un et l'autre la médecine, et c'est ce qui engagea probablement nos guides à les visiter. Le mari avoit une blessure au dos, et souffroit d'une difficulté de respirer. — Les docteurs tirèrent d'un filet quelques poissons qu'ils nous offrirent ; mais en ôtant à ces poissons leur peau qui sert d'amorce aux naturels pour en attraper d'autres, ils répandirent une odeur si infecte que nous ne pûmes les manger. — En retour je donnai du pain aux deux hommes, et nous nous séparâmes très-satisfaits les uns des autres. — Ces naturels nous dirent que nous trouverions un peu plus loin plusieurs de leurs compatriotes occupés à

pêcher, et qu'ils avoient deux huttes construites près du rivage. — Comme la nuit s'annonçoit pour devoir être très-sombre et pluvieuse, mon intention étoit de la passer dans ces huttes. — Notre guide, dont les souffrances ne lui permettoient guere de nous accompagner jusqu'à *Pittwater*, me promit d'obtenir d'un de ces pêcheurs de le remplacer. — Je ne pouvois m'empêcher, chemin faisant, de remarquer combien ces sauvages ont la vue fine, car ils distinguoient les objets même dans l'obscurité. — La faculté d'entendre n'est pas moins extraordinaire chez eux.

En approchant des huttes, nous trouvâmes deux canots laissés sur le sable. — La femme qui étoit avec nous me demanda en même temps si j'appercevois un homme parmi des buissons situés à quelque distance. — Je m'arrêtai et regardai; mais la nuit étoit si noire que je ne pouvois rien distinguer. — Nous nous entendîmes bientôt appeler dans la langue du pays. — Le soldat qui nous accompagnoit répondit, et nous fûmes aussitôt conduits aux huttes par le naturel qui nous avoit hélés. — Il avoit été chercher du poisson dans les canots, et, nous ayant apperçus à son retour, il vint pour reconnoître qui nous étions, après

avoir déposé ses poissons; et ce fut dans ce moment que la femme de notre guide le découvrit. — Ses camarades, prévenus par lui de notre apparition, avoient pris la précaution de cacher leurs poissons, ainsi qu'ils sont dans l'usage de le faire, lorsqu'ils ne veulent pas être découverts par des étrangers. Ces naturels en général craignent beaucoup de se promener seuls la nuit, à moins qu'ils n'y soient forcés par la faim, ou animés par la jalousie ou la vengeance. Alors ils profitent du sommeil de leurs compatriotes pour les voler, et, avec un instrument, appelé *dual*, fait d'un bois dur et qui se termine graduellement en pointe, ils les clouent à terre, surtout lorsqu'ils sont mus par la jalousie ou la vengeance.

Je trouvai les huttes beaucoup plus grandes et mieux bâties qu'aucune de celles que j'avois eu occasion de voir jusqu'alors, ou dont j'avois entendu faire la description. — Elles étoient construites avec des planches provenant d'un petit vaisseau naufragé à quelque distance sur la côte. — Il y avoit dans l'une de ces huttes trois hommes, quatre femmes et deux enfans; l'autre, qui étoit très-petite, contenoit un homme et sa femme. — Ces naturels tirèrent obligeamment de leur cachette plusieurs gros et

excellens poissons, et les mirent sur le feu, qui étoit placé au milieu de la hutte. — Ces poissons étoient à peine grillés à moitié, qu'ils commencèrent à les manger, en nous invitant par signes à imiter leur exemple. — Exténués de faim et de fatigue, mes compagnons et moi nous fîmes honneur à l'invitation. Il ne nous manquoit à ce repas que du sel. Nos personnes et tout ce que nous portions sur nous excitèrent vivement la curiosité de ces bonnes gens. Ils ne se lassoient point d'admirer une tête en argent, gravée au bout d'un pistolet que je portois à ma ceinture. Les femmes et les enfans étoient surtout émerveillés du bruit de ma montre, et s'amusoient à le contrefaire pendant qu'ils la tenoient à leurs oreilles.

Après avoir envoyé mon guide, sa femme et le matelot reposer dans la petite hutte, je restai dans la grande avec le soldat. — Une des femmes se plaignit beaucoup pendant toute la nuit : on me dit qu'elle éprouvoit des spasmes violens à l'estomac. — Le soldat fut réveillé par un des naturels, qui venoit le prier d'aller avec lui chercher de l'eau. — Interrogé par le soldat, qui entendoit sa langue, pourquoi il n'y alloit pas seul. Vous savez, lui répondit-il, que je suis *murrey-jarrin*, c'est-à-dire, peu-

reux. — Eh! de quoi avez-vous peur? lui demanda le soldat, qui ne se soucioit pas trop de se lever. — J'ai peur du *bogle*, dit le naturel. — *Bogle* est le nom que les sauvages donnent au diable, ce qui prouve que ce peuple est très-superstitieux. — Comme je désirois aussi de l'eau, je priai mon homme de se lever et d'aller m'en chercher. — Il m'en apporta quelque temps après dans une écorce, à laquelle on avit donné la forme d'un petit canot. — Il étoit accompagné du naturel.

Nous nous mîmes en route avant la pointe du jour, sous la conduite d'un de ces sauvages si hospitaliers. — Il étoit plus fort et plus robuste que ne le sont en général les indigènes de cette partie de la *Nouvelle-Hollande*. — Il s'étoit armé d'une lance et marchoit à notre tête. — Le jour commençoit à peine à poindre, et il étoit difficile de rien distinguer, lorsque, arrivés près d'une petite rivière nommée *Narrowbine* par les naturels, notre guide nous dit qu'il appercevoit quelqu'un de l'autre côté de la rivière. — Nous vîmes en effet, bientot après, une personne sur la rive opposée, mais sans pouvoir reconnoître si c'étoit un naturel du pays ou non. — Notre guide, ayant été à la découverte, revint nous

dire que cette personne n'étoit point un naturel, et qu'elle avoit un fusil. Je ne doutai plus que ce ne fût un des déportés qui s'étoient emparés du sloop *le Norfolk*, dans l'intention de s'échapper du pays, et qui, ayant été jetés à la côte, à peu de distance au nord, avoient été assez hardis pour attaquer et enlever un petit bâtiment expédié par un particulier de *Botany-Bay*, pour *Coal-River* (la rivière du Charbon). Comme la pluie qui étoit tombée toute la nuit, ainsi que la marée montante, avoient beaucoup grossi et rendu plus rapides les eaux de la *Narrowbine*, l'homme que je soupçonnois être un déporté paroissoit n'oser risquer de la traverser. Je l'appelai, et lui demandai qui il étoit et où il alloit. — Il me répondit qu'il revenoit de chasser le *kanguroo*, qu'il avoit perdu son chemin, et qu'il étoit presque mort de faim. — Cette dernière circonstance acheva de me convaincre qu'il étoit un des déportés en question. — Je lui criai que nous allions traverser la rivière et lui en frayer le passage. — Tandis que nous ôtions nos vêtemens, je prescrivis au guide, qui en sa qualité de sauvage n'en portoit aucun, d'arrêter notre homme s'il entreprenoit de s'enfuir, et dans le cas où il feroit quelque résistance,

de le percer à coup de lance. — La rivière étoit si profonde que notre guide avoit de l'eau jusqu'au menton, et comme il étoit le plus grand de nous, nous nous vîmes forcés de laisser nos hardes derrière nous, et de porter nos fusils sur nos têtes, pour tâcher de les préserver du contact de l'eau. — Le fond de la rivière étoit garni partout de roches aiguës, qui nous faisoient broncher à chaque instant, et nous coupoient les pieds. — L'homme à la poursuite du quel nous étions se livra à moi sans condition, en m'avouant qu'il faisoit partie des déportés qui s'étoient évadés sur le *Norfolk*. — Le malheureux se mouroit exactement de faim, et s'il eût réussi à traverser la *Narrowbine*, son extrême foiblesse ne lui auroit jamais permis d'atteindre *Sydney*. — Son fusil, au lieu de lui être de quelque utilité, ne servoit au contraire qu'à l'incommoder davantage par son poids, et la force lui eût manqué pour en faire usage. Ses camarades avoient comme lui souffert excessivement de la faim et de la fatigue. Lorsque nous lui apprîmes que quelques-uns d'entre eux avoient été repris et exécutés, il fondit en larmes et dit qu'il étoit sûr que rien ne pourroit le sauver. — Il avoit à la jambe une

plaie qui provenoit de la piqûre d'une espèce de raie. — Il nous raconta qu'au moment où il cherchoit à la tuer, elle lui avoit lancé dans le gras de la jambe son aiguillon qui, chez les plus gros de ces poissons, a huit ou neuf pouces de long, et est dentelé comme une scie.

Dans l'état de foiblesse où se trouvoit ce pauvre homme je recommandai à mes deux compagnons de l'aider à marcher jusqu'au *Pittwater* où mon canot devoit nous prendre. — Je lui donnai en même temps le peu de pain qui nous restoit, qu'il dévora avec avidité; et j'y ajoutai une petite portion d'eau de vie qui le réconforta. — Il me fit voir l'endroit où il avoit passé toute la nuit, couché sous un arbre, sans feu et exposé à une pluie continuelle. Lui ayant demandé où il avoit laissé ses camarades, il me dit qu'à l'exception de deux qui s'étoient joints à lui il les avoit laissés tous près du port *Stéphens*, qui est situé à une assez grande distance au nord du *Hawkesbury*. Leur projet étoit de s'y établir en attendant des circonstances plus heureuses pour eux. — Ils avoient semé quelques graines de melon et de citrouille, ainsi qu'un peu de *maïs*. — Le tout étoit très-bien venu, mais ne pouvoit suffire à nourrir sept à huit personnes.

—Ces déportés avoient été attaqués plus ou moins grièvement d'une fièvre intermittente. — L'intention de celui dont nous avions fait la rencontre et des deux autres qui l'avoient suivi étoit de retourner à *Botany-Bay* et de se livrer à la discrétion du gouverneur; mais l'un de ces derniers étant tombé très-malade de l'autre côté du *Pittwater*, notre homme l'avoit abandonné aux soins de son compagnon. — Ils avoient beaucoup souffert de la faim, étant presque réduits à ne vivre que de *choux-palmistes*. — Les naturels qu'ils rencontrèrent, se conduisirent, en général, très-mal envers eux. — Quelques-uns leur donnèrent un ou deux poissons, mais les autres au lieu de les assister leur enlevèrent leurs vêtemens. — Cette dernière circonstance ne me parut pas probable, car les naturels de *la Nouvelle-Hollande*, à l'exception de nos couvertures, n'attachent aucun prix à nos habits.

Je demandai à notre homme comment il étoit parvenu à traverser le *Pittwater*, il me répondit qu'ayant rencontré sur le bord de cette rivière un naturel de sa connoissance, il avoit obtenu de lui, au moyen du don d'une chemise, de le passer dans son canot. Il m'a-

jouta qu'il avoit eu ensuite beaucoup de peine à se tirer des mains de quelques sauvages qui lui demandoient du pain, en le menaçant de leurs lances. — Il croyoit que le fusil dont il étoit armé les avoit empêchés de mettre leurs menaces à exécution. — Soit que le récit de cet homme fût vrai ou non, il est constant néanmoins que tous les naturels plus ou moins voisins de notre établissement, qui ont goûté du pain, en sont très-friands, et cherchent toujours à s'en procurer.

Après une marche pénible nous fûmes avertis de l'arrivée de notre canot par le son d'un cornet. J'avois apporté d'*Angleterre* deux de ces instrumens. — Ils sont de la plus grande utilité pour tous ceux qui ont à traverser des bois non encore frayés, et où la vue est interceptée par les arbres. — Leur usage, en fait de signaux, est préférable à celui des armes à feu, car ils économisent des munitions qu'il est souvent de la dernière importance de conserver. — Ces instrumens sont de métal ou de corne; on les fabrique de différentes grandeurs, suivant le son qu'on veut leur faire produire pour servir de signal. Les plus grands peuvent servir encore à contenir une provision d'eau lorsqu'on doit traverser des bois éloi-

gnés d'une rivière. — Il avoit été convenu que le canot remonteroit le *Pittwater* jusqu'à une certaine hauteur et qu'il m'y attendroit; mais comme ni moi ni l'officier chargé du commandement du canot ne connoissions cette rivière et que mon guide ne savoit trop par où nous y faire aboutir, j'eus recours au cornet dont je m'étois muni, et on me répondit du canot avec l'autre à la distance d'environ un mille et demi.

Mon officier avoit fait les recherches les plus exactes au sujet du canot qui nous avoit été enlevé à *Garden-Island;* mais ces recherches étoient demeurées sans succès. — La rivière de *Pittwater*, dans l'endroit où nous la joignîmes, est très-large, et se partage en plusieurs branches. Après en avoir parcouru les bords pendant quelque tems, nous nous décidâmes à retourner à *Sydney*, dans la crainte de manquer de provisions. — Nous avions en même temps l'espoir de retrouver les naturels que nous avions rencontrés près de la *Narrowbine*, et de nous procurer d'eux du poisson. Malheureusement, en arrivant dans l'endroit où nous les avions laissés, nous trouvâmes qu'ils en étoient tous partis. — De *Rose-Bay* où devoit venir me prendre mon canot

que

que j'avois envoyé reconnoître une petite île, appelée *Mullet island* (l'île du Mulet), sans doute d'après la grande quantité des poissons de ce nom que l'on pêche dans son voisinage, il y avoit encore près de cinq milles jusqu'à *Sydney-Cove.* — Notre guide, pressé par la faim, nous observa qu'en pénétrant à quelque distance dans les bois, nous trouverions d'autres huttes dont les habitans pourroient nous fournir des provisions. — En conséquence nous quittâmes le rivage de la mer, le long duquel nous cheminions, pour suivre un sentier qui conduisoit dans l'intérieur. — De temps à autre notre guide poussoit une espèce de hurlement, et s'arrêtoit en même temps pour écouter si on lui répondoit. Après plusieurs de ces hurlemens, nous découvrîmes un feu allumé sur une éminence, et bientôt après le guide ayant hurlé de nouveau, il lui fut répondu par le même cri, et nous vîmes alors le feu briller davantage. — Il s'établit ensuite un pourparler entre notre guide et les naturels. — Le premier me rapporta qu'il avoit dit à ses compatriotes qu'il avoit très-grand'faim, et que ceux-ci lui avoient répondu qu'il trouveroit à peu de distance de l'endroit où nous étions d'autres naturels qui étoient abondam-

ment pourvus de poissons. — D'après cet avis il se hâta de nous mener au lieu du rendez-vous indiqué à notre canot, et après m'avoir remis mon manteau et quelques autres effets à moi dont il s'étoit chargé, il me dit qu'il alloit rejoindre ses compatriotes, et nous quittant aussitôt il franchit une éminence qui le déroba bientôt à notre vue.

La lune qui avoit été obscurcie par des nuages venoit de se remontrer, et quoique la grande quantité de pluie tombée dans la journée eût rendu le terrain bien humide, nous nous y étendîmes sur le sable, accablés de lassitude, et en attendant le jour, car quant à notre guide nous ne comptions point sur son retour. — Environ trois quarts d'heure après qu'il nous eut quittés, nous entendîmes le son de plusieurs voix. — C'étoient mon premier guide et sa femme que leurs compatriotes avoient envoyés à notre secours. — Ils nous apportoient un poisson pesant environ quatre livres. — Notre ancien guide nous dit qu'on avoit apperçu un peu avant la nuit et assez près de l'endroit où nous étions, un canot ayant à bord deux blancs qui pêchoient. — Un de mes gens partit aussitôt pour aller à la recherche de ce canot, et peu de temps après

nous entendîmes le bruit des rames. — Il y avoit dans ce cânot un homme et un jeune garçon qui alloient à la pêche dans la partie du sud ; mais d'après l'incertitude du temps, ils avoient préféré de se tenir la nuit à l'entrée du port, afin de pouvoir appareiller le lendemain de bonne heure. — Ils consentirent, moyennant une légère rétribution, à nous transporter à *Garden island*, où nous arrivâmes sur les onze heures de la nuit.

L'officier qui commandoit le canot que j'avois envoyé à *Mullet island*, me signala le lendemain à sept heures du matin son approche avec son cornet. — Ses succès avoient été semblables aux miens. — Il amenoit un autre malheureux jeune déporté, faisant partie de ceux qui avoient enlevé le sloop le *Norfolk*. — Ce fugitif étoit dans un état aussi déplorable que l'homme que j'avois rencontré. — Il nous raconta qu'il étoit resté auprès d'un de ses camarades jusqu'à ce qu'il expirât. — En remettant au gouverneur *King* ces deux déserteurs, je lui exposai tout le repentir qu'ils nous avoient témoigné, et l'intention où ils étoient de se rendre à lui lorsque nous les trouvâmes. — Ces hommes furent jugés pour l'exemple et condamnés à mort ; mais le gou-

verneur *King* voulut bien leur faire grâce en faveur de leur soumission et de leurs souffrances. — Deux de la même bande avoient été éxécutés peu de temps auparavant.

A mon retour au port *Jackson*, je reçus l'ordre du gouverneur *King* d'aller visiter de nouveau le détroit de *Bass*.

J'appareillai le 6 mars de *Sydney-Cove* et mouillai le 10 dans la baie de *Jarvis*. — Le canot que j'avois envoyé reconnoître l'ancrage m'amena un des naturels habitans de cette baie. C'étoit un homme d'un moyen âge, et plus fortement constitué que ceux que j'avois vus dans les environs de *Sydney*. — Il monta sur le vaisseau avec un air de confiance qui indiquoit qu'il avoit eu déjà des communications avec nos compatriotes. — Il répétoit souvent les mots : *blanket* (couverture) et *woman* (femme), voulant parler sans doute de quelque troc qui avoit eu lieu entre lui et des matelots anglais. — Il témoigna beaucoup de surprise à la vue de plusieurs des objets que nous avions sur le vaisseau, et principalement de la boussole qui étoit dans l'habitacle. — Mais je ne saurois décrire l'étonnement dont il fut saisi, ainsi que ses grimaces et ses gestes en se voyant dans un miroir suspendu dans ma

chambre. — Il recherchа attentivement si quelqu'un n'étoit pas derrière, et il n'en fut bien dissuadé que lorsque j'eus enlevé le miroir de l'endroit où il étoit attaché. — Le bruit d'un de mes *cornets* lui causa une très-grande impression. Il s'efforça de produire le même son en appliquant l'instrument à sa bouche; mais il ne put y parvenir, ce qui le surprit beaucoup. — J'ai oublié de dire que j'avois à bord deux naturels de *Sydney*, savoir, *Euranabie* et *Worogan* sa femme. — Ils excitèrent aussi la curiosité de notre sauvage. — Un fait singulier et qui n'a pas encore été rapporté, c'est l'indifférence avec laquelle les naturels de la *Nouvelle-Hollande* se revoient après avoir été séparés. — Quelque liaison qui ait pu exister entre eux, ils sont pendant une demi-heure et quelquefois davantage sans faire la moindre attention les uns aux autres. — Lorsqu'un étranger entre dans leur hutte, ils se contentent de lui faire signe avec la main de s'asseoir. — Le naturel de la baie de *Javis*, que j'avois placé près de ceux de *Sydney*, se tint assis à leurs côtés l'espace de plus d'une demi-heure sans proférer un mot; mais bientôt après il s'établit entre eux une grande familiarité. — J'observai que, pendant tout le temps

qu'ils gardèrent le silence, les yeux de notre homme restèrent fixés sur la femme d'*Euranabie*, quoiqu'elle fût loin de posséder aucune beauté. Ce n'étoit pas l'opinion de ce sauvage, ni des autres naturels dont nous eûmes la visite, car ils la regardoient comme très-belle. Ce jugement me surprit moins, en la comparant avec plusieurs autres femmes du pays. — L'ignorance de la langue me privoit de connoître le sujet de la conversation de nos trois sauvages ; mais il me sembla qu'ils ne se comprenoient point entre eux. — Cette remarque ainsi que plusieurs autres de la même nature que j'ai eu occasion de faire dans mes entrevues avec divers indigènes de ce pays, me portent à croire que la langue de la *Nouvelle-Hollande* a ses différens dialectes.

Les deux hommes se montrèrent respectivement les blessures qu'ils avoient reçues soit à la guerre, soit dans des querelles particulières. — *Euranabie* en avoit qui étoient récemment guéries. — Notre sauvage lui fit au sujet de sa femme, dont il paroissoit amoureux, des propositions qu'il rejeta. — Il me dit qu'il craignoit que les naturels de cette partie de l'île ne la lui enlèvassent ; mais je l'assurai que nous les en empêcherions.

Nous étions à peine mouillés que le vaisseau fut entourré de canots. — Dans l'un étoit un homme âgé à qui des cheveux blancs et une longue barbe de la même couleur donnoient un air très-vénérable. — Les naturels paroissoient lui témoigner beaucoup de respect et d'obéissance. — Lorsque le vaisseau fut bien ancré et que nous eûmes ferlé nos voiles, j'admis plusieurs des naturels à bord; mais le vieillard ne voulut jamais consentir à y monter. — Tous les habitans de cette partie de la *Nouvelle-Hollande* sont plus forts et plus vigoureux que tous ceux que j'avois vus à *Sydney*. — Ils diffèrent beaucoup des autres naturels dans la conduite de leurs canots. Cette différence consiste principalement dans leur manière de ramer. — Ils font usage à cet effet ou d'un long morceau d'écorce de forme ovale, ou simplement de leurs mains; mais avec l'un ou l'autre moyen ils réussissent à donner une impulsion très-rapide à leurs canots. — Lorsque la main leur sert de pagaie, ils rejètent très-adroitement avec le revers de l'autre et sans détourner la tête, l'eau qu'ils introduisent dans leurs embarcations en ramant.

Les naturels ayant remarqué que nous ne laissions pas croître notre barbe, témoignèrent

le désir d'avoir aussi la leur rasée, en conséquence un des hommes de mon équipage leur coupa à tous la barbe avec des ciseaux. — Comme aucun de ces sauvages n'avoit le visage peint, ainsi que c'est l'usage parmi les naturels voisins de *Sydney*, je fus curieux de savoir si ceux-là le pratiquoient quelquefois. — Je me fis apporter à cet effet de la peinture rouge; le premier d'entre eux qui l'apperçut, me demanda avec empressement par signes de peindre son nez. — On voit souvent auprès de nos établissemens des naturels dont le nez est peint avec de la gomme rouge qui est très-abondante aux environs; ils portent autour des yeux un cercle formé avec une espèce de craie. — C'est, dit-on, chez eux un signe de deuil, usité à la mort d'un-ami. — Ils se peignent aussi de rouge lorsqu'ils vont à la guerre. — Les femmes se rougissent également le nez, et ont le sein rayé de noir et de blanc. — Après m'être absenté un moment du pont, je trouvai à mon retour un de mes jeunes gens occupé à peindre de différentes couleurs et de la tête aux pieds l'homme dont j'avois peint le nez en rouge. — Ce naturel étoit dans le ravissement en se contemplant ainsi bigarré. Ses compatriotes sembloient partager son ra-

vissement et tous quittèrent le vaisseau parfaitement satisfaits.

Le rivage en face duquel nous étions mouillés se trouvant formé d'un sable très-fin et très-uni et par conséquent favorable pour hâler la seine ; je descendis à terre accompagné de M. *Bareillier*, enseigne dans le corps de la *Nouvelle-Galle méridionale*. — Nous prîmes avec nous *Euranabie*, le naturel de *Sydney*. — Les indigènes, à notre débarquement, se rassemblèrent autour de nous dans la plus grande sécurité. — Ils entamèrent avec *Euranabie* une conversation, où ils se servirent de plusieurs mots qui paroissoient appartenir au dialecte de *Sydney*, tels que *bail*, qui signifie *non* et *maun*, qui veut dire *enlever*, *emporter*. — Un homme âgé fit présent à *Euranabie* d'un *waddie* ou massue. — Je regardai ce présent de la part du vieillard comme une marque d'amitié qu'il vouloit donner à notre sauvage ; mais celui-ci, à ma grande surprise, accourut à moi un moment après, ayant la terreur peinte dans ses regards. — Il me supplia de l'envoyer à bord du vaisseau, en m'exposant que les naturels de la baie vouloient le tuer et *patter* lui, c'est-à-dire, le manger. — J'eus de la peine à ajouter foi à sa dernière assertion ; car je n'avois pas la

moindre idée que les habitans de la Nouvelle-Hollande fussent *cannibales*, et je ne saurois encore prendre sur moi d'affirmer qu'ils le soient, quoique par des circonstances que je rapporterai plus bas, le fait me paroisse aujourd'hui probable. — Pour mettre fin aux alarmes du pauvre sauvage, je l'envoyai aussitôt à bord. — Sa conduite me surprit d'autant plus, qu'il m'avoit demandé avec instance de l'amener à terre; mais pendant tout le reste de notre séjour dans la baie de *Jarvis*, il n'offrit plus de m'accompagner sur le rivage, quoique, comme tous ses compatriotes, il aimât la vie errante.

Les naturels nous aidèrent d'eux-mêmes à hâler notre seine. — Nous prîmes quelques merlans, qui ne différoient de ceux qu'on pêche dans nos mers, qu'en ce qu'ils étoient plus gros. — Je les distribuai aux naturels, n'en réservant seulement que trois pour notre dîner. — Un plus grand nombre de sauvages étant survenu, et paroissant désirer d'avoir aussi du poisson, je fis donner un nouveau coup de seine. — Elle nous rapporta une plus grande quantité de merlans, que j'abandonnai à toute la troupe indistinctement, pour ne pas exciter de jalousie. — Le nombre de ces naturels s'étoit si fort accru, que je commençai à soupçonner qu'il y en

avoit beaucoup de cachés parmi les buissons; mais comme ils se mirent tous à chanter et à danser, je cessai de craindre quelque hostilité de leur part. — Ils étoient tous parfaitement nus, à l'exception d'un jeune sauvage qui portoit une touffe d'herbes attachée autour des reins et relevée par derrière comme la queue d'un *kanguroo*. — Le jeune homme paroissoit fort agile, et autant que je pus juger par ses gestes, il étoit d'une humeur très-enjouée. Il s'amusa à prendre différentes formes et à faire mille tours qui nous divertirent beaucoup. — J'ignore si c'étoit un spectacle arrangé en notre honneur ou simplement improvisé.

Après avoir renvoyé la seine à bord, je fus curieux de prendre quelques *kanguroos*. — Je ne doutai point à l'aspect du pays dont l'élévation étoit modérée, et la surface couverte de buissons et de gros arbres, que ces animaux ne dussent être très-abondans. — Je fis part de mon désir aux sauvages par signes; l'un d'eux s'avança et m'offrit ses services.

Nous nous dirigeâmes pendant quelque temps le long du rivage, et nous entrâmes ensuite dans les bois. — Nous vîmes plusieurs perroquets et d'autres oiseaux plus petits, d'un très-beau plumage. M. *Bareillier* tira l'un de ces derniers,

ce qui effraya tellement notre guide qu'il prit la fuite et courut rejoindre ses compatriotes. — En pénétrant un peu dans l'intérieur, nous rencontrâmes une grande quantité de très-beaux arbres, entourés d'une herbe très-épaisse, d'où nous fîmes lever quelques compagnies de perdrix. — Elles ressemblent beaucoup aux nôtres, à l'exception qu'elles ne font pas de bruit en se levant. Les arbres que nous vîmes étoient en général de l'espèce des chênes qui croissent dans les environs de *Sydney*. De retour au rivage, nous nous rendîmes à bord pour dîner; mais nous redescendîmes à terre dans l'après-midi, emportant notre seine avec nous. — Après avoir laissé des ordres pour la pêche, nous entrâmes, M. *Bareillier*, M. *Cayley le botaniste*, et moi, avec deux soldats armés dans les bois au même endroit par où nous avions pénétré le matin. Mon intention étoit de faire un circuit tout autour du canot. — Nous vîmes plusieurs *catacouas* qui, à l'exception de la poitrine et de quelques plumes jaunes aux ailes, étoient parfaitement noirs. — Ces oiseaux étoient si défians que nous ne pûmes pas en approcher. — Nous apperçûmes une grande quantité de perroquets avec un très-beau plumage; j'en tirai un qui tomba dans l'herbe; mais elle étoit si touffue,

qu'il ne me fut pas possible de le trouver. — M. *Cayley* tira un perroquet royal. — Nous tuâmes plusieurs autres oiseaux dont nous trouvâmes à notre retour la chair très-bonne. — Le perroquet n'est point désagréable à manger ; il a beaucoup du goût de nos pigeons, et je le leur préfère même pour son fumet, qu'il doit probablement aux différentes plantes dont il se nourrit. — J'ai trouvé la même saveur à tous les autres oiseaux de la *Nouvelle-Hollande* que j'ai été dans le cas de manger. — Aucun pays dans le monde ne contient une plus grande variété d'insectes. — Nous en vîmes des essaims qui bourdonnoient autour des arbres, et je regrettai bien de n'avoir pas les moyens de les conserver. — Chemin faisant, nous rencontrâmes une vallée marécageuse et garnie de broussailles. — Elle étoit traversée par un petit ruisseau qui alloit d'un cours rapide se jeter dans la mer près de l'endroit où j'avois donné ordre de hâler la seine. — L'eau en étoit excellente, ainsi que celle de plusieurs sources que renferme cette vallée. — M. *Cayley*, occupé à la recherche de plantes nouvelles, se trouvoit dans ce moment séparé de nous et hors de la portée de la vue et de la voix, ce qui me donna d'autant plus d'inquiétude que le jour commençoit

à baisser. — Nous découvrîmes quelques traces des naturels, qui nous conduisirent à plusieurs de leurs *gunnies* ou habitations. — Elles étoient construites de branches d'arbres liées ensemble pour opposer plus de résistance au vent : et il y avoit à l'entour des os de quadrupèdes, d'oiseaux et des arrètes de poissons. — Près d'arriver à notre canot, M. *Bareillier* tua un gros épervier, dont les jambes étoient couvertes de fortes écailles.

Nos gens avoient pris quelques poissons, et leur pêche eût été plus heureuse sans deux requins qui entrèrent dans la seine et la déchirèrent en plusieurs endroits. — On réussit à les hâler tous les deux à terre. J'ordonnai de transporter à bord le plus grand, qui avoit sept pieds de long, et d'en extraire l'huile pour notre lampe. — Il étoit nuit lorsque nous arrivâmes sur le vaisseau, où je fus réjoui de trouver M. *Cayley*, qui nous y avoit précédés. — Après avoir recueilli quelques plantes curieuses, il étoit sorti du bois par le même sentier qui nous y avoit introduits.

Je fis, quelques jours après, une nouvelle incursion dans les bois, accompagné des mêmes personnes qui avoient pris part à la première. — Nous pénétrâmes environ huit milles dans l'in-

térieur. — La qualité du sol étoit, en général, sablonneuse. — Dans les vallées ou terrains bas, il avoit la couleur noire des terres à tourbe de l'*Ecosse* et de l'*Irlande*. — Nous rencontrâmes deux petits lagons et plusieurs sources de très-bonne eau, qui couloient à travers la partie là plus épaisse du bois ; mais nous n'apperçûmes aucun *kanguroo*. — Nous vîmes une grande quantité d'oiseaux, principalement des *catacouas*, des perroquets et l'*oiseau rieur*. — Quoique le soleil fut encore très-chaud, et que l'épaisseur des bois ajouta à la chaleur de la température, en fermant tout accès à la brise, nous ne découvrîmes point cependant de serpens. — J'attribuai leur absence à la saison, qui étoit alors l'hiver de ce pays, et je pensai que ces animaux se tenoient gîtés dans des creux d'arbres. — En retournant au canot nous fîmes rencontre d'un site qui paroissoit avoir été choisi par les naturels pour leurs jours de fête. — C'étoit une espèce de tertre découvert, et dans le voisinage duquel on n'appercevoit aucune habitation. — Nous comptâmes les emplacemens de quinze feux différens, où on avoit fait cuire du poisson et de la viande. — Parmi les ossemens épars sur la terre, nous ramassâmes la partie antérieure d'un crâne humain. Nous découvrîmes

à peu de distance une partie de la mâchoire supérieure, à laquelle une des dents molaires étoit encore adhérente. — Ces débris contenoient aussi une des vertèbres dorsales, qui seule paroissoit avoir subi l'action du feu. — La plupart des ossemens avoient l'air très-frais, et l'herbe étoit très-battue, d'où j'inférai que les naturels avoient visité cette place récemment. — J'emportai les ossemens humains, et à mon arrivée à bord, je les montrai à *Euranabie.* Je lui dis de demander à deux naturels de la baie qui se trouvoient sur le vaisseau, si ces ossemens appartenoient à un homme blanc, et s'ils l'avoient tué et mangé. — J'étois d'autant plus impatient d'avoir des éclaircissemens à ce sujet, que le navire *le Sydney Cove*, en se rendant de l'Inde au port *Jackson*, avoit fait naufrage environ un an auparavant dans la partie méridionale de la *Nouvelle-Hollande*, et qu'on avoit rapporté que quelques personnes de l'équipage avoient été tuées par les naturels voisins de l'endroit où nous étions mouillés. — *Euranabie* fit les recherches que je désirois, et de ce que je pus recueillir, soit par le moyen d'un soldat qui comprenoit le dialecte de *Sydney*, soit d'*Euranabie* qui entendoit et parloit assez bien l'anglais, je trouvai que les ossemens appartenoient

partenoient à un homme blanc qui étoit arrivé dans un canot, venant du sud, où le vaisseau sur lequel il étoit embarqué avoit *renversé* (ce fut l'expression dont *Euranabie* se servit pour dire que le vaisseau avoit fait naufrage).—Questionnés à diverses reprises sur le même sujet, les deux naturels, dont il a été mention ci-dessus, n'altérèrent en rien leur premier dire.

J'interrogeai aussi *Worogan*, la femme d'*Euranabie*, qui parloit anglais; car si j'étois porté à croire le fait attesté par ces deux hommes, je devois certainement avoir plus de confiance dans son rapport que dans le leur. —Elle me dit que les naturels des bois, qui paroissoient être une tribu différente de celle des naturels qui habitent près des côtes, mangeoient quelquefois de la chair humaine; — elle m'expliqua même la manière dont ils expédient leurs victimes. — Ils commencent par leur asséner un coup de *waddie* ou de massue sur la gorge, ensuite ils leur font une incision depuis cette partie jusqu'au dessous du ventre, et une autre à travers la poitrine; ils se servent pour cela d'un instrument qu'ils nomment *womara*, et qui est armé à l'une de ses extrémités d'un coquillage tranchant. — La femme d'*Euranabie* me donna cette explication en décrivant sur ma personne

les procédés des naturels. Après m'avoir posé sa main sur le creux de la gorge, elle me fit étendre sur le pont, et avec l'instrument que je viens de citer elle imita le reste de l'opération. — La voyant si bien instruite, j'aurois soupçonné qu'elle avoit assisté à quelqu'un de ces meurtres, si depuis notre premier établissement dans le pays, époque à laquelle cette femme étoit très-jeune, elle n'eût toujours résidé près de *Sydney*, où cet horrible usage n'est pas pratiqué. — Quoi qu'il en soit, mon équipage crut, sans hésiter, que les naturels de la *Nouvelle-Hollande* étoient tous *cannibales*, et mon premier maître ne manqua pas de les désigner ainsi dans son journal de route. — Les deux naturels que nous interrogeâmes, loin de paroître inquiets de nos questions, y répondirent avec empressement et sans avoir l'air de vouloir rien nous cacher.

Le lieutenant colonel *Collins* dit, dans sa description de la colonie de la *Nouvelle-Galle méridionale*, que les naturels sont dans l'habitude de brûler leurs morts; mais il n'explique pas si cet usage se borne simplement à leurs parens et à leurs amis. — A l'exception de la femme d'*Euranabie* et de quelques naturels, dont le témoignage n'étoit pas plus im-

posant, je n'ai pu, malgré toutes mes recherches, acquérir la certitude que les sauvages de la *Nouvelle-Hollande* fussent *cannibales*. Quoique leur proximité de la *Nouvelle-Zélande*, où cette horrible coutume a lieu, semble l'affirmer, la question doit rester indécise jusqu'à ce que nous soyons mieux informés des mœurs et des usages de ce peuple.

Dans une troisième descente que je fis à terre, nous fûmes joints par plusieurs naturels qui paroissoient désirer d'aller à bord de notre vaisseau. Deux d'entre eux étoient des étrangers qui nous firent entendre qu'ils étoient venus de très-loin pour nous voir, et qu'ils avoient très-grand'faim. — Ces sauvages de l'intérieur de l'île étoient jeunes, grands et vigoureux. Ils avoient des cheveux plus longs que ceux des autres naturels que j'avois vus jusque-là. Ces derniers les avoient courts et bouclés, mais point laineux comme ceux des nègres d'Afrique.

De retour à bord, nous nous apperçûmes, en retirant du canot les instrumens que nous avions descendus à terre, qu'une chaîne pour mesurer les distances nous manquoit. — Nous jugeâmes, après beaucoup de recherches inutiles, qu'elle avoit été laissée sur le rivage par

les soldats qui la portoient à notre suite. — En conséquence nous envoyâmes un de nos canots pour la chercher. — Il revenoit sans l'avoir trouvée, lorsqu'il vit déborder de la côte une pirogue, contenant plusieurs naturels, dont l'un tenoit la chaîne dans sa main. Le canot me l'amena à bord. — En examinant la chaîne, je trouvai que les naturels en avoient détaché les anneaux de cuivre. C'étoit le premier vol que j'éprouvois de leur part; mais préférant d'user d'indulgence avec eux, je donnai à l'homme de qui j'avois reçu la chaîne, une couverture et du biscuit, et mon maître d'équipage lui fit présent d'un vieux chapeau, dont il parut très-enchanté.

Je le pris avec moi en allant reconnoître une île située à l'entrée du port *Jarvis*, et que je nommai l'île *Sainte-Anne*, en l'honneur de la femme du gouverneur *King*. Nous fûmes accostés, en débarquant, par un grand nombre de naturels, qui sembloient très-charmés de voir que leur compatriote avoit été récompensé pour avoir rapporté la chaîne. — La couverture, dont ils paroissoient connoître l'usage, attira beaucoup leur attention. — L'homme âgé, de qui j'ai fait mention ci-devant, se trouvoit parmi eux. — En m'apper-

cevant, il me fit signe de m'asseoir à quelque distance de la compagnie, et portant ensuite la main à sa barbe blanche, il m'exprima le désir que je la lui coupasse ; ce que je fis aussitôt avec une paire de ciseaux. — L'opération finie, il me remercia beaucoup de l'avoir délivré de sa barbe. Comme quelques-unes des femmes des naturels se tenoient à l'écart, je fis signe au vieillard que je désirois qu'elles s'approchassent. — Il les appela, et aussitôt elles vinrent s'asseoir près de nous. — Ces femmes étoient beaucoup plus fortement constituées que celles des environs de *Sydney*. — Je remarquai un des anneaux de notre chaîne suspendu au cou d'un enfant qu'une de ces femmes portoit attaché derrière son dos. — Je ne fis pas semblant de m'en être apperçu, trouvant plus important, non-seulement pour le bien de mon expédition, mais encore pour celui de toute la colonie, de capter la confiance et l'attachement des naturels. — Toutes les femmes qui étoient présentes avoient des enfans. — Elles bannirent peu à peu la timidité qu'elles avoient montrée d'abord. Elles examinèrent avec beaucoup de curiosité les boutons de mon habit ; mais ce qui parut leur causer le plus d'étonnement et de plaisir, ce furent ma montre et sa sonnerie. Avec

l'assistance de quelques personnes de ma suite, qui parloient la langue de *Sydney*, je cherchai à leur faire comprendre l'usage de cette montre. — Les naturels, soit hommes ou femmes, avoient jusqu'alors manifesté par de grandes exclamations et par un rire bruyant leur surprise et leur satisfaction à la vue des objets nouveaux pour eux; mais quant à la montre nous les vîmes se parler bas les uns aux autres. — J'imaginai qu'ils regardoient cette montre comme un objet de notre adoration.

Dans le nombre des enfans s'en trouvoit un, âgé d'environ douze ans, qui étoit un peu difforme. — Il tenoit dans sa main un bâton très-pointu, et c'étoit le seul de tous les naturels qui fût armé; mais on verra bientôt qu'ils avoient des armes à peu de distance de là. — Ayant besoin de renouveler la provision d'eau de mon bâtiment, je le témoignai par signe au vieux chef. Il me comprit aussitôt, et se levant de sa place, il me conduisit vers une petite éminence au pied de laquelle il y avoit de l'eau. Comme elle ne paroissoit pas provenir d'une source, ni devoir suffire à la provision du vaisseau, je demandai qu'on me menât à un ruisseau. Un naturel se mit alors en marche et je le suivis, pensant qu'il vouloit me

servir de guide; mais bientôt après il revint sur ses pas et nous quitta. — Je jugeai de la direction dans laquelle nous étions, que l'eau que je cherchois ne devoit pas être fort éloiguée. En conséquence, je pris un de mes hommes avec moi, et je lui donnai mon fusil de chasse à porter. — Chemin faisant nous rencontrâmes un naturel à qui je dis par signe ce dont j'avois besoin. À peine l'eus-je accosté, qu'il souleva de terre avec son pied et prit dans sa main une lance, la plus longue que j'eusse vue encore à la *Nouvelle-Hollande*. — Au mouvement subit de cet homme, à la proximité de son arme, entre laquelle et moi il n'y avoit qu'un intervalle de six pouces, je saisis mon fusil des mains de mon compagnon. — Le naturel posa alors sa lance sur son épaule, chemina tranquillement vers un roc escarpé, où, après s'être arrêté un moment pour contempler la mer, il fut rejoindre ses compatriotes. — Ce sauvage, à ce qu'il paroît, n'avoit aucune intention hostile; mais il aura craint que, par la route que j'avois prise, je ne vinsse à découvrir sa lance et à m'en emparer, et il se sera hâté de l'enlever. — Le fait du moins prouve que ces naturels sont dans l'habitude d'avoir des armes cachées, et qu'on ne sauroit

assez se mettre à l'abri d'une surprise de leur part.

Parmi les hommes et les femmes que je rencontrai à mes différens débarquemens, beaucoup portoient des marques qui ressembloient à celles de la petite vérole, et lorsque je leur fis voir quelques personnes de mon équipage, qui avoient des marques semblables, ils me firent entendre par signes que les leurs provenoient de la même maladie. — J'ai appris, après beaucoup de recherches, que ces peuples sont sujets à une maladie qui laisse des traces à sa suite. — Comme je n'ai vu aucun naturel qui en fût atteint pendant mon séjour dans l'île, je ne saurois dire si elle est la même que la petite vérole d'*Europe*. — J'ai néanmoins de fortes raisons pour les assimiler, surtout d'après le témoignage de M. *Sharp*, qui, durant sa résidence à *la Nouvelle-Galle méridionale*, en qualité de chirurgien sur le vaisseau le *Cornwallis*, bâtiment de l'Inde, a été dans le cas d'observer la maladie à laquelle les indigènes de ce pays sont sujets, et qu'il a reconnue pour être la petite vérole. Mais est-elle originaire de l'île, ou y a-t-elle été apportée par le capitaine *Cook*, ou par quel-

ques-uns des navigateurs suivans, c'est un problème qui reste à résoudre.

Après avoir achevé d'explorer la baie de *Jarvis*, je remis en mer pour continuer les reconnoissances que j'étois chargé de faire dans le détroit de *Bass*.

Je rencontrai quelques jours après le capitaine *Turnbull*, qui venoit d'*Angleterre* et se rendoit au port *Jackson*, pour réparer son bâtiment. — Il envoya très-obligeamment à mon bord les provisions qui pouvoient m'être nécessaires.

Par la latitude de 39 degrés 4 minutes dans laquelle, suivant mes observations, est situé le promontoire de *Wilson*, ou le cap le plus méridional de la *Nouvelle-Hollande*, nous rangeâmes à la portée du pistolet un très-gros rocher, d'une forme presque circulaire, et fort élevé au-dessus de l'eau. — L'un de ses côtés présentoit une excavation profonde, tandis que l'autre étoit parfaitement entier. Quand le vent souffle un peu fortement dans le creux de ce rocher, il produit un bruit qui s'entend de plusieurs milles.

Nous vînmes jeter l'ancre dans un port situé entre le promontoire de *Wilson* et le cap *Lip-*

trap. Je m'embarquai dans le plus petit de nos canots avec deux de mes gens pour aller à la recherche d'une rivière décrite par M. *Bass*. — En élongeant la côte, je rencontrai une île qui n'en étoit séparée que par un très-étroit chenal. — Le site m'en parut si agréable et le sol si riche, que je me déterminai à y former un jardin. — Je lui donnai le nom de *Churchill*, en l'honneur de M. *John Churchill*, demeurant dans le comté de *Dévon* qui, à mon départ d'*Angleterre*, m'avoit remis une grande quantité de graines, de noyaux et de pepins de toute espèce, avec injonction de les planter pour le bénéfice commun des Européens et des sauvages. — Je trouvai dans l'île de *Churchill* plusieurs trous creusés assez profondément en terre, qui me parurent être les terriers d'un animal; mais je n'apperçus aucune trace de *Kanguroo*.

Les approches de la nuit ne m'ayant pas permis de donner suite aux recherches que je m'étois proposé de faire de la rivière indiquée par M. *Bass*, j'envoyai le lendemain un de mes officiers la reconnoître.

Dans ces entrefaites, la femme d'*Euranabie*, que j'ai dit se nommer *Worogan*, déclara qu'elle étoit enceinte. — Elle ne se fit pas scru-

pule de déclarer en même temps que son intention étoit de détruire son fruit, et lorsque nous lui en demandâmes la raison, elle répondit qu'elle vouloit éviter la peine de nourrir. — Je crois en effet qu'elle a réalisé son horrible projet, car pendant tout le temps de mon séjour dans la colonie, je ne lui ai pas connu d'enfant. — Il est affreux de le dire, mais malheureusement c'est un fait notoire que les femmes de la *Nouvelle-Hollande* font périr quelquefois leurs enfans à leur naissance et même après, s'ils sont criards. — L'une d'elles demanda un jour à une femme déportée, de lui prêter une bêche pour enterrer son enfant tout vivant, parce qu'il crioit trop, disoit-elle, et qu'il ne valoit pas la peine qu'elle l'élevât. — La bêche lui ayant été refusée, elle disparut, laissant à la femme son enfant, qui périt faute d'alaitement. — Il y a tout lieu de croire que les femmes de la *Nouvelle-Hollande* ont un procédé secret pour se faire avorter. Cet exécrable usage, joint aux guerres presque continuelles qui règnent entre les naturels du pays, explique pourquoi ils sont si peu nombreux.

En attendant le retour de mon officier, j'allai examiner une crique située à l'entrée du port. J'étois encore accompagné par le fidèle *Eura-*

nabie. Parvenu sur la pointe d'un rocher qui s'avançoit dans la mer, j'observai jouer à l'entour nombre de poissons de l'espèce de ceux à qui on donne le nom de saumons dans la *Nouvelle-Hollande*, sans doute d'après leurs écailles; car d'ailleurs ils n'ont pas la moindre ressemblance avec le poisson qui s'appelle ainsi en *Europe*. — Du reste ils sont excellens à manger, et on les trouve généralement sur les basfonds. — Je témoignai à *Euranabie* que je désirois en avoir quelques-uns, et je lui demandai s'ils mordoient facilement à l'hameçon, à quoi il me répondit affirmativement. — Je ne lui eus pas plutôt exprimé mon désir qu'en me détournant je ne le vis plus derrière moi. — Comme je ne pouvois deviner la véritable cause de son absence, l'inquiétude s'empara de moi et je l'appelai. Je le vis aussitôt sortir du bois, tenant un petit bâton dans sa main. — Il me demanda un couteau, et il s'en servit pour faire une pointe à l'un des bouts de ce bâton. S'étant mis ensuite tout nu, il sauta de rocher en rocher, jusqu'à ce qu'ayant ajusté un poisson, il lui lança son bâton qui perça l'animal de part en part. Il accourut alors me le présenter. — La bienveillance semble être une qualité innée chez les naturels de la *Nouvelle-Hollande*. Elle étoit

remarquable dans l'individu dont je parle. — Il ne laissoit échapper aucune occasion d'obliger, ou plutôt il alloit au-devant. — Quoique je le pressasse à diverses reprises de garder le poisson pour son usage, il le refusa constamment, mais il accepta un peu de tabac à fumer dont il étoit excessivement passionné.

L'officier que j'avois envoyé à la découverte de la rivière, revint avec la nouvelle qu'il l'avoit trouvée et remontée aussi loin que le canot avoit pu pénétrer. Il me dit qu'il n'avoit point apperçu de naturels, mais qu'il avoit trouvé des traces de plusieurs feux. — Je ne tardai pas à aller reconnoître moi-même cette rivière, accompagné de M. *Barreillier* et de quelques autres personnes.

Nous suivîmes une branche de la rivière située à droite, jusqu'à une petite distance de son embouchure. Notre canot n'ayant pas pu la remonter plus haut, nous mîmes pied à terre, et nous cotoyâmes, pendant quelque temps, cette branche qui ne nous parut être alimentée, que des eaux de la grande rivière; ses bords étoient couverts de taillis, mais vers son extrémité supérieure le pays paroissoit découvert et riche en pâturages. Le sol, en général, noir et uni, présentoit à l'horizon quelques hau-

teurs couronnées de grands arbres, que les tempêtes sembloient avoir maltraitées, et c'est la raison pour laquelle on a donné à ces hauteurs le nom de *Monts Rugged* (les monts tempestueux). Nous pénétrâmes assez avant dans l'intérieur, où nous découvrîmes des marques de feux qui avoient été faits par les naturels. — Le pays n'offroit nulle part de traces d'inondation; il étoit entremêlé de bois et de plaines, et présentoit en tout une apparence très-pittoresque. Le temps étoit extrêmement beau et agréable; mais nous éprouvions dans les bois une chaleur étouffante. — Mes gens avoient tué un petit serpent noir qu'ils avoient trouvé dans les prairies, et qui, probablement, étoit sorti de sa retraite pour jouir de la chaleur de la température. — Cette espèce de serpent est commune aux environs de *Sydney*, et on l'y croit venimeuse, quoique l'applatissement de la tête de l'animal semble contredire cette opinion. — Le nôtre avoit dix-huit pouces de long, le ventre tacheté de rouge et le dos gris.

Nous ne vîmes aucun *kanguroo* durant le cours de la journée que nous terminâmes à l'endroit de la rivière où notre canot avoit pénétré la première fois. — Nous trouvâmes à

mer basse l'eau de cette rivière très-bonne, et nous en remplîmes en conséquence nos futailles que nous avions eu la précaution d'apporter avec nous. Les bords de la rivière sont assez élevés pour l'empêcher de sortir de son lit dans les grandes marées. Sur les arbres qui ombragent ses rives, il y avoit une grande quantité d'oiseaux, au nombre desquels étoit celui qu'on appelle *bell-bird* (l'oiseau cloche). Cet animal n'est point remarquable par son plumage; mais son chant ressemble au tintement d'une cloche, de sorteque, lorsqu'il s'en trouve plusieurs de réunis, le bruit qu'ils font imite parfaitement celui que produisent les sonnettes d'un attelage de chevaux. — Nous distinguâmes souvent aussi le chant de l'oiseau rieur (laughing bird), qui ne peut être comparé qu'aux ha! ha! ha! d'une personne qui rit de bon cœur. — Le plumage de cet oiseau est un mélange de noir et de blanc, ou plutôt de gris, et il a la grosseur d'une grive; mais la force de son chant trompe le voyageur qui n'est pas peu surpris de voir qu'un animal si petit rende des sons aussi forts. — C'étoit ordinairement lui que nous entendions chanter le premier à notre réveil. — Nous tuâmes un canard qui différoit de tous ceux que nous avions apperçus jusque-

là. Il étoit moins gros que le canard sauvage des *îles Britanniques*, mais d'ailleurs il lui ressembloit. Cet oiseau produit avec ses ailes une sorte de sifflement qui ne manque jamais d'attirer l'attention lorsque plusieurs volent ensemble. — Il n'est connu dans la colonie de la *Nouvelle-Hollande* que sous le nom de l'oiseau *siffleur*.

Nous continuâmes le lendemain, M. *Bareillier* et moi, de suivre le bord de la rivière. — Un arbre tombé en travers dans un endroit où sa largeur étoit moins grande, nous servit de pont pour passer sur l'autre rive. — Le taillis y étoit aussi fourré que sur celle que nous venions de quitter. La grande humidité qui régnoit dans la température, nous laissa peu d'espoir de rencontrer beaucoup d'oiseaux. Nous fûmes assez heureux cependant pour trouver des *catacouas* d'une espèce rare et particulière, et en tuer un.

Nous traversâmes le bois à l'issue duquel nous rencontrâmes une plaine entièrement découverte qui, d'un côté, s'étendoit à perte de vue, et de l'autre, étoit terminée par des hauteurs. — Ce fut dans cette plaine, extrêmement fertile, que nous découvrîmes pour la première fois des traces de *Kanguroos*. — Après l'avoir parcourue jusqu'à une certaine distance,

tance, quoique la grandeur et l'épaisseur des herbes qui en couvroient le sol, retardât un peu notre marche, nous retournâmes vers la rivière. — Ses bords étoient garnis d'arbres, dont plusieurs pouvoient avoir soixante à soixante et dix pieds de haut et ne comportoient de branches qu'à leur sommet. J'en fis abattre quelques-uns, dont le bois me parut très-léger, et j'en ai apporté au *gouverneur King* des échantillons, ainsi que d'une espèce de *sassafras*, que j'avois essayé à mon bord, et qui s'étoit trouvé de la même qualité que celui employé en Europe.

En descendant la rivière, nous nous arrêtâmes à l'endroit où nous avions passé la nuit précédente; notre feu y brûloit encore. — Nous laissâmes subsister la hutte que nous avions construite, afin que les sauvages pussent à leur tour y trouver un abri. — Nous lui donnâmes le nom de *Halfway-house* (la maison à mi-chemin), parce qu'elle étoit située effectivement à la moitié du chemin que nous avions parcouru le long de la rivière.

A notre retour à l'île de *Churchill*, je trouvai que mes gens avoient défriché le terrain que je destinois à former un jardin, et qui consistoit en vingt perches; il ne restoit plus qu'à le mettre en état de recevoir les semences que je

me proposois d'y déposer. Malheureusement, nous n'avions apporté ni houes, ni bêches. — Il fallut nous servir d'une pelle, et comme la terre étoit excessivement légère, cet instrument remplit assez bien notre objet.

Les hommes que j'employois à ce travail, et qui avoient construit sur l'emplacement destiné au jardin une cabane pour s'abriter, m'informèrent qu'une nuit un d'entre eux avoit été réveillé par un animal qui sembloit ronger ses cheveux; qu'il l'avoit fait fuir, mais que la nuit étant très-obscure, il n'avoit pu remarquer sa forme ou sa figure. — Il supposoit que ce pouvoit être un *bandicoot*, espèce de rat qui se montre rarement le jour. — Comme la colonie de la *Nouvelle-Galle méridionale* est infestée de ces animaux, et que j'avois apperçu plusieurs terriers dans différentes parties de l'île, j'étois assez porté à partager l'opinion de cet homme. — Pour vérifier le fait, j'envoyai chercher à bord un chien de race anglaise que nous avions amené de *Sydney*. — Une des nuits suivantes ce chien, au rapport des gens de la cabane, fut attaqué par un animal qu'on présuma être de la même force que lui, car il le terrassa et le fit hurler. L'animal s'échappa ensuite à travers le bois. — L'obscurité étoit si grande, que personne

ne put le reconnoître, et savoir s'il étoit blessé. — Le chien avoit reçu quelques égratignures au nez, qui ne pouvoient provenir d'un animal aussi petit qu'un *bandicoot*. — Ce fut la dernière visite de cette espèce que mes gens reçurent pendant le reste de leur séjour dans l'île de *Churchill*.

Après que notre jardin fut approprié, j'y semai les graines dont j'étois porteur; et j'y joignis un peu de blé, de maïs, du riz, des pois, du plant de pommes de terre et quelques baies de café. — Avec les troncs des arbres qui avoient été abattus, je formai une enceinte de vingt-quatre pieds de long sur douze de large, dans laquelle je plantai les noyaux et les pépins de divers fruits, et entr'autres d'une pomme remarquable en ce qu'elle contient rarement plus d'un pépin. — Je lui donnai le nom de *Lady-Elizabeth Percy*, en reconnoissance des soins que cette dame avoit bien voulu prendre pour l'arrangement et la conservation des pépins de cette pomme qui, sous un nom aussi respectable, se multipliera, j'espère, dans la *Nouvelle-Galle méridionale.*

En continuant d'explorer la côte qui environne le port dans lequel nous étions mouillés, et que l'on a nommé *Western-Port* (le Port-

Occidental), nous campâmes sur les bords d'un *lagon* qui abondoit en canards.—Il y avoit dans le voisinage plusieurs *gunnies*, ou habitations des naturels, autour desquelles étoit disséminée une quantité considérable d'os et d'arrètes de poissons, ainsi que des coquilles d'une grandeur extraordinaire. — Nous découvrîmes des traces de quadrupèdes, que nous supposâmes appartenir à des chiens du pays. Si nos conjectures sont fondées, ces chiens doivent être beaucoup plus gros que les nôtres. — L'empreinte de leurs pas dans le sable étoit profonde, en même temps que très-ronde, et sans aucune marque de griffes.

Le Port-Occidental, ou *Western-Port*, peut contenir plusieurs centaines de vaisseaux. Il est parfaitement abrité et susceptible d'être bien fortifié. — Outre l'avantage de pouvoir y entrer et en sortir en tout temps, il présente encore celui d'être situé dans un pays fertile et sous un excellent climat. Ce sera une relâche commode pour les vaisseaux venant d'Angleterre ou du *Cap de Bonne-Espérance* au *Port-Jackson*; car je ne doute pas qu'avec le temps on ne préfère généralement de traverser le détroit de *Bass*, plutôt que de doubler le Cap *Tasman*.

Le mauvais temps ne m'ayant pas permis de

remplir mes instructions dans toute leur étendue, je retournai au *Port-Jackson*, où bientôt après j'eus ordre du gouverneur de prendre à mon bord le colonel *Paterson*, et de le conduire dans la rivière *Hunter*, qui, d'après l'abondance des mines de *charbon* découvertes dans ses environs, a été surnommé *Coal river* (la rivière du Charbon). — Je reçus en même temps sur mon vaisseau le docteur *Harris*, chirurgien du corps de la *Nouvelle-Galle méridionale*, l'enseigne *Barreillier*, un des naturels de *Sydney*, nommé *Bangarée*, et grand nombre d'ouvriers. — L'objet de l'expédition étoit d'examiner la rivière *Hunter*, de reconnoître les productions naturelles de ses environs, de couper des bois de construction et d'exploiter du charbon.

Le lendemain de notre départ, nous eûmes la vue d'une île, dont j'envoyai faire la reconnoissance par l'un de mes canots, sur lequel le docteur *Harris* s'embarqua. A son retour le docteur nous amena un naturel qui, en voyant le canot s'approcher de terre, s'étoit écrié à plusieurs reprises *Whale boat!* et *Budgeric Dick!* ou *Good Dick*, nom que nous supposâmes lui avoir été donné par ceux que l'on avoit envoyés à la poursuite des déportés qui, comme

je l'ai dit ci-devant, s'étoient échappés sur le *Norfolk.* — Ce naturel avoit quelques poissons avec lui; il les jeta dans le canot, et ensuite, il y sauta lui-même sans la moindre hésitation.

Aussitôt que notre nouvelle connoissance *Dick* fut sur le vaisseau, il continua ses cris de *Wale boat!* afin de découvrir ce qu'il entendoit par ces mots, je l'amenai à *Bangarée*, que je chargeai de le questionner à ce sujet. — *Bangarée* lui fit signe de s'asseoir, ce qui, chez les sauvages de la *Nouvelle-Hollande*, ainsi que je l'ai déjà remarqué, indique la bien-venue. — Je pressai en vain *Bangarée* de commencer ses recherches; il y avoit une autre étiquette dont il ne pouvoit pas se départir, et qui consistoit à garder quelque temps un profond silence. Après l'avoir observé pendant environ vingt minutes, les deux naturels firent quelques pas l'un vers l'autre, et entrèrent par degrés en conversation. — Nous obtînmes néanmoins peu d'information de *Dick*, et je soupçonnai que *Bangarée* ne comprenoit pas mieux son langage que quelques-uns de nos gens qui possédoient parfaitement la langue des naturels de *Sydney*.

Peu de temps après le retour de notre canot,

nous eûmes connoissance de l'entrée de la rivière *Hunter*, où nous mouillâmes le lendemain à la pointe du jour par trois brasses d'eau. Cette rivière qui a une largeur considérable, et dont les eaux sont d'une excellente qualité, renferme un havre de plusieurs milles d'étendue à l'abri de tous les vents, et suceptible de contenir un grand nombre de vaisseaux.

Nous descendîmes à terre dans la matinée pour examiner les mines de charbon du voisinage. — Le docteur *Harris* et M. *Bareillier* pénétrèrent un peu dans l'intérieur du pays. — Ils apperçurent plusieurs kanguroos, et rencontrèrent un naturel, qui les suivit pendant quelque temps. — *Dick* qui nous avoit accompagnés, jugea à propos aussi de nous quitter; mais nous le vîmes revenir quarante-huit heures après, amenant avec lui deux de ses compatriotes, qu'il nous présenta. — L'un d'eux avoit été à *Sydney*, et étoit connu du colonel *Paterson*.

En remontant la rivière, nous trouvâmes trois hommes naufragés dans un canot venu de *Sydney*. Deux étoient morts; l'un avoit été tué par les sauvages, et l'autre étranglé par des arrètes en mangeant trop avidement du poisson. — Le troisième se mouroit de faim, ne

subsistant depuis trente-deux jours que de ce qu'il pouvoit ramasser le long de la rive. — Il fut heureux pour ce pauvre homme que le hasard nous eût conduits de son côté; car dans l'état de foiblesse et de dénuement où il étoit, il auroit infailliblement péri avant d'atteindre *Sydney*. — Je le fis transporter à bord de mon vaisseau, et par les bons soins que nous en prîmes, j'eus la satisfaction de le voir bientôt rétabli.

Nous vîmes une grande quantité d'oiseaux dont beaucoup nous étoient inconnus. — Nous remarquâmes parmi eux des *coucous* d'une espèce plus forte que ceux d'*Angleterre*, et dont le plumage étoit mélangé de gris et de brun. Des *opossums*, des *écureuils volans* s'offrirent aussi à notre vue. — Nos gens tuèrent quelques *chats sauvages*, qui sembloient participer de la nature de la *belette*. — La rivière abondoit en mulets excellens, et en d'autres poissons de diverses sortes. — Nous en primes un de l'espèce du *jewfish*, qui pesoit cinquante-six livres, et dont la chair étoit très-délicate.

M. *Barreillier* nous amena d'une excursion qu'il avoit faite dans les bois, un *Indigène* de la classe de ceux désignés dans la colonie de la

Nouvelle-Galle méridionale par le nom de *naturels des bois*, et que les tribus sauvages qui habitent le long des côtes regardent comme très-inférieurs à elles. — Les jambes et les bras de cet homme qui tiroit sur l'âge, n'étoient nullement proportionnés au reste de son corps. — La manière dont il monta l'échelle du vaisseau fut remarquable, et prouva évidemment qu'il étoit habitué à grimper. — Il étendit d'abord ses bras le plus haut qu'il put, et ensuite, au moyen d'un élan, il fit arriver ses pieds à la même hauteur. — Son langage étoit inintelligible pour toutes les personnes sur le vaisseau. — Il rendoit plutôt des sons, qu'il ne proféroit des mots. — Ces sons quoique singulièrement discordans et rudes, avoient néanmoins quelque chose de plaintif. Contre l'usage des naturels de la *Nouvelle-Hollande*, qui se font arracher de bonne heure une des *incisives* de la mâchoire supérieure, il ne manquoit à notre homme des bois aucune de ses dents de devant. — Nous ne pûmes jamais le résoudre à manger ou à boire avec nous. — Je lui présentai vainement du sucre, imaginant qu'il n'auroit pas de répugnance à l'accepter, d'après l'habitude où les naturels de la *Nouvelle-Hollande* ont de vivre beaucoup de miel sau-

vage. — Il n'eut pas la même aversion pour une corneille qu'un de nous avoit tuée, et qui commençoit à tomber en putréfaction. — Il témoigna le plus grand désir de l'avoir, et lorsqu'on lui eut donné cette corneille, il la fit cuire un peu au feu de notre cuisine, et la dévora ensuite, entrailles et tout. — A son départ du vaisseau, le colonel *Paterson* lui donna un *tomahawk*, dont il parut connoître l'usage, et qu'il mit sous son bras; mais nous ne pûmes savoir comment il le nommoit dans sa langue. — L'équipage du canot qui l'avoit conduit à terre, voulant mettre à l'épreuve son habileté à se servir de sa nouvelle acquisition, lui montra un arbre, pour lui faire entendre le désir qu'il avoit de l'y voir grimper. — Il comprit à l'instant ce signe, et faisant aussitôt une entaille dans l'arbre, avec son instrument, il y plaça un de ses pieds. — Il continua la même opération jusqu'à son arrivée au sommet qu'il atteignit très-agilement, quoique l'arbre fût très-gros et dégarni, jusqu'à la hauteur de quarante pieds, de branches qui l'auroient aidé à monter. — Il sauta de cet arbre à un autre, par lequel il descendit, et passant rapidement à travers le taillis, il fut bientôt hors de vue. — Les naturels de cette contrée ont des

haches de pierre dont ils se servent pour le même usage, et j'ai en effet remarqué des entailles sur beaucoup d'arbres. — Le colonel *Paterson*, qui réside depuis long-temps dans la *Nouvelle-Hollande*, et a fait beaucoup d'observations sur les habitans et les productions de ce pays, n'avoit point encore vu de naturel qui différât autant de ses compatriotes que celui dont je viens de parler. — Cet homme étoit parfaitement nu, et il n'avoit point l'ornement décrit par le colonel *Collins*, qui consiste dans un morceau de bois que les sauvages de l'intérieur de la *Nouvelle-Galle méridionale* introduisent à travers le cartilage de leur nez. — En tout, notre homme des bois avoit si peu de rapports avec l'espèce humaine, que je ne sais quelle place lui assigner parmi les êtres créés.

Les différentes mines de charbon que nous visitâmes se trouvèrent de la meilleure qualité, et très-abondantes. Il en fut de même des bois de construction. — Pendant que nos ouvriers étoient occupés à les exploiter, nous pénétrâmes jusqu'à la distance de soixante et dix milles du vaisseau. — Le pays dans le voisinage de la rivière étoit en général marécageux, mais au-delà, il offroit un aspect délicieux et presque partout il étoit uni. — Par les marques que les

eaux de la rivière avoient laissées sur les arbres, il paroîtroit qu'elles sont sujettes à de grands débordemens; car nous vîmes des *cèdres* (qui sont les *mahoganis*, ou *acajous* de la *Nouvelle-Hollande*) que l'eau sembloit avoir couverts à la hauteur de quarante à cinquante pieds. — Je pencherois assez à croire que ces inondations proviennent des lacs situés dans le voisinage des montagnes. — Nous rencontrâmes sur la rivière beaucoup de rapides ou cataractes, qui nous obligèrent à faire plusieurs portages. Nous passâmes le long de plusieurs canots des naturels, dans lesquels nous laissâmes quelques biscuits. — Il y avoit dans quelques-uns du feu, et ce que les sauvages appellent du *cabra*, qui est un mets dont la vue est très-dégoûtante, mais qui, bien préparé, n'est point un manger désagréable. — Le *cabra* est une espèce de vers, engendré dans le bois recouvert par l'eau, et on en trouve dans tous les endroits de la rivière où des arbres sont tombés. — Ce vers croît très-gros, et réduit bientôt le bois à l'état d'un rayon de miel. — Sa substance est glutineuse; cuite, elle acquiert la consistance de la moëlle. — Les naturels, lorsqu'ils ne sont pas à même de faire du feu, mangent ce vers cru.

Nous apperçûmes d'autres naturels sur le

bord de la rivière que nous élongions. — L'un d'eux sembloit nous engager à descendre. Je lui fis crier par un de mes gens qui parloit la langue du pays, de nous attendre. — Il y paroissoit d'abord disposé; mais il finit par aller se cacher derrière un arbre, d'où il ne montroit que sa tête, et sa main qui brandissoit une massue. Voyant que nous débarquions sans armes, il jeta la sienne et vint droit à nous. — Il s'adressa à moi, je ne sais trop par quelle raison; car je ne portois aucune marque distinctive, et ôtant de dessus sa tête un petit réseau que les femmes du pays tressent avec le poil de l'*opossum*, il le mit sur la mienne. A mon tour, je tirai mon mouchoir, et je le lui plaçai sur la tête, ce qui parut lui faire grand plaisir, et de ce moment nous devînmes les meilleurs amis du monde. — Il accepta l'invitation que je lui fis de nous accompagner à bord de notre canot, et lorsqu'il y fut monté, nous l'entendîmes appeler par quantité de voix qui partoient des bois voisins. — Nous fûmes un peu surpris en voyant que le nombre des naturels fût aussi considérable. Notre homme s'empressa de leur répondre, et aussitôt leurs cris cessèrent. — J'imaginai qu'ils avoient craint quelque dan-

ger pour lui de notre part, et qu'il les avoit rassurés.

En retournant à notre vaisseau, nous rencontrâmes une bande de canards sauvages, dont un de mes hommes en tua deux. — Je ne saurois décrire l'étonnement de notre sauvage, lorsqu'il entendit le bruit du fusil et qu'il vit tomber les deux canards. — Son étonnement fut bien plus grand à son arrivée sur le vaisseau. Chaque objet le transportoit d'admiration. — Pendant tout le temps qu'il demeura à bord, il resta toujours à mes côtés, et la nuit il dormoit auprès de mon lit. — Je lui donnai un petit *tomahawk*, qui parut lui plaire beaucoup, et qu'il appela dans son langage *mogo*, d'où je conclus que c'étoit le nom que ces sauvages donnoient à leurs hâches. — A l'exception du sel et de la moutarde, notre hôte mangeoit volontiers de tout ce qui étoit devant lui. Il avoit de la répugnance pour les liqueurs fortes; mais il aimoit beaucoup le sucre. — Il s'étudioit à répéter les mots que nous prononcions, et en tout il étoit infiniment plus traitable que le naturel des bois dont j'ai fait mention plus haut. — C'étoit un homme d'un certain âge, d'une petite taille, mais bien pris dans sa personne; ses

jambes et ses bras étoient longs en proportion de son corps, qui étoit mince et droit. — Je profitai de l'occasion d'un canot que j'envoyois au colonel *Paterson*, qui étoit occupé à reconnoître un bras de la rivière, pour faire mettre à terre ce sauvage, en recommandant de le débarquer dans le même endroit où nous l'avions pris.

L'officier commandant le canot fut surpris de trouver en revenant son passager qui l'attendoit sur le bord de la rivière pour le prier de le ramener au vaisseau. — Il avoit avec lui un jeune garçon qui parut désirer de l'accompagner, et ils nous furent conduits tous deux : ce jeune sauvage pouvoit avoir dix-sept ans. — Ses bras, ses cuisses et ses jambes étoient remarquables par leur longueur. — Il me fit entendre qu'il seroit charmé d'avoir un *mogo*, et je trouvai bientôt que je ne pouvois pas faire de présent plus agréable à un habitant de la *Nouvelle-Hollande*. — Je fis esquisser les traits de ces deux naturels. — Ils étoient entièrement nus, et lorsqu'ils furent instruits que l'on vouloit faire leurs portraits, ils se prêtèrent très-volontiers à tout ce que le peintre exigea d'eux. — J'observerai à ce sujet que les sauvages de la *Nouvelle-Galle*

méridionale tirent grande vanité de voir leurs personnes ainsi représentées.

Comme nos provisions étoient presque consommées, et que d'ailleurs le petit établissement que nous avions été chargés de former pour l'exploitation des mines de charbon étoit achevé, nous fîmes voile pour *Sydney*, où nous mouillâmes le troisième jour de notre départ.

Avant de terminer la relation de mon voyage, je présenterai les observations que j'ai pu faire sur la *Nouvelle-Hollande* et sur les mœurs et les usages de ses habitans.

Il est reconnu maintenant que la *Nouvelle-Hollande* est séparée de la terre de *Van-Diémen* par un détroit, et le vaisseau *le Lady-Nelson*, que je commandois, est le premier qui ait traversé ce détroit en se rendant d'*Europe* au port *Jackson*.

La *Nouvelle-Hollande*, qui comprend la *Nouvelle-Galle méridionale*, est une île d'une vaste étendue, située entre le dixième et presque le trente-deuxième degré de latitude méridionale. — Son climat est varié en raison de son étendue, et ceux qui y formeront par la suite des établissemens pourront choisir.

— Cette

— Cette île paroît susceptible de toutes les productions que l'on recueille par les mêmes degrés de latitude septentrionale, tels que le blé, le vin, l'huile, la soie, etc. etc. — Elle a un grand nombre de ports spacieux et sûrs. — Les bêtes à cornes qui s'étoient égarées dans les bois ont beaucoup multiplié, et il est bien à regretter que les cochons ne se soient pas perdus de même; car, d'après la nature prolifique de ces animaux, il est très-probable que le nombre en seroit aujourd'hui considérable. — Les moutons ont bien réussi, et donnent une très-belle laine. — La race des chevaux est bonne et productive. — Les bois propres à la teinture sont abondans. — On trouve du fer dans le voisinage de *Sydney* et ailleurs. — La salubrité de l'air de la *Nouvelle-Galle méridionale* se fait remarquer sur les déportés qui arrivent; ils recouvrent en peu de temps leurs forces d'esprit et de corps. — La petite vérole, ce fléau destructeur de l'espèce humaine et qui a fait tant de ravages au *Cap de Bonne-Espérance* et dans nos autres colonies, est encore inconnue à la *Nouvelle-Galle méridionale*, et c'est la raison pour laquelle l'inoculation n'y a jamais été pratiquée. — Lorsque la vaccine sera introduite

dans ce pays, elle en bannira pour toujours la crainte de la petite vérole. — J'ai dit qu'il avoit été observé sur quelques naturels des marques semblables à celles qu'occasionne cette maladie: il est certain que ces peuples sont sujets à une éruption qui comporte les mêmes symptômes, et il est de plus à remarquer qu'elle est connue parmi eux sous un nom différent de celui qu'ils donnent à toutes les autres éruptions dont ils peuvent être attaqués. — Un naturel ayant été amené à l'hôpital de *Sydney* avec cette maladie, il la donna à un nègre de la côte d'*Afrique* qui en mourut, sans qu'aucun Européen la contractât.

L'Indigène de la *Nouvelle-Hollande* est encore l'homme de la nature. — Il va parfaitement nu en hiver comme en été. — Ses besoins, qui ne diffèrent pas de ceux des animaux, sont la nourriture et le repos, et il les satisfait facilement. — La terre, l'air et l'eau pourvoient au premier; son repos, il le prend où et quand bon lui semble. Il n'a que la peine, lorsqu'il est seul, de chercher un arbre qui l'abrite. — Lorsqu'il est avec sa horde, un *wigwam* ou une hutte formée de quelques branches d'arbre, le défend des injures du temps, et il repose étendu

près du feu. — Tel est le cours uniforme de toute sa vie.

La somme de ses idées est conséquemment très-petite, et son langage, par le défaut de communication, se réduit à fort peu de mots. — Il résulte de-là qu'il n'existe pas et qu'il ne peut point exister encore une langue commune parmi les indigènes de la *Nouvelle-Hollande*, et souvent il arrive, comme j'en ai rapporté des exemples, que des naturels de ce pays habitant des cantons différens, mais très-rapprochés les uns des autres, ne s'entendent point entre eux lorsqu'ils viennent à se rencontrer.

Si ces peuples sont en quelque sorte dépourvus d'idées, ils le sont aussi de tout esprit d'invention, et cela ne doit point surprendre, lorsqu'on considère qu'ils ont peu de besoins à satisfaire. — Un bâton pointu, une lance armée à son extrémité d'une pierre ou d'une coquille, sont les seuls instrumens dont ils ont besoin pour entretenir et défendre leur existence. — Si par un effet de leur travail, ou par don, ou par une espèce de succession de famille ils possèdent un *mogo*, ils sont complètement riches. — Avec le secours de cet instrument ils peuvent grimper sur les arbres les plus

élevés pour se procurer des fruits, du miel sauvage ou attraper des écureuils; ils peuvent encore couper des branches pour se construire une hutte, ou lançant avec adresse l'instrument, tuer un *opossum* ou un *kanguroo*. Je dois cependant dire que quelques-uns ont des javelines et des hameçons assez ingénieusement faits.

Leurs règles d'équité et de justice sont simples et courtes; ce n'est que dans l'état de société qu'on a besoin de *digestes*, de *pandectes* et de *commentaires*. — L'habitant de la *Nouvelle-Hollande* se passe de tout cela, et il est connu pour administrer la justice avec la plus stricte impartialité. — Un canot a-t-il été maltraité, la réparation suit de près le dommage. — Dans le cas de meurtre volontaire, il y a des exemples que la peine de mort a été infligée au coupable.

Le sauvage de la *Nouvelle-Hollande* est naturellement doux et pacifique. — Il ne manque point de courage, et il est adroit à se servir de la massue, de la lance et du bouclier. Comme les naturels d'*Otaïti* et des autres îles de la *mer du Sud*, il est très-habile dans l'art de contrefaire. — Les femmes possèdent le même ta-

lent; mais elles ne l'exercent qu'envers leur sexe. Une d'entre elles contrefit devant moi, d'une manière frappante, toutes les dames de ma connoissance; mais je ne pus obtenir d'elle de se donner en spectacle. Elle sentoit probablement que ce seroit offenser ces dames que de les jouer ainsi en public.

Lorsque ces naturels ont reçu des blessures ou des contusions, ils abandonnent leur cure à la nature; mais ils extraient le venin du serpent de la manière suivante. — Ils font une ligature au-dessus de la partie piquée et la comprimant, ils en expriment le venin avec le sang, en suçant la blessure. — Communément après des fatigues extraordinaires ils se frottent les membres avec leurs mains couvertes de salive, et il est rare qu'ils n'en éprouvent pas un très-grand délassement. — L'amputation se pratique toujours chez eux au moyen d'une ligature. — Ainsi que les autres nations sauvages, ils ont des gens qui se prétendent très-habiles dans l'art de la divination, et ils ont une foi implicite aux charmes et aux sortiléges.

L'objet principal de mon voyage, qui étoit d'explorer la côte méridionale de la *Nouvelle-Hollande*, se trouvant rempli, et ayant remis

le vaisseau le *Lady-Nelson* à la disposition du gouverneur de la *Nouvelle-Galle méridionale*, je profitai d'une occasion pour quitter le pays, et je m'embarquai sur un vaisseau qui se rendoit au *Cap de Bonne-Espérance* en doublant le *Cap Horn*.

FIN.

TABLE
DES CHAPITRES.

FIN DE LA TABLE.

